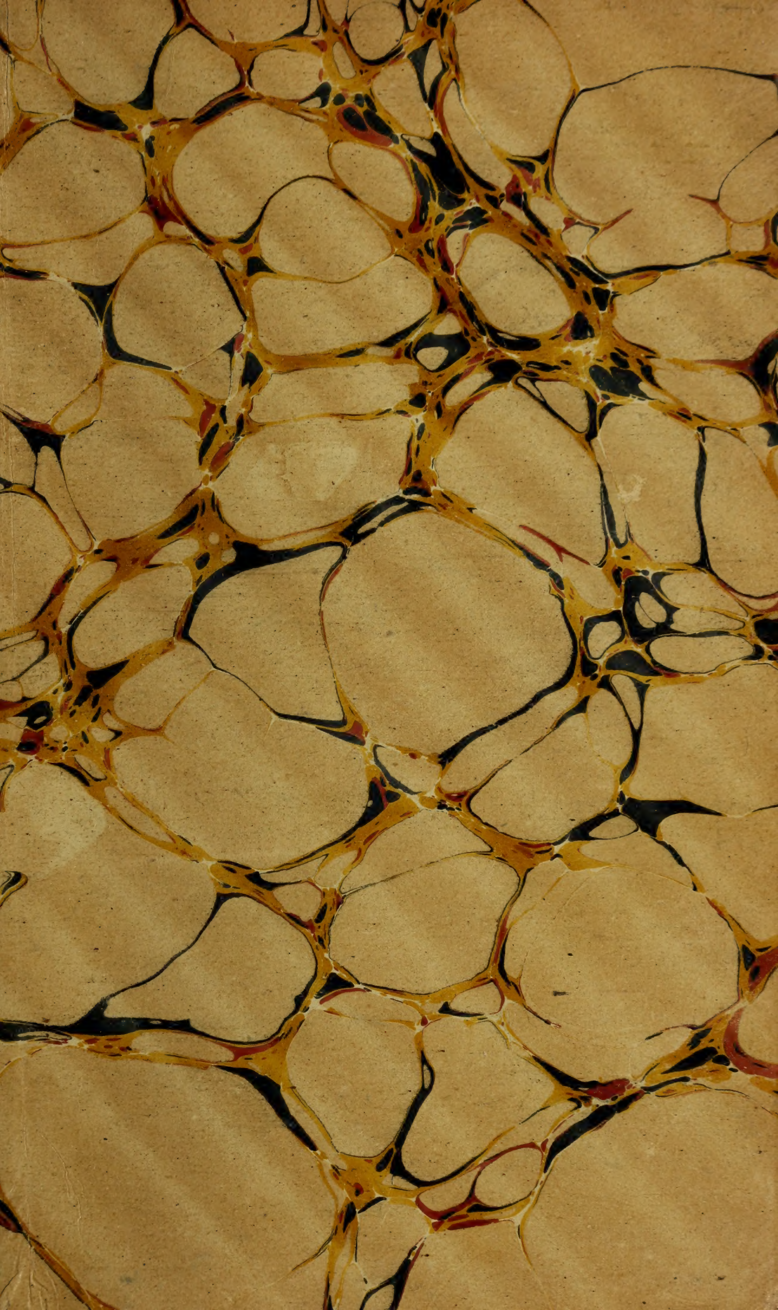

3 1761 09701649 7


EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 19 RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST



DANIEL HALÉVY

LA VIE

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LA VIE

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE



1882 -> 38 ans.

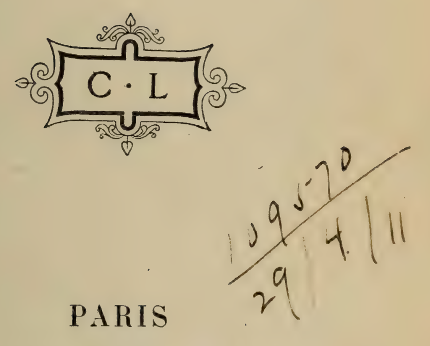
Friedrich Nietzsche

DANIEL HALÉVY

LA VIE

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



LA VIE

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

I

LES ANNÉES D'ENFANCE.

Karl-Ludwig Nietzsche, jeune pasteur dans l'Église luthérienne, était de famille ecclésiastique. Son père et son grand-père avaient enseigné la théologie. Sa femme était fille et petite-fille de pasteurs. Ignorant les pensées nouvelles, les désirs agités, il suivait avec sécurité la double tradition, l'une révélée par Dieu à ses fidèles, l'autre indiquée aux sujets par les princes. Ses supérieurs l'avaient en haute estime. Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, daignait le protéger. Il pouvait espérer une belle carrière; mais il avait les nerfs malades, la tête souffrante, et le repos lui était nécessaire.

Il demanda une paroisse rurale : on lui confia la paroisse de Röcken, pauvre village dont les masures s'élèvent dans une vaste plaine, aux confins de la

Prusse et de la Saxe. Le site est mélancolique; Karl-Ludwig Nietzsche l'aima. Il accepta la solitude. Il était grand musicien; souvent, à la tombée du jour, enfermé dans le temple, il improvisait sur l'orgue rustique et les bonnes gens, arrêtés au dehors, l'écoutaient avec admiration.

Le pasteur et sa jeune femme attendirent quatre années leur premier enfant, qui naquit le 15 octobre 1844, le jour même de la fête du roi. Cette coïncidence accrut la joie du père. « O mois d'octobre, mois béni! écrivit-il sur le registre de son temple; toujours tu m'as comblé de joie. Mais de toutes celles que tu m'apportas, voici la plus profonde, la plus magnifique : je baptise mon premier enfant... Mon fils, *Frédéric-Guillaume*, tel sera ton nom sur la terre en souvenir du royal bienfaiteur dont le jour natal est le tien. »

L'enfant eut bientôt un frère, puis une sœur. Quelques souvenirs conservés par les femmes nous décrivent ce foyer où passe une joie rapide. Le petit Frédéric est lent à parler. Il regarde toutes choses avec des yeux graves, et se tait. A deux ans et demi, il dit son premier mot. Le pasteur aime ce compagnon silencieux et l'emmène volontiers dans ses promenades. Frédéric Nietzsche n'oublia jamais le son des cloches lointaines sur la plaine immense et semée d'étangs, ni l'impression de sa main blottie dans la forte main paternelle.

Le malheur vint très vite. Au mois d'août 1848, le père tomba du haut du perron, et sa tête heurta violemment les marches de pierre. Le choc détermina, ou peut-

être, on ne sait, hâta la venue d'un mal terrible. Karl-Ludwig Nietzsche perdit la raison, puis mourut après une année d'égarement et de langueur. Frédéric avait alors quatre ans. Les journées tragiques frappèrent son esprit : le réveil, les pleurs dans la maison, l'effroi de la chambre close, du silence et de l'abandon; les cloches, les chants, les discours funéraires; le cercueil engouffré sous les dalles de l'église... Il demeura longtemps ébranlé d'avoir si tôt compris. Des visions troublèrent ses nuits, il pressentit une catastrophe prochaine. Il rêva, — écoutons le récit naïf de sa quatorzième année :

Quand on dépouille un arbre de sa couronne, il se flétrit et se dépouille et les oiseaux abandonnent ses branches. Notre famille avait été dépouillée de sa couronne, toute joie s'évanouit de nos cœurs et une tristesse profonde s'empara de nous. Et nos blessures se fermaient à peine qu'elles furent à nouveau douloureusement rouvertes. — En ce temps-là, je rêvai que j'entendais l'orgue dans l'église résonner tristement, comme aux enterrements. Et comme je cherchais la cause de cela, une tombe s'ouvrit rapidement et mon père apparut marchant dans son linceul. Il traversa l'église et revint bientôt avec un petit enfant dans les bras. La tombe s'ouvrit à nouveau, mon père y descendit et la pierre se referma. Aussitôt le grondement de l'orgue cessa de résonner, et je m'éveillai. Dès le matin, je racontai ce rêve à ma mère bien-aimée. Peu après, mon petit frère Joseph tomba malade, il eut des attaques de nerfs et mourut en peu d'heures. Notre peine fut terrible. Mon rêve s'était exactement réalisé, le petit corps fut déposé dans les bras de son père. Après ce double malheur, le Seigneur dans les cieux fut toute notre consolation. Ce fut à la fin de janvier 1850.

Au printemps de cette année, la veuve du pasteur quitta la maison paroissiale et alla résider dans une ville voisine, à Naumburg-sur-Saale. Elle s'y retrouva près des siens. Ses parents habitaient dans la campagne auprès ; la mère et la sœur de son mari vinrent habiter avec elle une étroite maison où les enfants, d'abord désolés, s'habituèrent.

Naumburg était une cité royale, créée par les Hohenzollern et dévouée à leur dynastie. Une bourgeoisie de fonctionnaires et de pasteurs, quelques familles d'officiers, de hobereaux vivaient entre les remparts gazonnés dont les cinq portes chaque soir étaient closes. Leur existence était grave et mesurée. La cloche de l'église métropolitaine couvrait de ses appels la petite cité, l'éveillait, l'endormait, l'assemblait aux fêtes du culte ou de l'État. Nietzsche était lui-même un petit garçon grave et mesuré. Ses instincts s'accordèrent avec les usages de Naumburg, et son âme active découvrit bientôt les beautés de sa nouvelle vie. Il admira les parades militaires, les services religieux avec l'orgue et les chœurs, la majesté des anniversaires. Chaque année il était ému par le retour de Noël. Le jour de sa naissance lui causait moins de trouble, mais beaucoup de joie.

Mon jour de naissance étant aussi celui de notre roi bien-aimé, — écrit-il, — ce jour-là je suis réveillé par la musique militaire. Je reçois mes cadeaux : la cérémonie est vite finie, et nous allons ensemble à l'église. Quoique le sermon ne soit pas écrit à mon intention, j'en prends le meilleur et je me l'applique. Ensuite nous nous réunissons à l'école pour assister à la grande fête... Avant de se séparer, on

chante un beau chœur patriotique et le directeur *concilium dimisit.* Alors commence pour moi le meilleur moment, mes amis viennent et nous passons ensemble une bonne journée.

Frédéric n'oubliait pas son père : il voulait, à son exemple et comme l'avaient été tous les hommes de sa race, devenir un pasteur, un des élus qui vivent près de Dieu et parlent en son nom. Il ne concevait pas de vocation plus haute ni mieux conforme à ses désirs. Tout jeune qu'il fût, il avait une conscience exigeante et méticuleuse. Il souffrait des plus légères gronderies, et voulait être seul à diriger sa conduite. Quand il éprouvait un scrupule de conscience, il se retirait dans une cachette obscure, s'examinait et ne reprenait ses jeux avec sa sœur qu'après s'être délibérément blâmé ou justifié. Un jour qu'il pleuvait à torrents, sa mère l'aperçut revenant de l'école, sans parapluie ni manteau, d'un pas égal et lent. Elle l'appela. Il rentra posément. « On nous recommande toujours de ne pas courir dans la rue, » expliqua-t-il. Ses camarades l'avaient surnommé « le petit pasteur » et l'écoutaient en respectueux silence quand il lisait à haute voix un chapitre de la Bible.

Il n'ignorait pas son prestige. « Quand on est maître de soi, enseignait-il gravement à sa sœur, on est maître du monde entier. » Il était fier, il croyait que la race des Nietzsche était noble. C'était une légende familiale que la grand'mère contait volontiers : Frédéric et sa sœur Lisbeth en rêvaient. De lointains ancêtres avaient habité la Pologne. Ils étaient comtes, et s'appe-

laient Nietzki. Au temps de la Réforme, défiant la persécution, ils rompirent avec l'Église catholique. Ils durent fuir, portant leur fils né de la veille. Trois années durant, ils errèrent de ville en ville, misérables et pourchassés. La mère ne cessa de nourrir son enfant, et ainsi lui donna, en dépit des épreuves, une prodigieuse santé. Il vécut très vieux et transmit à sa lignée cette double vertu de force et de longévité.

Frédéric n'était jamais las d'entendre une si belle aventure. Il demandait souvent qu'on lui répétât aussi l'histoire des Polonais. L'élection du roi par les nobles réunis à cheval dans une grande plaine, et le droit qu'avait le moindre d'entre eux d'opposer à la volonté de tous son refus, le frappaient d'admiration : il ne doutait pas que cette race ne fût la première du monde. « Un comte Nietzki ne doit pas mentir, » déclara-t-il un jour à sa sœur. — Les passions, les désirs puissants qui, trente ou quarante années plus tard, inspirèrent son œuvre, animaient déjà l'enfant au front bombé, aux larges yeux, que des femmes malheureuses enveloppaient de tendresses. A neuf ans, ses goûts s'étendirent : la musique lui fut révélée par un chœur de Hændel, entendu à l'église. Il étudia le piano. Il improvisa, il s'accompagna en chantant la Bible, et la mère se troublait au souvenir du père, qui, pareil à l'enfant, jouait et improvisait sur l'orgue de Röcken.

L'instinct de créer — un instinct déjà tyrannique — s'empara de lui. Il composa des mélodies, des fantaisies, une suite de mazurkas dédiées « à ses ancêtres polonais ». Il écrivit des vers, et mère, grand'mère,

tantes, sœur reçurent à chaque anniversaire un poème avec sa musique. Les jeux même devinrent prétexte à travail : il rédigea des traités didactiques, contenant règles et conseils, qu'il remit à ses camarades. Il leur enseigna d'abord l'architecture; puis, en 1854, durant le siège de Sébastopol dont la prise le fit pleurer, — car il aimait tous les Slaves et détestait les Français révolutionnaires, — il étudia la balistique et la défense des places fortes. En même temps il fondait, avec deux amis, un *Théâtre des Arts* où furent joués des drames antiques et barbares dont il était l'auteur : *Les Dieux de l'Olympe* et un *Orkadal.*

Il quitte l'école pour entrer au collège de Naumburg. Sa supériorité apparut aussitôt si éclatante que les professeurs conseillèrent à madame Nietzsche de l'envoyer étudier dans un établissement supérieur. La pauvre femme hésita, elle eût souhaité garder près d'elle son enfant.

C'était en 1858. Nietzsche eut des vacances un peu graves. Il les passa, comme il en avait l'habitude, dans le village de Poblès, à l'ombre de coteaux boisés, sur les bords de la fraîche et paresseuse Saale où chaque matin il allait se plonger. Ses grands-parents maternels le recevaient dans leur maison; sa sœur Lisbeth l'accompagnait. Il était heureux, comblé par la vie; mais l'avenir incertain occupait sa pensée.

L'adolescence venait; peut-être allait-il s'éloigner des siens, changer de lieux et d'amis. Il pressentait, avec un peu d'anxiété, ce cours nouveau qu'allait suivre sa vie. Il se remémorait son passé puéril, long

passé dont les hommes ne doivent pas sourire, treize années remplies par les premières affections et les premières peines, par les premiers orgueils d'une âme ambitieuse, par la découverte splendide de la musique et de la poésie. Les souvenirs arrivaient, nombreux, vifs et touchants; Nietzsche, qui avait l'âme lyrique, se trouva soudain comme enivré de soi-même. Il prit la plume, et rédigea en douze jours une histoire de son enfance. Il fut heureux quand il eut terminé :

Maintenant j'ai mené à bonne fin mon premier cahier — écrit-il — et je suis content de ce que j'ai fait. J'ai écrit avec le plus grand plaisir et sans un instant de fatigue. Il est si beau de faire repasser devant sa vue le cours de ses premières années et d'y suivre le développement de l'âme. J'ai raconté sincèrement toute la vérité, sans poésie, sans ornement littéraire... Puissé-je écrire encore beaucoup d'autres cahiers pareils à celui-ci!

Quatre petits vers viennent ensuite ;

Ein Spiegel ist das Leben.
In ihm sich zu erkennen,
Möcht' ich das erste nennen,
Wonach wir nur auch streben!!

La vie est un miroir. — En lui se reconnaître, — c'est, dis-je, le premier but, — Où chacun de nous s'efforce!!

*
* *

L'école de Pforta est située à deux lieues de Naumburg, sur le cours de la Saale. Depuis qu'une Allemagne existe, il y a dans Pforta des élèves et des maîtres. Quelques moines cisterciens, venus au XIIe siècle de

l'occident latin pour convertir les Slaves, obtinrent ce domaine que la rivière traverse. Ils élevèrent les hauts murs d'enceinte, les bâtiments, l'église, et fondèrent une tradition qui n'est pas éteinte. Au XVIe siècle, ils furent chassés par les princes saxons; mais leur école fut maintenue, et les luthériens installés à leur place conservèrent leurs méthodes.

« Les enfants devront être élevés à la vie religieuse, dit une instruction de 1540; ils s'exerceront pendant six années à la connaissance des lettres et aux disciplines de la vertu. » On les tint séparés de leurs familles, cloîtrés avec leurs maîtres. On leur imposa certaines règles de mœurs : le tutoiement et les manières libres furent interdits. On établit entre eux une certaine hiérarchie : les plus anciens eurent charge des plus jeunes, et chaque maître servit de tuteur à une vingtaine de pupilles. On leur enseigna la religion, l'hébreu, le grec, le latin. L'esprit humaniste, le moralisme protestant et la rigueur Allemande formèrent dans ce vieux monastère une alliance singulière et vivace, une manière féconde de vivre et de sentir. Nombre d'hommes éminents ou distingués furent instruits à Pforta : Novalis, les Schlegel, Fichte, — Fichte le philosophe, l'éducateur et le patriote, gloire de la maison. Frédéric Nietzsche désirait depuis longtemps étudier à Pforta. Une bourse lui fut accordée et il quitta sa famille en octobre 1858.

Il entre, il disparaît pour nous. Une anecdote héroïque et puérile est l'unique souvenir de sa première année d'école : l'histoire de Mucius Scævola paraît

invraisemblable à quelques-uns de ses camarades; ils la dénient : « Aucun homme n'aurait le courage de mettre sa main dans du feu, » opinent ces jeunes critiques. Nietzsche ne daigne pas répondre, mais saisit dans le poêle un charbon ardent et le place dans la paume de sa main. — Il porta toujours la marque de cette brûlure, d'autant plus visible qu'il avait pris soin d'entretenir et d'élargir une plaie si glorieuse en y faisant couler de la cire fondue.

Assurément il endura avec peine cette vie nouvelle. Il jouait peu, n'aimant pas se lier avec des inconnus, et les tendres habitudes du foyer maternel l'avaient mal préparé aux disciplines de Pforta. Il ne sortait qu'une fois par semaine, pendant l'après-midi du dimanche. Sa mère, sa sœur et deux amis qu'il avait à Naumburg venaient le chercher à la porte de l'école et passaient la journée avec lui dans une auberge voisine.

En juillet 1859, Nietzsche eut un mois de liberté. Les élèves de Pforta n'avaient pas de vacances plus longues. Il revit les gens et les lieux qu'il aimait, fit un rapide voyage vers Iéna et Weimar. Depuis un an, il n'avait rédigé que des devoirs; retrouvant la verve et le plaisir d'écrire, il composa, sur ses impressions d'été, une fantaisie sentimentale qui n'est pas dépourvue de pathétique.

Le soleil est déjà couché — écrit-il — quand nous laissons la sombre enceinte. Derrière nous, le ciel est baigné d'or; au-dessus de nous, les nuées roses flamboient; devant nous, voici la ville qui repose dans la brise douce du soir. — O Guillaume, dis-je à mon ami, est-il une joie plus grande que d'errer ensemble à travers le monde?

O plaisir de l'amitié, de la fidèle amitié; ô souffle de la nuit magnifique d'été, parfum de fleurs et rougeur du soir! Ne sens-tu pas tes pensées qui montent, et, pareilles à la jubilante alouette, trônent sur les nuages couronnés d'or? Quels merveilleux paysages du soir! C'est ma vie que je découvre. Vois comme sont groupés mes jours : les uns retenus dans la pénombre, les autres exaltés et libres. — A cette minute, un cri aigu déchire nos oreilles : il vient de la maison de fous qui est proche. Plus étroitement s'entrepressent nos mains, comme si quelque mauvais génie nous eût touchés de son aile effrayante. Évanouissez-vous, ô puissances mauvaises! — Même en ce beau monde, il y a des malheureux. Mais qu'est-ce donc, le malheur?

Au commencement d'août, il retourne à Pforta. Le retour l'attriste comme la première entrée. Il n'accepte pas cette contrainte brusque, et, ne pouvant cesser de penser à soi, il tient pendant quelques semaines un journal intime qui nous laisse connaître l'humeur et l'emploi de chaque journée. Voici d'abord quelques maximes courageuses contre l'ennui; son professeur les lui a données, il les transcrit; puis, le récit de ses études, de ses distractions, de ses lectures, des crises qui le dépriment. L'âme lyrique de l'enfant tantôt résiste, tantôt s'abandonne à ses impressions, et se plie péniblement sous une discipline. Quand l'émotion le presse il abandonne la prose, trop peu musicale pour sa mélancolie : rythme et rime paraissent; l'inspiration lui donne quelques vers, un quatrain, un sizain; il ne la cherche ni ne la retient, il la suit quand elle s'élève; et sitôt elle décline, la prose, comme dans un dialogue shakespearien, réapparaît.

Parfois des heures de joies simples et jeunes viennent

embellir la vie à Pforta. Les enfants se promènent, chantent en chœur, se baignent. Nietzsche prend sa part de ces joies, et les raconte. Quand la chaleur est trop pesante, une pleine eau remplace l'étude. Les deux cents écoliers descendent vers la rivière, cadençant leurs pas sur les chants qu'ils entonnent. Ils se jettent à l'eau, suivent le courant sans déranger l'ordonnance de leur marche, fournissent une nage assez longue, qui éprouve les plus jeunes, mais les enorgueillit, regrimpent sur la berge au sifflet de leur maître, remettent leurs uniformes qu'un bac, derrière eux, convoyait; puis, toujours chantant, toujours en bon ordre, s'en retournent vers le travail et vers la vieille école. « C'est épatant! » dit à peu près Nietzsche. Voici venir la fin d'août : huit jours, puis six, puis un long mois passent sans que le *Journal* s'augmente d'une ligne. Il rouvre enfin son cahier; c'est pour l'arrêter et conclure :

Depuis le jour où je commençai d'écrire ce journal, mon état d'esprit a tout à fait changé. Alors l'arrière-été verdissait et s'épanouissait; maintenant, ô tristesse, c'est l'arrière-automne. Alors j'étais *unter-tertianer*, maintenant j'ai monté d'un degré... L'anniversaire de ma naissance est passé, je suis devenu plus vieux — le temps passe comme la rose du printemps, et le plaisir comme l'écume du ruisseau.

En ce moment je me trouve saisi par un extraordinaire désir de savoir, de culture universelle. J'ai lu Humboldt, c'est lui qui m'a poussé. Puisse mon penchant nouveau durer comme celui qui m'attache à la poésie!

Il établit ensuite un vaste plan d'études où la géologie, la botanique, l'astronomie s'allient à la

stylistique latine, à l'hébreu, aux sciences militaires, à toutes les techniques. « Et sur toutes choses, dit-il enfin, la Religion, fondement de tout savoir! Grand est le domaine du savoir, *infinie* la recherche de la vérité! »

Un hiver et un printemps s'écoulent, l'enfant travaille. Mais voici venir les secondes vacances, puis le troisième retour; l'automne dénude les grands chênes sur la terre de Pforta. Frédéric Nietzsche a dix-sept ans, et s'attriste. Depuis trop longtemps il s'impose une pénible obéissance : il a lu Schiller, Hölderlin, Byron; il rêve aux dieux de la Grèce et au sombre Manfred, magicien tout-puissant qui, fatigué de sa toute-puissance, cherche vainement le repos de la mort que son art a vaincu. Qu'importe à Nietzsche les leçons de ses professeurs? Il médite les vers du poète romantique :

Sorrow is knowledge : They, who know the most
Must mourn the deespest over the fatal truth,
The tree of knowledge is not that of life.

Le savoir est amer : ceux qui savent le plus
Plus profondément pleurent la vérité fatale,
L'arbre du savoir n'est pas l'arbre de vie.

Il se lasse enfin. Il veut échapper à l'engrenage des classes, des besognes qui prennent toute sa vie, et, attentif à lui seul, connaître les rêves dont son esprit déborde. Il se confie à sa mère, à sa sœur, et déclare que ses projets d'avenir ont changé : l'Université l'ennuie; il veut être, non plus un professeur, mais un musicien. Sa mère le raisonne et réussit à

l'apaiser un peu. L'apaisement est court. La mort d'un maître auquel il était attaché achève son désarroi. Il néglige le travail, s'isole et se recueille.

Il écrit; il avait eu, dès la première enfance, l'instinct de la phrase et du mot, de la pensée visible. Il ne cesse d'écrire, et pas une nuance de son inquiétude ne nous reste cachée. Il aperçoit le vaste univers du romantisme et de la science, sombre, agité, sans amour. Cette vision redoutable le fascine et l'effraie. Son ancienne piété l'impressionne encore : il se reproche comme autant de péchés ses velléités d'audace et de négation. Il cherche à retenir sa foi religieuse, chaque jour diminuée. Il ne rompt pas à la manière française et catholique, il se détache avec lenteur et crainte : avec lenteur, parce qu'il vénère ces dogmes ou symboles qui tiennent à tout son passé, aux souvenirs de sa maison et de son père; avec crainte, parce qu'il sait qu'en renonçant à l'ancienne sécurité, il ne trouvera pas une sécurité nouvelle, mais que les problèmes surgiront en foule. Mesurant la gravité suprême du choix, il médite.

Une telle tentative — écrit-il — n'est pas le travail de quelques semaines, mais d'une vie : se peut-il qu'armé des résultats d'une réflexion puérile, on prétende anéantir l'autorité de deux mille années, garantie par les plus profonds penseurs de tous les temps? Se peut-il qu'avec des fantaisies, des rudiments d'idées, on prétende écarter de soi ces angoisses, ces bénédictions religieuses dont l'histoire est toute pénétrée?

Trancher des problèmes philosophiques à l'occasion desquels la pensée humaine est en lutte depuis plusieurs

milliers d'années; révolutionner des croyances qui, reçues par les hommes les plus autorisés, ont d'abord élevé les hommes à la véritable humanité; relier la philosophie aux sciences naturelles, sans même connaître les résultats généraux ni des unes ni de l'autre; et finalement tirer des sciences naturelles un système du réel, quand l'esprit n'a encore aperçu ni l'unité de l'histoire universelle, ni les principes les plus essentiels, — c'est une parfaite témérité.

... Qu'est donc l'humanité? Nous le savons à peine : un degré dans un ensemble, une période dans un devenir, une production arbitraire de Dieu? L'homme est-il autre chose qu'une pierre évoluée à travers les mondes intermédiaires des flores et des faunes? Est-il dès à présent un être achevé, ou que lui réserve l'histoire? Ce devenir éternel n'aura-t-il pas de fin? Quels sont les ressorts de cette grande horloge? Ils sont cachés; mais, si longue soit la durée de la grande heure que nous appelons l'histoire, à chaque instant ils sont les mêmes. Les péripéties sont inscrites sur le cadran : l'aiguille progresse et, quand elle a passé la douzième heure, recommence une série : c'est l'ouverture d'une période dans l'histoire de l'humanité.

Se risquer, sans guide ni compas, dans l'océan du doute, c'est perte et folie pour un jeune cerveau; la plupart sont brisés par l'orage, petit est le nombre de ceux qui découvrent des régions nouvelles... Bien souvent toute notre philosophie m'est apparue comme une tour de Babel... Un trouble infini des pensées populaires en est le résultat désolant; nous devons nous attendre à de grands bouleversements, au jour où la multitude aura compris que tout le christianisme est fondé sur des affirmations gratuites. L'existence de Dieu, l'immortalité, l'autorité de la Bible, la révélation, resteront à jamais des problèmes. J'ai essayé de tout nier : ah! détruire est aisé, mais construire!

Quel merveilleux instinct apparaît dans cette page! Frédéric Nietzsche pose les questions précises qui retiendront ensuite sa pensée, et laisse pressentir les

réponses énergiques dont les hommes seront troublés : l'humanité est un néant, une production arbitraire de Dieu ; un devenir absurde l'entraîne vers des recommencements sans terme, des retours éternels ; toute souveraineté revient à la force, et la force est aveugle, elle suit le hasard...

Frédéric Nietzsche n'affirme rien : il désapprouve les propos rapides sur les sujets graves. Il veut s'abstenir s'il hésite, et, s'il se donne enfin, se donner tout entier. Il suspend sa pensée. Mais elle est débordante, et malgré lui-même elle s'exprime parfois : « Bien souvent, dit-il, la soumission aux volontés de Dieu et l'humilité ne sont qu'un manteau jeté sur la pusillanimité lâche que nous éprouvons au moment d'affronter avec bravoure notre destin ». Toute la morale, tout l'héroïsme nietzschéen sont inclus en ce peu de mots.

Nous avons nommé les auteurs que Nietzsche aimait alors : Schiller, Byron, Hölderlin, — cet Hölderlin, alors si peu connu, était son préféré. Il l'avait découvert, comme on découvre, d'un regard, un ami dans une foule. La rencontre est singulière. La vie du poète, qui venait de mourir, ressemblait à la vie de l'enfant à peine commencée. Hölderlin, fils de pasteur, a voulu suivre la vocation paternelle. En 1780, il étudie la théologie à l'Université de Tubingue, avec des camarades qui s'appellent Hegel, Schelling. Il cesse de croire. Il connaît Rousseau, Gœthe, Schiller, et le romantisme l'enivre. Il aime la nature mystérieuse et la Grèce lucide ; il les aime ensemble et rêve d'unir

leurs beautés dans une œuvre Allemande. Il est pauvre et doit mener la dure vie du poète besogneux. Précepteur, il subit l'ennui des maisons riches, dans la plupart méprisé, dans l'une trop aimé : ravissement bref suivi par la détresse. Il retourne au village natal où l'air et les gens lui sont doux. Il travaille, écrit à loisir, mais souffre de vivre à la charge des siens, et s'éloigne. Il fait imprimer quelques-uns de ses vers : le public ne goûte pas ces beaux poèmes où le génie d'un inconnu fait passer les dieux de l'Olympe dans l'ombre des forêts souabes et rhénanes. Le malheureux Hölderlin rêve de créations plus vastes, mais s'arrête au rêve : l'Allemagne est un monde, la Grèce un autre monde; il faut la force d'un Gœthe pour les unir et fixer les paroles éternelles de Faust ravisseur d'Hélène. Hölderlin écrit les fragments d'un poème en prose : son héros est un jeune Grec qui se lamente sur la ruine de sa race, et, frêle précurseur de Zarathustra, appelle la renaissance d'une humanité valeureuse. Il compose trois scènes d'une tragédie dont le héros est Empédocle, tyran d'Agrigente, poète, philosophe, inspirateur hautain des foules, Grec isolé par sa grandeur même parmi les Grecs, magicien qui, possédant toute la nature, se lasse des satisfactions qu'une vie peut offrir, se retire au sommet de l'Etna, écarte sa famille, ses amis, son peuple qui le prient, et, un soir, au coucher du soleil, va se jeter dans le cratère.

L'œuvre est puissante : Hölderlin l'abandonne. La tristesse l'affaiblit et l'exalte. Il veut quitter l'Allemagne où il a tant souffert, libérer les siens de sa vie

incommode. On lui propose un emploi en France, à Bordeaux : il disparaît. Après six mois, il revient au foyer, vêtu de haillons, brûlé par le soleil. On l'interroge : il se tait. On s'informe : à grand'peine on apprend qu'il a traversé la France à pied sous le soleil d'août. Son intelligence est perdue. Elle s'éteint, s'abîme dans une torpeur qui dure quarante années. Il meurt en 1843, peu de mois avant la naissance de Nietzsche. Un platonicien pourrait se plaire à penser qu'un seul génie alla de l'un à l'autre corps. La même âme Allemande, romantique par nature et classique par aspiration, brisée enfin par ses désirs, anima ces deux hommes et les prédestina à une même fin. Il semble qu'on surprenne à travers leurs vies le travail aveugle de la race, qui, poursuivant sa frappe monotone, envoie au monde, de siècle en siècle, des enfants pareils pour des épreuves pareilles.

Cette année-là, aux approches de l'été, Nietzsche eut dans la tête et les yeux de fortes douleurs de nature incertaine et peut-être nerveuse. Ses vacances furent gâtées. Mais il obtint de rester à Naumburg jusqu'à la fin d'août, et se trouva payé de ses ennuis par les joies d'un loisir prolongé.

*
* *

Ses dispositions sont bonnes quand il rentre à Pforta. Il a, non pas résolu, mais exploré ses doutes, et peut sans se faire tort redevenir un élève laborieux. Il n'a garde d'interrompre ses lectures, qui sont immenses. Il ne cesse d'envoyer ponctuellement, de mois en mois,

à ses deux amis de Naumburg, des poèmes, des morceaux de musique dansante ou lyrique, des essais de critique ou de philosophie. Tant d'occupations n'entravent pas son travail scolaire. Dirigé par des maîtres excellents, il étudie les langues et les littératures de l'antiquité. Il se trouverait heureux, si les questions pressantes d'avenir et de profession ne commençaient à le tourmenter.

Mon avenir me préoccupe, — écrivait-il à sa mère en mai 1863 ; — maintes raisons, extérieures, intérieures, font qu'il m'apparaît trouble et incertain. Sans doute, je me crois capable de venir à bout de tel métier que j'aurai choisi. Mais la force me manque pour écarter de moi tant d'objets divers qui m'intéressent. Qu'étudierai-je? Il ne me vient l'idée d'aucune décision, pourtant c'est à moi seul de réfléchir et de choisir. Ce qui est sûr, c'est que, ce que j'étudierai, je voudrai l'étudier à fond. Mais le choix n'est que plus difficile, puisqu'il s'agit de trouver ce domaine précis où l'on peut espérer se donner tout entier. Et que de fois elles trompent, ces espérances! Comme on est vite égaré par une prédilection momentanée, une tradition de famille, des désirs! Choisir son métier, c'est jouer une partie de loto où beaucoup ont des jetons noirs et très peu des jetons blancs. Actuellement, ma situation est incommode. J'ai dispersé mon intérêt sur une multitude de domaines, de sorte que, si je satisfaisais tous mes goûts, je deviendrais un homme fort instruit, mais à grand'peine un animal professionnel. Je devrai détruire plusieurs de mes goûts, cela est clair, et, pareillement, en acquérir de nouveaux. Mais quels seront les malheureux que je jetterai par-dessus bord? Peut-être justement mes plus chers enfants!...

Voici les dernières vacances, et le commencement de la dernière année. Nietzsche retourne sans ennui

dans la vieille école qu'il laissera bientôt. Il y trouve une règle moins dure, une chambre particulière et certaines libertés. Il va dîner chez tel ou tel professeur qui l'invite, et connaît ainsi dans le monastère même les premiers plaisirs du monde. Chez l'un de ses maîtres, il rencontre une jeune fille aimable; il la voit, la revoit, et, pour la première fois de sa vie, il est amoureux. Pendant quelques jours, il rêve uniquement aux livres qu'il veut lui prêter, à la musique qu'il veut jouer avec elle. Son émotion est délicieuse. Mais la jeune fille quitte Pforta et Nietzsche se remet au travail. Le *Banquet* de Platon, les tragédies d'Eschyle, lui donnent ses derniers plaisirs, puis il se livre aux besognes quotidiennes. Parfois il s'assied au piano avant l'heure du souper; deux camarades, qui resteront ses amis, Gersdorff et Paul Deussen, l'écoutent : il leur joue du Beethoven ou du Schumann, il improvise.

La poésie est toujours près de lui. Il suffit d'un rapide loisir, d'un arrêt de quelques heures : le lyrique réapparaît. Au matin de Pâques, il quitte l'école, rentre chez lui, va droit à sa chambre où il se trouve seul, rêve un instant; une multitude d'impressions l'assaille. Il écrit. Le plaisir est intense après la longue privation, et n'est-elle point digne de Zarathustra. la page que nous transcrivons ici?

Me voici, au soir du premier jour de Pâques, enveloppé dans ma robe de chambre, assis à mon foyer. Dehors, tombe une pluie fine. Près de moi, la solitude. Une feuille de papier blanc est sur ma table, je la regarde et muse,

roulant ma plume entre mes doigts, gêné par la multitude inextricable des sujets, des sentiments, des pensées qui se pressent et veulent qu'on les écrive. Les unes réclament en grand tumulte : elles sont jeunes et pressées de vivre. D'autres sont là, qui se débattent : ce sont de vieilles pensées, bien mûres, bien clarifiées; semblables à de vieux messieurs, elles regardent avec dépit la mêlée du jeune monde. — Ce combat des mondes jeunes et vieux, c'est cela qui détermine notre humeur; et l'état du combat, la victoire des uns, la faiblesse des autres, nous l'appelons, à chaque minute, notre état d'âme — notre *stimmung.*

... Maintes fois, lorsque j'épie mes pensées, mes sentiments, et les observe en religieux silence, j'ai l'impression que des factions barbares bourdonnent et fermentent, que l'air frémit et se déchire, comme si une pensée ou un aigle s'était levé vers le soleil.

Le combat est la nourriture qui rend l'âme forte. Elle sait y recueillir des fruits doux et splendides. Elle détruit, poussée par le désir d'un aliment nouveau; elle lutte avec énergie — mais comme elle sait être douce quand elle attire son adversaire, le retient contre elle et se l'unit entièrement.

Cette impression, qui en cette minute fait tout ton bonheur ou ta peine, va glisser dans un instant, peut-être, comme la draperie d'une impression plus profonde encore, et s'évanouira devant celle-ci, qui est plus haute. Ainsi vont s'approfondissant les impressions de nos âmes, toujours uniques, incomparables, indiciblement jeunes, et rapides comme l'instant qui les apporta.

En cette minute, je pense à telles personnes que j'ai aimées; tels noms, telles physionomies, passent dans mon esprit — je ne veux pas dire que réellement leurs natures deviennent incessamment plus profondes et plus belles; du moins est-il vrai que chacune de ces réminiscences, lorsque je la retrouve, m'entraîne vers quelque impression plus aiguë — parce que l'esprit ne supporte pas de revenir au niveau qu'il a déjà franchi; l'esprit a besoin de s'élargir toujours. Je vous salue, chères impressions, ondulations

merveilleuses d'une âme agitée. Vous êtes nombreuses comme la nature, mais plus grandioses; parce que vous croissez et vous efforcez sans cesse — la plante, au contraire, embaume aujourd'hui comme elle embaumait au jour de la création. Je n'aime plus, comme j'aimais il y a quelques semaines, et je ne suis plus disposé, en cette minute, comme je l'étais quand je pris cette plume.

Frédéric Nietzsche rentre à Pforta pour subir les derniers examens. Peu s'en faut qu'il n'échoue : en mathématiques, il n'obtient pas la note exigée. Mais les professeurs, négligeant l'insuffisance, accordent le diplôme. Il quitte la vieille école, et la quitte avec peine. Son âme se prenait vite aux lieux où elle vivait, et s'attachait avec une force égale aux souvenirs heureux, aux impressions mélancoliques.

La séparation des élèves est une cérémonie réglée. Ils se réunissent pour prier en commun une dernière fois; puis, ceux qui doivent partir remettent à leurs maîtres un témoignage écrit de gratitude. La lettre de Frédéric Nietzsche émeut par un accent de pathétique et de solennité. C'est à Dieu qu'il s'adresse d'abord : « A lui qui m'a tout donné, vont mes premiers remerciements. Quelle offrande lui porterai-je, sinon la chaude reconnaissance de mon cœur, sûr de son amour ! — C'est lui qui m'a permis de vivre cette belle heure de ma vie ! — Qu'il continue à veiller sur moi, le Dieu bienfaisant ! » Puis il remercie le roi, « par la bonté duquel je suis entré dans cette école... ; à lui et à la patrie, j'espère faire honneur un jour. Telle est ma volonté ». Il parle ensuite à ses vénérés maîtres, à ses chers camarades, « et particulièrement à vous, mes

chers amis : que vous dirais-je à l'instant de partir? Je comprends pourquoi la plante, tirée du sol qui l'a nourrie, ne peut qu'avec peine et lenteur s'enraciner dans un sol étranger : pourrais-je me déshabituer de vous? Pourrais-je m'habituer à un autre entourage?... Adieu! »

Non satisfait par ces longs épanchements, il écrit pour lui seul des vers qui les répètent :

Qu'il en soit ainsi — le cours du monde est tel :
Qu'il m'advienne comme à tant d'autres.
Ils partent, leur frêle esquif se brise,
Et nul ne peut montrer l'endroit où il sombra.

Adieu, adieu! sur le bateau la cloche appelle,
Et comme je m'attarde, le batelier me presse.
Et maintenant, hardi, à travers vagues, orages, récifs!
Adieu, adieu...

II

LES ANNÉES DE JEUNESSE.

A la mi-octobre de 1862, Nietzsche quitte Naumburg pour se rendre à l'Université de Bonn. Paul Deussen, son camarade, et un cousin de celui-ci, l'accompagnent. Les jeunes gens cheminent sans hâte. Ils s'arrêtent aux bords du Rhin. Ils sont gais, et même un peu fous de l'entière liberté dont ils jouissent soudain. Paul Deussen, aujourd'hui professeur à l'Université de Kiel, nous raconte, avec la satisfaction d'un très sage bourgeois qui s'anime au souvenir de ses frasques lointaines, ces journées de rires exubérants.

Les trois amis montent à cheval et parcourent la campagne. Nietzsche — n'a-t-il pas trop apprécié la bière qu'on versait à l'auberge? — s'intéresse moins à la beauté du paysage qu'aux longues oreilles de sa monture. Il les mesure avec soin. « C'est un âne, affirme-t-il. — Non, répliquent Deussen et l'autre ami, c'est un cheval. » Nietzsche mesure à nouveau et maintient avec une fermeté louable : « C'est un âne ». Ils reviennent à la tombée du jour. Ils crient, pérorent,

scandalisent la petite ville. Nietzsche roucoule des chants d'amour, et les jeunes filles, attirées par le vacarme aux fenêtres, à demi cachées derrière les rideaux, observent cette cavalcade. Enfin, un honnête citadin, exprès sorti de sa maison, fait honte aux tapageurs et les remet, non sans menaces, sur le chemin de l'auberge.

Les trois amis s'installent à Bonn. Leur émotion est vive. Les Universités avaient alors un singulier prestige. Seules demeurées libres, elles maintenaient dans l'Allemagne divisée une vie puissante dans un corps débile. Elles avaient leur histoire, qui était glorieuse, et leur légende, plus glorieuse encore. Le peuple savait que les jeunes savants de Leipzig, de Berlin, d'Iéna, de Heidelberg ou de Bonn, enflammés par leurs maîtres, s'étaient armés contre Napoléon pour le salut de la race Allemande; il savait aussi que ces vaillants avaient lutté, luttaient encore, contre les despotes et les prêtres pour fonder la liberté Allemande; et il aimait ces professeurs graves, ces adolescents tumultueux qui représentaient la patrie en son plus noble aspect, la patrie laborieuse, armée pour le labeur. Il n'était si petit garçon qui ne rêvât à ses années d'études comme au plus beau temps de sa vie; il n'était si paisible jeune fille qui ne rêvât d'un pur étudiant; et la rêveuse Allemagne tout entière n'avait pas de rêve plus beau : elle était infiniment fière de ses Universités, illustres écoles de savoir, de bravoure, de vertu et de joie. « J'arrivai à Bonn, écrit Frédéric Nietzsche dans un des nombreux essais où il se

raconte à lui-même sa vie, avec l'orgueilleux sentiment d'un avenir inépuisable et riche. » Il n'ignorait pas sa puissance et désirait impatiemment connaître ses contemporains, avec et sur lesquels travailleraient ses pensées.

La plupart des étudiants de Bonn vivaient groupés en associations. Nietzsche hésita un peu avant de suivre cette coutume. Mais, craignant une trop sauvage retraite s'il ne s'imposait quelque obligation de camaraderie, il se fit recevoir dans l'un de ces *Vereine*. « J'ai mûrement réfléchi avant de franchir ce pas qui, étant donné mon caractère, m'a paru presque nécessaire », écrit-il à son ami Gersdorff.

Pendant quelques semaines, il se laissa distraire par le train de cette existence nouvelle. Sans doute, il ne goûta jamais la bière ni le tabac. Mais les discussions érudites; les promenades en bateau sur le fleuve; les heures de folie dans les auberges riveraines, et le soir, au retour, les chœurs improvisés; — Nietzsche accepta ces plaisirs simples. Il voulut même se battre en duel, pour être un étudiant « fini », et, ne se connaissant aucun ennemi, choisit pour adversaire un agréable camarade. « Je suis nouveau de cette année, lui dit-il, et je veux me battre. J'ai de la sympathie pour vous. Battons-nous. — Volontiers, » fit l'autre. Nietzsche reçut un coup de rapière.

Il était impossible qu'une telle vie le contentât longtemps. Cette humeur d'enfantine gaieté est courte. Dès les premiers jours de décembre, il se retire un peu et sent renaître en lui l'inquiétude. Les fêtes de Noël

et du nouvel an, passées loin des siens, l'attristent. Une lettre à sa mère laisse deviner son émoi :

J'aime les anniversaires, saint Sylvestre ou jours de naissance, — écrit-il. — Nous leur devons des heures où l'âme, suspendue, découvre un fragment de sa propre existence. Sans doute, il ne tiendrait qu'à nous de connaître plus souvent des heures semblables : mais nous le faisons trop peu. Elles favorisent la naissance des résolutions décisives. J'ai coutume, en de tels instants, de reprendre les manuscrits, les lettres de l'année écoulée, et d'écrire pour moi seul les réflexions qui me viennent. Durant une heure ou deux, on est comme enlevé au-dessus du temps, tiré de sa propre existence. On acquiert une vue sûre et courte du passé, on se résout d'un cœur plus vaillant et plus ferme à repartir en avant sur la route. Et quand les vœux, les bénédictions familiales, tombent comme une pluie douce sur les desseins de l'âme, — cela est beau...

Ces réflexions, que le jeune homme écrit « pour lui seul », nous en possédons quelques traces. Il se reproche les heures gaspillées, il se décide à une vie plus austère et plus concentrée. Pourtant, à l'instant de rompre avec des compagnons un peu grossiers, mais braves et jeunes comme lui-même, il hésite. Restera-t-il avec eux? Une crainte délicate l'agite; il pourrait, par l'effet d'une longue indulgence, s'habituer à leurs manières et en ressentir moins vivement la bassesse. « L'accoutumance est une force redoutable, écrit-il à son ami Gersdorff. On a déjà beaucoup perdu quand on a perdu la méfiance instinctive vis-à-vis des choses mauvaises qui se présentent dans la vie quotidienne. » Il adopte un tiers parti, fort difficile, et décide qu'il parlera franchement à ses amis, qu'il tâchera d'exercer

sur eux une influence, d'ennoblir leurs vies et de commencer ainsi l'apostolat qu'il rêve d'étendre un jour à l'Allemagne entière. Il propose donc une réforme de l'association : il veut qu'on supprime, tout au moins qu'on réduise, les tabagies et beuveries qui provoquent son dégoût.

La proposition n'eut aucun succès. On fit taire le prêcheur, on l'écarta. Nietzsche, prompt au sarcasme, se vengea par des mots qui ne le firent pas aimer davantage. Alors il connut la plus mauvaise des solitudes, la solitude des vaincus. Il ne s'était pas retiré du monde : on l'avait prié d'en sortir. Il avait de l'orgueil, et le séjour de Bonn devint douloureux.

Il travailla énergiquement et sans joie. Il étudiait la philologie qui ne l'intéressait pas. C'était un exercice qu'il avait adopté pour discipliner son esprit, pour corriger ses tendances au mysticisme vague, à la dispersion. Mais il ne lui plaisait aucunement d'analyser avec minutie les textes grecs dont il sentait d'instinct la beauté rapide. Ritschl, son maître en philologie, le dissuadait de toute autre étude. « Si vous voulez devenir un homme fort, lui disait-il, acquérez une spécialité. » Nietzsche obéissait. Il renonçait à la théologie qu'il avait eu dessein d'approfondir. En décembre, il avait composé quelques mélodies : il décida qu'il ne s'accorderait plus, d'une année entière, la jouissance d'un plaisir si vain. Il voulait se soumettre et se rompre à l'ennui. Sa peine fut récompensée : il put écrire un travail dont Ritschl apprécia la rigueur et la sagacité.

Faible joie! C'est de pensée que Nietzsche avait besoin. Il écoutait causer les étudiants. Les uns répétaient sans ardeur les formules de Hegel, de Fichte ou de Schelling : ces grands systèmes avaient perdu toute vertu stimulante. — Les autres, préférant les sciences positives, lisaient les traités matérialistes de Vogt ou Büchner; Nietzsche lut ces traités, mais ne les relut pas. Il était poète; il avait besoin de lyrisme, d'intuition et de mystère; il ne pouvait se contenter du monde clair et froid de la science. Ces mêmes jeunes gens, qui se disaient matérialistes, se disaient aussi démocrates; ils vantaient la philosophie humanitaire de Feuerbach ; mais Nietzsche était trop poète encore, et, par éducation ou par tempérament, trop aristocrate, pour s'intéresser à la politique des masses. Il concevait la beauté, la vertu, la force, l'héroïsme, comme des fins désirables, et les désirait pour lui-même. Mais il n'avait jamais désiré une vie heureuse, une vie égale et commode : il ne pouvait donc pas s'intéresser à la vie heureuse des hommes, au pauvre idéal d'une joie moyenne et d'une moindre souffrance.

Mal satisfait par toutes les tendances de ses contemporains, quelle joie pouvait-il éprouver? Rebuté par la politique basse, la métaphysique débile, la science bornée, en quel sens pouvait-il diriger son esprit? Certes, il avait des préférences vives et tranchées. Il était sûr de ses goûts. Il aimait les poètes grecs, il aimait Bach, Beethoven, Byron. Mais quelles étaient enfin ses pensées? Il ne savait quelle réponse donner aux problèmes de la vie, et, préférant toujours le

silence aux paroles incertaines, à vingt ans comme à dix-sept, il s'imposait l'abstention.

Dans ses écrits, lettres ou propos, il se réserve constamment. Son ami Deussen émet l'idée que la prière est sans vertu réelle et procure à l'esprit une confiance illusoire. « Voilà une de ces âneries à la Feuerbach », réplique Nietzsche avec âpreté. Le même Deussen, un autre jour, parle de la *Vie de Jésus* dont Strauss venait de publier une nouvelle édition, et approuve le sens du livre. Nietzsche refuse de se prononcer : « La question est importante, dit-il; si tu sacrifies Jésus, tu dois aussi sacrifier Dieu ». Ces mots donneraient à croire que Nietzsche restait attaché au christianisme. Une lettre adressée à sa sœur ôte cette impression. La jeune fille, demeurée croyante, lui écrit : « Il faut toujours chercher la vérité du côté des choses les plus pénibles. Or on ne croit pas sans peine aux mystères du christianisme Donc les mystères du christianisme sont vrais. » Elle reçoit aussitôt la réponse du frère qui trahit par la dureté de son langage l'état malheureux de son âme :

Crois-tu qu'il nous soit réellement si difficile de recevoir et d'accepter toutes les croyances où nous avons été élevés, qui peu à peu ont jeté en nous des racines profondes, que tous les nôtres, qu'une multitude d'hommes excellents, tiennent pour vraies, et qui, vraies ou non, consolent assurément et élèvent l'humanité? Crois-tu cette acceptation plus difficile que de lutter contre ces habitudes, dans le doute et l'isolement, soumis à toutes les dépressions de l'âme, je dis plus : aux remords; souvent désespéré, mais toujours attaché au but éternel, la découverte des voies nouvelles menant au vrai, au beau, au bien?

Qu'arrivera-t-il enfin? Retrouverons-nous ces idées sur Dieu, le monde et la rédemption qui nous sont familières? Pour un véritable chercheur, le résultat de la recherche n'est-il pas quelque chose de tout à fait indifférent? Dans notre effort que cherchons-nous? Le repos, le bonheur? Non, rien que la vérité, toute effrayante et mauvaise qu'elle puisse être.

... Voilà donc comme se partagent les voies des hommes : si tu veux le repos de l'âme et le bonheur, crois; si tu veux être un disciple de la vérité, alors, cherche...

Nietzsche essayait d'endurer cette vie pénible. Il marchait dans la campagne. Seul dans sa chambre, il étudiait l'histoire de l'art et la vie de Beethoven. Vains efforts : il ne pouvait oublier les gens de Bonn. A deux reprises, il alla entendre des festivals musicaux à Cologne. Mais chaque retour lui causait un plus pesant malaise. Il partit enfin.

Je quittai Bonn comme un fugitif. A minuit, j'étais sur le quai du Rhin, accompagné par mon ami M....e. J'attendais le vapeur qui vient de Cologne, et je n'éprouvai pas la plus légère impression de peine au moment de laisser un endroit si beau, une campagne si florissante, et une bande de jeunes camarades. Bien au contraire; je fuyais devant eux. Je ne veux pas recommencer à porter sur eux des jugements injustes, comme il m'est souvent arrivé. Mais ma nature ne trouvait parmi eux aucune satisfaction. J'étais encore trop timidement recueilli en moi-même, et je n'avais pas la force de tenir mon rôle parmi tant d'influences qui s'exerçaient sur moi. Tout s'imposait à moi, et je ne parvenais pas à dominer ce qui m'entourait... Je sentais d'une manière oppressante que je n'avais rien fait pour la science, peu pour la vie, que je n'avais su que me charger de fautes. Le vapeur vint et m'emporta. Je restai sur le pont, dans la nuit humide et mouillée, et tandis que

je regardais s'éteindre lentement les petites lumières qui marquaient la rive de Bonn, tout conspirait à me donner une impression de fuite.

Il va passer quinze jours à Berlin chez un camarade dont le père est un riche bourgeois, prompt aux blâmes et regrets. « La Prusse est perdue, affirme ce vieil homme; les libéraux et les Juifs ont tout abîmé avec leurs bavardages... ils ont détruit la tradition, la confiance, la pensée... » Le jeune Nietzsche accueille ces paroles amères. Il juge l'Allemagne d'après les étudiants de Bonn, et retrouve en tous lieux son malaise. Au concert, il souffre d'être en communautés d'impressions avec un public bas. Dans les brasseries où ses hôtes le mènent, il reste sans boire ni fumer, sans adresser la parole aux gens qui lui sont présentés.

*
* *

Il ne veut pas revoir Bonn, et décide d'aller à Leipzig achever ses études. Il arrive dans la ville inconnue et s'inscrit aussitôt à l'Université. C'est jour de fête. Un recteur harangue les étudiants et leur dit qu'à cette même date, cent années auparavant, Gœthe était venu s'inscrire parmi leurs aînés. « Le génie a ses voies, ajoute très vite le prudent fonctionnaire, et il est dangereux de les suivre. Gœthe n'a pas été un bon étudiant; ne le prenez pas pour modèle durant vos années d'études... — *Hou! hou!* » grondent les jeunes gens rieurs; et Frédéric Nietzsche, perdu dans cette foule, est heureux du hasard qui l'amène à l'instant d'un tel anniversaire.

Il se remet au travail, brûle des vers demeurés parmi ses papiers et s'exerce aux plus rigoureuses méthodes de la philologie. Hélas! l'ennui le reprend aussitôt. Il redoute une année pareille à celle de Bonn, une longue plainte emplit ses lettres, ses cahiers. Elle s'arrête bientôt, et voici l'événement qui délivre son âme : il feuillette, à quelque devanture, un ouvrage dont l'auteur lui est inconnu : c'est *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, d'Arthur Schopenhauer. La vigueur d'une phrase, l'éclat précis d'un mot, le frappent. « Je ne sais, écrit-il, quel démon me souffla : Rentre chez toi avec ce livre... A peine dans ma chambre, j'ouvris le trésor que je m'étais acquis, et commençai à laisser agir sur moi cet énergique et sombre génie... »

L'entrée est grandiose : c'est la suite des trois préfaces que l'auteur méconnu écrit à longs intervalles, à chaque édition nouvelle, en 1818, 1844, 1859. Elles sont hautaines, amères, mais nullement inquiètes; riches en profondes pensées, en sarcasmes aigus; le lyrisme d'un Gœthe s'y marie à l'esprit coupant d'un Bismarck. Elles sont belles, de cette beauté classique et mesurée qui est rare dans la littérature Allemande. Frédéric Nietzsche fut conquis par cette hauteur, ce goût et cette liberté. « J'estime, écrit Schopenhauer, que la vérité qu'un homme a découverte, ou la lumière qu'il a projetée sur quelque point obscur, peut un jour frapper un autre être pensant, l'émouvoir, le réjouir et le consoler; c'est à lui qu'on parle comme nous ont parlé d'autres esprits semblables à nous et qui nous

ont consolés nous-mêmes dans ce désert de la vie... » Nietzsche fut ému : il lui sembla qu'un génie égaré s'adressait à lui seul.

Le monde que décrit Schopenhauer est redoutable. Aucune Providence ne l'oriente, aucun Dieu ne l'habite, des lois inflexibles l'enchaînent à travers le temps et l'espace; mais son essence éternelle est indifférente aux lois, étrangère à la raison : c'est l'aveugle Volonté qui nous presse dans la vie. Tous les phénomènes de l'univers sont les rayonnements de cette Volonté, de même que tous les jours des ans rayonnent d'un même soleil. Elle est invariable, elle est infinie : divisée, resserrée dans l'espace, « elle se nourrit d'elle-même, puisque, hors d'elle il n'y a rien, et qu'elle est une volonté affamée ». Donc, elle se déchire et souffre. La vie est un désir, le désir est un tourment sans fin. Les bonnes âmes du XIXe siècle croient à la dignité de l'homme, au Progrès. Une superstition les dupe. La Volonté ignore les hommes, « derniers venus sur la Terre et qui vivent en moyenne trente ans ». Le Progrès est la sotte invention des philosophes inspirés par les foules : la Volonté, scandale pour la raison, n'a point d'origine, point de fin; elle est absurde, et l'univers qu'elle anime n'a pas de sens...

Frédéric Nietzsche lit avec avidité les deux mille pages de ce pamphlet métaphysique dont le choc formidable frappe les croyances naïves du XIXe siècle et découronne de tous ses rêves la puérile humanité. Il éprouve une émotion étrange et presque de la joie. Schopenhauer condamne la vie, mais une si véhé-

mente énergie est en lui que, dans son œuvre accusatrice, c'est encore la vie qu'on trouve et qu'on admire. Pendant quatorze jours, Nietzsche dort à peine, se couche à deux heures, se lève à six heures du matin, passe ses journées entre son livre et son piano ouverts, médite, et, dans l'intervalle de ses méditations, compose un *Kyrie*. Son âme est comblée : elle a trouvé sa vérité. Cette vérité est dure : qu'importe? Dès longtemps son instinct l'a prévenu et préparé. « Que cherchons-nous? avait il écrit à sa sœur; le repos, le bonheur? Non, rien que la vérité, toute effrayante et mauvaise qu'elle puisse être... » Il reconnaît le sombre univers schopenhauérien. Il l'a pressenti dans ses rêveries juvéniles, ses lectures d'Eschyle, de Byron et de Gœthe; il l'a entrevu à travers les symboles chrétiens : cette Volonté mauvaise, esclave de ses désirs, n'est-ce pas, sous un nom différent, la nature déchue que l'Apôtre a montrée, plus tragique encore, privée du rayonnement divin qu'un Rédempteur y a laissé? Le jeune homme, craignant son inexpérience et sa témérité, avait reculé devant une vision si redoutable. Il ose maintenant la regarder en face. Il ne craint plus, n'étant plus seul. Il se fie à la sagesse de Schopenhauer et satisfait enfin un de ses plus profonds désirs : il suit un maître. Même il prononce un mot plus grave. Il donne à Schopenhauer le nom suprême où son enfance orpheline a placé un mystère de force et de tendresse : il l'appelle « son père ». Il s'exalte, un regret le désole soudain; six années auparavant, Schopenhauer vivait

encore; il aurait pu l'approcher, l'entendre, lui dire sa vénération. Le destin les avait séparés! La joie et la tristesse intenses et liées l'accablent; une fièvre nerveuse le brise. Il s'effraie, se ressaisit au prix d'un énergique effort et revient à la vie humaine, au travail des jours, au sommeil des nuits.

Les jeunes gens ont besoin d'admirer, c'est une forme de l'amour. Quand ils admirent, quand ils aiment, toutes les servitudes de la vie leur deviennent légères. Frédéric Nietzsche, disciple de Schopenhauer, connaît ses premiers bonheurs. La philologie lui cause un moindre ennui. Des élèves de Ritschl, ses camarades, fondent une société d'études. Il se joint à eux, et, le 18 janvier 1866, quelques semaines après sa grande lecture de Schopenhauer, il leur expose le résultat de ses recherches sur les manuscrits et variantes de Théognis. Il parle avec abondance et vigueur, on l'applaudit. Nietzsche aimait le succès et le goûtait avec une vanité simple qu'il avoua toujours, il fut heureux. Il porta son mémoire à Ritschl qui le félicita très vivement; il fut plus heureux encore. Il voulut devenir et devint en effet l'élève préféré du maître.

Sans doute il n'avait pas cessé de considérer la philologie comme une besogne inférieure, exercice intellectuel et gagne-pain, et son âme était peu satisfaite; mais quelle âme vaste est jamais satisfaite? Souvent, après une journée de labeur desséchant, il était mélancolique; mais quelle âme jeune et désireuse ignore la mélancolie? Du moins sa tristesse a cessé d'être morne,

et tel fragment de lettre, qui s'ouvre par une plainte et s'achève par une émotion enthousiaste, dénonce moins la souffrance qu'une plénitude excessive.

Trois choses sont mes consolations, — écrit-il en avril 1866 — rares consolations ! Mon Schopenhauer, la musique de Schumann, enfin les promenades solitaires. Hier, un lourd orage s'amoncelait au ciel; je me hâte vers une colline voisine (on l'appelle *Leusch*, pourrais-tu m'expliquer ce mot?), je la gravis : au sommet, je trouve une hutte et un homme, qui, regardé par ses enfants, égorge deux agneaux. L'orage éclate dans toute sa puissance, déchargeant la foudre et la grêle, et je me sens inexprimablement bien, plein de force et d'élan, et je comprends avec une clarté souveraine que, pour comprendre la nature, il faut, comme je viens de faire, s'être sauvé vers elle, loin des soucis, des contraintes pressantes. Que m'importait alors l'homme et sa volonté trouble ! Que m'importait l'éternel *Tu dois, Tu ne dois pas* ! Combien différents l'éclair, l'orage, la grêle : libres puissances, sans éthiques ! qu'elles sont heureuses, qu'elles sont fortes, ces volontés pures que l'esprit n'a pas troublées !

Aux approches de l'été 1866, Nietzsche passait toutes ses journées à la bibliothèque de Leipzig où il déchiffrait de difficiles manuscrits byzantins. Soudain il se laisse distraire par un spectacle grandiose : la Prusse, discrètement active depuis cinquante années, reparaît sur les champs de bataille. Le royaume de Frédéric le Grand retrouve un chef : Bismarck, l'aristocrate passionné, irascible et rusé, qui veut réaliser enfin le rêve de tous les Allemands et fonder un Empire au-dessus des petits États. Il rompt avec l'Autriche, que Moltke humilie après vingt jours de lutte. — « J'achève mes *Theognidea* pour le *Rheinisches*

Museum pendant la semaine de Sadowa », lisons-nous sur un mémorandum tenu par Nietzsche. Il n'arrête pas son travail, mais les préoccupations politiques entrent dans sa pensée. Il éprouve la fierté d'une victoire nationale; il se reconnaît patriote prussien et un peu d'étonnement se mêle à son plaisir : « C'est pour moi une jouissance toute nouvelle et rare... » écrit-il. Puis, réfléchissant sur cette victoire, il en discerne les suites qu'il énonce avec lucidité :

Nous tenons le succès, il est là; [mais] tant que Paris restera le centre de l'Europe, les choses resteront en l'état ancien. Il est inévitable que nous fassions effort pour renverser cet équilibre, du moins pour essayer de le renverser. Si nous échouons, alors nous pouvons espérer que nous tomberons l'un et l'autre sur un champ de bataille, frappés par quelque obus français.

Il n'est pas troublé par cette vue d'avenir qui satisfait son goût du sombre et du pathétique. Au contraire, il s'anime, il admire :

A de certains moments, — écrit-il — je fais effort pour affranchir mes opinions du tour que leur donnent mes passions momentanées, mes sympathies naturelles pour la Prusse; et alors je vois ceci : une action conduite avec grandeur par un État, par un chef; une action taillée dans la substance vraie dont enfin l'histoire est faite; point morale assurément; mais, pour celui qui la contemple, suffisamment édifiante et belle.

N'est-ce pas un sentiment pareil qu'il avait éprouvé sur cette colline au nom bizarre, Leusch, par un jour d'orage, auprès de ce paysan qui égorgeait d'un geste

simple deux agneaux? « *Libres puissances, sans éthiques! qu'elles sont heureuses, qu'elles sont fortes, ces volontés pures que l'esprit n'a pas troublées!* »

*
* *

La deuxième année qu'il passe à Leipzig est peut-être la plus heureuse de sa vie. Il jouit pleinement de la sécurité intellectuelle que la maîtrise de Schopenhauer lui assure. « Tu me demandes une apologie de Schopenhauer? écrit-il à son ami Deussen; je te dirai simplement ceci : je regarde la vie en face, avec courage et liberté, depuis que mes pieds ont trouvé un sol. *Les eaux du trouble*, pour m'exprimer par images, ne me détournent pas de mon chemin, parce qu'elles ne me viennent pas plus haut que la tête; je suis chez moi dans ces régions obscures. »

C'est une année de recueillement et de camaraderie. Il ne s'inquiète plus des affaires publiques. La Prusse, dès le lendemain de sa victoire, est retombée au bas niveau de la vie quotidienne. Les bavardages de tribune et de presse ont succédé à l'action des grands hommes; Nietzsche se détourne. « Qu'une multitude de têtes médiocres s'occupent de choses dont l'importance et les suites sont réelles, écrit-il, c'est une effrayante pensée... » Peut-être a-t-il quelque regret de s'être laissé séduire par une péripétie dramatique. Il savait pourtant — Schopenhauer l'enseigne — que l'histoire et la politique sont des jeux illusoires. L'avait-il oublié? Il écrit pour affermir sa pensée, et il cherche

à définir le sens et la valeur médiocres des agitations humaines :

L'histoire est-elle autre chose que le combat sans fin d'intérêts innombrables et divers, qui luttent pour l'existence? Les grandes « idées », où bien des gens croient découvrir les forces directrices de ce combat, ne sont que des reflets qui passent à la surface de la mer houleuse. Elles n'ont aucune action sur la mer, mais il arrive souvent qu'elles embellissent les vagues et trompent ainsi celui qui les contemple. Peu importe que cette lumière émane d'une lune, d'un soleil ou d'un phare : les vagues seront un peu plus, un peu moins éclairées; voilà tout.

Son enthousiasme n'a plus d'autres objets que l'art et la pensée, l'étude du génie antique. Il se prend de passion pour son maître Ritschl : « Cet homme est ma conscience scientifique », dit-il. Il assiste aux soirées amicales du *Verein*, parle et discute. Il conçoit plus de travaux qu'il n'en peut entreprendre, et les propose à ses amis. Il choisit d'étudier les sources de Diogène Laërte, ce compilateur qui nous a conservé de si précieux renseignements sur les philosophes de la Grèce. Il rêve de composer un mémoire qui soit sagace, rigoureux, mais aussi qui soit beau : « Tout travail important, écrit-il à Deussen, tu as dû l'éprouver toi-même, exerce une influence morale. L'effort pour concentrer une matière donnée et lui trouver une forme harmonieuse, je le compare à une pierre jetée dans notre vie intérieure : le premier cercle est étroit, mais il se multiplie, et d'autres cercles plus amples s'en dégagent. »

En avril, Nietzsche rassemble et rédige ses notes; un souci de beauté l'occupe entièrement. Il ne veut pas

écrire à la manière des érudits, qui méconnaissent la saveur des mots, l'équilibre des phrases. Il veut *écrire*, au sens difficile et classique du mot.

Les écailles me tombent des yeux, — écrit-il. — J'ai trop longtemps vécu dans un état d'innocence stylistique. L'Impératif catégorique « Tu dois écrire, il est nécessaire que tu écrives, » m'a réveillé. J'ai essayé de bien écrire. C'est un travail que j'avais oublié depuis ma sortie de Pforta, et tout de suite la plume m'a gauchi entre les doigts. J'étais impuissant, irrité. J'entendais gronder à mes oreilles les principes de bon langage donnés par Lessing, Lichtenberger, Schopenhauer. Du moins je me souvenais, et c'était ma consolation, que ces trois autorités disent d'accord qu'il est difficile de bien écrire, qu'aucun homme n'écrit naturellement bien, et qu'il faut, pour acquérir un style, travailler et percer un bois dur... Avant tout je veux emprisonner dans mon style quelques esprits joyeux; je m'y appliquerai comme je m'applique sur mon clavier, et je veux jouer enfin, non seulement des morceaux appris, mais de libres fantaisies, libres autant qu'il est possible, quoique toujours logiques et belles.

Une joie sentimentale achève son bonheur, il trouve un ami. Nietzsche avait été longtemps fidèle aux camarades de sa petite enfance : l'un était mort, et l'autre, après dix années de vies et d'occupations séparées, lui devenait étranger. A Pforta, il avait aimé le studieux Deussen, le fidèle Gersdorff : l'un étudiait à Tubingue, l'autre à Berlin. Il leur écrivait avec beaucoup de zèle, mais un échange de lettres ne pouvait satisfaire ce besoin d'amitié qui était l'instinct de son cœur. Enfin il connaît Erwin Rohde, esprit vigoureux et perspicace; il l'aime aussitôt, il l'admire, car il est incapable d'aimer sans admirer; il le pare des qualités sublimes dont son

âme déborde. Chaque soir, après les heures laborieuses, les jeunes gens se retrouvent. Ils se promènent à pied ou à cheval, toujours causant : « J'éprouve pour la première fois, écrit Nietzsche, le plaisir d'une amitié qui s'élève sur un arrière-fond moral et philosophique. D'ordinaire, nous disputons ferme, car nous sommes en désaccord sur une multitude de points. Mais il suffit que notre causerie prenne un tour plus profond ; aussitôt les pensées dissonantes s'éteignent, et rien ne résonne entre nous qu'un paisible et total accord. »

Ils s'étaient promis de passer ensemble leurs premières semaines de vacances. Au commencement d'août, libres tous deux, ils quittent Leipzig et vont s'isoler, se promener aux frontières de la Bohême. C'est une région de hauteurs boisées, modérées et charmantes, qui rappelle, avec moins de grandeur, les Vosges. Nietzsche et Rohde mènent une vie de philosophes errants. Leur bagage est léger, ils n'ont point de livres, ils cheminent d'auberge en auberge, et, tout au long des jours qu'aucun souci ne gâte, ils s'entretiennent de Schopenhauer, de Beethoven, de l'Allemagne et de la Grèce. Ils jugent et condamnent avec une promptitude juvénile; ils ne sont jamais las de diffamer leur science. « O puérilité de l'érudition! disent-ils. C'est un poète, c'est Gœthe, qui a découvert le génie de la Grèce. Il l'a montré aux Allemands, toujours absorbés sur les confins d'un rêve, comme un exemple de beauté riche et claire, un modèle de forme parfaite. Les professeurs sont venus après lui. Ils ont revendiqué le monde antique, et, sous leurs yeux

myopes, cette merveilleuse œuvre d'art est devenue l'objet d'une science. Que n'ont-ils pas étudié? — L'ablatif chez Tacite, l'évolution du gérondif chez les auteurs latins d'Afrique; ils ont analysé jusqu'au dernier détail la langue de l'*Iliade*, déterminé quel rapport la relie à tel ou tel autre langage aryen; qu'importe? La beauté de l'*Iliade* est unique, elle était sentie par Gœthe, et ils l'ignorent. Nous arrêterons ce jeu, ce sera notre tâche. Nous reviendrons à la tradition gœthéenne; nous ne disséquerons pas le génie grec, nous le ranimerons, nous voudrons qu'on le sente. Depuis assez longtemps les érudits ont mené leur enquête minutieuse. Il est temps de conclure. Le travail de notre génération sera définitif : elle entrera en possession du grand legs transmis par le passé. La science, elle aussi, doit servir au progrès. »

Après un mois de conversation, les jeunes gens sortent de la forêt et vont à Meiningen, petite ville où les musiciens de l'école pessimiste donnent une série de concerts. Une lettre de Frédéric Nietzsche en a conservé la chronique : « L'abbé Liszt présidait, écrit-il. On a joué un poème symphonique de Hans de Bulow, *Nirwana*, dont l'explication était donnée au programme par des maximes schopenhauériennes. Mais la musique était effroyable. Lizst, au contraire, a su trouver, d'une manière remarquable, le caractère de ce *Nirwana* indien dans quelques-unes de ses compositions religieuses, par exemple, dans ses *Béatitudes*. » Nietzsche et Rohde se séparent au lendemain de ces fêtes, et retournent dans leurs familles.

*
* *

Seul à Naumburg, Nietzsche entreprend beaucoup de travaux et de lectures. Il étudie les œuvres des jeunes philosophes allemands, Hartmann, Dühring, Lange, Bahnsen; il les admire tous, avec l'indulgence d'un frère d'armes, et rêve de les connaître, de collaborer avec eux, dans une *Revue* qu'ils eussent fondée ensemble. Il conçoit un essai, peut-être une sorte de manifeste, sur l'homme qu'il voulait donner pour maître à ses contemporains, Schopenhauer. « De tous les philosophes, écrit-il, c'est le plus vrai. » Aucune sensiblerie n'entrave son esprit. Il est brave, c'est la première qualité d'un chef. Frédéric Nietzsche note rapidement : « Voici l'âge de Schopenhauer : un pessimisme sain, fondé sur l'idéal; le sérieux de la force virile, le goût de ce qui est simple et sain... Schopenhauer est le philosophe d'un classicisme ranimé, d'un hellénisme germanique... »

Il travaillait fougueusement, sa vie fut soudain bouleversée. Il avait été exempté du service militaire à cause de sa vue très basse. Mais l'armée prussienne en 1867 avait grand besoin d'hommes : il fut incorporé dans un régiment d'artillerie caserné à Naumburg.

Nietzsche accepta cet ennui. Il suivait toujours la maxime qu'un homme doit savoir utiliser les hasards de sa vie, et en extraire, comme un artiste, les éléments d'une destinée plus riche. Donc, il résolut, puisqu'il devait être soldat, de s'instruire à ce nouveau métier. L'obligation militaire avait, en ce temps de guerres,

une solennité qui lui manque aujourd'hui. Nietzsche trouva salubre et beau de fermer ses dictionnaires et de monter à cheval, d'être un artilleur et un bon artilleur, une sorte d'ascète au service de la patrie, *etwas ἄσκησις zu treiben*, écrit-il en son Allemand bigarré de mots grecs.

Cette vie est incommode — dit-il encore — mais, goûtée à la manière d'un entremets, je la trouve tout à fait profitable. C'est un constant appel à l'énergie de l'homme qui vaut, surtout, comme antidote contre ce scepticisme paralysant dont nous avons ensemble observé les effets. A la caserne, on apprend à connaître sa nature, à savoir ce qu'elle donne parmi des hommes étrangers, la plupart très rudes... Jusqu'à présent, il m'a paru qu'on avait de la bienveillance pour moi, le capitaine comme les simples soldats; d'ailleurs, tout ce que je dois faire, je le fais avec zèle et intérêt. N'a-t-on pas sujet d'être fier, si l'on est noté, parmi trente recrues, comme le meilleur cavalier? En vérité, cela vaut mieux qu'un diplôme philologique...

Sur quoi, il cite tout au long la belle phrase latine et cicéronienne écrite par le vieux Ritschl à la louange de son mémoire, *De fontibus Lærtii Diogenii*. Il est heureux du succès et ne cache pas son plaisir. Il s'en amuse. « Nous sommes ainsi faits, écrit-il: nous savons ce que vaut un tel éloge, et, malgré tout, un ricanement agréable fait grimacer notre visage. »

Cette humeur vaillante dure peu. Nietzsche avoue bientôt qu'un artilleur à cheval est un animal très malheureux quand il a des goûts littéraires, et réfléchit dans la chambrée sur les problèmes de Démocrite.

Il déplore son esclavage; un hasard l'affranchit. Il tombe de cheval et s'abîme une côte. Il souffre, mais il

étudie et médite à loisir; c'est la bonne part de sa vie. Toutefois, étendu depuis un long mois, quand arrivent les journées exquises de mai, il s'impatiente et regrette les heures d'exercice. « Moi qui montais les bêtes les plus difficiles! » écrit-il à Gersdorff. Il entreprend, pour se distraire, un court travail sur un poème de Simonide, *La Plainte de Danaë.* Il corrige les mots douteux du texte, et annonce à Ritschl un nouveau travail : « Depuis mes jours d'école, écrit-il, ce beau chant de Danaë m'est resté dans la mémoire comme une inoubliable mélodie; en ce temps de mai, peut-on mieux faire que devenir soi-même un peu lyrique? Pourvu que cette fois, du moins, vous n'alliez pas trouver dans mon mémoire une conjecture trop « lyrique ».

Danaë l'occupe, et les plaintes de la déesse, abandonnée avec son enfant aux caprices des flots malveillants, s'entremêlent dans ses lettres avec ses propres plaintes. Car il souffre; sa plaie demeure ouverte, une esquille d'os paraît un jour avec le pus. « Je ressentis une impression bizarre à cette vue, écrit-il; et peu à peu il devint clair pour moi que mes plans d'examen, de voyage à Paris, pourraient fort bien être contrariés. La caducité de l'être n'apparaît jamais si nettement *ad oculos* qu'au moment où l'on vient à voir un petit morceau de son squelette. »

Ce voyage à Paris, dont Nietzsche a dit un mot, est le dernier conçu, le plus cher de ses rêves. Il en caresse l'idée, et, ne pouvant jamais garder une joie pour lui seul, il écrit à Rohde, puis à Gersdorff, et à deux autres

camarades, Kleinpaul et Romundt : « Après notre dernière année d'études, leur dit-il, allons ensemble passer un hiver à Paris; oublions notre savoir; *dépédantisons-nous*; connaissons le *divin cancan*, l'absinthe verte : nous en boirons; allons à Paris vivre en camarades, et représentons là-bas, en flânant sur les boulevards, le germanisme et Schopenhauer; nous ne serons pas tout à fait paresseux : de temps à autre, nous enverrons aux journaux un peu de copie, pour lancer à travers le monde des anecdotes parisiennes; après un an et demi, deux ans (il ne cesse d'allonger ce temps imaginaire), nous reviendrons passer nos examens, nous reprendrons nos tares professionnelles. » Rohde ayant promis sa compagnie, Nietzsche supporta moins impatiemment l'ennui d'une convalescence qui dura jusqu'à l'été.

*
* *

Il guérit enfin. Dès les premiers jours d'octobre, sentant un vif besoin des plaisirs que Naumburg n'offre pas — musique, monde, conversation, théâtre — il se réinstalle à Leipzig. Maîtres et camarades lui font un chaleureux accueil. Sa rentrée est heureuse. Il achève à peine sa vingt-troisième année, et une aube glorieuse le précède déjà. On lui demande, pour une revue importante de Berlin, des études historiques : il les donne. A Leipzig même, on lui propose de rédiger une critique musicale : il la refuse, quoiqu'on insiste, « *nego ac pernego* », écrit-il à Rohde, maintenant établi dans une autre ville universitaire.

Il s'intéresse à tout, sauf à la politique. Le bruit confus et trouble que font les hommes assemblés lui est insupportable. Décidément, dit-il, « je ne suis pas un ζῶον πολιτικόν ». Et il écrit à son ami Gersdorff, qui le renseigne sur les intrigues parlementaires de Berlin :

Les événements m'étonnent; mais je ne puis les bien comprendre, les faire entrer dans mon esprit, que si je tire hors du flot, et considère à part, l'activité d'un homme déterminé. Bismarck me donne des satisfactions immenses. Je lis ses discours comme si je buvais un vin fort; je retiens ma langue, pour qu'elle n'avale pas trop vite, et que la jouissance me dure. Les machinations de ses adversaires, telles que tu me les contes, je les conçois sans peine; car c'est une nécessité, que tout ce qui est petit, étroit, sectaire, borné, se cabre contre de telles natures et leur fasse une guerre éternelle.

A tant de satisfactions qu'il trouve ou retrouve s'ajoute le plus grand des bonheurs : il découvre un nouveau génie, Richard Wagner. Toute l'Allemagne fit vers ce même temps la même découverte. Elle connaissait, elle admirait déjà cet homme tumultueux, poète, compositeur, publiciste et philosophe; révolutionnaire à Dresde, auteur sifflé à Paris, favori de cour à Munich ; elle avait discuté ses œuvres et ri de ses dettes, de ses robes écarlates. Il était mal commode de porter un jugement clair sur cette existence mêlée de foi et d'insincérité, de mesquinerie et de grandeur; sur cette pensée parfois si forte, et souvent si verbeuse. Quel homme était Richard Wagner? Un agité, un génie? On ne savait trop, et Nietzsche était longtemps resté dans l'indécision. *Tristan et Iseult* l'émouvait infiniment;

d'autres œuvres le déconcertaient. « Je viens de lire *la Walkyrie*, écrivait-il à Gersdorff en octobre 1866, et je me trouve impressionné d'une manière si confuse que je n'aboutis à aucun jugement. Les grandes beautés et *virtutes* sont compensées par des laideurs, des défectuosités aussi grandes; $+ a + (- a)$, donne, tout compte fait, 0. » — « Wagner est un problème insoluble », dit-il une autre fois; et le musicien qu'il préfère alors, c'est Schumann.

Wagner sut imposer sa gloire. En juillet 1868, il fit jouer à Dresde ses *Maîtres chanteurs*, noble et familier poème où le peuple Allemand, héros de l'action, occupe la scène avec ses disputes, ses jeux, ses travaux, ses amours, et glorifie lui-même son art, la musique. L'Allemagne éprouvait alors un orgueilleux désir de grandeur. Elle avait la confiance et l'élan qu'il faut pour oser reconnaître le génie d'un artiste. Wagner fut acclamé; il franchit, durant les derniers mois de 1868, ce degré invisible qui transfigure un homme et l'élève, au-dessus de la gloire même, dans une lumière d'immortalité.

Frédéric Nietzsche entendit les *Maîtres chanteurs*. Il fut touché par cette beauté merveilleuse, et ses velléités critiques disparurent. « Pour être juste envers un tel homme, écrit-il à Rohde, il faut un peu d'enthousiasme... J'essaye en vain d'écouter sa musique dans une disposition froide et réservée; chaque nerf vibre en moi... » Cet art prestigieux l'a pris; il veut que ses amis partagent sa passion nouvelle; il leur confie ses impressions wagnériennes : « Hier soir, au concert,

écrit-il, l'ouverture des *Maîtres chanteurs* m'a causé un si durable saisissement que je n'avais depuis longtemps rien éprouvé de pareil... » La sœur de Wagner, madame Brockhaus, habite Leipzig. C'est une femme supérieure; ses amis affirment qu'on reconnaît en elle un peu du génie de son frère. Nietzsche voudrait l'approcher. Ce vœu modeste est bientôt satisfait :

L'autre soir — écrit-il à Rohde — je rentre à la maison, j'y trouve un billet à moi adressé, et fort court : « Si tu veux connaître Richard Wagner, viens au Café du Théâtre, à quatre heures moins le quart. W....SCH. » Cette nouvelle me tourna la tête, excuse-moi! et me voilà comme emporté dans un tourbillon. Naturellement, je repars et trouve cet excellent Windisch, qui me renseigne un peu mieux. Il m'apprend que Wagner est à Leipzig, chez sa sœur, dans l'incognito le plus strict; que la presse n'en sait rien, et que tous les domestiques de la famille Brockhaus sont muets comme des fossoyeurs en livrée. Madame Brockhaus, la sœur de Wagner, lui a présenté une seule personne, madame Ritschl, cette femme si pénétrante et si judicieuse, s'offrant ainsi la joie d'être fière de son amie devant son frère, et de son frère devant son amie, l'heureuse créature! Madame Ritschl étant là, Wagner joue le *Lied* des *Maîtres chanteurs*, que tu connais bien; et l'excellente femme lui dit que ce lied lui est familier, *mea opera*. Joie, surprise de Wagner; il exprime un très vif désir de me connaître incognito. On décide de m'inviter pour vendredi soir. Windisch explique que je serais empêché par mes fonctions, mon travail, mes promesses : on propose dimanche après-midi. Nous voilà partis, Windisch et moi; nous trouvons la famille du professeur, mais Richard, non; il était sorti, son grand crâne caché sous une coiffure prodigieuse. Je fis connaissance avec cette famille très distinguée; on m'invita le plus aimablement du monde pour dimanche soir. J'acceptai.

Pendant les jours qui suivirent, mon humeur, je t'assure, était à peu près romanesque; avoue que ce début, cette présentation, ce héros que nul n'approche, il y a là dedans quelque chose qui frise la légende.

En prévision d'une soirée importante, je décide de revêtir mes beaux habits. Justement mon tailleur m'avait promis pour ce dimanche un habit noir : tout allait bien. Dimanche : c'était un jour affreux de neige et de pluie. On frissonnait à l'idée de sortir. Aussi, je ne fus pas fâché de recevoir dans l'après-midi la visite de R..... qui bavarda sur les Éléates et la nature de Dieu dans leur philosophie — car il va traiter, comme *candidandus*, le sujet donné par Ahrens, *Développement de l'idée de Dieu jusqu'à Aristote*, tandis que Romundt a la prétention de résoudre le problème *De la volonté*, ce qui lui vaudrait le prix de l'Université. — Le jour tombe, le tailleur ne vient pas et Romundt s'en va. Je l'accompagne, monte chez mon tailleur, dont je trouve les esclaves très empressées sur mon vêtement; on me promet que dans trois heures il sera déposé chez moi. Je m'en vais, plus satisfait du cours des choses; chemin faisant, je croise Kintschy, je lis le *Kladderadatsch* et trouve avec contentement cette information de presse que Wagner est en Suisse, mais qu'on lui bâtit une belle maison à Munich. Moi je savais bien que tout à l'heure j'allais le voir, et qu'hier une lettre du petit roi était arrivée pour lui, avec l'adresse : *Au grand compositeur allemand Richard Wagner.*

Je rentre : pas de tailleur. Je lis très confortablement une dissertation sur l'*Eudocia*, de temps en temps un peu distrait par un bruit ennuyeux, mais lointain. Enfin je me rends compte qu'on sonne à la vieille grille de fer, qui est fermée....

C'est le tailleur, Frédéric Nietzsche essaye l'habit, qui va bien; il remercie l'ouvrier, qui pourtant reste là, et désire qu'on le paye. Nietzsche, à court d'argent, est d'un autre avis; l'ouvrier tailleur répète sa demande, Nietzsche réitère son refus; l'ouvrier tailleur ne cède pas

davantage, repart avec l'habit, et Nietzsche, demeuré penaud dans sa chambre, considère avec déplaisir une redingote noire, doutant fort « qu'elle suffise pour Richard ». Il la revêt enfin :

Dehors la pluie tombe à torrents. Huit heures un quart; à la demie, Windisch m'attend au Café du Théâtre. Je me précipite dans la nuit pluvieuse, obscure, moi aussi un pauvre homme tout noir, sans frac, mais de la plus romanesque humeur. La fortune m'est favorable; l'aspect neigeux des rues a quelque chose de mystérieux et d'inusuel.

Nous entrons dans le très confortable salon des Brockhaus : il n'y a personne que la famille la plus intime, et nous deux. On me présente à Richard, auquel j'exprime en quelques mots ma vénération; il me demande très minutieusement comment je suis devenu un fidèle de sa musique, éclate en invectives sur toutes les représentations de ses œuvres, celles de Munich, admirables, exceptées; et puis il daube sur les chefs d'orchestre, qui, paternellement, conseillent : « Maintenant, s'il vous plaît, un peu de passion, messieurs, encore un petit peu de passion, mes amis! » Wagner imite très bien l'accent de Leipzig.

Maintenant, je voudrais te donner une idée des plaisirs de cette soirée, de nos jouissances, qui ont été si vives, si particulières, qu'aujourd'hui même je n'ai pas retrouvé mon vieil équilibre et ne puis mieux faire, cher ami, que te raconter en causant un « conte merveilleux ». Après, avant dîner, Wagner nous a joué les principaux passages des *Maîtres chanteurs*; lui-même imitait toutes les voix : je te laisse à penser qu'il en manquait beaucoup. C'est un homme fabuleusement vif et pétulant, qui parle très vite, avec beaucoup d'esprit, et qui suffit à rendre toute gaie une réunion intime comme était la nôtre. Entre temps, j'ai eu avec lui un long entretien sur Schopenhauer. Ah, tu le comprends, quelle joie ce fut pour moi, de l'entendre parler avec une indescriptible chaleur, et dire ce qu'il doit à Schopenhauer, et expliquer que, seul d'entre les philo-

sophes, le nôtre a connu l'essence de la musique. Ensuite il a voulu savoir quelle est l'attitude actuelle des philosophes vis-à-vis de Schopenhauer; il rit très fort du congrès des philosophes à Prague et parla de la *domesticité* philosophique. Puis il nous lut un fragment de ses *Mémoires* qu'il est en train d'écrire, une scène de sa vie d'étudiant à Leipzig, d'une extraordinaire drôlerie, à laquelle maintenant encore je ne puis penser sans rire. Il est d'ailleurs extraordinairement souple et spirituel.

Enfin, comme nous nous préparions à partir, Windisch et moi, il me donna une poignée de main très chaude et m'invita très amicalement à lui rendre visite, pour causer de musique et de philosophie. Il me confia aussi la mission de faire connaître sa musique à sa sœur et à ses parents : ce dont je m'acquitte avec enthousiasme. Tu en sauras plus long quand cette soirée m'apparaîtra d'un peu plus loin et plus objectivement. Aujourd'hui, un cordial bonjour et pour ta santé mes vœux les meilleurs.

Ce jour d'appréciation calme, que Nietzsche attendait, ne vint pas. Il avait approché un homme divin. Il avait senti la force d'un génie, son âme en restait ébranlée. Il étudia les écrits théoriques de Wagner, qu'il avait jusqu'alors négligés, et considéra sérieusement l'idée de l'œuvre d'art unique, rassemblant les beautés éparses de la poésie, de la plastique et de l'harmonie. Il entrevit une rénovation de l'esprit Allemand par l'idéal wagnérien, et son esprit rapide alla de ce côté.

*
* *

Ritschl lui dit un jour : « Je vais vous surprendre. Voulez-vous être nommé professeur à l'Université de Bâle ? » La surprise de Nietzsche fut en effet extrême. Il

était dans sa vingt-quatrième année, et n'avait pas encore acquis ses derniers grades. Il se fit répéter l'étonnante proposition. Ritschl s'expliqua : il avait reçu une lettre de Bâle; on lui demandait quel homme était M. Frédéric Nietzsche, auteur des beaux mémoires publiés par le *Rheinisches Museum*; pouvait-on lui confier une chaire de philologie ? Ritschl avait répondu : M. Frédéric Nietzsche est un jeune homme qui peut faire tout ce qu'il voudra. Même il avait osé écrire : M. Frédéric Nietzsche a du génie. L'affaire en était là, suspendue, mais très bien engagée.

Nietzsche écoutait ce récit avec un trouble infini. Il était fier et pourtant désolé. L'entière année de liberté qu'il pensait posséder encore s'évanouissait soudain. Projets d'études, de vastes lectures, de voyages! Il perdait une vie heureuse, gonflée de rêves. Pouvait-il refuser une offre si belle ? Il en eut, semble-t-il, contre toute raison, quelque velléité. Ritschl combattit cette hésitation. Le vieux savant éprouvait une tendresse véritable pour cet élève singulier, philologue sagace, métaphysicien, poète; il l'aimait et croyait en lui. Mais il avait une inquiétude : il redoutait que Nietzsche, sollicité sans cesse par des instincts presque trop nombreux et trop beaux, ne dispersât sur trop d'objets son énergie et n'égarât ses dons. Il lui donnait depuis quatre ans un même conseil : *Restreignez-vous pour devenir fort*; il le répéta d'une manière pressante. Nietzsche comprit et s'inclina. Il écrivit aussitôt à Erwin Rohde : Notre voyage parisien, n'y songe plus; « je vais sans doute être nommé professeur à Bâle; moi

qui voulais étudier la chimie! Il faut que dès à présent j'apprenne à renoncer. Là-bas, que je vais être seul — point d'ami dont la pensée résonne avec la mienne comme de belles tierces, inférieures ou supérieures! »

Il obtint son dernier diplôme sans être examiné, en considération de ses travaux passés et de la circonstance unique. Les professeurs de Leipzig ne trouvèrent pas convenable d'interroger leur collègue de Bâle.

Frédéric Nietzsche resta quelques semaines à Naumburg auprès des siens. Toute la famille était réjouie et glorieuse : si jeune, et professeur d'Université! « Quel événement est-ce donc? rétorquait Nietzsche impatienté. Il y a un pion de plus dans le monde, voilà tout! » Le 13 avril au soir, il écrit à son ami Gersdorff :

Voici venu le dernier terme, le dernier soir que je passe à mon foyer : demain matin, je m'en irai vers le vaste monde; j'entrerai dans un métier nouveau pour moi, dans une lourde et pesante atmosphère d'obligations et de devoirs. Encore une fois, il faut dire adieu : le temps doré où l'activité est libre, illimitée; où chaque minute est souveraine; où l'art et l'univers s'offrent à nos regards comme un pur spectacle auquel nous nous mêlons à peine; — ce temps est irrévocablement passé : maintenant règne la dure déesse, l'obligation quotidienne. *Bemooster Bursche zieh' ich aus*... Tu connais cette émouvante chanson d'étudiant. Oui, oui! à mon tour maintenant d'être un philistin!

Un jour ou l'autre, ici ou là, le dicton se vérifie toujours. Les fonctions et les dignités sont choses qu'on n'accepte jamais impunément. Toute la question est de savoir si les chaînes qu'on porte sont de fer ou de fil. Et j'ai encore assez de vaillance pour rompre à l'occasion quelque anneau, et risquer, d'une autre manière ou d'un autre

côté, quelque essai de vie périlleuse. De la gibbosité obligatoire du professeur, je ne reconnais pas encore une trace en moi. Devenir philistin, ἄνθρωπος ἄμουσος, homme de troupeau, — Zeus et les Muses m'en préservent! D'ailleurs, je vois mal comment il pourrait arriver que je devienne ce que je ne suis pas. Je me sens plus menacé par une autre espèce de philistinerie, la *species* professionnelle. Il n'est que trop naturel qu'une occupation journalière, une concentration incessante de la pensée sur certaines connaissances et certains problèmes, alourdissent un peu la libre sensibilité de l'esprit et attaquent aux racines le sens philosophique. Mais j'imagine que je puis encourir ce péril d'un front plus tranquille que la plupart des philologues : le sérieux philosophique s'est trop profondément enraciné en moi; les vrais et essentiels problèmes de la vie et de la pensée m'ont été trop clairement montrés par le grand mystagogue Schopenhauer, pour que je doive jamais redouter une défection honteuse devant l'« Idée ». Pénétrer ma science de ce sang nouveau; communiquer à mes auditeurs ce sérieux schopenhauérien qui étincelle sur le front de l'homme sublime — tel est mon vœu, mon audacieuse espérance : je voudrais être plus qu'un pédagogue d'honnêtes savants. Je pense aux devoirs des maîtres d'aujourd'hui; j'ai souci de la génération qui monte derrière nous; tout cela occupe mon esprit. Puisque nous devons endurer notre vie, tâchons au moins d'en faire tel emploi qui la fasse estimer par d'autres, quand nous en serons heureusement sauvés.

Les inquiétudes de Frédéric Nietzsche sont vaines. S'il pouvait deviner son avenir prochain, sa joie serait immense. Richard Wagner demeure non loin de Bâle et va devenir son ami.

III

FRÉDÉRIC NIETZSCHE ET RICHARD WAGNER. — TRIEBSCHEN —

Frédéric Nietzsche s'installe à Bâle, choisit un domicile, rend visite à ses collègues; mais il pense sans cesse à Richard Wagner. Trois semaines après son arrivée, quelques amis l'accompagnent aux bords du lac des Quatre-Cantons. Il les quitte un matin et se dirige seul, longeant à pied la rive, vers la retraite du maître, Triebschen. — C'est le nom d'un petit cap qui s'avance dans les eaux du lac; une seule villa, un seul jardin, dont les hauts peupliers se voient de loin, en occupe l'étendue.

Frédéric Nietzsche s'arrête devant la grille close, et sonne. Il attend, regarde : les arbres cachent la maison. Il écoute : son ouïe attentive perçoit la résonnance d'un accord, qu'un bruit de pas couvre bientôt. Un domestique approche. Nietzsche remet sa carte, puis, de nouveau seul, écoute de nouveau et perçoit le même accord qui résonne, douloureux, obstiné, constamment répété. Le maître invisible s'interrompt un

instant, mais presque aussitôt recommence sa recherche, hausse l'écart, module, puis, modulant encore, ramène l'accord initial. Le domestique revient, et s'informe : M. Wagner désire savoir si le visiteur est ce même M. Nietzsche qu'il a rencontré un soir, à Leipzig. — Oui, répond le jeune homme. — M. Frédéric Nietzsche est donc prié de revenir à l'heure du déjeuner. — Nietzsche, que ses amis attendent, doit s'excuser. Le domestique disparaît puis revient avec un message nouveau : M. Frédéric Nietzsche est prié de venir passer à Triebschen le lundi de la Pentecôte. — Il peut accepter, il accepte.

Frédéric Nietzsche connaît Wagner à l'un de ses plus beaux instants. Le grand homme est seul, loin des publics, des journalistes et des foules. Il vient d'enlever, d'épouser, la femme divorcée de Hans de Bulow, la fille de Lizst et de madame d'Agout, créature admirable et douée par deux races. L'aventure a scandalisé tous les pharisiens de la vieille Allemagne. Richard Wagner achève son œuvre dans la retraite : œuvre gigantesque, suite de quatre drames dont chacun est immense; œuvre qui n'est pas conçue pour le plaisir des hommes, mais pour le trouble et le salut des âmes; œuvre si prodigieuse qu'aucun public n'est digne de l'entendre, aucune troupe de chanteurs digne de la chanter, aucune scène, enfin, assez vaste, assez noble pour qu'il soit possible de la représenter. N'importe; Richard Wagner ne veut pas se plier au monde, mais que le monde se courbe sous lui. Il a terminé l'*Or du Rhin*, la *Walkyrie*; *Siegfried* est bientôt achevé; il

commence à connaître la joie du travailleur qui possède et considère enfin son œuvre.

L'inquiétude, la colère, se mêlent à la joie, car il n'est pas de ceux que l'approbation d'une élite contente. Tous les rêves des hommes l'ont ému, il veut émouvoir tous les hommes. Il a besoin des foules, il veut être écouté par elles, et ne cesse d'appeler à lui ces Allemands toujours lourds et lents à le suivre. « Aidez-moi! leur crie-t-il en ses livres; vous commencez à être forts. Ne dédaignez pas, ne négligez pas à cause de cette force, ceux qui ont été vos maîtres spirituels, Luther, Kant, Schiller et Beethoven. Écoutez-moi : je suis l'héritier de ces maîtres. Assistez-moi : il me faut une scène où je sois libre; donnez-la-moi! Il me faut un peuple qui m'entende; soyez ce peuple! Aidez-moi, c'est votre devoir. En retour je vous glorifierai. »



Imaginons cette première visite : Nietzsche, avec ses manières douces, sa voix intimidée, son regard violent et voilé; son visage si jeune, malgré les longues moustaches retombantes; Wagner, dans la puissance des cinquante-neuf années qu'il porte sans faiblir, débordant d'intuitions et d'expériences, de désirs et de promesses, exubérant de paroles et de gestes. — Quel fut leur premier entretien? Aucun témoignage ne nous l'a conservé. Sans doute Richard Wagner répéta ce qu'il écrivait en ses livres et dit impérieusement à Frédéric Nietzsche : « Vous aussi, jeune homme, aidez-moi! »

Quand l'heure du départ fut venue, la soirée étant

belle, la conversation vive, Wagner voulut accompagner son hôte sur les berges du lac. Ils sortirent et marchèrent ensemble. La joie de Nietzsche était grande. Il souffrait depuis longtemps d'un excessif besoin d'aimer, d'admirer, d'écouter. Il n'avait pu le satisfaire, n'ayant jamais rencontré un homme digne d'être son maître : enfin il rencontrait celui-ci, pour lequel nulle admiration, nul amour n'étaient trop vifs. Il se donna tout entier et résolut de servir ce solitaire inspiré, de lutter avec lui contre les multitudes inertes, contre l'Allemagne des Universités et des Églises, des Parlements et des Cours. — Quelle fut l'impression de Richard Wagner? Sans doute il fut heureux aussi. Il reconnut dès le premier instant les dons extraordinaires de son jeune visiteur. Il put causer avec lui; causer, c'est-à-dire donner et recevoir. Si peu d'hommes lui avaient procuré cette joie!

Le 22 mai, huit jours après cette première visite, quelques amis très intimes vinrent d'Allemagne à Triebschen fêter avec le maître le premier jour de sa soixantième année. Frédéric Nietzsche fut invité; il dut se récuser. Il préparait sa leçon d'ouverture et ne pouvait se distraire de cette tâche. Il avait souci d'exprimer dès le premier instant l'idée qu'il se faisait de sa science et de son enseignement. Il s'était donné comme sujet le problème homérique, à l'occasion duquel les savants qui analysent l'antiquité et les artistes qui l'aiment se divisent. Les savants, voulait-il montrer, doivent résoudre ce conflit en acceptant le jugement des artistes. Leur critique, féconde en résultats histori-

ques utiles, a restitué la légende et le vaste entour des deux poèmes. Mais elle ne décide rien, elle ne peut rien décider quant au fond. L'*Iliade* et l'*Odyssée* restent devant nous avec leurs formes nettes, et s'il convient à Gœthe de dire : les deux poèmes sont l'œuvre d'un seul poète — le savant ne peut pas répliquer. Sa tâche est modeste, pourtant elle est utile et doit être estimée. N'oublions pas, dit Frédéric Nietzsche en terminant sa première leçon, que voici peu d'années encore ces merveilleux chefs-d'œuvre helléniques gisaient ensevelis sous un amoncellement énorme de préjugés. Le travail minutieux de nos étudiants les a sauvés. Sans doute, la philologie n'est pas la créatrice de ce monde enchanté, ce n'est pas elle qui compose cette musique immortelle; mais n'est-ce pas un sérieux mérite, d'en être le virtuose et de faire à nouveau résonner ces accents si longtemps oubliés et presque indéchiffrables? « De même que les muses, s'abaissant du haut des cieux, apparaissaient aux lourds et misérables paysans béotiens, de même la philologie paraît dans un monde plein d'images, de couleurs ténébreuses, plein des plus profondes, des plus irrémédiables douleurs; et sa voix consolatrice nous parle des formes lumineuses des dieux et d'une terre de merveilles, lointaine, bleue... »

Nietzsche fut très applaudi par les bourgeois de Bâle qui étaient venus nombreux écouter le jeune maître dont on annonçait le génie. Il se réjouit de son succès, mais sa pensée allait ailleurs, vers une autre terre de

merveilles, lointaine et bleue — Triebschen. Le 4 juin, il reçut un billet :

Venez coucher deux nuits sous notre toit, — lui écrivait Wagner — nous voulons savoir qui vous êtes. Mes compatriotes allemands, jusqu'aujourd'hui, m'ont procuré bien peu de joies. Sauvez la *foi* persistante que je garde encore en ce que j'appelle — avec Gœthe et quelques autres — la liberté Allemande.

Frédéric Nietzsche put donner ces deux journées et dès lors fut un familier du maître. Il l'écrit à ses amis :

Wagner — leur dit-il — réalise ce que nous ne pouvions que désirer : c'est un magnifique, un riche et grand esprit; c'est un caractère énergique et un homme enchanteur, digne d'amour, ardent à tout savoir... Il faut que je m'arrête : je chante un péan.

Je t'en prie, — dit-il encore — ne crois rien de ce que les journalistes, les musicographes impriment sur Wagner. Personne au monde ne le connaît ni ne le peut juger, parce que le monde entier repose sur des fondements qui ne sont pas les siens et se trouve perdu dans son atmosphère. En Wagner domine une idéalité si absolue, une si profonde et émouvante humanité que je me sens auprès de lui comme auprès de la divinité....

*
* *

Richard Wagner avait écrit, sur la demande de Louis II, roi de Bavière, un court traité de métaphysique sociale. Il gardait avec soin, et ne prêtait qu'à ses intimes, cette œuvre singulière, conçue pour fasciner un jeune prince romantique. Il la remit à Frédéric

Nietszche. Peu de lectures, croyons-nous, l'ont davantage frappé. Il en reçut une impression dont nous discernerons les traces jusqu'en sa dernière œuvre; donnons-en quelque idée.

Richard Wagner explique d'abord son erreur passée : en 1848, il fut socialiste. Non qu'il eût jamais accueilli l'idéal d'un nivellement des hommes ; son esprit avide de beauté et d'ordre, c'est-à-dire enfin de supériorités, n'acceptait rien de tel. Sa pensée était différente. Il espérait qu'une humanité libérée des plus basses servitudes s'élèverait avec moins d'effort à l'intelligence de l'art. Il se trompait, et le comprit. « Mes amis, malgré leur grand courage, écrit-il, furent vaincus; l'inanité de leur effort me prouva qu'ils s'étaient laissé prendre dans une erreur de fond et demandaient au monde ce qu'il ne peut donner. »

Sa vue s'éclaira; il sut que les masses sont impuissantes, leurs agitations vaines, leur concours illusoire. Il les avait crues capables d'introduire dans l'histoire un progrès de culture. Il les reconnut, au contraire, incapables de collaborer au simple maintien de la culture acquise. Elles ne ressentent que des besoins élémentaires, grossiers et courts. Toute fin noble leur est *inatteignable*. Et le problème que la réalité nous oblige à résoudre est celui-ci : comment amener les masses à servir une culture qui doit leur demeurer étrangère, à la servir avec zèle et amour, jusqu'au sacrifice de la vie? Toute la politique tient en cette question qui paraît insoluble, et ne l'est pas. Considérons la nature : nul ne comprend ses fins; et pourtant tous les êtres les servent.

Comment la nature obtient-elle leur attachement à la vie? Elle trompe ses créatures. Elle met en elles l'espérance d'un bonheur immuable et toujours différé. Elle leur donne des instincts qui obligent les plus humbles bêtes aux longs sacrifices, aux peines volontaires. Elle crée le dévouement de la mère à l'enfant, de l'individu au troupeau. Elle enveloppe d'illusions tous les vivants et leur persuade ainsi de lutter et de souffrir avec une inébranlable constance.

La société, écrit Wagner, doit être entretenue par des artifices semblables. Les illusions assurent sa durée et la tâche de ceux qui commandent aux hommes est de maintenir, de propager ces illusions conservatrices. Le patriotisme est la plus essentielle. Tout enfant du peuple doit être élevé dans l'amour du roi, symbole vivant de la patrie, et cet amour doit devenir un instinct, assez fort pour rendre aisée la plus sublime abnégation.

L'illusion patriotique assure la permanence de l'État, mais ne suffit pas à garantir une haute culture. Elle divise l'humanité, elle favorise la cruauté, la haine et l'étroitesse de pensée. Le roi, dont le regard domine l'État, en mesure les limites et connaît les fins qui le dépassent. Une deuxième illusion est ici nécessaire; c'est l'illusion religieuse dont les dogmes symbolisent l'unité profonde, l'amour universel. Le roi doit l'entretenir parmi ses peuples.

L'homme simple, si cette double illusion le pénètre, peut mener une vie heureuse et digne : il est dirigé, il est sauvé. Mais la vie du prince et de ses conseillers

est plus grave et dangereuse. Ils propagent les illusions, donc ils les jugent. La vie leur apparaît sans voiles; ils savent combien elle est tragique. « L'homme grand, l'homme exceptionnel, écrit Wagner, se trouve d'une manière presque quotidienne dans ce même état où l'homme ordinaire désespère de vivre et recourt au suicide. » Le prince et l'élite qui l'entoure, ses nobles, sont prémunis par leur vaillance contre une tentation si lâche. Pourtant ils éprouvent un besoin amer de « tourner le dos au monde ». Ils désirent pour eux-mêmes une illusion reposante, dont ils soient tout à la fois auteurs et complices. L'art les sauvera; il intervient alors, non pour exalter l'enthousiasme naïf des peuples, mais pour soulager la vie douloureuse des nobles et soutenir leur vaillance. « L'art, écrit Richard Wagner, s'adressant à Louis II, je le montre à mon très cher ami comme la terre promise et bienfaisante. S'il ne peut nous élever d'une manière complète et réelle au-dessus de la vie, du moins, dans la vie même, il nous élève aux régions les plus hautes. Il lui donne l'apparence d'un jeu et, transformant en images illusoires ses plus redoutables aspects, il nous soustrait à la nécessité commune, il nous ravit et nous console... »

Hier encore — écrit Nietzsche à Gersdorff le 4 août 1869 — je lisais un manuscrit que Wagner m'a confié, *De l'État et de la Religion*, un traité plein de grandeur qu'il a rédigé pour exposer à son « jeune ami », le petit roi de Bavière, sa manière intime de comprendre l'État et la Religion. Jamais on n'a parlé à son roi sur un ton plus digne, plus philosophique; je me sentais tout ému, tout soulevé par cette idéalité que l'esprit de Schopenhauer

semble constamment inspirer. Mieux que tout autre mortel, le roi doit comprendre le tragique de la vie.

*
* *

En septembre, Frédéric Nietzsche, après un court séjour en Allemagne, recommença à vivre entre Bâle et Triebschen. A Bâle, il avait son travail, ses élèves qui l'écoutaient avec attention, la société de collègues aimables. Son esprit, son talent musical, son amitié avec Richard Wagner, ses manières et sa mise élégantes, lui procuraient un certain prestige. On l'attirait dans les meilleures maisons et il ne refusait pas ces invites. Mais les relations les plus agréables ne valent pas la plus simple amitié et Nietzsche n'avait pas un ami dans cette cité d'honnête bourgeoisie. Il n'était pas satisfait à Bâle; il n'était satisfait qu'à Triebschen.

Maintenant, moi aussi j'ai mon Italie, — écrivait-il à Erwin Rohde qui séjournait à Rome — seulement, je ne peux y aller que les samedis et les dimanches. Mon Italie s'appelle Triebschen, et je m'y sens déjà comme chez moi. Ces derniers temps, j'y ai été quatre fois presque coup sur coup, et, par-dessus le marché, presque chaque semaine une lettre suit le même chemin. Cher ami, ce que j'apprends et vois, ce que j'entends là est impossible à dire. Schopenhauer et Gœthe, Pindare et Eschyle, vivent encore, crois-moi.

Chacun de ses retours était une occasion de tristesse. Un sentiment de solitude le déprimait soudain. Il le confiait à Erwin Rohde; en même temps il lui disait les espérances que lui donnait son travail.

Hélas, cher ami, — lui dit-il — j'ai bien peu de satisfactions et il faut que je les rumine toutes en moi, solitaire, toujours solitaire! Ah! je n'aurais pas peur d'une bonne maladie, si je pouvais me payer à ce prix un entretien d'un soir avec toi. Les lettres sont si peu de chose!... Les hommes ont constamment besoin de sages-femmes, et presque tous vont se faire accoucher dans des auberges, dans des collèges où les petites pensées et les petits projets sautillent comme des portées de petits chats. Mais quand nous sommes pleins de notre pensée, personne n'est là pour nous aider, pour nous assister pendant l'accouchement difficile : sombres et mélancoliques, nous allons déposer dans quelque trou noir nos pensées naissantes, lourdes, informes. Le soleil de l'amitié leur manque.

« Je deviens un virtuose dans l'art des promenades solitaires », dit-il encore; et il ajoute : « Mon amitié a quelque chose de pathologique. » Pourtant il est heureux dans le fond de son être; lui-même l'écrit un jour, et prévient son ami Rohde contre ses propres lettres.

La correspondance a ceci de fâcheux : on voudrait donner le meilleur de soi-même et on ne donne enfin que le plus éphémère, l'accord, et pas la mélodie éternelle. Chaque fois que je m'assieds pour t'écrire, le mot de Hölderlin (l'auteur favori de mes années d'école) me revient en l'esprit : « Denn liebend giebt der Sterbliche *vom Besten!* » Et, autant que je me souvienne, qu'as-tu trouvé dans mes dernières lettres? Négations, contrariétés, singularités, solitudes. Pourtant, Zeus et le ciel divin de l'automne le savent, un cours puissant me porte vers des idées positives, chaque jour je jouis d'heures exubérantes qui me comblent d'aperçus riches, de conceptions réelles — en de tels instants d'impressions exaltantes, je ne manque jamais de t'envoyer une longue lettre pleine de pensées et de vœux; et je la lance à travers le ciel bleu, me fiant,

pour la porter vers toi, à l'électricité qui va entre nos âmes.

Pouvons-nous entrevoir ces idées positives, ces riches aperçus? Sans doute, car nous possédons toutes les notes et les brouillons du jeune homme qui acquiert, au prix d'un effort quotidien, la force et la maitrise.

Mes années d'études, — écrit-il à Ritschl — qu'ont-elles été pour moi? Une luxueuse flânerie à travers les domaines de la philologie et de l'art; c'est pourquoi ma reconnaissance est très vive en cet instant où je m'adresse à vous, qui fûtes jusqu'ici le « destin » de ma vie; et c'est pourquoi je reconnais combien fut nécessaire, opportune, l'offre de cette chaire qui d'étoile filante m'a fait étoile fixe, et m'oblige à goûter de nouveau la satisfaction du travail amer mais régulier, du but immuable et sûr. Le travail de l'homme est tout autre, quand la sainte ἀνάγκη du métier l'assiste; comme son sommeil est paisible et comme est sûre, au réveil, la conscience de ce que la journée exige! Il n'y a là nulle philistinerie. J'ai l'impression que je rassemble une multitude de pages éparses en un livre.

Le livre dont Nietzsche élabore en cet instant les idées directrices, c'est *L'Origine de la tragédie.* — La pensée grecque demeure le centre autour duquel il forme ses pensées. Il en considère audacieusement l'histoire. Un véritable historien, pense-t-il, doit saisir, d'une vue rapide, les ensembles. « Tous les grands progrès de la philologie, écrit-il en ses notes, sont issus d'un regard créateur. » Le regard de Gœthe a découvert une Grèce lucide et sereine. Soumis à son génie, nous continuons d'apercevoir l'image qu'il nous a proposée. Mais nous devons regarder et découvrir nous-même.

Gœthe a fixé son attention sur les siècles de la culture alexandrine. Nietzsche les néglige. Il préfère les siècles rudes et primitifs où son instinct, dès la dix-huitième année, l'avait conduit, quand il choisissait d'étudier les distiques de l'aristocrate Théognis de Mégare. Il y respire une énergie, une force de penser, d'agir, d'endurer, d'infliger; une puissance de lyrisme et de rêve qui lui réjouissent l'âme.

Il retrouve enfin, ou croit retrouver, dans cette très ancienne Grèce, l'esprit de Richard Wagner, son maître : Wagner veut rénover la tragédie et, se servant du théâtre comme d'un instrument spirituel, ranimer dans l'âme humaine le sens diminué du lyrisme. Les tragiques grecs eurent une ambition pareille : ils voulurent élever leur race et l'ennoblir encore par la plus saisissante évocation des mythes. — Leur entreprise était sublime, elle échoua; les marchands du Pirée, les plèbes urbaines, la tourbe des marchés et des ports, n'aimèrent pas cet art lyrique qui les obligeait à des pensées trop hautes, à des actes trop méritoires. Les familles nobles furent vaincues et la tragédie cessa d'exister. Richard Wagner rencontre des ennemis pareils : ce sont les démocrates, plats raisonneurs, bas prometteurs de bien-être et de paix. « Notre monde judaïsant, notre plèbe bavarde et politicienne sont hostiles à l'art idéaliste et profond de Wagner, écrit Nietzsche à Gersdorff. Sa nature chevaleresque leur est contraire... » L'art de Wagner sera-t-il, comme en d'autres temps l'art d'Eschyle, vaincu? C'est toujours un même combat qui occupe Frédéric Nietzsche.

Il expose ces vues très neuves à son maître : « Il faut renouveler l'idée de l'hellénisme, lui dit-il ; nous vivons sur des lieux communs qui sont faux. Nous parlons de la « joie », de la « sérénité hellénique » ; cette joie, cette sérénité, sont des fruits tardifs et de faible saveur, les grâces des siècles d'esclavages. La subtilité socratique, la douceur platonicienne portent déjà la marque du déclin. Il faut étudier les siècles anciens, le VIIe, le VIe. On touche alors la force naïve, la sève originelle. Entre les poèmes d'Homère, qui sont le roman de son enfance, et les drames d'Eschyle, qui sont l'acte de sa virilité, la Grèce, non sans long effort, entre en possession de ses instincts et de ses disciplines. Voilà les temps dont nous devons chercher la connaissance, car ils ressemblent aux nôtres. Les Grecs croyaient alors, comme les Européens aujourd'hui, à la fatalité des forces naturelles ; et ils croyaient aussi que l'homme doit se créer à lui-même ses vertus et ses dieux. Un sentiment tragique, un pessimisme brave, qui ne les détournait pas de la vie, les animait. D'eux à nous tout est parallèle et correspond : pessimisme et courage, volonté de fonder une beauté nouvelle... »

Richard Wagner s'intéressait aux idées du jeune homme et l'associait de plus en plus intimement à sa vie. Certain jour, Frédéric Nietzsche étant présent, il reçut d'Allemagne la nouvelle que l'*Or du Rhin* et la *Walkyrie*, mal exécutés, loin de ses conseils et de sa direction, venaient de subir un double insuccès. Il fut triste et ne s'en cacha point ; il s'affligea de voir se

déprécier et s'effriter sous ses yeux l'œuvre immense qu'il destinait à un théâtre, à un public inexistants. Il souffrait ; Nietzsche fut ému par cette noble souffrance.

Il assistait au travail de son maître. Wagner composait alors la musique du *Crépuscule des Dieux*. Page après page, l'œuvre croissait, sans hâte ni retard, comme amenée par l'épanchement égal d'une source invisible. Wagner, dont nul effort n'absorbait la pensée, écrivait, durant ces mêmes jours, un récit de sa vie. Frédéric Nietzsche reçut le manuscrit avec mission de le faire imprimer très secrètement et de surveiller le tirage limité au nombre de douze exemplaires. — On réclamait son obligeance pour des services plus familiers. A la Noël, Wagner prépare un guignol pour ses enfants. Il veut de belles figurines, des diables et des anges. Madame Cosima Wagner prie Frédéric Nietzsche d'en faire emplette à Bâle. « J'oublie que vous êtes professeur, docteur et philologue, lui dit-elle gracieusement, et je ne me souviens que de vos vingt-cinq ans. » Il examine les figurines de Bâle, et ne les trouvant pas à son gré, écrit à Paris afin d'envoyer à Triebschen les diables les plus affreux, les anges les plus beaux qu'on puisse imaginer. Frédéric Nietzsche, admis à la solennité du guignol, passe les fêtes de Noël avec Wagner, sa femme et ses enfants, dans la plus douce intimité. Cosima Wagner lui fait un présent ; elle lui donne une édition française de Montaigne, qu'il ne connaissait pas, semble-t-il, et que bientôt il aima tant. Elle fut imprudente ce jour-là : Montaigne est pour un disciple une lecture périlleuse.



*
* *

« Je dois prononcer cet hiver deux conférences sur l'esthétique des tragiques grecs, écrivait Nietzsche, dès septembre, à son ami le baron de Gersdorff;... et Wagner viendra de Triebschen les entendre. » Wagner ne vint pas, mais Nietzsche fut écouté par un public très nombreux.

Il décrivit une Grèce inconnue, troublée par les mystères, les ivresses du dieu Dionysos, et par ce trouble, par cette ivresse même, initiée au lyrisme, au chant, à la contemplation tragique. Il semble qu'il voulût définir ce romantisme éternel, toujours pareil à lui-même, en Grèce au VIe siècle, en Europe au XIIIe; le même, sans doute, qui inspire Richard Wagner dans sa retraite de Triebschen. Nietzsche s'abstint pourtant de prononcer ce nom.

L'Athénien, lorsqu'il venait assister à la tragédie du grand Dionysios, portait en son âme quelque étincelle de cette force élémentaire d'où naquit la tragédie. C'est l'irrésistible élan printanier qui éclate, c'est une fureur, un délire d'impressions mêlées, que ressentent aux approches du printemps tous les peuples naïfs et la nature entière. On le sait : nos réjouissances de Pâques et du Carnaval, travesties par l'Église, furent à l'origine des fêtes du printemps. Tout ici dérive du plus profond instinct : le vieux sol grec a porté des foules enthousiastes, pleines de Dionysios; de même, au moyen âge, les danses de la Saint-Jean et de la Saint-Veit soulevaient des multitudes qui allaient, dansant, chantant, sautant de ville en ville, s'accroissant en chacune. Libre aux médecins de considérer ces phénomènes comme des maladies populaires : nous disons sim-

plement que le drame antique est la fleur d'une telle maladie et que si notre art moderne ne jaillit point de cette source mystérieuse, c'est son malheur.

Dans sa deuxième conférence, Nietzsche étudia la fin de l'art tragique. C'est un phénomène singulier : tout les autres arts de la Grèce ont lentement et glorieusement décliné. La tragédie n'a pas eu de déclin. Elle disparaît, après Sophocle, comme détruite par une catastrophe. — Nietzsche raconte cette catastrophe et nomme le destructeur, qui est Socrate.

Il ose dénoncer le plus révéré des hommes. C'est lui, l'homme du peuple, le pauvre athénien, moqueur et laid, qui supprime l'ancienne poésie. Socrate n'est ni artiste, ni philosophe ; il n'écrit, il n'enseigne pas, il parle à peine; assis sur la place publique, il arrête les gens qui passent, les étonne par sa plaisante logique, les convainc d'ignorance, d'absurdité rit et les oblige à rire d'eux-mêmes. Son ironie déshonore les croyances naïves qui donnaient la force aux ancêtres, les mythes qui soutenaient leurs vertus. Il méprise la tragédie, et le déclare : c'est assez. Euripide se trouble et contient son inspiration ; le jeune Platon, qui peut être eût surpassé Sophocle même, écoute le nouveau maître, brûle ses vers et renonce à l'art. Socrate réussit la plus décisive des révolutions. Il déconcerte la vieille humanité instinctive et lyrique ; et, par la voix de Platon qu'il a séduit, il impose l'illusion, inconnue aux anciens, d'une nature accessible à la raison de l'homme, toute pénétrée par elle et à jamais harmonieuse. — Frédéric Nietzsche

insérera ces pages dans son livre sur *l'Origine de la tragédie.*

Ce réquisitoire prononcé contre Socrate surprit les Bâlois. Wagner le sut, et écrivit à Nietzsche, en février 1870, une lettre enthousiaste et très avisée :

Je vous crie, quant à moi — : c'est ainsi ! vous atteignez le vrai et touchez le point juste avec un trait aigu. J'attends avec admiration la suite de vos travaux et des luttes que vous engagerez contre le dogmatisme vulgaire. — Pourtant vous me causez quelque souci et je souhaite de tout cœur que vous ne vous rompiez pas le cou. Aussi voudrais-je vous conseiller de ne plus exposer vos vues audacieuses, difficilement croyables, dans de courtes brochures, qui portent peu. Vous êtes, je le sens, profondément pénétré de vos idées : il faut les rassembler et nous donner un livre plus gros, de plus vaste étendue. Alors vous trouverez et direz le mot juste sur les divines erreurs de Socrate et de Platon, ces créateurs si merveilleux que nous-mêmes, qui nous détournons d'eux, devons les adorer encore. O ami ! Les mots s'élèvent comme des hymnes quand nous considérons l'incompréhensible harmonie de ces essences étrangères à notre monde ! Et quelle fierté nous anime, quelle espérance, quand, faisant retour sur nous-même, nous sentons avec force et clarté que nous pouvons et devons réaliser quelque œuvre à ceux-là même inaccessible !

Aucune des lettres adressées par Nietzsche à Wagner n'a été publiée. Ont-elles été perdues? furent-elles détruites? sont-elles seulement refusées par madame Cosima Wagner qui n'est peut-être pas incapable de rancune? On ne sait. Sans doute Nietzsche pria Wagner de s'allier avec lui, de l'aider à rendre claires ces vues en effet difficiles. Wagner lui répondit :

Cher ami,

Comme il est bon de pouvoir s'écrire de telles lettres! Il n'est personne aujourd'hui avec qui je puisse m'entretenir aussi sérieusement qu'avec vous — l'Unique[1] exceptée. Dieu sait ce qu'il adviendrait de moi sans cela!... Mais il faudrait, pour que je puisse m'abandonner au plaisir de lutter avec vous contre le « socratisme », que je dispose d'un temps énorme et que nul projet meilleur ne me tente : car — pour tirer au clair un tel sujet, je devrais renoncer à toute création. La division du travail est bonne ici. Vous pouvez beaucoup pour moi; vous pouvez prendre sur vous toute une moitié de la tâche que le destin m'assigne. Et, ce faisant, peut-être accomplirez-vous toute votre destinée. Je me suis toujours mal trouvé de mes expériences philologiques; vous vous êtes de même mal trouvé de vos expériences musicales : c'est bien ainsi. Musicien, vous seriez à peu près devenu ce que je serais devenu, si je m'étais obstiné dans la philologie. Mais la philologie me reste dans le sang : musicien, c'est elle qui me dirige. Vous, demeurez philologue, et, restant tel, laissez-vous diriger par la musique. J'entends sérieusement ce que je dis ici. J'ai su par vous combien sont basses les préoccupations où doit aujourd'hui se restreindre un philologue de métier — et par moi vous aurez su dans quel innommable taudis se gaspille aujourd'hui un vrai musicien « absolu ». Montrez-nous ce que la philologie doit être et aidez-moi à préparer cette grande « Renaissance » dans laquelle Platon enlacera Homère, et dans laquelle Homère, pénétré des idées de Platon, sera enfin pour la première fois le sublime Homère...

A cet instant, Nietzsche a conçu son œuvre et se prépare à l'écrire d'un jet. « Science, art et philosophie croissent en moi si bien liés, dit-il en février

1. Madame Cosima Wagner.

à Erwin Rohde, qu'il va m'arriver d'enfanter un centaure... »

Mais des besognes professionnelles interrompent cet élan. En mars, il est nommé professeur titulaire. L'honneur le flatte, la charge l'occupe. En même temps, on lui confie une classe de rhétorique supérieure; puis, on le prie de rédiger en beau latin une adresse de félicitation au professeur Brambach, de Fribourg, qui enseigne depuis cinquante ans à l'Université de cette ville. Nietzsche, qui ne se dérobe jamais, s'applique à préparer sa classe et à composer son discours. En avril, nouveau travail. Ritschl fonde une revue, les *Acta societatis philologicæ Lipsiæ*, et désire que son meilleur élève y contribue. Nietzsche ne marchande pas l'aide qu'on lui demande. Il promet sa copie, il écrit à Rohde pour obtenir qu'il collabore aussi :

Personnellement, je me sens obligé de la manière la plus forte, — écrit-il. — Et, quoiqu'en ce moment ce travail ne laisse pas de me déranger, je me suis tout à fait engagé. Il faut que nous collaborions au premier cahier. Tu n'ignores que certains le liront avec curiosité, avec malveillance. Donc, il *faut* qu'il soit bon. J'ai promis mon aide fidèle, — réponds-moi.

Voici venir mai, juin 1870; Frédéric Nietzsche semble surtout occupé par la rédaction des *Acta*. Durant les vacances de la Pentecôte, Rohde, qui revient d'Italie, s'arrête à Bâle. La joie de Nietzsche est grande; il veut que Wagner connaisse son ami, et le mène à Triebschen. Ce fut une belle journée, au

bord de l'abîme que nul de ces hommes ne semble apercevoir. Rohde, continuant sa route vers l'Allemagne, quitte Bâle. Nietzsche, demeuré seul, est victime d'un sot accident : il se donne une entorse et doit s'aliter.

*
* *

Avait-il prêté quelque attention aux rumeurs guerrières qui troublèrent l'Europe en 1870? Il ne semble pas. Il était peu curieux de nouvelles et ne lisait guère les journaux. Non qu'il fût indifférent à sa patrie, mais il la concevait, à la manière de Gœthe, comme une source d'art et de grandeur morale. Une de ses pensées, une seule, est peut-être inspirée par des inquiétudes publiques : « Point de guerre, écrit-il, l'État en deviendrait trop fort ». Sans doute nous tenons là, en même temps qu'une impression de Nietzsche, un écho des entretiens de Triebschen : Richard Wagner recrutait ses plus ardents admirateurs dans les Allemagnes rhénanes et méridionales, dans la Bavière où régnait son protecteur Louis II; les Allemands du nord l'appréciaient mal, les Berlinois moins que tout autres et il ne désirait pas une crise guerrière qui aurait pour effet certain d'appesantir la dictature prussienne. L'État que Nietzsche désigne en sa courte note, c'est l'État prussien. Il prévoit, il redoute comme son maître l'hégémonie imminente de Berlin, ville méprisée, ville de bureaucrates et de banquiers, de journalistes et de Juifs.

Le 14 juillet, convalescent, étendu sur une chaise

longue, il écrit à son camarade Erwin Rohde. Il lui parle de Richard Wagner et de Hans de Bulow, d'art et d'amitié. Soudain il s'arrête au milieu d'une phrase, et, marquant d'une ligne blanche l'interruption de sa pensée :

Voici un terrible coup de tonnerre, — écrit-il. — La guerre franco-allemande est déclarée et le plus horrible démon s'abat sur toute notre culture, usée jusqu'à la corde. Qu'allons-nous éprouver?

Ami, cher ami, nous nous sommes encore une fois revus dans le crépuscule de la paix. Que signifient aujourd'hui toutes nos aspirations? Nous sommes peut-être au commencement de la fin! Quel désert! Des cloîtres vont devenir nécessaires. Et nous serons les premiers frères.

Il signe : *Le loyal Suisse*. — Cette signature imprévue peut s'expliquer d'une manière littérale : Frédéric Nietzsche avait dû renoncer à sa nationalité pour être nommé professeur à l'Université de Bâle. Mais assurément elle signifie davantage et dénonce le détachement de son esprit, son parti-pris de contemplation.

Quelle méconnaissance de soi-même! il est trop jeune, trop brave, trop épris de sa race, pour assister en contemplateur au drame imminent. « Loyal Suisse », et comme tel dispensé de devoirs militaires, il s'installe paisiblement avec sa sœur Lisbeth dans une auberge de montagne où il rédige quelques pages sur le lyrisme grec. C'est alors qu'il formule pour la première fois ses définitions de l'esprit dionysiaque et de l'esprit apollinien. Cependant les armées allemandes passent le Rhin et remportent leurs premières victoires : Frédéric Nietzsche n'apprend pas sans émotion

ces nouvelles. L'idée des hauts faits où il n'est pas mêlé, des périls dont il est préservé, trouble ses méditations.

Le 20 juillet, écrivant à madame Ritschl, il exprime ses pensées de solitaire. C'est d'abord l'expression d'une crainte que semble lui inspirer le souvenir de la Grèce ruinée par le conflit de Sparte et d'Athènes. « De tristes analogies historiques nous enseignent que les traditions mêmes de la culture peuvent être anéanties par l'amertume d'une telle guerre nationale. » Mais il exprime aussi l'émotion qui commence à le saisir. « Comme j'ai honte de cette inactivité où je suis retenu, quand vient l'instant d'essayer mon savoir-faire d'artilleur!... Naturellement je me prépare à une résolution énergique, au cas où les choses prendraient mauvaise tournure; savez-vous que les étudiants de Kiel se sont engagés ensemble, d'enthousiasme? » Le 7 août au matin, il lit dans son journal les dépêches de Wœrth : *Victoire allemande, pertes énormes.* Il ne peut rester plus longtemps dans sa retraite. Il retourne à Bâle, sollicite, obtient des autorités suisses la permission de servir comme ambulancier, et gagne aussitôt l'Allemagne pour s'enrôler dans cette guerre qui l'attire.

Il traverse l'Alsace conquise; il voit les charniers de Wissembourg et de Wœrth; le 29 août, il bivouaque non loin de Strasbourg dont les incendies éclairent l'horizon; puis il se dirige, par Lunéville et Nancy, vers la campagne de Metz, convertie en une immense ambulance où les blessés de Mars-la-Tour, de Gravelotte et de Saint-Privat, si nombreux qu'on les soigne

à peine, meurent de leurs blessures et de maux infectieux. Quelques malheureux sont remis à ses soins : il fait son devoir avec courage et bonté, mais éprouve une émotion singulière, une horreur sacrée et presque enthousiaste. Pour la première fois, il considère sans répulsion le travail des multitudes. Il regarde ces millions d'êtres, les uns frappés et marqués par la mort, les autres en marche sur les routes ou debout sous les armes : il les regarde et ne les méprise pas, il estime leur destinée. Sous les menaces de la guerre, ces hommes deviennent graves. Ils oublient leurs vaines pensées; ils marchent, ils chantent, ils obéissent aux chefs; ils meurent. Frédéric Nietzsche est récompensé de ses peines : un élan fraternel élève son âme, il ne sent plus sa solitude, il aime les simples qui l'entourent. On se bat à Sedan : « Toutes mes passions militaires s'éveillent, écrit-il, et je ne puis les satisfaire! J'aurais été à Rezonville, à Sedan, activement, passivement peut-être. La neutralité suisse me lie toujours les mains. »

Son passage en France est rapide : il reçoit ordre de conduire à l'hôpital de Carlsruhe les blessés dont il a pris soin.

Il part et s'enferme trois jours, trois nuits durant, avec onze hommes couchés dans un wagon de marchandises tenu clos contre le froid et la pluie. Deux de ces blessés qu'il accompagne sont atteints de diphtérie, tous ont la dysenterie. « Pour parvenir à la vérité, dit un mystique allemand, la plus rapide monture, c'est la douleur. » Frédéric Nietzsche se souvient

de cette maxime qu'il aime. Il essaie son courage, vérifie ses pensées. Il panse les plaies de ses blessés, il écoute leurs plaintes, leurs appels et n'interrompt pas sa méditation. Jusqu'alors il n'avait connu que ses livres; maintenant il connait la vie. Il savoure cette épreuve amère et discerne toujours quelque beauté lointaine. « Moi aussi, j'ai mes espérances, écrira-t-il; grâce à elles, j'ai pu voir la guerre et poursuivre mes méditations sans un arrêt, en présence des pires horreurs... Il me souvient d'une nuit solitaire où, étendu dans un wagon de marchandises avec des blessés à moi confiés, je ne cessais d'explorer en pensée les trois abîmes de la tragédie, qui ont nom : *Wahn*, *Wille*, *Wehe*, Illusion, Volonté, Douleur. Où donc puisai-je alors la confiante certitude qu'il devrait subir en naissant une semblable épreuve, le héros à venir de la connaissance tragique et de la gaieté grecque? »

Il arrive à Carlsruhe avec ses blessés, ses malades; il a contracté leur mal et tombe atteint de dysenterie, de diphtérie. Un inconnu, qui avait été son camarade aux ambulances, le soigne avec dévouement. Aussitôt remis, Frédéric Nietzsche va chercher dans la maison familiale de Naumburg, non le repos, mais un entier loisir de travail et de pensée.

Oui, — écrit-il à son ami Gersdorff qui combattait en France — oui, cette conception des choses qui nous est commune a subi l'épreuve du feu. J'ai fait la même expérience que toi. Pour moi autant que pour toi, ces semaines resteront dans ma vie comme une époque où chacun de mes principes se sera raffermi en moi : j'aurai risqué de mourir avec eux... A présent, je suis à Naumburg, mais

mal rétabli encore. L'atmosphère dans laquelle j'ai vécu est longtemps restée sur moi comme un nuage sombre; j'entendais une plainte incessante.

Une fois déjà, en juillet 1865, pendant la campagne de Sadowa, il avait connu la guerre et subi son entraînement. Une grande aspiration simple l'avait saisi; il s'était senti, pour un instant, d'accord avec sa race. « J'éprouve une émotion patriotique, écrivait-il; cela est nouveau pour moi... » Cette exaltation rapide, il la retient et la cultive.

Que son âme est changée! Il n'est plus ce « loyal Suisse » d'un autre temps; il est un homme parmi les hommes, un Allemand fier de son Allemagne. Une guerre l'a transformé : il glorifie la guerre. Elle éveille l'énergie des hommes; elle inquiète leurs esprits même. Elle les oblige à chercher dans un ordre idéal, ordre de la beauté, ordre du devoir, les fins d'une vie trop cruelle. Le poète lyrique, le sage, incompris aux siècles pacifiques, sont écoutés dans les siècles guerriers. Les hommes ont besoin d'eux et sentent ce besoin. La même nécessité qui les range derrière leurs chefs les rend attentifs au génie. L'humanité n'est vraiment une, tendue vers l'héroïque et le sublime, que pressée par la guerre.

Frédéric Nietzsche, tout faible et souffrant encore, reprend les notes de son livre et veut y insérer ses nouvelles idées. Voici la Grèce : son art est la forme visible d'une société disciplinée par la lutte, depuis l'atelier, où travaille le captif réduit en esclavage, jusqu'au gymnase et l'agora où l'homme libre joue avec

les armes. Telle cette figure ailée, cette déesse de Samothrace, dont le vol accompagne une trirème sanglante, le génie grec émane de la guerre, il la chante, il l'accompagne. « C'est le peuple des mystères tragiques, écrit Nietzsche, qui frappe le grand coup des batailles persiques; en retour, le peuple qui a soutenu ces guerres a besoin du breuvage salutaire de la tragédie. » Nous suivons dans ses notes le mouvement d'un esprit qui veut saisir, à travers une Grèce incertaine, l'idée même du tragique. Nous retrouvons constamment ce mot *tragique* ramené à la manière d'un ton fondamental que le jeune penseur s'exerce à répéter, comme l'enfant qui vient d'apprendre un mot nouveau : « La Grèce tragique vainc les Perses... L'homme tragique est la nature même dans sa plus haute force de création et de connaissance : il joue avec la douleur... » Trois formules satisfont un instant sa recherche : « L'œuvre d'art tragique — l'homme tragique — l'État tragique ». Il détermine ainsi les trois parties essentielles de son livre, dont il intitulera l'ensemble : *L'Homme tragique*.

Ne nous méprenons pas sur l'objet réel de ses méditations : cette société, cette discipline qu'il discerne dans le passé sont en réalité les formes idéales de la patrie qu'il désire et qu'il ose espérer. Voici l'Europe latine, affaiblie par l'utilitarisme et la douceur de vie; voici l'Allemagne, riche en poètes, en soldats, en mythes, en victoires. Elle est suzeraine des races qui défaillent. Comment exercera-t-elle cette suzeraineté? Ne pouvons-nous augurer de son triomphe une ère nouvelle, guerrière et tragique, chevaleresque et lyrique? On peut le concevoir, donc on peut l'espérer,

et c'est assez pour dicter le devoir. Que cette Allemagne serait belle! Bismarck est son chef, Moltke son soldat, Wagner son poète, — et son philosophe existe, il se nomme Frédéric Nietzsche. Cette croyance, que nulle part il n'exprime, il l'eut assurément : car il n'avait pas un doute sur son génie.

Frédéric Nietzsche s'exalte, mais ne se laisse pas égarer par ses rêves; il imagine une patrie idéale, mais il ne cesse d'apercevoir avec une vue claire la patrie humaine, trop humaine, qui existe. Durant octobre et les premiers jours de novembre, seul parmi les siens, dans ce Naumburg dont il n'aime pas les vertus provinciales, il subit avec peine la vulgarité des petites gens, des fonctionnaires qu'il fréquente. Naumburg est une ville prussienne : Frédéric Nietzsche n'aime pas cette Prusse robuste et basse. Metz a capitulé; la plus belle armée de France est captive : un délire d'orgueil entraîne l'Allemagne entière. Frédéric Nietzsche résiste à cet entraînement. Le sentiment du triomphe est un repos que son âme exigeante ne peut connaître. Il s'inquiète au contraire, il s'effraie :

Je crains, — écrit-il à son ami Gersdorff — que nous n'ayons à payer nos merveilleuses victoires nationales d'un prix auquel pour ma part je ne consentirai jamais. En confidence : je suis d'avis que la Prusse moderne est une puissance hautement dangereuse pour la culture... L'entreprise est malaisée, mais nous devons être assez philosophes pour garder notre sang-froid au milieu de la fumée et veiller à ce qu'aucun voleur ne vienne et n'amoindrisse ce qui, à mon sens, n'est commensurable à rien, non pas même aux actions militaires les plus héroïques, à notre exaltation nationale.

Alors parut un écrit qui émut Frédéric Nietzsche. C'était la date du centenaire de Beethoven. Les Allemands occupés par la guerre en avaient négligé la commémoration. La voix de Richard Wagner s'éleva, seule assez forte pour rappeler ces vainqueurs au souvenir d'une autre gloire : « Allemands, vous êtes braves, s'écrie-t-il, restez braves dans la paix : ... en cette merveilleuse année 1870, rien n'est mieux assorti à votre fierté d'être braves que le souvenir du grand Beethoven ... Célébrons le grand frayeur de voies, célébrons-le dignement, non moins dignement que la victoire de la bravoure allemande : car celui qui donne la joie au monde s'élève plus haut parmi les hommes que celui qui conquiert le monde! »

Allemands, vous êtes braves, restez braves dans la paix, — nulle parole ne pouvait émouvoir davantage Frédéric Nietzsche. Il désira se rapprocher du maître et, quoique souffrant encore, quitta Naumburg.



Il revit Richard Wagner et ne fut pas entièrement satisfait. Cet homme, magnifique dans les jours malheureux, semblait diminué dans les jours heureux. Sa joie était de qualité vulgaire. La victoire allemande le vengeait des sifflets, des railleries parisiennes; il « mangeait du Français » avec un contentement énorme et paisible. Il déclina pourtant certaines offres : on lui promit les fonctions les plus hautes et les premiers honneurs, s'il acceptait de résider à Berlin. Il

refusa, ne voulant pas se laisser introniser chantre officiel d'un empire prussien : son disciple lui sut gré de cette réserve.

Frédéric Nietzsche trouva à Bàle même un meilleur confident de son inquiétude. L'historien Jacob Burckhardt, grand connaisseur en arts et en civilisations, était triste; toute brutalité lui était odieuse; il détestait la guerre et ses destructions. Citoyen de la dernière cité qui maintienne en Europe son indépendance et ses mœurs anciennes, fier de cette indépendance et de ces mœurs, Jacob Burckhardt, bourgeois de Bâle, n'aimait pas les nations de trente et quarante millions d'âmes qu'il voyait s'établir. Aux desseins de Bismarck et Cavour, il préférait le conseil d'Aristote : « Faites en sorte que le nombre des citoyens ne dépasse pas dix mille, ou ils ne pourraient plus se rassembler sur la place publique. » Il avait étudié Athènes, Venise, Florence et Sienne. Il tenait en très haute estime les disciplines antiques et latines, en très médiocre estime les disciplines germaniques : il redoutait l'hégémonie allemande. Burckhardt et Nietzsche étaient collègues. Ils se retrouvaient souvent dans l'intervalle de deux cours. Ils causaient alors et, par les belles journées, montaient ensemble sur cette terrasse où s'accoudent tous les voyageurs d'Europe, entre la cathédrale de grès rouge et le Rhin si jeune encore, déjà si fort, qui passe avec un long murmure de ses eaux froissées. La simple Université est logée tout auprès, sur la pente, entre le fleuve et le musée.

Les deux hommes examinaient toujours leur com-

mune pensée : comment sera continuée cette tradition de culture, de beauté, si fragile et si souvent rompue, que deux terroirs infimes, l'Attique et la Toscane, ont transmise à nos soins? La France n'a pas démérité; elle a su maintenir les méthodes et une école de goût. La Prusse a-t-elle qualité pour un tel héritage? Nietzsche répétait son espérance : « Peut-être, disait-il, cette guerre aura transformé notre ancienne Allemagne; je la vois plus virile, douée d'un goût plus ferme, plus fin... » Jacob Burckhardt écoutait : « Non, disait-il, vous pensez toujours aux Grecs, pour qui la guerre eut sans doute une vertu éducatrice. Mais les guerres modernes sont superficielles : elles n'atteignent pas, elles ne corrigent pas le laisser-aller bourgeois de la vie. Elles sont rares; leurs impressions s'effacent; on les oublie; elles n'exercent pas la pensée. » Quelles étaient les réponses de Nietzsche? Une lettre à Erwin Rohde nous laisse deviner l'accent mal assuré de ses propos : « J'ai le plus grand souci de l'avenir prochain, écrit-il, je crois y reconnaître un moyen âge déguisé... Prends garde à te libérer de cette Prusse fatale, contraire à la culture! Les valets et les prêtres y poussent comme des champignons et vont avec leur fumée nous assombrir toute l'Allemagne! »

Jacob Burckhardt, depuis longtemps retiré parmi les souvenirs et les livres, avait l'habitude de sa tristesse et l'acceptait. En manière de protestation discrète contre les entraînements de ses contemporains, il fit une conférence sur *La Grandeur historique* : « Ne prenez pas pour grandeur vraie, dit-il aux étudiants de Bâle, tel

triomphe militaire, tel essor d'un État. Que de nations ont été puissantes qui sont oubliées et méritent l'oubli! La grandeur historique est plus rare : elle est toute dans les œuvres de ces hommes que nous appelons, d'un terme imprécis, faute de bien pénétrer leur nature : les grands hommes. Tel inconnu nous laisse Notre-Dame de Paris; Gœthe nous donne son Faust; Newton, sa loi du système solaire. Cela est grand, et cela seul. » Frédéric Nietzsche écoute et applaudit : « Burckhardt, écrit-il, devient schopenhauérien... » Mais quelques paroles sages ne contentent pas son ardeur. Il ne peut renoncer si vite à l'espérance qu'il a conçue, il veut agir pour sauver sa patrie du désastre moral dont il la juge menacée.

Comment agir? Voici un peuple lourd, insensible à l'inquiétude, un peuple diminué par la démocratie, rebelle à toute aspiration noble : par quel artifice y entretenir l'idéal en péril, l'amour de l'héroïsme et du sublime? Frédéric Nietzsche forme un projet si audacieux, si extrême, qu'il le médite longtemps sans se confier à personne. Richard Wagner travaillait alors à instituer ce théâtre de Bayreuth où il voulait réaliser son œuvre épique avec une entière liberté. Nietzsche ose imaginer une institution différente mais de même ordre : une sorte de séminaire où les jeunes philosophes, ses amis, Rohde, Gersdorff, Deussen, Overbeck, Romundt, se réuniraient, vivraient ensemble et, libres de besognes, affranchis de tutelle administrative, méditeraient, guidés par quelques maîtres, les problèmes de l'heure. Un double foyer d'art et de pensée main-

tiendrait ainsi au cœur de l'Allemagne, au-dessus de la foule, à l'écart de l'État, les traditions de la vie spirituelle. « Des cloîtres vont devenir nécessaires », avait-il écrit en juillet à Erwin Rohde; six mois d'expériences ramènent cette idée : « Voici assurément la plus étrange vue qu'ait suscité ce temps de guerre et de victoire, lisons-nous dans ses notes; *un anachorétisme moderne* — une impossibilité de vivre en accord avec l'État... »

Frédéric Nietzsche se laisse entraîner par ce rêve dont il méconnaît l'irréalité. Il imagine une réunion de solitaires, pareille à notre Port-Royal des Champs. Il sait qu'une telle société ne s'accorde pas avec les manières et les goûts de son temps, mais il la juge nécessaire et se croit assez de force pour l'instituer et l'imposer. Un instinct profond l'inspire et le dirige; dans le vieux collège de Pforta, monacal par les origines, par les bâtiments et les murs même, par la gravité persistante et la règle des mœurs, il avait connu, enfant, les impressions d'une vie presque religieuse : il en garde le souvenir et la nostalgie. Durant ses années d'Université, il avait constamment cherché à s'isoler du monde en s'entourant d'amis. Il étudiait la Grèce, et la sagesse antique alimentait son rêve monastique : Il aimait Pythagore et Platon, l'un fondateur, l'autre poète, de la plus belle confrérie que les hommes aient jamais conçue, l'aristocratie étroite et souveraine des sages armés, des chevaliers méditatifs. Ainsi l'humanité chrétienne et l'humanité païenne, unies par un lointain accord, conspiraient avec ses pensées, ses aspirations.

Il veut écrire une lettre ouverte à ses amis connus et inconnus ; mais il les appellera seulement à l'instant favorable et jusqu'alors gardera son secret. « Donne-moi deux années, écrit-il à son ami Gersdorff avec enthousiasme et mystère, et tu verras se répandre une conception nouvelle de l'antiquité, qui déterminera un nouvel esprit dans l'éducation scientifique et morale de la nation ! » Vers la mi-décembre, il crut l'instant venu. Erwin Rohde lui écrivit une lettre triste, écho bien faible des lettres passionnées que Nietzsche lui avait adressées. « Il nous faudra bientôt des cloîtres... » disait-il, répétant cette même idée exprimée six mois auparavant par son ami. Ce n'était qu'un mot ; Frédéric Nietzsche y vit un signe d'accord spontané, un présage de collaboration enthousiaste, et il écrivit dans un joyeux transport :

Cher ami,

Je reçois ta lettre, je te réponds sans perdre une minute. Surtout je veux te dire que je sens *tout à fait* comme toi et que nous serions, à mon avis, bien débiles, si, laissant là nos faibles plaintes, nous ne nous tirions pas d'ennui par un acte énergique... J'ai enfin compris la portée des jugements de Schopenhauer sur la philosophie des universités. Aucune vérité radicale n'y est possible. Aucune vérité révolutionnaire n'en peut sortir... Nous rejetterons ce joug ; pour moi cela est sûr. Et nous formerons alors une nouvelle Académie grecque : Romundt sera des nôtres.

Tu connais, depuis ta visite à Triebschen, les projets de Bayreuth. Depuis longtemps, sans me confier à personne, j'examine s'il ne conviendrait pas que nous brisions avec la philologie et ses *perspectives de culture*. Je prépare une grande *adhortatio* pour tous ceux qui ne sont pas encore

complètement pris et étouffés par les manières du temps actuel. Quelle pitié que je doive t'écrire et que nous n'ayons pu depuis longtemps examiner en causant chacune de mes pensées! A toi qui ne sais pas leurs détours et leurs suites, mon plan apparaîtra peut-être comme un caprice excentrique. Il n'est pas cela : il est une nécessité.

... Tâchons d'atteindre une petite île, sur laquelle il ne soit plus besoin de se boucher les oreilles avec de la cire. Alors nous serons l'un à l'autre nos maîtres. Nos livres, d'ici là, ne sont que des hameçons pour gagner des amis, un public à notre association esthétique et monacale. Vivons, travaillons, jouissons l'un pour l'autre; de cette manière seulement, peut-être, nous pourrons travailler pour l'*ensemble*. Je te dirai (vois combien est sérieux mon dessein) que j'ai déjà commencé à réduire mes dépenses afin de me constituer une petite réserve. Nous lancerons des loteries pour essayer notre « bonheur »; quant aux livres que nous pourrons écrire, j'exigerai les honoraires les plus hauts, en prévision des temps prochains. Bref, nous ne négligerons aucun moyen licite pour venir à bout de fonder notre cloître. Nous aussi, pour les deux années qui viennent, nous avons notre *devoir*!

Puisse ce plan te sembler digne de méditation! Ta dernière lettre, si émouvante, m'est un signe que le temps est venu de te le dévoiler.

Ne serons-nous pas capables d'introduire dans le monde une forme nouvelle de l'Académie?

Und sollt' ich nicht, sehnsuchtigster Gewalt,
In' s Leben ziehn die einzigster Gestalt?

Faust parle ainsi d'Hélène. De mon projet nul ne sait rien et maintenant il dépend de *toi* que Romundt soit averti.

Assurément notre école de philosophie n'est ni une réminiscence historique, ni un caprice arbitraire : n'est-ce pas une *nécessité* qui nous pousse en cette voie? — Il semble que notre projet d'étudiant, ce voyage que nous devions faire ensemble, revienne en une forme nouvelle, symbo-

lique et plus vaste. Cette fois, je ne te laisserai pas en plan comme je le fis alors. Ce souvenir me fâche toujours.

Avec mes meilleures espérances, ton fidèle

FRATER FRIDERICUS

Du 23 décembre au 1er janvier, je vais à Triebschen près Lucerne.

Le 22 décembre, Frédéric Nietzsche quittait Bâle : il n'avait pas reçu la réponse de Rohde. Il trouva la maison de Triebschen animée et réjouie par les jeux des enfants, les apprêts de Noël. Madame Wagner lui donna un volume de Stendhal, *Les Promenades dans Rome*. Il offrit à Wagner cette eau forte de Dürer, *Le Chevalier, le Chien et la Mort*, dont il a fait un commentaire dans le livre qu'il préparait alors, *L'Origine de la Tragédie* : « Un esprit qui se sent isolé, écrit-il, désespérément solitaire, ne saurait choisir un symbole meilleur que ce chevalier de Dürer qui, seul avec son cheval et son chien, poursuit impassiblement son chemin d'épouvante, sans souci de ses horribles compagnons et pourtant sans espoir. Notre Schopenhauer fut ce chevalier de Dürer : il lui manquait toute espérance, mais il voulait la vérité. Son pareil n'existe pas. » Nietzsche aurait été heureux dans la maison du maître s'il n'eût attendu la réponse de Rohde; cette attente le gênait. Il resta huit jours à Triebschen. Wagner ne tarissait pas en paroles sur Bayreuth et ses vastes projets. Nietzsche aussi avait sa pensée qu'il eût dite avec joie; mais il voulait d'abord l'aveu de son ami et cet aveu ne venait pas. Il partit sans avoir rien reçu ni rien dit.

Enfin il eut à Bâle cette réponse trop longtemps désirée : réponse honnête, affectueuse, mais négative. « Tu me dis que des cloîtres sont aujourd'hui nécessaires, écrivait Rohde, je le crois. Mais il est des nécessités auxquelles n'existe aucun remède. L'argent, le trouverons-nous? Et quand même nous l'aurions trouvé, je ne sais si je te suivrais; je ne sens pas en moi une force créatrice qui me rende digne de cette solitude où tu m'appelles. Pour un Schopenhauer, un Beethoven, un Wagner, il n'en va pas de même; ni pour toi, cher ami. Mais puisque c'est de moi qu'il s'agit, non, je dois espérer une vie différente. Entretenons pourtant, j'y consens, le désir d'une telle retraite, entre quelques amis, dans un cloître des Muses. Privés de désirs, que deviendrions-nous? »

Si Rohde refusait de le suivre, qui le suivrait? Il n'écrivit pas son *adhortatio*; Romundt ne fut pas prévenu et Wagner même, semble-t-il, ne sut rien.

*
* *

Sans vaine plainte, Nietzsche entreprend d'élaborer seul ces vérités révolutionnaires auxquelles il eût voulu ménager un moins rude enfantement. Il se détourne de cette Allemagne, de ces États modernes qui flattent les servitudes, atténuent les conflits et se donnent mission de favoriser la paresse des hommes. Il considère à nouveau la Grèce primitive, la cité du VIIe et du VIe siècle; un attrait mystérieux l'y ramène toujours. Est-ce la séduction d'une parfaite beauté?

Sans doute, mais c'est aussi la séduction de cette force et de cette cruauté qu'un moderne dissimule comme des tares et que les vieux Hellènes exerçaient avec joie. Nietzsche aime la force : sur les champs de bataille de Metz, il a senti en lui ce goût et cet instinct.

« Si le génie et l'art sont les fins dernières de la culture hellénique, écrit-il, toutes les formes de la société hellénique doivent nous apparaître comme des mécanismes nécessaires et des acheminements vers cette fin dernière. Cherchons quels moyens utilise la volonté d'art qui anime les Hellènes... » Il discerne alors et nomme l'un de ces moyens : l'esclavage. « Frédéric-Auguste Wolf, note-t-il, a montré que l'esclavage est nécessaire à la culture. Voilà une des fortes pensées de mon prédécesseur. Ceux qui vinrent ensuite furent trop faibles pour la saisir. » Il la saisit, la presse et lui fait porter tout son sens. Cette idée, soudain découverte, l'inspire; elle est profonde, et l'ébranle tout entier; elle est cruelle, presque monstrueuse, et satisfait son goût romantique. Il frémit devant elle, il adore sa sombre beauté.

Il se peut que cette connaissance nous emplisse d'effroi, — écrit-il ; — un tel effroi est l'effet presque nécessaire de toute plus profonde connaissance. Car la nature demeure quelque chose d'effroyable, même quand elle est tendue pour créer ses formes les plus belles. Elle est faite de telle sorte que la culture, en sa marche triomphale, ne bénéficie qu'à une minorité infime de mortels privilégiés, et qu'il est nécessaire, si l'on veut atteindre au plein épanouissement de l'art, que les masses demeurent esclaves.

Nous autres modernes avons coutume d'opposer aux Grecs deux principes, l'un et l'autre inventés pour rassurer

une société d'allure toute servile et qui ne peut entendre prononcer le mot *esclave* sans crainte ni anxiété : nous parlons de la « dignité de l'homme » et de la « dignité du travail ».

Le langage des Grecs est autre. Ils déclarent avec simplicité que le travail est une honte, car il est impossible qu'un homme occupé par la peine de gagner sa vie devienne jamais un *artiste*.

Avouons donc cette vérité au son cruel : l'*esclavage* est nécessaire à la culture; vérité qui ne laisse assurément aucun doute sur la valeur absolue de l'être. C'est le vautour qui mord au foie le fils de Prométhée, artisan de culture. La misère des hommes qui vivent dans la peine doit être faite plus rigoureuse encore, afin qu'un nombre minime d'hommes olympiens puisse créer un monde d'art. A leurs dépens, par l'artifice d'un travail non payé, la classe privilégiée doit être soustraite à la lutte pour la vie et mise en état de créer, de satisfaire un nouvel ordre de besoins. Et s'il est vrai de dire que les Grecs furent détruits par l'esclavage, cette autre affirmation à coup sûr est plus vraie : faute d'esclavage, nous périssons.

Mais cette institution même, l'esclavage, quelle en est l'origine? Comment fut obtenue la soumission de l'esclave, « taupe aveugle de la culture »? Les Grecs nous l'apprennent, répond Nietzsche : « Le vaincu appartient au vainqueur, disent-ils, avec femmes et enfants, avec ses biens et son sang. La puissance donne le premier *droit*, et il n'y a pas de droit qui ne soit en son fond appropriation, usurpation, puissance. » Ainsi la pensée de Nietzsche est ramenée vers son premier objet : la guerre l'avait inspiré d'abord, il la retrouve. C'est elle qui a donné l'esclave. Dans la douleur et dans la tragédie, les hommes ont inventé la beauté; il faut les plonger et les retenir dans la douleur

et dans la tragédie pour maintenir en eux le sens de la beauté. En quelques pages qui ont l'accent et le rythme d'un hymne, Frédéric Nietzsche glorifie et appelle la guerre :

Voici l'État, de honteuse naissance; pour la plupart des hommes, source de peines jamais taries, flamme qui les consume en ses crises fréquentes. Et pourtant à sa voix nos âmes s'oublient; à son appel sanglant, les multitudes s'animent, s'élèvent à l'héroïsme. Oui, l'objet le plus haut et le plus vénérable pour les masses aveugles, c'est peut-être l'État, qui, dans ses heures formidables, imprime sur tous les visages l'expression singulière de la grandeur!

... Quelque lien, quelque rapport mystérieux existe entre l'État et l'art, l'activité politique et la production artistique, le champ de bataille et l'œuvre d'art. Quel est le rôle de l'État? C'est la tenaille d'acier qui lie la société. — Sans État, dans les conditions naturelles, — *bellum omnium contra omnes* — la société resterait limitée par la famille et ne pourrait projeter au loin ses racines. Par l'institution universelle des États, cet instinct qui déterminait jadis la *bellum omnium contra omnes* s'est concentré; à de certaines époques, de terribles nuées guerrières menacent les peuples et se déchargent d'un seul coup, en éclairs, en tonnerres, d'autant plus forts qu'ils sont plus rares. Mais ces crises ne sont pas constantes; entre deux, la société respire; régénérée par l'action de la guerre, la voici qui bourgeonne de toutes parts, qui verdit, et, aux premiers beaux jours, laisse jaillir les fruits éblouissants du génie.

Si, laissant le monde grec, j'examine le nôtre, j'y reconnais, je l'avoue, des symptômes d'abâtardissement qui me donnent à craindre et pour la société et pour l'art. Certains hommes, à qui manque l'instinct d'État, veulent, non plus le servir, mais se servir de lui pour satisfaire leurs fins personnelles. Ils n'y voient rien de divin et, pour l'utiliser d'une manière sûre et rationnelle, ont souci d'éviter les secousses guerrières : délibérément ils

s'efforcent d'organiser les choses de telle sorte que la guerre devienne une impossibilité. D'une part, ils imaginent des systèmes d'équilibre européen; d'autre part, ils s'efforcent d'arracher aux souverains absolus le droit de déclarer la guerre, afin d'en appeler plus aisément à l'égoïsme des masses et de ceux qui les représentent. Ils sentent le besoin d'affaiblir l'instinct monarchique des peuples, ils l'affaiblissent en effet, en propageant l'idée libérale et optimiste du monde, qui a ses racines dans les doctrines du rationalisme français et de la Révolution, c'est-à-dire dans une philosophie tout à fait étrangère à l'esprit germanique, une platitude romane, dépourvue de sens métaphysique.

Le mouvement, aujourd'hui triomphant, des nationalités, l'extension du suffrage universel, qui est parallèle à ce mouvement, me semblent surtout déterminés par *la crainte de la guerre;* et derrière ces diverses agitations, je vois ceux qui sont le plus émus par cette crainte, les solitaires de la finance internationale, qui, naturellement dénués de tout instinct d'État, subordonnent la politique, l'État et la société à des fins d'argent et de spéculation.

Pour éviter que l'esprit de spéculation n'abâtardisse ainsi l'esprit d'État, il n'est qu'un moyen, c'est la guerre et encore la guerre. Dans l'exaltation qu'elle procure, il devient clair aux hommes que l'État n'a pas été fondé pour protéger contre le démon de la guerre les individus égoïstes; bien au contraire : l'amour de la patrie, le dévouement aux princes l'aident à susciter un élan moral qui est le signe d'une destinée beaucoup plus haute... On ne trouvera donc pas mauvais que je chante ici le péan de la guerre. La résonnance de son arc d'argent est terrible. Elle vient à nous sombre comme la nuit : pourtant Apollon l'accompagne, Apollon, guide légitime des États, dieu qui les purifie... Disons-le donc : la guerre est nécessaire à l'État, comme l'esclave à la société. Nul ne pourra se dérober à ces conclusions, s'il a loyalement recherché les causes de cette perfection que l'art grec atteignit, et l'art grec seul.

La guerre et encore la guerre qui exalte les peuples... tel est le cri du solitaire. Qu'il cesse d'écrire, qu'il écoute et regarde : aussitôt il voit le pédantesque empire et réprime son espérance. Nous suivons le trouble de sa pensée. Il hésite, il exprime dans un même instant l'illusion qui persiste et l'inévitable désillusion :

Je pouvais imaginer, — écrit-il — que les Allemands avaient engagé cette guerre pour sauver du Louvre Vénus, deuxième Hélène. C'eût été l'interprétation spirituelle de leur combat. La belle rigidité antique de l'être inaugurée par cette guerre ; — il est venu, le temps d'être grave ; — nous croyons que c'est aussi le temps de l'*art*.

Il continue d'écrire ; sa pensée devient plus claire et plus triste :

Un État, lorsqu'il ne peut atteindre sa fin la plus haute, croît démesurément. L'empire mondial des Romains, en face d'Athènes, n'a rien de sublime. Cette force, qui devrait aller toute aux fleurs, séjourne maintenant dans les feuilles et dans les tiges, qui grossissent.

Rome l'inquiète : il ne l'aime pas ; il la juge un opprobre pour l'antiquité. La cité guerrière, mais toujours plébéienne ; victorieuse, mais toujours grossière, gêne ses prévisions :

Rome, — écrit-il — c'est l'État typique : la volonté n'y peut atteindre ses fins nobles. L'organisation est plus vigoureuse, la moralité plus lourde : ... qui vénère ce colosse?

Qui vénère ce colosse? Donnons à ces mots interrogatifs une application moderne et pressante. Le colosse n'est point Rome, c'est la Prusse et son empire. Étroit fut le sol d'Athènes ou de Lacédémone, bref le temps

de leur durée; qu'importe si le but, qui est la force et la beauté des âmes, fut atteint? Frédéric Nietzsche est hanté par cette vision de la Grèce aux cent villes rivales dressant entre les montagnes et la mer ses acropoles, ses temples, ses statues, toute retentissante du rythme des péans, toute glorieuse et tendue : « Le sentiment de l'hellénisme, écrit-il, sitôt éveillé, devient agressif et se traduit par un combat contre la culture présente ».

*
* *

Frédéric Nietzsche souffre de ces blessures que la vie inflige à son rêve lyrique. Ses amis l'écoutent, mais le suivent mal. Le professeur Franz Overbeck, qui habite sa maison et le voit chaque jour, est un esprit distingué, ferme et pénétrant. Allemand par la naissance, Français par l'éducation, il comprend les problèmes de l'heure et s'associe aux inquiétudes, aux intentions de Nietzsche; mais il ne peut égaler son ardeur à la sienne. Jacob Burckhardt est grand par l'intelligence et le caractère, mais il est sans espoir, et Frédéric Nietzsche a la passion d'espérer. Sans doute Wagner est là, que n'étonne jamais la passion ni l'espérance; mais il vient de publier une bouffonnerie aristophanesque sur les Parisiens vaincus : l'œuvre est grossière. Frédéric Nietzsche la lit et la blâme. Overbeck et Burckhardt manquent d'ardeur; Wagner manque de délicatesse. Nietzsche ne se confie à personne. Une chaire de philosophie vient à vaquer à l'Université de

Bâle. Nietzsche aussitôt s'enflamme et écrit à Erwin Rohde : qu'il demande cette chaire, assurément il l'obtiendra, et les deux amis se retrouveront enfin. Espérance trop belle et vaine; Erwin Rohde se porte candidat, mais il n'est pas accepté. Nietzsche se reproche de l'avoir ainsi leurré, et se désole. Il se sent entraîné « comme un petit tourbillon dans une mer morte de nuit et d'oubli ».

Il ne s'était jamais entièrement remis des épreuves de la guerre, n'ayant retrouvé ni le sommeil, ni la santé confiante et sûre. Une certaine force nerveuse le soutenait; en février, elle lui manque soudain et les désordres sourds prennent une forme aiguë. De quelle nature étaient ces crises qui le tourmentaient depuis cinq mois? Névralgies violentes, insomnies, troubles et faiblesse de la vue, maux d'estomac, jaunisse. Les médecins, comprenant fort mal, conseillèrent un voyage et quelque repos. Frédéric Nietzsche appela sa sœur, qui vint à Naumburg. Il la mena faire une visite d'adieu à Triebschen et partit pour Lugano.

En ce temps-là, le chemin de fer ne franchissait pas les Alpes. On passait en diligence le faîte du Gothard. Le hasard fournit à Nietzsche un compagnon singulier, homme âgé, d'humeur causante, qui se laissa connaître; c'était Mazzini. Le vieil humanitaire et le jeune esclavagiste s'entendirent à merveille : l'un et l'autre étaient de trempe héroïque. Mazzini cita une phrase de Gœthe : « Point de transaction : dans l'intégrité, la plénitude, la beauté, vivre résolument. *Sich des halben zu entwohnen und im Ganzen, Vollen, Schönen,*

resolut zu leben. » Frédéric Nietzsche n'oublia jamais cette énergique maxime, ni cet homme qui l'avait transmise, ni cette journée de course rapide et salubre, non loin des cimes que plus tard il aima tant.

Il arriva presque guéri à Lugano : il avait suffi d'un beau passage de montagne, dans la neige et le silence alpestre. Sa nature était encore bien souple et juvénile; ses retours à la vie étaient prompts et radieux; une gaieté naïve ravivait tout son être. Il passa deux mois heureux dans la Suisse italienne. Un officier prussien, parent du général de Moltke, habitait son hôtel. Il lui prêta ses manuscrits et causa souvent avec lui des destinées du nouvel empire d'Allemagne, de la mission aristocratique et guerrière que la victoire lui conférait. Nombreux étaient les Allemands venus se reposer en ce printemps pour eux si beau : ils se réunissaient volontiers autour du jeune philosophe et l'écoutaient. Février commençait, la guerre était finie et les heureuses gens, libres d'inquiétudes, s'abandonnaient pour la première fois au plaisir de leur triomphe. Ils chantaient; jusque sur la place du marché, en public, ils dansaient; et Nietzsche n'était pas le moins prompt à se réjouir avec eux, à chanter et danser. « Lorsque je me souviens de ces choses, écrit madame Förster-Nietzsche, qui nous donne un triste et gracieux récit de ces journées, il me semble que je fais un véritable rêve de Carnaval ».

De Lugano, Frédéric Nietzsche écrit à Erwin Rohde :

J'ai bien souvent souffert d'une humeur lourde et déprimée. Mais plus d'une fois l'inspiration est revenue : mon

manuscrit en a bénéficié. J'ai lâché la philologie de la plus cavalière façon. Qu'on me loue, qu'on me blâme, qu'on me promette les honneurs les plus hauts, quoi qu'on dise, je m'en détourne. Je m'enfonce chaque jour un peu davantage dans mon domaine philosophique, et je commence à croire en moi; mieux encore, si je dois jamais être un poète, dès aujourd'hui je m'y sens disposé. Je ne sais pas, je n'ai aucun moyen de savoir vers où ma destinée m'oriente. Et cependant, quand je m'examine, tout s'accorde parfaitement en moi, comme si j'avais suivi quelque bon génie. Mes fins me sont extrêmement cachées; aucun souci de fonction, d'honneur hiérarchique, ne dirige mes efforts : et je n'en vis pas moins dans un état surprenant de clarté, de sérénité. Quelle impression, voir son monde devant soi, un beau globe, rond et complet! Tantôt c'est quelque fragment d'une nouvelle métaphysique, tantôt c'est une nouvelle esthétique qui pousse en moi; puis une autre idée me réclame, un nouveau principe d'éducation, qui entraîne l'entier rejet de nos Universités et gymnases. Je n'apprends plus aucun fait, qui ne trouve aussitôt une bonne place dans quelque coin dès longtemps préparé. Ce sentiment d'un monde intérieur qui pousse en moi, je l'éprouve dans toute sa force quand je pense, non pas avec froideur, mais avec tranquillité, sans enthousiasme exagéré, à l'histoire de ces dix derniers mois, à ces événements que je considère comme des instruments pour mes nobles desseins. Orgueil, folie, sont des mots faibles pour mon état d'« insomnie » mentale.

Ah, que je désire la santé! Sitôt que l'on se propose quelque chose qui doit durer plus longtemps que soi-même — comme on remercie pour chaque bonne nuit, pour chaque tiède rayon de soleil, et même pour chaque digestion régulière!

Le 10 avril, Nietzsche est de retour à Bâle. Il rassemble, il relit une dernière fois ses notes et fixe le plan définitif de son ouvrage. Il laisse tomber ces déve-

loppements sur la guerre, l'esclavage, la cité, dont nous avons donné quelques extraits, et (Wagner le désirait, dit-on) il se limite à son premier sujet : la tragédie antique, modèle et précurseur du drame musical allemand. Le conseil de Wagner, insinue madame Förster-Nietzsche, ne fut pas tout à fait désintéressé; il lui convenait que le premier ouvrage de son disciple fût consacré à sa gloire. Cela est vraisemblable; pourtant il semble bien que Nietzsche s'était laissé prendre et séduire par trop d'idées, qu'il avait moins amassé la matière d'un livre qu'amorcé, un peu à l'aventure, une série d'études d'esthétique, d'histoire, de politique. Il devait se restreindre, et ne pouvait s'y résoudre. Si Wagner l'y aida, il fit bien. Peut-être lui devons-nous l'heureux achèvement de ce livre — seul véritable livre que Nietzsche ait achevé.

Que va-t-il dire? Il analysera l'origine et l'essence du lyrisme hellénique; il opposera l'une à l'autre les deux Grèces, l'une enivrée par ses mythes, ses chants dionysiaques, forte d'illusions, — la Grèce eschylienne, tragique et conquérante; l'autre, impie, raisonneuse, exsangue, — la Grèce socratique, alexandrine, qui corrompt en mourant les peuples restés jeunes autour d'elle, le sang pur de la première humanité. Ensuite il montrera les deux Allemagnes qui de même s'affrontent, l'Allemagne des démocrates et des savants, l'Allemagne des soldats et des poètes; entre elles deux, il faut choisir. Nietzsche déclare son choix : redevable à Wagner de tout le calme de sa pensée, de toutes ses joies, il le désigne à ses compatriotes. Tandis qu'à

Francfort on signe la paix entre les nations, Frédéric Nietzsche, « établissant aussi la paix en lui-même », termine les premiers brouillons de son ouvrage. Il remarque cette rencontre de dates ; car les conflits intérieurs, les révolutions de sa pensée ne lui paraissent pas de moindres événements que les conflits extérieurs, les révolutions des races.

Mais la paix ne termina pas tous les conflits de cette terrible année : les Français commencèrent une guerre civile dont la catastrophe émut l'Europe plus profondément encore que l'avait fait Frœschwiller ni Sedan. Au matin du 23 mai, les journaux de Bâle annoncèrent la destruction de Paris et l'incendie du Louvre. Nietzsche apprit cette nouvelle avec un sentiment d'épouvante : les plus belles œuvres, fleurs du travail humain, étaient anéanties; des mains humaines, un peuple malheureux, avaient osé cette profanation. Toutes les craintes de Nietzsche étaient ainsi confirmées. Sans discipline, sans hiérarchie, avait-il écrit, la culture ne peut subsister. Tous n'ont pas droit au partage de la beauté; l'immense majorité doit vivre humblement, travailler pour ses maîtres et respecter leurs vies. Telle est l'économie qui assure aux sociétés la force, et, en récompense de leur force, la délicatesse, la grâce, la beauté; tel est l'ordre que l'Europe hésite à maintenir. Frédéric Nietzsche aurait pu triompher, mais il n'y songeait pas. Il mesurait avec effroi sa clairvoyance, sa solitude et sa responsabilité. Il pensa soudain à Jacob Burckhardt : quelle devait être sa

tristesse! Il voulut le voir, lui parler, l'écouter, faire sienne sa désolation. Il courut chez lui, mais ne le rencontra pas. Burckhardt, malgré l'heure matinale, était sorti. Nietzsche marcha dans les rues comme un désespéré. Il rentra enfin. Jacob Burckhardt était dans son cabinet de travail, et l'attendait. Tandis que Nietzsche était allé vers lui, lui-même était allé vers Nietzsche. Les deux hommes demeurèrent longtemps ensemble et mademoiselle Nietzsche, restée seule dans la pièce voisine, entendait à travers la porte leurs sanglots.

Avouons-le, — écrit-il à son ami le baron de Gersdorff — nous tous, avec tout notre passé, sommes responsables des épouvantes qui nous menacent aujourd'hui. Nous aurions tort si nous considérions avec un paisible orgueil le déchaînement d'une guerre contre la culture et si nous en imputions la faute aux seuls malheureux qui la font. Lorsque j'appris les incendies de Paris, je fus pendant quelques jours complètement anéanti, perdu dans les larmes et les doutes : la vie scientifique, philosophique, artistique, m'apparut comme une absurdité puisque je voyais un seul jour suffire à la destruction des plus belles œuvres d'art; que dis-je? — de périodes entières de l'art. Je déplorai profondément que la valeur métaphysique de l'art ne put se manifester aux pauvres gens; mais il a une mission plus haute à remplir. Jamais, si vive fut ma douleur, je n'aurais jeté la pierre à ces sacrilèges qui ne sont à mes yeux que les porteurs de la faute de tous, — faute sur laquelle il y a beaucoup à penser...

Dans des notes autobiographiques écrites en 1878 on lit ces mots : « La guerre : ma plus profonde douleur, l'incendie du Louvre ».

*
* *

Frédéric Nietzsche avait repris ses anciennes habitudes; presque chaque semaine il était l'hôte des Wagner. Mais il s'aperçut bientôt que depuis la victoire allemande Triebschen avait changé. Trop de familiers s'empressaient vers la maison du maître; trop d'inconnus occupaient la demeure dont il avait aimé le recueillement. Ces gens parlaient, discouraient avec animation. Tous n'étaient pas tels que Nietzsche l'eût désiré; pourtant Wagner parlait, discourait et s'animait avec eux tous. Il avait entrepris, jugeant venue l'heure favorable, d'agiter l'Allemagne pour obtenir qu'on lui construisît enfin, qu'on lui donnât cette salle dont il avait besoin, le théâtre, ou le temple, de Bayreuth.

Frédéric Nietzsche écoutait et se mêlait aux discussions avec une ardeur inquiète. L'idée de Wagner l'exaltait. Mais son âme de solitaire ne laissait pas d'être gênée, souvent choquée, par ces bruits du monde qu'il fallait tolérer. Wagner ne souffrait pas : au contraire, il semblait dilaté par la joie de sentir la foule plus près de lui; et Nietzsche, un peu surpris, un peu déçu, cherchait, sans le retrouver exactement, son héros. « Mener le peuple, avait-il écrit dans ses cahiers d'étudiant, c'est mettre des passions au service d'une idée. » Wagner s'accommodait d'un tel travail. Pour le service de son art et de sa gloire, il acceptait toutes les passions. Chauvin avec les chauvins, idéaliste avec les idéalistes, gallophobe tant

qu'on voulait; pour ceux-ci restaurant la tragédie eschylienne; pour ceux-là ranimant les vieux mythes germaniques; volontiers pessimiste, chrétien si on le désirait, d'ailleurs sincère de minute en minute, cet être prodigieux, grand meneur d'hommes autant que grand poète, maniait sa patrie avec dextérité.

Nul ne résistait à son impulsion : on devait céder et suivre. Il arrêtait jusqu'aux détails les plans de ce théâtre dont l'emplacement venait d'être choisi. Il étudiait l'organisation pratique de l'œuvre et travaillait à créer ces *Vereine* où devaient se grouper propagandistes et souscripteurs. Il s'entendait à procurer à ses fidèles des joies inattendues et rares. Il les surprit un jour en faisant exécuter pour eux seuls, dans les jardins de Triebschen, *Siegfried-Idyll*, intermède gracieux écrit pour les relevailles de sa femme, bel écho des temps plus intimes. A Nietzsche il dicta son rôle, car il ne fallait pas que cette voix, fougueuse et malaisée à contenir, mais éloquente, se perdît. Le jeune homme s'offrait à partir en mission pour susciter des groupes dans l'Allemagne du nord, lourde à s'émouvoir. Sa proposition ne fut pas acceptée; Wagner craignit sans doute la violence de sa parole : « Non, lui dit-il, achevez, publiez votre livre. » Nietzsche en conçut quelque tristesse. Dès lors, semble-t-il, des difficultés s'élevèrent entre les deux hommes.

Le conseil du maître était d'ailleurs moins facile à suivre qu'il ne semblait. *L'Origine de la Tragédie* ne trouva pas éditeur. Frédéric Nietzsche commença diverses sollicitations qui restèrent vaines, et son été

fut attristé par cet échec. Il se décida à publier, dans des Revues, certains chapitres. « Je mets mon petit livre au monde morceau par morceau, écrit-il en juillet à Erwin Rohde ; quelle torture qu'un tel enfantement ! »

Au début d'octobre il séjourne à Leipzig. Il revoit son maître Ritschl, ses amis Rohde, Gersdorff, venus au rendez-vous, et passe avec eux quelques belles journées de conversations et de camaraderie. Mais le sort de son livre demeure incertain ; tous les éditeurs de science et de philologie éconduisent l'auteur. Ils ne sont pas tentés par cette œuvre bizarre, où l'érudition s'allie au lyrisme et les problèmes de la plus ancienne Grèce aux problèmes de la plus récente Allemagne. « C'est un livre centaure », dit Frédéric Nietzsche. Cette assurance mythique ne contente pas les marchands de livres. Il doit enfin s'adresser, non sans regret — car il maintient que son œuvre est une œuvre de science — à l'éditeur de Richard Wagner, et reçoit après un mois d'attente une réponse favorable. Il l'écrit à son ami Gersdorff, sur un ton libre et soulagé qui laisse mesurer l'ennui dont il a souffert :

Bâle, 19 novembre 1871.

Pardon, cher ami, j'aurais dû te remercier plus tôt. J'avais senti dans ta dernière lettre, en chacun de tes mots, ta forte vie intellectuelle. Il me semblait que tu restais soldat dans l'âme et portais dans l'art et la philosophie ta nature militaire. Et cela est bon ; nous n'avons aucun droit de vivre aujourd'hui, si nous ne sommes des militants, militants qui préparent un *sæculum* à venir, dont nous pouvons deviner quelque chose en nous, à travers nos meilleurs instants, car ces instants, qui sont ce qu'il y a de

meilleur en nous, ils nous éloignent de l'esprit de *notre* temps; pourtant ils doivent, en quelque manière, quelque part avoir leur foyer : d'où j'induis qu'en ces instants-là nous sentons passer sur nous un soupir confus des temps qui viennent. Notre dernière rencontre à Leipzig n'a-t-elle pas laissé dans tes souvenirs l'impression de tels instants, comme étrangers à tout, liés à un autre *sæculum?* Quoi qu'il en soit, reste ceci : *Im Ganzen, Vollen, Schönen, resolut zu leben!* Mais il y faut une volonté forte et qui n'est pas donnée au premier venu!... Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, Fritzch, l'excellent éditeur, me répond...

Fritzsch lui propose de donner à son livre le format, le caractère d'un récent ouvrage de Wagner : *Die Bestimmung der Oper.* Nietzsche s'en réjouit, et il écrit cinq chapitres de conclusion qui accentuent la tendance wagnérienne de l'œuvre. Cette rédaction rapide, la correction des épreuves ne le détournent pas d'une autre entreprise.

L'Origine de la Tragédie va paraître. Il ne doute pas qu'elle ne soit lue, comprise, acclamée. Ses camarades, ses maîtres, se sont toujours inclinés devant sa force de pensée. Il ne lui vient pas à l'esprit, semble-t-il, qu'un plus vaste public reste insensible; mais il veut l'atteindre, du premier coup, profondément, et il forme des projets nouveaux pour tirer de son succès tous les avantages possibles. Il veut parler : la parole est une arme plus vive. Il se rappelle les impressions qu'il éprouva, quand, jeune professeur, il reçut la tâche singulière d'enseigner la langue la plus fine, les œuvres les plus difficiles, à des auditeurs de rencontre; il se rappelle son dessein peut-être chimérique : ce séminaire de philologues, cette maison d'études et de

retraite dont il rêve toujours. Il veut dénoncer les écoles, les gymnases, les Universités, lourd appareil de pédantisme qui étouffe l'esprit Allemand, et définir les institutions nouvelles et nécessaires, destinées, non plus à l'émancipation des masses, mais à la culture des élites. Il l'avait écrit à Erwin Rohde dès le mois de mars : « Une nouvelle idée me réclame, un nouveau principe d'éducation qui entraîne l'entier rejet de nos Universités, de nos gymnases... » En décembre, il annonce à Bâle, pour janvier 1872, une suite de conférences sur *L'Avenir de nos institutions de culture.*

Vers la mi-décembre, il accompagna Richard Wagner à Mannheim, où un festival de deux jours était consacré aux œuvres du maître.

Ah, quel malheur que tu n'aies pas été là — écrit-il à Erwin Rohde. — Tous les souvenirs, toutes les sensations d'art, que sont-elles, comparées à celles-ci? Je suis comme un homme dont l'idéal se réalise. C'est cela, la musique, c'est cela seul!... Quand je me dis qu'un certain nombre d'hommes des générations qui nous suivent — au moins quelques centaines d'entre eux — seront émus par cette musique comme je le suis moi-même, je ne puis augurer moins qu'un entier renouvellement de notre culture!

Il rentra dans sa maison de Bâle : mais il restait impressionné par les journées de Mannheim. Le détail de sa vie quotidienne lui causait un dégoût étrange et

tenace. « Tout ce qui ne peut se traduire en musique, écrit-il, me repousse et me répugne... J'ai horreur de la réalité. A vrai dire, je n'y vois plus rien de réel, ce n'est que fantasmagorie. » Animé par cette émotion, il acquit une vue plus claire du problème qui l'occupait,

il formula plus clairement le principe qu'il recherchait. « Enseigner », « élever » les hommes, qu'est-ce à dire? C'est *disposer leurs esprits de telle sorte que les productions du génie soient assurées, non pas d'être comprises par tous, cela ne se peut, mais d'être par tous respectées.*

Richard et Cosima Wagner, comme les années précédentes, l'invitèrent à passer la Noël à Triebschen. Il s'excusa : le travail de ses conférences l'occupait entièrement. Il offrit à Cosima Wagner, en manière d'hommage, une fantaisie musicale sur la nuit de la Saint-Sylvestre composée quelques semaines auparavant. « Je suis très impatient de savoir ce qu'on en pensera là-bas, écrit-il à Rohde. Je n'ai jamais été jugé par quelqu'un de compétent. » En réalité, plusieurs fois déjà de bons juges avaient découragé ses entreprises musicales, mais il oubliait vite ces avis contrariants.

Au dernier jour de 1871, son livre parut : *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik*, *L'Origine de la Tragédie tirée de l'esprit de la Musique*. Le sous-titre que donnent les éditions actuelles, *Hellénisme et Pessimisme*, fut ajouté en 1885 sur la deuxième édition. Frédéric Nietzsche envoya le premier exemplaire à Richard Wagner, dont il reçut presque aussitôt une lettre délirante.

Cher ami !

Je n'ai jamais lu un livre plus beau que le vôtre! Tout est magnifique! En ce moment, je vous écris très vite, parce que la lecture m'a profondément remué, et j'attends d'avoir retrouvé mon sang-froid pour vous relire *méthodi-*

quement. — J'ai dit à Cosima : après vous, c'est lui que j'aime le mieux; et puis, très loin, Lenbach, qui a fait un portrait de moi si frappant, si vrai!... Adieu! venez bien vite nous voir!

Votre R. W.

Le 10 janvier, Wagner écrit de nouveau :

Vous venez de publier un livre qui est incomparable. Toutes les influences que vous avez pu subir sont réduites à rien par le caractère de votre livre : ce qui le distingue de tout autre, c'est l'entière sécurité avec laquelle se manifeste une pénétrante individualité. C'est par là que vous satisfaites l'ardent désir de moi et de ma femme : enfin, une voix étrangère aura parlé de nous, et nous l'aurons pleinement approuvée! Deux fois nous avons lu votre livre de la première à la dernière ligne — dans la journée, séparément, — le soir, ensemble, — et nous nous lamentions de n'avoir pas à notre disposition ce deuxième exemplaire que vous avez promis. Nous livrons des combats autour de l'exemplaire unique. J'en ai constamment besoin; entre mon déjeuner et l'heure de mon travail, c'est lui qui me met en train : car depuis que je vous ai lu, je me suis remis à mon dernier acte. Notre lecture, commune ou séparée, est constamment coupée par nos exclamations. Je n'en reviens pas encore de l'émotion que j'éprouve. Voilà dans quel état nous sommes.

Et Cosima Wagner écrivait de son côté : « Oh! que votre livre est beau! qu'il est beau et qu'il est profond, qu'il est profond et qu'il est audacieux! »

Le 16 janvier, il prononce sa première conférence. Sa joie, sa sécurité, sont extrêmes. Il sait que Jacob Burckhardt le lit et l'approuve ; il sait que Rohde, Gersdorff, Overbeck l'admirent. « Ce qu'on m'écrit sur mon livre est incroyable, écrit-il à un ami... J'ai conclu une alliance avec Wagner. Il est impossible

que tu t'imagines à quel point nous sommes liés l'un à l'autre, combien nos vues sont identiques. » Il conçoit sans retard une deuxième œuvre; il publiera ses conférences. Ce sera un livre populaire, une traduction exotérique de la « Tragédie ». Mais aussitôt survient l'idée d'une action plus décisive encore. L'Allemagne se préparait à inaugurer la nouvelle Université de Strasbourg; cette apothéose des professeurs sur un sol conquis par les soldats indigne Frédéric Nietzsche. Il veut adresser à Bismarck un pamphlet « sous la forme d'une interpellation au Reichstag ». Nos pédants, demandera-t-il, sont-ils en droit d'aller triompher à Strasbourg? Nos soldats ont vaincu les soldats français, et cela est glorieux. Mais notre culture a-t-elle humilié la culture française? qui l'osera dire?

Quelques jours passent. D'où vient le ton moins heureux de ses lettres? d'où vient qu'il n'écrit pas son interpellation, qu'il en abandonne l'idée? Nous le savons : sauf peu d'amis qui ont compris son livre, nul ne le lit, nul ne l'achète, pas une revue, pas un journal ne daignent en rendre compte. Ritschl, le maître philologue de Leipzig, est resté silencieux. Frédéric Nietzsche lui écrit : « Je veux connaître votre jugement ». Il reçoit en réponse une critique sévère et un blâme. Erwin Rohde propose un article à la *Litterarische Centralblatt* : on ne l'insère pas. « C'était la dernière possibilité qu'une voix sérieuse se déclarât pour moi dans une feuille scientifique, écrit-il à Gersdoff, maintenant je n'attends plus rien — que des méchancetés ou des sottises. Mais je compte que mon

livre fera paisiblement son chemin à travers les siècles, ainsi que je te l'ai dit avec une entière conviction. Car certaines vérités éternelles y sont dites pour la première fois : elles doivent retentir... »

Frédéric Nietzsche avait si peu prévu son insuccès : il s'étonne et se déconcerte. Un mal de gorge l'oblige à interrompre ses conférences : il est heureux du contre-temps. Il s'était laissé entraîner vers des idées bien hautes et délicates, pour lui-même difficiles. Il voulait montrer qu'il fallait instituer deux sortes d'écoles, les unes, professionnelles, pour le grand nombre; les autres, classiques et vraiment supérieures, pour un nombre infime d'individus choisis dont les études seraient continuées jusqu'à la trentième année. Cette élite séparée, retirée du commun des hommes, comment la former et l'instruire? Frédéric Nietzsche retrouvait ainsi sa pensée la plus intime et la plus familière, cet idéal aristocratique où le portaient toujours ses méditations. Il en avait souvent étudié les problèmes. Mais il avait besoin pour les examiner en public de toute sa force et d'un auditoire confiant. Il se sentait diminué par la chute de son livre. Son indisposition très légère dura peu : pourtant il ne reprit pas ses conférences. En vain on le lui demanda : il s'y refusa. En vain on le pressa de les faire imprimer; Richard Wagner insistait fort : il éluda ces insistances. Ses notes nous parviennent dans un triste état d'inachèvement et de désordre. Ce sont les échos, les vestiges d'un rêve :

L'aristocratie de l'esprit doit conquérir sa liberté entière

vis-à-vis de l'État, qui tient aujourd'hui la science en bride.

Plus tard, les hommes auront charge de dresser les tables de la nouvelle culture...; alors destruction des gymnases, destruction des Universités : ... un aréopage pour la justice de l'esprit.

La culture prochaine : son idée des problèmes sociaux. Le monde impératif du beau et du sublime... seul moyen de salut contre le socialisme...

Enfin ces trois mots interrogatifs, mélancoliques et brefs, qui résument ses doutes, ses désirs et peut-être son œuvre entière : *Ist Veredlung möglich? L'ennoblissement est-il possible?*

Frédéric Nietzsche renonce courageusement à son espérance, il se tait. Il a perdu sa patrie : la Prusse ne sera pas l'armature invincible d'une race lyrique; l'empire allemand ne réalisera pas « le monde impératif du beau et du sublime ». Le 30 avril, on inaugure à Strasbourg la nouvelle Université. « J'entends d'ici leurs jubilations patriotiques », écrit-il à Erwin Rohde. En janvier, il avait refusé l'offre d'un emploi qui l'eût écarté de Bâle. En avril, il parle de quitter Bâle et d'aller en Italie passer deux ou trois ans. « Le premier compte rendu de mon livre est enfin paru, écrit-il, et je le trouve fort bon. — Mais où? Dans une publication italienne, *La Rivista Europea!* c'est agréable et symbolique! »

*
* *

Deuxième cause de tristesse : Richard Wagner quitte Triebschen et va s'installer à Bayreuth. Une

lettre de Cosima Wagner annonce le départ : « Oui, Bayreuth!... Adieu au cher Triebschen, où l'*Origine de la Tragédie* fut conçue, et tant d'autres choses qui peut-être ne recommenceront jamais! »

Trois années auparavant, en cette saison printanière, Nietzsche avait hasardé sa première visite à Triebschen; il veut y retourner encore, il y retourne et trouve la maison désolée. Quelques meubles, recouverts de housses, épars de pièce en pièce, semblent être les épaves d'un autre temps. Les menus objets, les bibelots familiers ont disparu. La lumière entre dure et crue par les fenêtres sans rideaux. Wagner et sa femme terminent leurs paquets, jetant les derniers livres dans les derniers paniers. On fête le fidèle Nietzsche, on réclame son aide; il la donne aussitôt. Il enveloppe, il emballe lui-même les lettres, les précieux manuscrits; puis des livres encore et des partitions. Soudain le cœur lui manque : c'est donc fini, Triebschen n'est plus. Trois années de sa vie, quelles années! — les plus inattendues, les plus émouvantes, les plus délicieuses, ces trois années échappent en un jour. Il faut renoncer au passé, et suivre le maître sans regret. Il faut oublier Triebschen et ne plus penser qu'à Bayreuth. Ce nom, magique aussitôt qu'énoncé, fascine Nietzsche et le trouble. Les heures de Triebschen avaient été si belles : heures de halte et de méditation, heures de travail et de silence. Un homme, une femme de génie; un entourage d'enfants; un infini de conversations heureuses, de beauté, Triebschen avait donné cela. Que donnerait Bayreuth? Les foules y viendraient : qu'appor-

teraient les foules? Frédéric Nietzsche laissa les livres qu'il était en train d'emballer. Le grand piano à queue était resté au milieu du salon. Il l'ouvrit, préluda; puis il improvisa. Alors Richard et Cosima Wagner, laissant toute besogne, écoutèrent. Une déchirante, inoubliable rapsodie retentit longtemps dans le salon vide. Ce fut l'adieu.

En novembre 1888, Frédéric Nietzsche, déjà gagné par la folie, voulut retracer son histoire. « Puisque je rappelle ici, écrivit-il, les consolations de ma vie, je dois exprimer d'un mot ma gratitude pour ce qui fut, et de très loin, et de beaucoup, ma joie la plus profonde et la plus aimée — mon intimité avec Richard Wagner. Je rends justice au reste de mes relations humaines; mais je ne puis absolument pas effacer de ma vie les jours de Triebschen, jours de confiance, de gaieté, de sublimes instants — de *profonds* regards. J'ignore ce que fut Wagner pour d'autres que pour moi ; sur notre ciel jamais un nuage n'a passé. »

IV

FRÉDÉRIC NIETZSCHE ET RICHARD WAGNER.
— BAYREUTH —

Le destin de Bayreuth est étrange. Cette petite ville allemande longtemps obscure, brille, au XVIIIe siècle, elle brille d'un éclat un peu falot, mais elle est enfin célèbre par toute l'Europe; une intelligente margrave, sœur de Frédéric, amie de Voltaire et des grâces françaises, l'habite, l'enjolive, égaie de châteaux sa campagne pelée et prodigue sur ses façades les singulières volutes du style « rococo ». La margrave meurt, Bayreuth retombe en oubli. Un siècle passe : voici la gloire tout à coup revenue, la petite cité que la margrave orna devient la Jérusalem d'un art et d'un culte nouveaux. Destinée étrange, mais factice. Un poète en a réglé les antithèses. L'histoire de Bayreuth doit être rangée parmi les œuvres de Wagner.

Il voulait établir son théâtre dans une ville très calme et retirée. Il lui convenait de ne pas aller au-devant de ses auditeurs, de les obliger au contraire à monter jusqu'à lui. Il choisit, entre mainte autre,

celle-ci : les deux Allemagnes seraient ainsi confrontées, l'une, celle du passé, asservie aux modes françaises, et mesquine; l'autre, celle de l'avenir, la sienne, émancipée et novatrice. Les travaux furent commencés sans retard. Le maître décida que la première pierre de son théâtre serait posée avec solennité le 22 mai 1872, anniversaire de sa naissance.

« Nous allons donc nous revoir! écrit Nietzsche à son ami Rohde. Nos rencontres sont toujours plus grandioses, plus historiques, n'est-il pas vrai? » Ils assistèrent ensemble à la cérémonie, l'un venant de Bâle et l'autre de Hambourg. Deux mille personnes se trouvèrent réunies dans la petite ville. Le temps était épouvantable. Mais la pluie constante, le ciel menaçant, firent la cérémonie plus grande encore. L'art wagnérien est grave et n'a pas besoin du sourire des cieux. Les fidèles, en plein air sous la bourrasque, virent poser la pierre. Dans le bloc évidé, Wagner déposa une pièce de vers écrite de sa main, puis jeta la première pelletée de plâtre. Le soir il offrit à ses amis une exécution de la Symphonie avec chœurs, dont il avait, par endroits, légèrement renforcé l'orchestration; lui-même tint le bâton de chef. La jeune Allemagne, rassemblée dans le théâtre de la margrave, écouta pieusement cette œuvre où le XIXe siècle a donné son *Credo* et quand le chœur final entonna : « Millions d'hommes, embrassez-vous! » il sembla vraiment, dit un assistant, que le vœu sublime se réalisât.

Ah! mon ami, — écrivait Nietzsche — quelles journées nous avons vécues! Personne ne pourra nous enlever ces

souvenirs graves et saints. Nous devons avancer dans la vie, inspirés par eux et luttant pour eux. Avant tout, nous devons nous efforcer de régler tous nos actes avec autant de sérieux et de puissance que possible afin de prouver que nous sommes dignes des événements uniques auxquels nous nous trouvons mêlés.

Nietzsche désirait lutter pour Wagner, car il aimait Wagner et la lutte. « Au canon, au canon! écrit-il à Rohde. J'ai besoin de guerre, *ich brauche den Krieg.* » Mais il avait déjà plusieurs fois éprouvé, et tristement commençait à savoir, que sa nature se pliait mal aux réticences, aux prudences nécessaires d'un tel combat dont l'opinion publique était l'enjeu. A tout instant, quelque mot, quelque attitude, heurtaient son idéalisme radical.

Il ressentit cette gêne instinctive qu'il avait déjà connue à Triebschen; Wagner l'inquiétait. Il reconnaissait à peine le héros grave et pur qu'il avait tant aimé. Il voyait un autre homme, un puissant ouvrier, brutal, vindicatif, jaloux. Nietzsche avait eu la pensée de faire un tour en Italie avec un parent de Mendelssohn : il dut renoncer à cette pensée pour complaire au maître, qui détestait la race et jusqu'au nom des Mendelssohn. « Pourquoi Wagner est-il méfiant? écrivait Nietzsche dans ses notes. Cela excite la méfiance. » Wagner était autoritaire autant que méfiant. Rares étaient devenus ces jours où il causait à loisir, avec noblesse et liberté, comme à Triebschen. Il parlait bref, il commandait. Nietzsche s'offrait toujours à partir en mission dans l'Allemagne du Nord, à parler, écrire, fonder des « Vereine » et « mettre le nez des savants allemands

dans les choses que leurs yeux timides ne peuvent pas voir ». Wagner n'acceptait pas ces propositions; il voulait que Nietzsche publiât ses conférences *Sur l'avenir de nos institutions de culture.* Nietzsche résistait à un désir où il croyait discerner quelque égoïsme.

« Ce M. Nietzsche ne veut jamais en faire qu'à sa tête! » s'écria Wagner irrité. Nietzsche fut triste de cette colère et deux fois humilié, pour lui-même et pour son maître. « Malade, pressé de travail, pensa-t-il, n'ai-je nul droit au respect? Suis-je aux ordres de quelqu'un? Pourquoi Wagner est-il si tyrannique? » — Nous lisons dans ses notes : « Wagner n'a pas la force de faire les hommes libres et grands autour de lui : Wagner n'est pas sûr; il est au contraire soupçonneux et hautain. »

En même temps parut un pamphlet, « *La Philologie de l'avenir*, Réplique à Fr. Nietzsche ». « L'auteur était M. Wilamowitz, que Nietzsche avait eu pour camarade à l'école de Pforta. « Cher ami, écrit-il à Gersdorff qui lui annonce le pamphlet, n'aie nul souci de moi : je suis prêt. Jamais je ne m'engagerai dans une polémique. C'est dommage que ce soit Wilamowitz. Sais-tu qu'il est venu, l'automne dernier, me faire une visite d'ami?... Pourquoi faut-il que ce soit Wilamowitz? » Wagner, atteint par le titre même du pamphlet, *la philologie de l'avenir*, qui parodiait sa formule fameuse, *la musique de l'avenir*, écrivit une réplique et profita de l'occasion pour réitérer son invite à Frédéric Nietzsche :

« Que faut-il penser de nos institutions de culture?

concluait-il...... C'est à vous de nous dire ce que la culture allemande doit être pour diriger la nation régénérée vers ses plus nobles buts. » Cette fois encore Nietzsche tint ferme en sa résolution. Il était peu satisfait de ses conférences, mécontent de leur forme, incertain de leur pensée même. « Je ne veux rien publier, écrit-il, dont je n'aie la conscience pure comme celle d'un séraphin. » Il essaya d'exprimer autrement sa foi wagnérienne.

J'aurais tant plaisir, — écrit-il à Rohde — à écrire quelque chose pour le service de notre cause, mais je ne sais quoi. Tout ce que je projette est si blessant, irritant, et de nature plutôt à desservir qu'à servir. Pourquoi a-t-il fallu que mon pauvre livre, naïf, enthousiate, soit si mal pris? Singuliers hommes! Maintenant que ferons-nous, nous autres! Point d'exclamation et point d'interrogation.

Il commença d'écrire les *Paroles d'un espérant*, *Reden eines Hoffenden*, qu'il abandonna bientôt.



Frédéric Nietzsche rouvrit ses livres Grecs, toujours beaux et satisfaisants. Il expliqua — devant fort peu d'élèves, car le mauvais renom de la « Geburt » éloignait de lui les jeunes philologues — les « Choéphores » d'Eschyle et quelques textes de philosophie antéplatonicienne. D'un lointain de vingt-cinq siècles une lumière admirable descendit sur lui, dissipant les doutes et les ombres. Nietzsche entendait souvent avec malaise les grands mots que ses amis wagnériens em-

ployaient volontiers. « Millions d'hommes, embrassez-vous ! » chantaient à Bayreuth les chœurs entraînés par Wagner. Ils chantaient bien, mais enfin les hommes ne s'embrassaient pas, et Nietzsche soupçonnait ici quelque enflure, quelque mensonge. Voici les vieux Grecs, ambitieux et mauvais. Ils s'embrassent fort peu : leurs hymnes ne parlent jamais d'embrassements. Le désir de primer et l'envie les dévore : leurs hymnes exaltent ces passions; Nietzsche aime leur énergie naïve, leurs mots exacts. Il se rafraîchit à cette source et il écrit un court essai, *Homer's Wettkampf*, *La Joute homérique*. Nous nous trouvons portés, dès les premières lignes, très loin du mysticisme wagnérien :

Quand on parle d'*humanité*, — écrit-il — on imagine un ordre de sentiments par où l'homme se distingue de la nature et s'en *sépare*. Mais une telle séparation n'existe pas : les qualités dites « naturelles », les qualités dites « humaines », croissent ensemble et mêlées. L'homme, en ses aspirations les plus nobles, reste marqué par la sinistre nature.

Ces redoutables tendances, et qui nous semblent inhumaines, sont peut-être le sol fécond qui porte toute l'humanité, ses agitations, ses actes et ses œuvres.

C'est ainsi que les Grecs, les hommes les plus humains qui furent jamais, restent cruels, heureux dans la destruction.....

Cette rédaction rapide fut pour Nietzsche l'occupation de quelques jours. Il entreprit un long travail. Il étudia les textes de Thalès, de Pythagore, d'Héraclite, d'Empédocle; il tâcha d'approcher ces philosophes, vraiment dignes de ce nom par eux-mêmes inventé, maîtres de vie, dédaigneux des disputes et des livres,

citoyens en même temps que penseurs, non pas déracinés comme ceux qui les suivent — Socrate et sa lignée moqueuse, Platon et sa lignée rêveuse —, philosophes dont chacun ose apporter une philosophie, c'est à-dire un parti pris dans la considération des choses, dans la délibération des actes. Nietzsche, en peu de jours, couvrit de notes un plein cahier.

Pourtant il ne laissait pas d'être attentif aux succès de son glorieux ami. En juillet, *Tristan* fut joué à Munich : il y alla, et rencontra d'autres fidèles, Gersdorff, mademoiselle de Meysenbug, qu'il avait connue aux fêtes de mai, à Bayreuth. Elle avait conservé, malgré ses cinquante ans, ce charme de tendresse qui ne la quitta jamais, et la grâce physique d'un corps frêle et nerveux. Frédéric Nietzsche eut quelques belles journées dans la société de son camarade et de sa nouvelle amie. Tous trois sentirent un regret quand elles furent passées, et voulurent se donner, à l'instant des adieux, un espoir de rencontre prochaine. Gersdorff désirait revenir, en août, écouter ce même *Tristan*; Nietzsche promit d'être là. Mais au dernier instant Gersdorff fut empêché, et Nietzsche n'eut pas le courage de retourner seul à Munich. « Il est si insupportable, écrivit-il à mademoiselle de Meysenbug, de se trouver seul face à face avec un art si sérieux, si profond. Bref, je reste à Bâle. » Parménide, qu'il médita, le consola de négliger *Tristan*.

Mademoiselle de Meysenbug écrivait à Nietzsche les nouvelles petites ou grandes de la campagne wagnérienne. Le maître venait d'achever *Le Crépuscule des*

Dieux, dernier des quatre drames de la Tétralogie. Il avait enfin terminé sa grande œuvre. Mademoiselle de Meysenbug a connu la nouvelle par un billet de Cosima Wagner. « J'entends chanter en mon cœur : louange à Dieu ! » lui écrit l'épouse. « Louange à Dieu ! » répète mademoiselle de Meysenbug, et elle ajoute (ces quelques mots donnent le ton de l'heure et du milieu) : « Les fidèles du nouvel esprit ont besoin de nouveaux mystères pour solenniser ensemble leur connaissance instinctive : Wagner les crée en ses œuvres tragiques, et le monde n'aura pas recouvré sa beauté avant que nous n'ayons construit pour le nouveau mythe dionysiaque un Temple digne de lui... »

Mademoiselle de Meysenbug confie à Nietzsche les démarches qu'elle essaie pour gagner à la cause Marguerite de Savoie, reine d'Italie, et lui faire agréer la présidence d'un cercle étroit de nobles protectrices : quelques femmes de la plus haute aristocratie, amies de Lizst, par lui initiées au culte wagnérien, composaient ce sublime *Verein*. Il règne en tout ceci un air assez fâcheux de snobisme et de religiosité. Mais mademoiselle de Meysenbug était une femme exquise, aux intentions irréprochables, pure de cette pureté qui purifie tout ce qu'elle touche. Nietzsche n'exerçait pas sa critique sur les lettres de cette amie.

Il ne tarda pas à sentir la fatigue d'un travail trop soutenu. Il perdit le sommeil et dut se reposer. Les voyages l'avaient souvent soulagé. Il partit, l'été finissant, vers l'Italie. Il descendit jusqu'à Bergame, mais n'avança pas davantage. Ce pays, que plus tard il aima

tant, lui déplut. « Ici règne l'apollinien, lui disait mademoiselle de Meysenbug installée à Florence; il est bon de s'y baigner..... » Nietzsche était faiblement apollinien. Il ne perçut que volupté, douceur excessive, accord de lignes. Ses goûts allemands furent déconcertés et il retourna vers la montagne où il se trouvait, écrit-il, « plus audacieux et plus grand ». Là dans l'auberge d'un pauvre village, Splügen, il eut quelques jours de bonheur.

Ici, sur la limite extrême de la Suisse et de l'Italie, — écrit-il en août 1872 à Gersdorff — je me suis retiré, et je suis bien satisfait de mon choix. Une riche, merveilleuse solitude avec les routes les plus magnifiques du monde, sur lesquelles je vais méditant pendant des heures, enfoui dans mes pensées, sans pourtant tomber dans aucun précipice. Et chaque fois que je regarde autour de moi il y a quelque chose de nouveau et de grand à voir. Les hommes ne passent ici qu'aux heures de relais de la diligence. Je prends mon repas avec eux, notre seul contact! Ils passent comme les ombres platoniciennes devant mon trou.

Jusqu'alors Nietzsche avait peu aimé la haute montagne : il préférait ces vallées moyennes et boisées du Jura qui lui rappelaient la physionomie de son pays natal, des collines de la Saale et de la Bohême. A Splügen, il eut la révélation d'une joie nouvelle : la joie de la solitude et de la méditation dans l'air des cimes. Ce fut un éclair. Il redescendit vers la plaine, oublia; mais six années plus tard, seul pour toujours et le sachant, réfugié dans de pauvres auberges semblables à celle-ci, Nietzsche retrouva les mêmes sentiments lyriques qu'il avait découverts en octobre 1872.

Il quitta bientôt son asile, et retourna sans ennui vers Bâle où le rappelaient ses devoirs professionnels. Il s'y était créé des amitiés, des habitudes; il aimait la ville et supportait les gens; Bâle était vraiment devenu le site de sa vie.

Mes amis de table, de maison, de pensée, Overbeck et Romundt, — écrivait-il à Rohde — sont la plus belle société du monde. Là-dessus, je m'abstiens de gémissements et de grincements de dents. Overbeck est le plus sérieux, le plus libre des savants, et le plus simplement aimable des hommes. Il a cet esprit radical sans lequel je ne puis aller d'accord avec personne.....

Sa première impression de rentrée fut pénible. Ses élèves le quittèrent tous; il n'eut pas de peine à comprendre la raison de cet exode : les philologues allemands l'avaient déclaré « un homme scientifiquement mort ». Ils avaient condamné sa personne et jeté l'interdit sur son cours.

La Sainte-Vehme a bien fait son devoir, — écrit-il à Rohde. — Faisons comme si de rien n'était. Mais que la petite Université souffre à cause de moi, cela m'est dur. Nous perdons vingt inscrits sur le dernier semestre. A peine puis-je faire un cours sur la rhétorique des Grecs et des Romains. J'ai deux élèves, l'un est un germaniste, l'autre un juriste.

Il eut enfin un réconfort : Rohde avait écrit, pour défendre son livre, un article qu'aucune revue ne voulait accepter. Lassé par ces refus, il remania son étude et la publia en librairie sous la forme d'une lettre adressée à Richard Wagner. Nietzsche le remercie. Personne n'osait imprimer mon nom, écrit-il à Rohde,

....., c'était comme si j'avais commis un crime... et maintenant, ton livre, si chaleureux, un si hardi témoignage de notre combat fraternel! Mes amis en sont transportés de joie. Ils ne sont jamais las de te louer, pour les détails et pour l'ensemble; ils trouvent ta polémique *Lessingienne*... Ce qui me plaît surtout, c'est cette rumeur profonde et menaçante, comme d'une forte chute d'eau.... Soyons braves, cher, cher ami! J'ai toujours foi au progrès, à notre progrès; je crois que nous irons toujours croissant en ambitions loyales, en force; je crois au succès de notre course vers des buts toujours plus nobles, plus lointains! Oui, nous les atteindrons, puis, vainqueurs, découvrant des buts plus éloignés, nous pousserons en avant, toujours braves! Que nous importe qu'ils soient peu nombreux, si peu nombreux, les spectateurs dont les yeux sauront suivre cette course que nous courrons? Qu'importe, si nous avons pour spectateurs ceux-là qui seuls ont qualités pour juger le combat? Toutes les couronnes que peut donner mon temps, je les sacrifie, quant à moi, pour cet unique spectateur, Wagner. L'ambition de le satisfaire m'anime plus et plus noblement que toute autre puissance. Car il est *difficile*, et il dit tout, ce qui lui plaît, ce qui ne lui plaît pas, et il est pour moi comme une bonne conscience, qui punit et qui loue.

Au début de décembre, Nietzsche eut la bonne fortune de retrouver son maître pendant quelques heures, et de vivre avec lui d'une manière intime qui lui rappela les jours de Triebschen. Wagner, passant à Strasbourg, lui fit signe; il accourut aussitôt. La rencontre ne fut troublée par aucun désaccord, harmonie sans doute assez rare puisque Cosima Wagner, après en avoir fait la remarque en une de ses lettres, exprime l'espérance que des heures si parfaites puissent suffire à dissiper et prévenir tous les malentendus.

***

Nietzsche travailla beaucoup durant ces derniers mois de 1872. Ses études sur les philosophes de la Grèce tragique étaient fort avancées; il en suspendit l'achèvement. Ces sages l'avaient rasséréné, et il profita de la force qu'il avait retrouvée auprès d'eux pour considérer de nouveau les problèmes de son siècle. Les problèmes, c'est mal dire; il en connaît un seul. Il s'interroge : comment fonder une culture — c'est-à-dire un ensemble de traditions, de règles, de croyances, telles que l'homme, en s'y soumettant, s'ennoblisse? Les sociétés modernes ont pour fin la production d'un certain confort : comment leur substituer des sociétés différentes, qui non pas satisfassent les hommes, mais les élèvent?

Connaissons notre misère : nous sommes dénués de culture. Nos pensées et nos actes ne sont régis par l'autorité d'aucun style; l'idée même d'une telle autorité semble perdue en nous. Nous avons perfectionné d'une manière extraordinaire les disciplines du savoir, et nous semblons avoir oublié qu'il en existe d'autres. Nous réussissons à écrire les phénomènes de la vie, à traduire l'univers en un langage abstrait, et nous nous apercevons à peine qu'écrivant, traduisant ainsi, nous perdons la réalité de l'univers et de la vie. La science exerce sur nous une « action barbarisante », écrit Nietzsche; il analyse cette action :

L'essentiel de toute science est devenu accessoire ou manque tout à fait.

L'étude des langues, — sans la doctrine du style et la rhétorique.

Les études indiennes, — sans la philosophie.

L'antiquité classique, — sans qu'on soupçonne comme tout y est lié aux efforts pratiques.

Les sciences de la nature, — sans cette action bienfaisante, rassérénante que Gœthe trouvait en elles.

L'histoire, — sans l'enthousiasme.

Bref, toutes les sciences sans leur emploi pratique, c'est-à-dire étudiées autrement que ne feraient des hommes vraiment cultivés. La science comme gagne-pain.

Il faut donc restituer le sens de la beauté, de la vertu, des passions fortes et réglées. Comment un philosophe peut-il s'employer à cette tâche? Hélas! l'expérience de l'antiquité nous instruit et nous décourage. Le philosophe est un être hybride, à demi logicien, à demi artiste; un poète, un apôtre qui construit logiquement ses rêves et ses commandements. Les hommes écoutent assez volontiers les poètes, les apôtres; ils n'écoutent pas les philosophes, ils ne sont pas touchés par leurs analyses et leurs déductions. Considérons cette suite de génies, les philosophes de la Grèce tragique : qu'ont-ils réalisé? Leurs vies ont été vaines pour leur race. Le seul Empédocle a ému les foules; mais il fut magicien autant que philosophe; il inventa des mythes, des poèmes; il fut éloquent, il fut beau; et sa légende, non sa pensée, fut agissante. Pythagore a fondé une secte : un philosophe ne peut espérer davantage. Son labeur groupe quelques amis, quelques fidèles, qui passent sur les masses humaines comme une ride sur l'océan. « Aucun des grands philosophes n'a entraîné le peuple, écrit Nietzsche;....

Où ils ont échoué, qui réussira? Il n'est pas possible de fonder sur la philosophie une culture populaire. »

Quelle est donc la destinée de ces âmes singulières? Leur force souvent immense est-elle perdue? Le philosophe sera-t-il à jamais un être paradoxal et inutile aux hommes? Frédéric Nietzsche s'inquiète : c'est l'utilité de sa vie même qu'il examine. Il ne sera jamais un musicien, il le sait enfin; jamais un poète, il ne l'espère plus; il n'a pas la faculté de concevoir des ensembles, d'animer un drame, de créer une âme. Un soir, il l'avoue à Overbeck avec une tristesse qui émeut son ami. Il est donc un philosophe, d'ailleurs fort ignorant, un amateur dans la philosophie, un lyrique incomplètement artiste. Et il s'interroge : n'ayant pour arme de combat que mes pensées de philosophe, que puis-je?

Il répond : je peux aider. Socrate ne créait pas les vérités que l'erreur tenait prisonnières dans les âmes de ses interlocuteurs, il ne prétendait qu'au titre d'accoucheur. Telle est la tâche du philosophe. C'est un créateur inefficace, mais un critique très efficace. Il doit analyser les forces qui s'exercent autour de lui, dans la science, dans la religion, dans l'art; il doit donner les directions, fixer les valeurs, les limites. Telle sera ma tâche. J'étudierai les âmes de mes contemporains, et j'aurai toute autorité pour leur dire : ni la science, ni la religion ne peuvent vous sauver; recourez à l'art, puissance des temps nouveaux, et à l'artiste, qui est Richard Wagner. « Le philosophe de l'avenir? écrit-il. Il faut qu'il soit le juge suprême d'une culture esthétique, le censeur de tous les écarts. »

Nietzsche alla passer les vacances de la Noël à Naumburg. Il y reçut un mot de Wagner qui lui demandait de s'arrêter à Bayreuth en retournant vers Bâle. Mais il était pressé de travail, un peu souffrant peut-être; et sans doute un secret instinct le prévenait que la solitude convenait mieux à la méditation des problèmes qu'il devait résoudre seul. Il s'excusa. D'ailleurs, il avait eu, depuis quelques semaines, plusieurs occasions de prouver son attachement. Il avait écrit un article (le seul de toute son œuvre), en réponse à un aliéniste qui avait entrepris de prouver que Wagner était fou. Il avait offert un don d'argent pour aider à la propagande : cette façon anonyme et lointaine d'agir était la seule qui lui convînt alors. A Bâle même, il essayait de fonder un *Verein* wagnérien. Aussi fut-il très surpris quand il sut que le maître était peu satisfait de son absence. Déjà, l'autre année, une invitation de même déclinée lui avait valu une légère semonce : « C'est Burckhardt qui vous retient à Bâle, » avait écrit madame Cosima Wagner. Nietzsche écrivit et répara les choses; mais l'impression pénible subsista.

Tout est apaisé, — répondit-il à l'ami qui l'avait prévenu — mais je ne peux pas oublier tout à fait. Wagner sait que je suis malade, absorbé, que j'ai besoin d'un peu de liberté... je serai désormais, que je le veuille ou que je ne le veuille pas, plus inquiet que par le passé...... Dieu sait combien de fois je l'ai blessé. A chaque fois, je m'étonne et je ne réussis jamais à me bien rendre compte du point où nous nous sommes froissés.

Cet ennui n'atteignit pas sa pensée. Nous pouvons la suivre jusqu'en ses nuances grâce aux notes publiées

dans le tome dixième des œuvres complètes. Elle est toute active et féconde : « Je suis l'aventurier de l'esprit, écrira-t-il plus tard; j'erre dans ma pensée, je vais à l'idée qui m'appelle..... » Jamais il n'erra si audacieusement que durant ces premières semaines de 1873.

Il achève d'écrire un sobre et bel essai, *Ueber Wahrheit und Lüge im aussermoralischen Sinne*, *Sur la vérité et le mensonge dans un sens extramoral.* (C'est pitié qu'il faille traduire ces expressions intraduisibles et nous les rendons mot à mot.) Nietzsche aima toujours les mots retentissants; il ne recule pas ici devant le mot mensonge, et s'exerce à un premier « renversement des valeurs ». Au vrai il oppose le faux, et le préfère. Il exalte les mondes imaginaires que les poètes ajoutent au monde réel : « Ose te tromper et rêver », disait Schiller; Frédéric Nietzsche répète ce conseil. Ce fut l'audace heureuse des Grecs : ils s'enivrèrent avec leurs histoires divines, leurs mythes héroïques, et cette ivresse porta leurs âmes aux grandes choses. Le loyal Athénien, persuadé que Pallas habitait sa cité, vivait dans un rêve. Plus clairvoyant, eût-il été plus fort, plus passionné, plus brave? La vérité est bonne à proportion des services qu'elle assure, et l'illusion est préférable si elle rend meilleur service. Pourquoi diviniser le vrai? C'est la tendance des modernes : *Pereat vita, fiat veritas!* disent-ils volontiers. Pourquoi ce fanatisme? La saine loi des hommes est inverse : *Pereat veritas, fiat vita!*

Frédéric Nietzsche écrit ces formules absolues, ne disons pas qu'il s'y arrête. Il écrit toujours, c'est ainsi

qu'il travaille et fait avancer sa recherche. N'oublions pas que ces pensées d'allures si fermes ne sont que des acheminements vers des pensées naissantes et peut-être contraires. Frédéric Nietzsche porte en lui deux instincts qui s'affrontent, l'un, celui du savant, et l'autre, de l'artiste, l'un qui s'attache au vrai, l'autre qui veut construire. Il hésite au moment de sacrifier l'un d'eux. L'instinct du vrai proteste en lui. Il n'abandonne pas ses formules : il les reprend, il essaye des définitions nouvelles, il indique les difficultés, les lacunes. Sa pensée est sans voiles, nous suivons ses recherches. Traduisons ici ce désordre expressif :

Le philosophe de la connaissance tragique. Il lie l'instinct déréglé du savoir, non par une métaphysique nouvelle. Il n'établit pas des croyances nouvelles. Il voit avec une émotion tragique que le terrain de la métaphysique se dérobe sous lui, et il sait que le tourbillon bariolé de la science ne pourra jamais le satisfaire. Il s'édifie une vie nouvelle : à l'art il restitue ses droits.

Le philosophe de la connaissance désespérée s'abandonne à la science aveugle : savoir à tout prix.

Que la métaphysique ne soit qu'une apparence anthropomorphique, pour le philosophe tragique, cela achève *l'image de l'être.* Il n'est pas *sceptique.* Ici il y a une idée à créer : car le scepticisme n'est pas le but. L'instinct de la connaissance poussée jusqu'à ses dernières limites se tourne contre soi-même pour se transformer en une *critique de la faculté de connaître.* La connaissance au service de la meilleure forme de vie. On doit même *vouloir l'illusion*, c'est là qu'est le tragique.

Quel est donc ce *philosophe de la connaissance désespérée* dont Nietzsche nous définit l'attitude en deux

lignes? Ne faut-il pas l'aimer déjà pour lui trouver un nom si beau? *Il y a une idée à créer*, écrit Nietzsche; quelle est donc cette idée? Il semble qu'en maints passages Nietzsche se plaise à contempler, dépouillé de ses voiles, cette réalité terrible dont l'aspect seul, dit la légende hindoue, donne la mort :

Comment, — écrit-il — ose-t-on parler d'une destinée de la terre? Dans le temps et dans l'espace infini il n'y a pas de buts : *ce qui est là est éternellement là*, quelles que soient les formes. Ce qui peut en résulter pour un monde métaphysique, on ne le voit pas.

Sans appui de cet ordre, l'humanité doit tenir ferme; terrible tâche pour l'artiste?

Les conséquences terribles du darwinisme que d'ailleurs je tiens pour vrai. Nous respectons certaines qualités que nous tenons pour éternelles, morales, artistiques, religieuses etc., etc.

L'esprit, production du cerveau, le considérer comme surnaturel! Diviniser, quelle folie!

Parler d'une fin inconsciente de l'humanité, pour moi c'est faux. L'humanité n'est pas un tout comme une fourmilière. Peut-être peut-on parler des fins inconscientes d'une fourmilière; mais de toutes les fourmilières de la terre!

Le devoir est de ne se point réfugier dans une métaphysique, mais de se sacrifier activement *à la culture naissante*! De là ma sévérité contre l'idéalisme nuageux.

En cet instant, Nietzsche a presque atteint ses dernières pensées, mais c'est au prix d'un labeur dont il souffre. Ses migraines, ses maux d'yeux, d'estomac, le reprennent. La plus douce lumière le blesse, il doit cesser de lire. Pourtant sa pensée ne s'arrête jamais. Il s'occupe à nouveau des philosophes de la Grèce tragique; il écoute ces voix qui viennent jusqu'à nous,

diminuées par les siècles, mais toujours fermes. Il entend le concert des réponses éternelles :

THALÈS. — Tout dérive d'un élément unique.
ANAXIMANDRE. — La fuite des choses est leur châtiment.
HÉRACLITE. — Une loi règle la fuite et l'institution des choses.
PARMÉNIDE. — La fuite et l'institution des choses est illusion. L'Un seul existe.
ANAXAGORE. — Toutes les qualités sont éternelles : il n'y a pas de devenir.
LES PYTHAGORICIENS. — Toutes les qualités sont des quantités.
EMPÉDOCLE. — Toutes les causes sont magiques.
DÉMOCRITE. — Toutes les causes sont mécaniques.
SOCRATE. — Rien n'est ferme que la pensée.

Frédéric Nietzsche est ému par ces voix qui s'opposent, par ces rythmes de pensée dont les heurts éternels accusent la nature. « Les vicissitudes des idées et des systèmes de l'homme m'affectent plus tragiquement que les vicissitudes de la vie réelle », disait Hölderlin. L'impression de Nietzsche est semblable. Il admire et envie ces primitifs qui découvrirent la nature et trouvèrent les premières réponses. Il écarte les prestiges de l'art; il se place devant la vie comme Œdipe devant le sphynx, et, sous ce titre même, *Œdipe*, il écrit un fragment dont nous entendrons peut-être le langage mystérieux.

ŒDIPE. — Je m'appelle le dernier philosophe, parce que je suis le dernier homme. Je parle seul, et j'entends ma voix qui résonne comme celle d'un mourant. Avec toi, chère voix, dont le souffle m'apporte les derniers souvenirs

de tout bonheur humain, avec toi laisse-moi causer une minute encore : tu tromperas ma solitude; tu me rendras l'illusion de la société et de l'amour, car mon cœur ne veut pas croire que l'amour soit mort; il ne peut supporter l'effroi de la plus solitaire solitude, et m'oblige à parler comme si j'étais deux. Est-ce toi que j'entends, ma voix? Tu murmures, et tu maudis? Pourtant ta malédiction devrait faire crever les entrailles du monde! Hélas, malgré tout il subsiste, plus éblouissant, plus froid que jamais; il me regarde avec ses étoiles sans pitié; il existe, aveugle et sourd comme auparavant; et rien ne meurt, que l'homme. Et cependant tu me parles encore, voix aimée! Je ne meurs pas seul dans cet univers, moi le dernier homme : la dernière plainte, ta plainte meurt avec moi. Malheur, malheur! plaignez-moi.... le dernier homme de malheur, Œdipe!

Il semble que Nietzsche, parvenu aux limites extrêmes de sa pensée, eut tout à coup besoin de repos. Il voulut causer avec des amis, se sentir entouré, diverti. Les vacances de Pâques 1873 lui procuraient quinze jours de liberté; il partit pour Bayreuth où il n'était pas attendu.

Ce soir, je pars, — écrit-il à mademoiselle de Meysenbug; — devinez où je vais? Vous l'avez deviné. Et, comble de bonheur, je rencontrerai le meilleur des amis, Rohde. Demain, à quatre heures et demie, je m'assois à la Dammalée[1] et me voilà pleinement heureux. Nous parlerons beaucoup de vous, beaucoup de Gersdorff. Il a copié mes conférences, dites-vous? Voilà qui est touchant et que je n'oublierai pas. Que de bons amis j'ai! C'est vraiment honteux.

J'espère bien rapporter de Bayreuth courage et gaieté,

1. C'était le nom de la maison que Wagner habitait avant que son habitation définitive, « Wahnfried », fût construite.

et m'y raffermir en tout ce qui est bon. J'ai rêvé cette nuit que je faisais relier à neuf, et fort soigneusement, mon *Gradus ad Parnassum*. Cette mixture de reliure et de symbolisme est compréhensible, d'ailleurs fort insipide. Mais c'est une vérité! Il faut, de temps en temps, nous faire relier à nouveau en fréquentant des hommes plus valeureux et plus forts que nous-mêmes; ou bien nous perdons quelques-unes de nos pages, puis d'autres, d'autres encore, jusqu'aux dernières déchéances. Et que notre vie doive être un *Gradus ad Parnassum*, cela aussi, c'est une vérité qu'il faut souvent se répéter. Mon avenir, auquel j'atteindrai si je me donne beaucoup de peine, si j'ai un peu de bonheur et beaucoup de temps, c'est de devenir un écrivain plus sobre, et d'abord et toujours plus de faire plus sobrement mon métier d'homme de lettres. Il me prend de temps à autre une répugnance enfantine pour le papier imprimé; je crois voir du papier souillé. Et je peux très bien me figurer telle époque où l'on préfère moins lire, écrire moins encore; mais beaucoup penser et plus encore agir. Car tout est aujourd'hui dans l'attente de cet homme *agissant* qui, condamnant en lui-même et en nous nos routines millénaires, vivra mieux, et nous donnera sa vie à imiter.

Frédéric Nietzsche partit pour Bayreuth.

***

Il y apprit une nouvelle imprévue. L'argent manquait; sur douze cent mille francs nécessaires, huit cent mille avaient été recueillis à grand'peine. L'entreprise était compromise et peut-être perdue. Tous se décourageaient. Le maître seul était confiant et calme. Depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme, il voulait posséder un théâtre. Il savait qu'une volonté constante prévaut sur les hasards, et quelques mois de crise ne

l'effrayaient pas après quarante années d'attente. Des capitalistes de Berlin, de Munich, de Vienne, de Londres, de Chicago lui faisaient des propositions. Richard Wagner leur opposait un refus invariable, voulant son théâtre à lui seul, et près de lui : « Il ne s'agit pas de la réussite d'une affaire, disait-il, mais de réveiller les forces cachées de l'âme allemande. » Tant de sérénité ne suffisait pas à raffermir les courages. Une panique sévissait à Bayreuth, et on n'osait plus espérer.

Frédéric Nietzsche regarda, écouta, observa, puis s'enfuit à Nüremberg. « Mon désespoir était profond, a-t-il écrit, il n'était rien qui ne me parût plein de crime.... » Il retrouvait le monde après dix mois de solitude, et le retrouvait plus lâche, plus misérable encore qu'il ne l'avait jamais jugé. Souffrance pire, il était mécontent de lui-même. Il se souvenait de ses dernières méditations : « Je m'appelle le dernier philosophe, parce que je suis le dernier homme.... » Et il s'interrogeait : était-il vraiment « le dernier philosophe », « le dernier homme »? ne s'était-il pas flatté en s'accordant ce rôle si dur, si beau? n'avait-il pas été lui-même ingrat, lâche et vil comme les autres hommes en abandonnant la lutte au moment décisif pour se renfermer dans sa solitude, ses rêves égoïstes? n'avait-il pas oublié son maître? Il s'accusa; le remords accrut son désespoir. « Je ne devais pas penser à moi, se reproche-t-il; Wagner seul est un héros; Wagner si grand dans le malheur, grand comme jadis à Triebschen.... C'est lui qu'il faut servir. Je dois désormais me vouer à l'aider. » Il avait eu l'intention de publier quel-

ques chapitres de son livre sur *Les Philosophes de la Grèce tragique.* Il se priva de cette joie et mit au tiroir, non sans serrement de cœur, son manuscrit presque achevé. Il voulait agir, crier, « cracher de la lave », injurier l'Allemagne et la brutaliser, puisque, brute imbécile, elle ne cédait enfin qu'à la brutalité : « Je reviens de Bayreuth dans un tel état de persistante mélancolie, écrit-il à Rohde, qu'il n'est de salut pour moi qu'en la sainte colère ».

Frédéric Nietzsche n'espérait aucune joie de la besogne qu'il allait entreprendre. Attaquer, c'est reconnaître, c'est condescendre et s'abaisser. Il eût préféré n'avoir nul contact avec la basse humanité. Mais voici Richard Wagner : faut-il tolérer qu'on le gêne et l'entrave? que les Allemands l'attristent comme ils ont attristé Gœthe, le brisent comme ils ont brisé Schiller? Demain d'autres génies naîtront; ne faut-il pas combattre dès aujourd'hui pour assurer leur liberté, la franchise de leurs vies? Nous ne pouvons pas ignorer les masses qui nous assiègent. C'est un destin amer, mais qu'on n'élude pas. C'est le destin des hommes les mieux nés, et surtout des meilleurs Allemands, héros qu'enfante et méconnaît une race insensible au beau. Frédéric Nietzsche avait retenu le mot de Gœthe sur Lessing : « Plaignez cet homme extraordinaire, plaignez-le d'avoir vécu à une époque si pitoyable qu'il dût agir sans cesse par des polémiques. » Il se l'appliquait à lui-même, mais la polémique lui semblait un devoir, pour lui comme en d'autres temps pour Lessing. Il se chercha un adversaire. L'illustre David Strauss repré-

sentait alors la philosophie officielle et pontifiait lourdement. Renonçant aux recherches critiques où sa maîtrise était réelle, il affectait, sur ses vieux jours, des attitudes de penseur et développait son *Credo* avec des fausses grâces imitées de Voltaire ou d'About.

Je me propose simplement, — écrivait-il dans *l'Ancienne et la Nouvelle foi* — de dire comment nous vivons, comment depuis de longues années nous nous dirigeons dans la vie. A côté de notre profession — car nous appartenons aux professions les plus diverses, nous ne sommes pas tous artistes ou savants, mais fonctionnaires aussi, ou soldats, artisans ou propriétaires, et — je l'ai dit, je le répète, — notre nombre n'est pas petit, nous sommes plusieurs milliers, non des pires, en tout pays — à côté de notre profession, dis-je, nous essayons, autant qu'il est possible, de tenir nos esprits ouverts aux plus hauts intérêts de l'humanité; nos cœurs sont exaltés par ces destinées nouvelles, inattendues autant que magnifiques, assignées par le sort à notre patrie jadis si éprouvée. Pour mieux comprendre ces choses, nous étudions l'histoire, dont une multitude d'ouvrages attrayants et populaires facilitent au premier venu l'accès. Et puis nous essayons d'étendre notre connaissance de la nature, aidés par des manuels qui sont à la portée de tous. Enfin nous trouvons dans les écrits de nos grands poètes, à l'audition des œuvres de nos grands musiciens, des stimulants pour notre esprit et notre sentiment, notre imagination et notre cœur; stimulants qui en vérité ne laissent rien à désirer. Ainsi nous vivons, nous marchons dans le bonheur.

Donc les philistins sont heureux. A grand'raison, pense Nietzsche : voici l'ère de leur puissance. Assurément l'espèce n'est pas nouvelle, l'Attique même eut ses fauteurs de « banausia ». Mais le philistin, jadis, vivait humilié. On le tolérait; on ne parlait pas de lui

et il ne parlait pas. Puis vinrent des temps plus indulgents ; on l'écouta, on flatta ses ridicules, il parut drôle. C'en fut assez pour qu'il devînt fat, fier de sa prudhommerie. Il triomphe aujourd'hui; on ne le contiendra plus. Il devient fanatique et fonde une religion : c'est la foi nouvelle dont Strauss est le prophète. Frédéric Nietzsche eut assurément approuvé la classification des âges que proposait vers cette même année Gustave Flaubert : *Paganisme*, *christianisme*, *muflisme*. Le philistin dicte ses goûts, impose ses manières. Une guerre éclate : il lit son journal, les dépêches l'intéressent et contribuent à son bonheur. De grands hommes ont souffert et nous ont laissé leurs œuvres : le philistin connaît ces œuvres, les apprécie, et son bien-être en est plus vif. Il apprécie d'ailleurs avec discernement. La Symphonie pastorale le ravit, mais il condamne le vacarme exagéré de la Symphonie avec chœurs. Richard Strauss le dit expressément : on n'abuse pas cet esprit clair.

Frédéric Nietzsche ne cherche pas davantage, il a trouvé l'homme qu'il veut détruire. Aux premiers jours de mai, il a toutes ses notes en main, son œuvre est prête. Les forces lui manquent soudain ; sa tête souffrante, ses yeux blessés par la lumière, trahissent son désir de travail ; le voici, en peu de jours, presque infirme, presque aveugle. Overbeck et Romundt l'aident de leur mieux. Mais ils travaillent l'un et l'autre, leur temps est mesuré par leurs devoirs professionnels. Un troisième ami vint prêter assistance au malade : le baron de Gersdorff, homme de loisir et de dévouement,

voyageait en Italie. Il avait été le camarade de Frédéric Nietzsche au collège de Pforta et, depuis ces jours déjà lointains, l'avait peu revu, mais son amitié était demeurée entière. Il accourut à Bâle. C'était un cadet de bonne famille. Ses frères aînés étant morts, l'un en 1866 à la campagne d'Autriche, l'autre en 1871 à la campagne de France, il avait dû sacrifier ses goûts, renoncer à la philosophie, et apprendre l'agronomie pour exploiter un domaine familial dans l'Allemagne du Nord. Seul de tous les amis de Nietzsche il n'était pas asservi au papier et aux livres : « C'est un beau type de gentilhomme réservé et digne quoique fort simple dans ses manières, écrit en français Overbeck, au fond le meilleur garçon que l'on puisse s'imaginer et dont le premier abord vous laisse l'impression d'un homme, sur lequel on peut se fier absolument. » Un ami de Romundt, Paul Rée, vient aussi aider ou distraire le malade, qui, soutenu par tant d'affections put résister à ses maux. Étendu dans une ombre constante, il dictait; le fidèle Gersdorff écrivait, et dès la fin de juin le manuscrit fut envoyé à l'éditeur.

Frédéric Nietzsche alla mieux quand il eut achevé son travail. Il sentait un grand besoin d'air vif et de solitude. Sa sœur, venue de Naumburg, l'emmena dans les montagnes des Grisons. Ses maux de tête s'atténuèrent, sa vue s'affermit un peu. Il se reposa pendant quelques semaines, corrigeant ses épreuves, jouissant de ses forces retrouvées, mais toujours hanté par ses colères et par ses aspirations.

Un jour, se promenant avec sa sœur aux environs

de Flimms, il aperçut un petit château dans un site retiré : La belle retraite, dit-il, le bel endroit pour installer notre couvent laïque! — Le petit château était à vendre. — Visitons-le, dit la jeune fille. Ils entrèrent. Tout les charma : le jardin, la terrasse d'où s'étendait la vue, la grande salle avec sa cheminée de pierre sculptée, les chambres, point nombreuses; mais pourquoi plus nombreuses? Celle-ci serait donnée à Richard Wagner, celle-là à Cosima Wagner; cette autre serait laissée aux amis de passage, mademoiselle de Meysenbug ou Jacob Burckhardt. Gersdorff, Deussen, Rohde, Overbeck, Romundt, résideraient constamment. Ici, déclarait Nietzsche, nous élèverons un promenoir couvert, une sorte de cloître. Ainsi, par tous les temps, nous pourrons marcher en causant. Car nous causerons beaucoup, nous lirons peu, nous écrirons à peine..... Il retrouvait son rêve familier l'association fraternelle des disciples et des maîtres. Mademoiselle Nietzsche était fort animée : Vous aurez besoin d'une femme pour tenir la maison, dit-elle, ce sera moi.... Elle s'enquit du prix de vente et écrivit au propriétaire, mais l'affaire ne s'arrangea pas. « J'avais paru trop jeune, écrit mademoiselle Nietzsche qui raconte l'anecdote, et le jardinier ne nous avait pas pris au sérieux. » Qu'en faut-il penser? Nous ne savons guère. Est-ce un bavardage de jeune fille auquel Frédéric Nietzsche s'est prêté un instant? est-ce au contraire une pensée grave? Il est probable. Son esprit, hospitalier aux chimères, sentait mal ce que la vie admet et ce qu'elle n'admet pas.

Il revint à Bâle; son pamphlet suscitait une longue

rumeur : « Je vous lis, je vous relis, écrivait Wagner, et je vous jure mes grands Dieux que je vous tiens pour le seul qui sache ce que je veux ! » — « Votre pamphlet est une action d'éclat, écrivait Hans de Bulow. Un Voltaire moderne doit écrire : écr..... l'inf..... L'esthétique internationale est pour nous autres un bien plus odieux adversaire que les bandits rouges ou noirs. » D'autres bons juges, hommes souvent âgés, approuvaient le jeune polémiste : Ewald (de Gottingue), Bruno Bauer, Karl Hildebrandt, *dieses letzten humanen Deutschen*, dit Nietzsche, *ce dernier des Allemands humains*, se déclara pour lui : « Ce petit livre, écrivait le critique, peut marquer un retour de l'esprit allemand vers le sérieux de la pensée et la passion intellectuelle ».

Mais ces voix amicales n'étaient guère nombreuses. « L'empire allemand, avait écrit Nietzsche, extirpe l'esprit allemand.... » Il avait blessé l'orgueil d'un peuple vainqueur. Il reçut en retour mainte insulte, mainte accusation de vilenie et de traîtrise. Il s'en réjouit. « J'entre dans la société avec un duel, dit-il ; Stendhal a donné ce conseil. » Tout Stendhalien qu'il fut (du moins il s'en flattait), Nietzsche ne laissait pas d'être accessible à la pitié. David Strauss étant mort peu de semaines après la publication du pamphlet, il s'imagina que son œuvre avait tué le vieillard, et se désola. Sa sœur, ses amis essayèrent en vain de le rassurer : il ne voulut pas renoncer à un remords d'ailleurs glorieux.

Animé par ce premier combat, il rêva un combat plus vaste. Avec une prodigieuse rapidité de concep-

tion, il prépara une série de brochures qu'il comptait publier sous le titre général : *Unzeitgemässe Betrachtungen — Considérations inactuelles. Richard Strauss* avait été le premier de ces écrits. Le second devait s'intituler *La Maladie historique*. Vingt autres devaient suivre. Ses camarades, toujours associés à ses rêves, concourraient, pensait-il, au travail.

Franz Overbeck venait de publier un petit livre intitulé *Le Christianisme de notre théologie moderne*. Il attaquait les docteurs allemands, penseurs trop modernistes, qui atténuent le christianisme et laissent tomber en oubli l'irrévocable et grave doctrine qui fut celle des premiers chrétiens. Nietzsche fit relier ensemble la *Christlichkeit* d'Overbeck et son *Richard Strauss*. Sur la page de garde il écrivit un sizain :

Ein Zwillingspaar von einem Haus,
Gieng muthig in die Welt hinaus,
Welt-Drachen zu zerreissen.
Zwi'r Väter-Werk! Ein Wunder war's!
Die Mutter doch des Zwillingspaars
Freundschaft ist sie geheissen;

« *Deux jumeaux, de même maison, — entrent joyeusement au monde — pour dévorer les dragons du monde. Deux pères, une œuvre! O miracle! La mère de ces deux jumeaux se nomme l'amitié.* » Frédéric Nietzsche espérait une suite de volumes pareils, inspirée par un seul esprit, rédigés par plusieurs mains : « Avec une centaine d'hommes élevés à l'encontre des idées modernes, rompus à l'héroïsme, écrivait-il alors, toute notre bruyante et tardive culture serait réduite à un

silence éternel... Cent hommes ont ainsi porté sur leurs épaules la civilisation de la Renaissance... » Double et vaine espérance : ses amis lui manquèrent et lui-même n'écrivit pas ses vingt brochures. Nous connaissons seulement leurs titres et quelques pages d'ébauches. Sur « L'État », « La Cité », « La Crise sociale », « La Culture militaire », sur « La Religion », qu'avait-il à nous dire? Modérons nos regrets; peu de choses peut-être, entendons peu de choses précises, distinctes de ses désirs et de ses plaintes.

Il s'occupait aussi d'un autre travail et annonçait à Gersdorff en termes mystérieux : « Qu'il te suffise de savoir qu'un danger terrible, imprévu, menace Bayreuth, et qu'on s'en remet à moi du soin de creuser la contre-mine... » En fait, Richard Wagner l'avait prié d'écrire un suprême appel aux Allemands, et il s'appliquait à le rédiger avec toute la gravité, toute la profondeur, toute la solennité dont il était capable. Il demandait à Erwin Rohde aide et conseils : « Puis-je compter que tu m'enverras bientôt, écrit-il, une feuille rédigée en style napoléonien? » Erwin Rohde, homme avisé, se récusa : « Il faudrait être poli, dit-il, quand il n'y a de vrai que l'insulte pour la canaille! » Frédéric Nietzsche ne s'embarrassait pas de politesse. A la fin d'octobre, les présidents des *Wagner-Vereine*, réunis à Bayreuth, convoquèrent Frédéric Nietzsche qui lut son manifeste :

APPEL[1] AUX ALLEMANDS.

Nous voulons qu'on nous entende, car nous parlons pour donner un avertissement; et celui qui avertit, quel qu'il soit, quoi qu'il dise, est toujours en droit de se faire entendre.... Nous élevons la voix parce que vous êtes en danger, et parce que, vous voyant si muets, si indifférents, si insensibles, nous craignons pour vous.... Nous vous parlons en toute sincérité de cœur, et nous ne cherchons et ne voulons notre intérêt que parce qu'il est aussi le vôtre : — le salut et l'honneur de l'esprit allemand, et du nom allemand....

Le manifeste se développait sur un même ton menaçant, un peu emphatique, et la lecture en était accueillie par un silence qui gênait. Aucun murmure n'approuvait, aucun regard n'encourageait Frédéric Nietzsche. Il se tut. Enfin quelques voix s'élevèrent : « C'est trop grave... ce n'est pas assez politique... il faudrait des changements, beaucoup de changements... » Certains opinèrent : « C'est un prêche de moine! » Nietzsche ne voulut pas discuter et retira son projet d'Appel. Richard Wagner l'avait soutenu seul, avec beaucoup d'énergie.

— Attendons, lui dit-il, dans un peu de temps, fort peu de temps, il faudra qu'on revienne à votre Appel. Ils en conviendront tous.

Nietzsche resta peu de jours à Bayreuth. — La situation, grave à Pâques, était alors désespérée. Le public, qui pendant quelques mois s'était moqué de la grande entreprise, l'oubliait. Une redoutable indifférence arrêtait les propagandistes, et il semblait chaque jour plus

1. *Mahnruf*, le mot est fort voisin de notre *sommation*.

difficile de réunir l'argent nécessaire. Tout projet d'emprunt commercial, de loterie, avait été écarté. Un appel écrit en hâte pour remplacer celui de Nietzsche fut répandu dans toute l'Allemagne; dix mille exemplaires furent tirés, un nombre infime vendu. Une lettre fut adressée aux directeurs de cent théâtres allemands : on sollicitait chacun d'eux de verser à la souscription de Bayreuth le bénéfice d'une soirée. Trois refusèrent, les autres ne répondirent pas.



Frédéric Nietzsche retourne à Bâle. Il achève, aidé par Gersdorff, de rédiger sa deuxième Inactuelle : *La Maladie historique*. Mais il écrit peu de lettres, peu de notes; il ne forme aucun projet nouveau; il échappe presque entièrement à nos recherches. Le double espoir de sa jeunesse : assister au triomphe de Richard Wagner, collaborer à ce triomphe, est ruiné. Son aide a été refusée. On lui a dit : votre texte est trop grave, trop solennel... Et il s'interroge : qu'est-ce à dire, l'art de Wagner n'est-il pas d'une gravité, d'une solennité suprêmes? Il est triste, humilié, blessé dans son amour-propre et dans ses rêves. Pendant ces dernières semaines de 1873, il vit terré dans sa chambre de Bâle.

Il va passer à Naumburg les fêtes du nouvel an. Là, seul avec les siens, il reprend quelque force. Il avait toujours aimé ce repos des anniversaires, si favorable au recueillement, et, jeune homme, ne laissait jamais passer la Saint-Sylvestre sans écrire une méditation

sur sa vie, ses souvenirs et ses vues d'avenir. Le 31 décembre 1873 il écrit à Erwin Rohde; le ton de sa lettre rappelle ces anciennes méditations :

Les « *Lettres d'un esthète hérétique* » de Karl Hillebrand m'ont fait un plaisir insensé, — écrit-il — quel réconfort! Lis, admire, c'est un des nôtres, il est de la société des espérants. Puisse-t-elle prospérer en cette année nouvelle, cette société, puissions-nous rester bons camarades! Ah, cher ami, on n'a pas le choix : il faut être de ceux qui espèrent ou de ceux qui désespèrent. Une fois pour toutes, je me suis décidé pour l'espoir.

Demeurons fidèles et secourables l'un à l'autre en cette année 1874, et jusqu'à la fin de nos jours!

Ton FRÉDÉRIC N.

Naumburg. Saint-Sylvestre 1873-74.

Dès les premiers jours de janvier, Frédéric Nietzsche se remet au travail. Depuis l'étrange mésaventure de Bayreuth (sans doute l'irritation d'un auteur dont l'aide est repoussée explique ces mouvements imprévus) il était harcelé par les inquiétudes et les doutes : il veut les éclaircir. En deux lignes, qui sont comme une introduction à ses pensées d'alors, il fait entrer l'art wagnérien dans l'histoire : « Tout ce qui est grand, écrit-il, est dangereux, et surtout dans sa nouveauté. On a l'impression d'un phénomène isolé qui se justifie par soi-même. » Puis, cette maxime posée, il aborde les questions définitives : « Quel homme est Wagner? Que signifie son art? »

Ce fut une catastrophe de féerie. L'Eschyle, le Pindare moderne s'évanouit; les beaux décors métaphysiques, religieux s'effondrèrent, et l'art de Wagner parut tel

qu'il est en réalité — un art, fleur tardive, magnifique et souvent maladive d'une humanité vieille de quinze siècles :

Demandons-nous bien, — écrivait Nietzsche dans ces notes que ses amis ne connurent pas, — demandons-nous bien quelle est la valeur de ce temps qui reconnaît en l'art de Wagner, son art? Il est radicalement anarchique, essoufflé, impie, avide, informe, incertain de ses fondements, prompt au désespoir, sans naïveté, conscient jusqu'à la moelle, sans noblesse, violent, lâche. L'art unit pêle-mêle en un bloc tout ce qui l'attire encore dans nos âmes d'Allemands modernes; caractères, connaissances, tout vient pêle-mêle. Une monstrueuse tentative pour s'affirmer et se dominer en un temps anti-artistique. C'est un poison contre un poison!

Au lieu du demi-dieu, l'histrion. Nietzsche désespéré reconnut qu'il avait fait erreur et s'était laissé prendre aux cabotinages d'un géant. Il avait aimé avec la naïveté, l'ardeur de sa jeunesse; on l'avait trompé. Il y avait de la jalousie dans sa colère, et un peu de cette haine qui n'est jamais loin de l'amour. Son cœur, sa pensée, dont il était si fier, il les avait donnés à un homme : cet homme s'était joué de ces présents sacrés.

Négligeons ces douleurs personnelles : d'autres, plus profondes encore, humiliaient Frédéric Nietzsche. Il était humilié parce qu'il avait trahi *la vérité*. Il avait voulu vivre pour elle; il s'apercevait qu'il avait vécu quatre années pour Wagner. Il avait osé répéter après Voltaire : « Il faut dire la vérité et s'immoler »; il s'apercevait qu'il l'avait négligée, qu'il l'avait fuie peut-être, pour se consoler avec les beautés d'un art. « Si tu

veux le repos, crois, avait-il écrit quelques années auparavant à sa jeune sœur; si tu veux la vérité, cherche... »; et le devoir qu'il avait indiqué à cette enfant, il ne l'avait pas observé. Il s'était laissé séduire par des images, des harmonies, par un prestige verbal; il s'était nourri de mensonges.

Faute plus grave encore, il avait consenti à cet abaissement. L'univers est mauvais, avait-il écrit dans *L'Origine de la Tragédie*, cruel comme un accord qui dissonne; et l'âme de l'homme, dissonnante comme l'univers, souffrante d'elle-même, se détacherait de la vie si elle n'inventait quelque illusion, quelque mythe qui la trompe mais l'apaise, et lui procure un refuge de beauté. En vérité, si l'on recule ainsi, si l'on se crée à soi-même des consolations, où ne se laissera-t-on mener? On écoute sa faiblesse : il n'est point de lâcheté qu'on n'autorise ainsi. On accepte l'illusion : c'est se livrer aux illusionnistes. Illusion noble? illusion vile? Qu'en savons-nous si nous sommes trompés, si nous demandons qu'on nous trompe? Un remords avilit les souvenirs de Frédéric Nietzsche et décourage ses pensées d'avenir.

La Maladie historique parut en février. C'est un pamphlet dirigé contre cette science, l'histoire, invention et orgueil des modernes; c'est une critique de cette faculté, récemment acquise par les hommes, de ranimer en eux les sentiments des siècles passés, au risque de diminuer l'intégrité de leurs instincts, de troubler leur droiture. Une brève indication donne l'esprit du livre :

L'homme de l'avenir : excentrique, énergique; chaleureux, infatigable, artiste, ennemi des livres.

Je voudrais chasser de mon état idéal les hommes soi-disant « cultivés », comme Platon les poètes : ce serait mon terrorisme.

Nietzsche affrontait ainsi les dix mille « messieurs professeurs » dont l'histoire est le gagne-pain et qui dirigent le public. Il fut puni par leur haine et leur silence. On ne parla pas de son livre. Ses amis essayèrent de lui amener des lecteurs. Overbeck écrit à son camarade d'étude, Treischke, l'écrivain politique, l'historiographe prussien : « Je suis sûr, lui dit-il, que tu discerneras dans ces Considérations de Nietzsche le plus profond, le plus sérieux, le plus instinctif dévouement à la grandeur Allemande... » Treischke refuse son assentiment; Overbeck écrit de nouveau : « C'est de Nietzsche, mon ami toujours souffrant, que je veux et dois surtout de parler... » Treischke répond avec humeur et la dispute devient aigre : « Votre Bâle, écrit-il, est un « boudoir » d'où l'on offense la culture Allemande! » — « Si tu nous voyais tous trois, Nietzsche, Romundt et moi, dit Overbeck, tu verrais trois fort bons compagnons. Notre différend m'apparaît comme un pénible symbole... C'est un si fréquent accident, un si malheureux trait de notre histoire Allemande qu'hommes politiques et hommes de culture se mésentendent. » — « Quel malheur pour toi, réplique Treischke, que tu aies rencontré ce Nietzsche, ce détraqué, qui nous parle tant de ses pensées inactuelles et qui est pourtant mordu jusqu'à la moelle par le plus actuel de tous les vices, la folie des grandeurs! »

Overbeck, Gersdorff et Rohde assistent désolés à l'insuccès de ce livre qu'ils admirent : « C'est encore un coup de tonnerre, écrit Rohde; il ne fera pas plus d'effet qu'un feu d'artifice dans une cave. Mais un jour on reconnaîtra, on admirera cette vaillance et cette précision avec laquelle il a mis le doigt sur notre pire plaie. Qu'il est fort, notre ami... » Et Overbeck : « La sensation d'isolement qu'éprouve notre ami va croissant de manière pénible. Toujours et toujours saper la branche de l'arbre sur laquelle on se tient, cela ne va pas sans conséquences graves. » Et Gersdorff : « Le meilleur pour notre ami serait qu'il imitât les pythagoriciens : cinq années sans lire ni écrire! Quand je serai libre, ce qui arrivera d'ici deux à trois ans, je retournerai sur mes terres; il pourra disposer de l'asile. »

Ces hommes dont la sollicitude est si touchante s'inquiètent sur le sort de leur ami : ils ne soupçonnent ni la cause vraie, ni l'intensité de sa détresse. Ils plaignent sa solitude, ils ne savent pas combien elle est profonde et qu'auprès d'eux-mêmes il est seul. Que lui importe l'insuccès d'un livre dont il est séparé par une révolution de pensée? « Mon livre, écrit-il à Rohde, je crois à peine l'avoir écrit... » Il a découvert son erreur et sa faute : voilà sa tristesse, voilà l'angoisse qu'il n'ose avouer.

« En ce moment, annonce-t-il à Gersdorff, beaucoup de choses fermentent en moi, beaucoup de choses extrêmes et osées. Je ne sais pas dans quelle mesure il m'est permis de les communiquer à mes meilleurs amis, mais en tout cas, je ne peux les écrire. » Un

soir pourtant, la passion l'entraîna. Il était seul avec Overbeck; la conversation vint à tomber sur *Lohengrin*, et Nietzsche déchira avec une fureur soudaine cette œuvre fausse et romantique. Overbeck, stupéfait, l'écoutait. Nietzsche se tut, et dès lors observa mieux cette dissimulation qui lui inspirait honte et dégoût de lui-même.

Cher, fidèle ami, — écrit-il à Gersdorff en avril 1874, — si seulement tu pouvais m'estimer beaucoup moins! Je suis presque sûr que tu perdras ces illusions que tu te fais sur mon compte et je voudrais être le premier à t'ouvrir les yeux en t'expliquant, en toute conscience, que de tes louanges *je ne mérite rien.* Si tu pouvais savoir combien je suis radicalement découragé, quelle mélancolie j'éprouve sur moi-même! Je ne sais si je serai jamais capable de produire. Désormais je ne veux plus chercher qu'un peu de liberté, un peu d'atmosphère réelle de la vie, et je m'arme, et je me révolte contre tous les esclavages, nombreux, indiciblement nombreux, qui m'enserraient... Parviendrai-je jamais? Doute sur doute. Le but est trop loin; et si je réussis jamais à l'atteindre, alors j'aurai consumé le meilleur de moi-même en longs efforts, en longs combats. Je serai libre et languissant comme un éphémère au crépuscule. Voilà ma vive crainte. C'est un malheur que d'être si conscient de ses luttes, si clairvoyant!....

Cette lettre est du 1er avril. Le 4 avril, il écrit à mademoiselle de Meysenbug une lettre toute mélancolique et pourtant moins désespérée :

Chère mademoiselle, — quel plaisir vous me faites, combien vous me touchez! C'est la première fois qu'on m'envoie des fleurs, mais je sais maintenant que ces couleurs innombrables et vivantes, toutes muettes qu'elles sont, nous parlent très bien. Ces annonciatrices du printemps

ont fleur dans ma chambre et j'ai pu jouir d'elles pendant plus d'une semaine. Dans nos vies si grises, si douloureuses, il est grand besoin que les fleurs nous viennent divulguer un mystère de la nature : elles nous empêchent d'oublier qu'il est toujours possible, qu'il doit toujours être possible de trouver, quelque part au monde, de la vie, de l'espoir, de la lumière, des couleurs. Combien souvent on perd cette foi! Et c'est un beau bonheur, quand les combattants se confirment mutuellement dans leur courage, et par l'envoi de symboles, fleurs ou livres, se rappellent leur foi commune.

Ma santé (excusez-moi d'en dire un mot) est satisfaisante depuis le nouvel an; n'était ma vue à ménager. Mais vous savez qu'il est tels états de souffrance physique qui sont parfois presque un bienfait, car ils font oublier ce qu'on souffre *ailleurs*. Ou plutôt : on se dit qu'il existe peut être des remèdes pour l'âme comme il en existe pour le corps. Voilà ma philosophie de la maladie : elle donne espoir pour les âmes. Et n'est-ce pas une œuvre d'art, espérer encore?

Souhaitez-moi la force d'écrire les onze « Inactuelles » dont la tâche me reste. Enfin j'aurai dit tout ce qui nous oppresse; et peut-être nous sentirons-nous, après cette confession générale, un tant soit peu libérés.

Mes vœux cordiaux vous accompagnent, chère mademoiselle et amie.

Frédéric Nietzsche travaille enfin. Son instinct le ramène vers le philosophe qui avait aidé ses premières années. Il veut consacrer à Schopenhauer sa troisième « Inactuelle ». Dix années auparavant, il menait à Leipzig une vie misérable : Schopenhauer l'avait sauvé. Sa gaieté étrange, son lyrisme, cette ironie avec laquelle il exprime les plus dures pensées, lui avaient rendu la force de vivre. Si Schopenhauer « te trouble, t'alourdit, écrivait-il alors à un camarade;

s'il n'a pas la force de t'élever et de te faire parvenir, à travers les plus vives douleurs de la vie extérieure, jusqu'à cet état d'esprit douloureux, mais heureux, qui nous saisit quand nous entendons une noble musique, jusqu'à cet état d'esprit dans lequel il semble que les enveloppes terrestres tombent autour de soi — alors je n'entends rien à cette philosophie. » Il retrouva ces impressions de sa jeunesse. Il se souvint que les plus fécondes crises de sa vie avaient été les plus douloureuses, et, se remettant à l'école de son vieux maître, reconquit sa vaillance. « Onze belles cantilènes me restent à chanter », écrit-il à Rohde, annonçant les travaux qui suivront celui-ci. Et son *Schopenhauer* est une cantilène, un hymne à la solitude, à la bravoure d'un penseur. Son âme était alors toute musicale. Il se reposait d'écrire en composant un hymne à l'amitié : « Je le chante pour vous tous », écrivait-il à Erwin Rohde.

Sa sœur vint le retrouver. Tous deux quittèrent Bâle et s'installèrent ensemble à la campagne, près des chutes du Rhin. Frédéric Nietzsche était redevenu gai comme en ses jours les plus enfantins, un peu, sans doute, pour amuser cette jeune fille si tendrement venue vers lui — *aliis lætus, sibi sapiens*, selon la maxime qu'on trouve écrite dans ses notes d'alors — mais aussi parce qu'il était réellement heureux, malgré sa douleur ; heureux d'être lui-même, libre et pur devant la vie : « Ma sœur est avec moi, écrit-il à Gersdorff ; nous formons chaque jour les projets les plus beaux pour notre vie d'avenir, idyllique, laborieuse, simple...

Tout va bien ; j'ai renfoncé toute faiblesse, toute mélancolie, bien loin et bien profondément sous moi. »

Il se promenait avec sa sœur, causait, riait, rêvait et lisait. Que lisait-il? Schopenhauer, sans doute; puis Montaigne, dans cette petite édition élégante, devenue un souvenir triste : jadis, à Triebschen, Cosima Wagner l'avait donnée en remerciement des poupées qu'il apportait aux petites filles. « Parce que cet homme a écrit, disait-il, le plaisir de vivre sur terre est plus vif. Depuis que j'ai lié commerce avec son esprit libre et fort entre tous, j'aime à dire ce qu'il disait lui-même de Plutarque : « Je ne le puis si peu raccointer que je n'en tire cuisse ou aile ». Si le devoir m'en était imposé, c'est en sa compagnie que je tenterais de vivre sur terre comme chez moi. » Schopenhauer et Montaigne : auprès de ces deux ironistes, l'un qui avoue son désespoir et l'autre qui le masque, Nietzsche choisit de s'exercer à vivre. Mais il lit en même temps avec un goût extrême l'œuvre d'un penseur plus tendre, moins défavorable à ses aspirations : c'est le confiant Emerson, prophète jeune d'une terre jeune, et qui, en la moindre de ses phrases, exprime avec tant de bonheur l'émotion pure qui éclaire la dix-huitième année des hommes, et passe avec elle. Frédéric Nietzsche avait lu Emerson à Pforta; il le retrouve au printemps de 1874 et le recommande à ses amis.

Le monde est jeune, — écrit Emerson, à la fin de ses *Representative men* —. Les grands hommes d'autrefois nous appellent affectueusement. Nous aussi devons écrire des Bibles, pour unir à nouveau les cieux et le monde terrestre.

Le secret du Génie est de ne tolérer autour de lui l'existence d'aucune fiction ; de réaliser tout ce que nous savons ; d'exiger toujours — dans les raffinements de la vie moderne, dans les arts, dans les sciences, dans les livres, dans les hommes — la bonne foi, la réalité, et un but ; et d'abord et enfin, et surtout, et toujours, d'honorer chaque vérité en la vivant...

Nietzsche avait besoin du réconfort de telles paroles, et les aimait.

*
* *

Frédéric Nietzsche acheva au commencement de juin le manuscrit de son *Schopenhauer comme éducateur*. Il était intellectuellement presque guéri, mais il éprouvait d'autres souffrances. Madame Förster-Nietzsche raconte que son frère ayant un jour exprimé son dégoût des romans et de leur monotone amour, quelqu'un lui demanda quel autre sentiment aurait la force de passionner. « L'amitié, répondit-il avec vivacité. Elle détermine absolument les mêmes crises que l'amour, mais dans une atmosphère plus pure. D'abord une attraction réciproque déterminée par des convictions communes ; l'admiration, la glorification mutuelles ; puis, d'une part, la méfiance, et, d'autre part, des doutes sur l'excellence de l'ami et de ses idées ; la certitude qu'une rupture est inévitable et que pourtant elle sera douloureuse... Dans l'amitié, il y a toutes ces souffrances, et d'autres encore, impossibles à dire. » Nietzsche les connut toutes à partir de juin 1874.

Il aimait Wagner : jamais il n'avait cessé de

l'aimer. Son erreur intellectuelle, il avait pu s'en corriger. Richard Wagner n'était pas un philosophe, un éducateur de l'Europe, soit; il n'en était pas moins un merveilleux artiste, source de toute beauté, source de tout bonheur, et il le désirait toujours, comme on désire une femme parce qu'elle donne la joie. Toute idée de rupture lui était insupportable, et il n'avouait à personne ses pensées.

La situation était gênante et fausse. En janvier, au plus dur de sa crise, il dut écrire à Wagner pour le féliciter d'une nouvelle bien extraordinaire, bien imprévue : le roi de Bavière, le pauvre fou, intervenant soudain, sauvait l'entreprise de Bayreuth; il promettait l'argent nécessaire. En même temps, Nietzsche envoya sa brochure sur *La Maladie historique*. Or, le maître n'y était pas une seule fois nommé. On fut un peu choqué à Bayreuth, et madame Cosima Wagner se chargea d'infliger un délicat rappel à l'ordre :

C'est la part qu'il vous a été donné de prendre aux souffrances du génie, — écrivit-elle — qui vous a rendu capable de prononcer sur notre culture un jugement d'ensemble, et c'est d'elle que vos travaux empruntent cette merveilleuse chaleur qui, j'en suis convaincue, continuera d'agir longtemps encore après que nos étoiles de pétrole et de gaz seront éteintes. Peut être n'auriez-vous pas pénétré d'un regard si sûr le bariolage de l'Apparence, si vous n'aviez été si profondément mêlé à nos vies. De cette même source a jailli en vous l'ironie et l'humour — et cet arrière-fonds de souffrances partagées leur donne une tout autre puissance que si elles étaient simplement un jeu de l'intelligence.

Hélas! disait Nietzsche à sa sœur, vois comme on m'estime à Bayreuth. Au 22 mai, jour anniversaire de la naissance de Wagner, Nietzsche lui adressa un mot d'hommage; Wagner lui répondit aussitôt, l'invitant à venir passer quelques jours dans « sa chambre ». Nietzsche, donnant une raison quelconque, déclina l'invitation. Quelques jours plus tard, il écrivit à Wagner — ses lettres ont été perdues ou détruites. Il reçut la réponse suivante :

Cher ami,

Pourquoi ne venez-vous pas nous voir!

Ne soyez pas si solitaire! Ou bien je ne pourrais rien pour vous.

Votre chambre est prête.

Tout juste après avoir reçu votre dernière lettre.

Une autre fois je vous en dirai plus!

De cœur votre

R. W.

Wahnfried, 9 juin 1874.

Il est probable que Wagner aima Nietzsche autant qu'il était capable d'aimer. Entouré d'adulateurs et de disciples trop dociles, il distinguait entre tous ce jeune homme ardent, avide de se donner, avide d'être libre. Il s'impatientait souvent, et pardonnait vite. Il devinait, sans comprendre exactement, que des crises tragiques secouaient cette vie troublée; alors il écrivait avec bonté. Mais Nietzsche n'en souffrait que davantage : il sentait plus vivement le prix de ce qu'il allait perdre. Le courage lui manqua, et, pour la deuxième fois, il refusa l'invitation du maître. Alors ce fut à Bayreuth une irritation dont l'écho lui parvint.

J'apprends, — écrivit-il à un ami — que de nouveau on s'inquiète de moi là-bas, et qu'on me trouve invivable, et d'une humeur de chien galeux. En vérité, je n'y puis rien, s'il est certaines personnes que j'aime mieux voir de loin que de près...

Le fidèle Gersdorff, fidèle partout, au maître comme au disciple, écrivit à Nietzsche, le pria, le pressa de venir; Nietzsche n'accepta pas cette insistance et se cabra.

D'où t'est venue, cher ami, cette étrange idée de vouloir me contraindre par une menace à passer quelques jours à Bayreuth cet été?... Nous savons *tous les deux* que Wagner est naturellement enclin à la *méfiance*, mais je ne crois pas qu'il soit bon d'attiser encore cette méfiance; et enfin — pense donc que j'ai des devoirs envers moi-même, et qu'ils sont très difficiles à remplir avec une santé aussi ébranlée que la mienne. Vraiment, personne n'a le droit de me contraindre à quoi que ce soit...

Ces révoltes n'étaient que d'un instant; Nietzsche n'avait pas la force de rompre. De tout son être, il voulait conserver l'amitié de Wagner. S'il avait refusé d'aller à Bayreuth, ce n'avait pas été sans donner des excuses; il avait demandé du temps, prétexté des travaux pressés; il avait ménagé l'avenir. Et vers la fin de juillet, recevant une nouvelle invitation, las enfin de se défendre, il partit. Mais une idée singulière lui était venue. Voulait-il simplement affirmer son indépendance? ou voulait-il *corriger* Wagner? Peut-être, il conçut, semble-t-il, ce rêve inoui : influencer son maître, le rendre pur, l'élever à la hauteur des dévoue-

ments qu'il avait inspirés. Il prit une partition de Brahms, qu'il admirait, et que Wagner poursuivait d'une jalousie parfois comique, la glissa dans sa malle, et, dès le premier soir, l'exposa bien en vue sur le piano. Elle était reliée du plus beau rouge. Wagner l'aperçut, et, sans doute, comprit : il eut l'esprit de ne rien dire. Mais le lendemain Nietzsche recommença la manœuvre. Alors le grand homme éclata; il cria, tempêta, écuma, puis sortit, battant les portes. Il rencontra la sœur de Nietzsche, venue en même temps que son frère, et, soudain se moquant de lui-même, conta gaiement l'anecdote :

— Votre frère l'avait encore fourrée sur le piano, cette partition rouge, et la première chose que je vois en entrant dans la pièce, c'est elle! Alors je suis entré en fureur, comme un taureau devant un drap rouge. Nietzsche, je le savais bien, voulait me faire entendre que cet homme, lui aussi, avait fait de belle musique; — j'ai éclaté, ce qui s'appelle éclater!

Et Wagner riait bruyamment. Mademoiselle Nietzsche, éperdue, s'en fut trouver son frère :

— Frédéric, qu'as-tu fait? que s'est-il passé?

— Ah, Lisbeth! Wagner n'a pas été grand...

Wagner avait ri, il était apaisé. Le soir même, il se réconcilia avec l'enfant terrible. Mais Nietzsche, tout en serrant la main du maître, ne se fit pas illusion : le gouffre entre eux était plus profond, la séparation définitive plus menaçante.

Il quitta Bayreuth. Sa santé, passable au mois d'août, fut douloureuse en septembre; bien ou mal portant, il

travailla, corrigea les épreuves de son *Schopenhauer*, qu'en octobre il publia.

Vous connaîtrez assez par mon livre, — écrivit-il à mademoiselle de Meysenbug — les épreuves de mon année, épreuves en réalité plus cruelles et plus graves encore que vous ne pourrez deviner en me lisant. *In summa*, pourtant, cela va, ma vie est sevrée de soleil, mais *j'avance*, et c'est assurément un grand bonheur, que d'avancer dans son devoir... En ce moment je veux m'éclaircir sur le système de forces antagonistes sur lequel repose notre « monde moderne ». Heureusement je n'ai nulle ambition politique ni sociale. Aucun danger ne me menace, rien ne m'incline, rien ne m'oblige aux transactions, aux égards. Bref, j'ai le champ libre, et je saurai un jour dans quelle mesure nos contemporains, si fiers de leur liberté de pensée, tolèrent des pensées libres... Quelle sera mon ardeur, quand enfin j'aurai rejeté tout ce qui se mêle en moi de négatif et d'insoumis! Et cependant j'ose espérer que dans cinq ans environ ce but magnifique sera près d'être atteint!

C'est un espoir bien chargé d'ombres. Frédéric Nietzsche, avide de possession, pressé d'agir, doit envisager cinq années d'attente, de travail aride, de critique. « Trente ans, inscrit-il sur un cahier de notes. La vie devient une affaire difficile. Je ne vois aucun motif d'être gai; mais il doit toujours y avoir un motif d'être gai. »

Il rentra à Bâle et recommença son cours. Cette besogne, qui lui avait toujours pesé, devint encore plus lourde : on le chargea de faire à de tout jeunes gens une classe de grec. Il avait conscience de la haute valeur de son temps, et savait que chaque heure donnée à l'Université s'ajoutait au délai déjà si long des cinq

années. Il souffrait de chacune d'elles comme d'un remords, comme d'un manquement à son devoir d'homme de lettres.

J'ai devant moi pour cinquante années de beau travail, — écrivait-il à sa mère en automne — et il faut que je marque le pas sous le joug, et c'est à peine si je puis jeter un regard à droite et à gauche. Hélas! (Soupir). L'hiver est vite venu, bien vite et bien dur. Il fera probablement froid à Noël. Est-ce que je vous gênerais, si j'allais vous voir? Je me réjouis tant à cette pensée d'être une fois encore avec vous, débarrassé pendant dix jours de ce maudit travail d'Université. Préparez-moi donc pour Noël un petit coin à la campagne, où je puisse achever ma vie en paix et écrire de beaux livres. Hélas! (Soupir).

Dans ces moments d'accablement il était toujours repris par les souvenirs de Wagner et de l'existence presque sereine qu'il avait goûtée dans son intimité. La gloire du maître, un instant diminuée, allait croissant; le public s'inclinait devant le succès, et Nietzsche, qui avait lutté aux heures pénibles, devait s'écarter à l'heure du triomphe. L'idée que l'art de Wagner était à sa portée, offrant toujours le miracle de ses « quinze mondes enchantés »; l'idée que Wagner lui-même était là, s'offrant aussi, toujours génial, abondant, riant, tendre, sublime, caressant, et comme un dieu créant la vie autour de lui; l'idée qu'il avait possédé tant de beauté, qu'avec un peu de lâcheté, il la pouvait posséder encore, et que jamais, jamais plus il ne la posséderait; — c'était pour Nietzsche une continuelle douleur. Enfin, cédant à un besoin d'épanchement, il écrivit à l'unique consolateur, à Wagner. Comme

toutes ses autres lettres celle-ci est perdue, ou détruite; mais le ton de celle que nous venons de citer, le ton de la réponse de Wagner, aident à imaginer quelle en fut l'éloquence. Wagner répondit :

Cher ami!

Votre lettre nous a de nouveau bien inquiétés sur votre compte. Tout à l'heure, ma femme vous écrira plus longuement que moi. Mais j'ai tout juste un quart d'heure de congé et je veux — pour votre plus grand ennui, c'est possible — le consacrer à vous mettre un peu au courant de ce que nous disons de vous ici. Il me semble, entre autres choses, que je n'ai jamais eu dans ma vie la société intellectuelle que vous trouvez à Bâle pour le plaisir de vos soirées; pourtant, si vous êtes tous hypocondriaques, ce n'est pas un grand bien, je l'avoue. Ce sont les femmes qui vous manquent, semble-t-il, à vous autres jeunes gens d'aujourd'hui. Il y a une difficulté, je le sais bien : comme le disait mon ami Sulzer, « où prendre les femmes sans les voler »? D'ailleurs, on pourrait voler au besoin. Je veux dire que vous devriez vous marier, ou composer un opéra; l'un vous serait aussi bon ou aussi mauvais que l'autre. Cependant, je tiens le mariage pour meilleur.

En attendant, je pourrais vous recommander un palliatif, mais vous mettez toujours en avant votre régime, de sorte qu'on ne peut rien vous dire. Par exemple : nous organisons notre maison ici de façon que nous y avons pour vous une place telle que jamais on ne m'en a offerte dans les moments les plus difficiles de ma vie ; vous devriez venir y passer toutes les vacances de l'été; — mais, très prudemment, vous nous avez annoncé, au début de l'hiver, que vous aviez résolu de passer vos vacances d'été sur une bien haute et bien solitaire montagne de Suisse! Cela n'a-t-il pas l'air d'une soigneuse défense contre une invitation possible ? Nous pouvons vous être bons à quelque chose : pourquoi méprisez-vous ce qui vous est offert de si bon

cœur? Gersdorff et toute la société de Bâle se plairait ici : on y voit mille choses; je passe en revue tous mes chanteurs des *Nibelungen*; le décorateur décore, le machiniste machine; et puis nous aussi sommes là, en chair et en os.

Mais on connaît les étrangetés de l'ami Nietzsche!

Aussi ne parlerai-je plus de vous, car cela ne sert à rien!

Ah! mon Dieu! épousez une femme riche! Pourquoi faut-il que justement Gersdorff soit du sexe masculin! Épousez, et puis voyagez, et enrichissez-vous de toutes ces magnifiques impressions que vous désirez tant! et puis..., vous composerez un opéra qui, à coup sûr, sera terriblement difficile à exécuter. Quel Satan a fait de vous un pédagogue!

. . . .

Maintenant, pour finir : l'année prochaine, en été, répétitions complètes (peut-être avec orchestre) à Bayreuth. En 1876, les représentations. Pas moyen plus tôt.

Je me baigne journellement; je ne pouvais plus supporter mon ventre. Vous aussi, baignez-vous! Vous aussi, mangez de la viande!

A vous de tout cœur.

Votre dévoué,

R. W.

Wagner avait prévu que sa lettre serait inutile. Il n'avait pas prévu qu'elle serait nuisible. Nietzsche se repentit de s'être attiré des offres si tendres, et qu'il ne pouvait accepter. En écrivant, il avait été faible; il eut honte. Enfin, l'annonce et l'approche des répétitions de Bayreuth le bouleversait. Irait-il? n'irait-il pas? s'il n'y allait pas, comment s'excuser? pourrait-il cacher encore sa pensée? devrait-il dès lors tout avouer? Il avait commencé une quatrième « Inactuelle », *Nous autres philologues*; il l'abandonne, alléguant, pour expliquer cet abandon, sa fatigue et la lourdeur de sa

besogne universitaire. Quand il parle ainsi, Nietzsche se trompe ou nous trompe. Voici la Noël : il va passer dix jours à Naumburg auprès de sa mère. Il est libre et pourrait travailler. Mais au lieu d'écrire il compose, et transcrit pour quatre mains son Hymne à l'amitié. Il occupe la Saint-Sylvestre en relisant ses compositions de jeunesse; cet examen l'intéresse. « J'ai toujours admiré, écrit-il à mademoiselle de Meysenbug, comme se manifeste dans la musique l'invariabilité du caractère. Ce qu'un enfant exprime musicalement est d'une manière si claire le langage de sa nature la plus essentielle que l'homme ensuite n'y désire rien reprendre. »

Cette débauche musicale est un signe de disposition mauvaise, de faiblesse et de crainte devant ses pensées. Deux lettres, l'une de Gersdorff, l'autre de Cosima Wagner, viennent troubler sa commémoration solitaire. L'ami et l'amie lui parlent de Bayreuth. Ce rappel le désespère : « Hier, écrit il à mademoiselle de Meysenbug, au premier jour de l'année, j'ai vu l'avenir avec un tremblement réel. Il est terrible et dangereux de vivre — j'envierais celui qui viendrait à mourir d'une manière honnête. Au reste je suis résolu à vivre vieux : j'ai mon travail. Mais ce n'est pas la satisfaction de vivre qui m'aidera à devenir vieux. Vous comprenez cette résolution. »

Pendant janvier et février 1875, Nietzsche ne travaille pas. Il se laisse déprimer : « A de très rares instants, écrit-il, toutes les deux semaines dix minutes, je compose un Hymne à la solitude. Je la montrerai dans

toute son effroyable beauté. » En mars, Gersdorff vint séjourner à Bâle. Nietzsche, encouragé par sa venue, lui dicta quelques notes. Il semblait un peu tiré de sa tristesse; il y fut replongé par une peine nouvelle.

Il avait pris l'habitude, fort douce et conforme à ses goûts, de mener une vie commune avec ses deux collègues Overbeck et Romundt, qui formaient cette « société intellectuelle » dont Wagner parlait avec tant d'estime. Or, en février 1875, Romundt annonça à Overbeck et à Nietzsche qu'il devait les quitter pour entrer dans les ordres. Nietzsche eut un mouvement de stupeur et d'indignation : depuis plusieurs mois il vivait avec cet homme, il l'appelait son ami. Pourtant il n'avait pas soupçonné cette vocation secrète, tout à coup déclarée. Romundt s'était caché de lui. Subjugué par la foi religieuse, il avait manqué à la simple bonne foi et à ces devoirs d'amitié dont Nietzsche se faisait un idéal exalté.

La trahison de Romundt lui rappela une autre trahison et lui fit mieux comprendre la nouvelle qu'on murmurait entre wagnériens : le maître allait composer un mystère chrétien — un *Parsifal*. Rien n'était si déplaisant à Frédéric Nietzsche qu'un retour au christianisme; rien ne lui semblait si faible, si lâche qu'un tel renoncement devant les problèmes de la vie. Il avait connu, quelques années auparavant, et il avait aimé, les projets différents dont Wagner entretenait ses intimes : il parlait de Luther, du grand Frédéric; il voulait glorifier un héros allemand et recommencer l'heureux essai des *Maîtres chanteurs*.

Pourquoi avait-il abandonné ses projets? Pourquoi préférait-il à Luther, Parsifal? à la vie rude et chantante de la Renaissance germanique, la religiosité du Graal? Frédéric Nietzsche comprit alors, il mesura, les périls du pessimisme qui accoutume aux plaintes, qui affaiblit les âmes et les prédispose aux consolations mystiques. Il se reprocha d'avoir enseigné à Romundt une doctrine trop cruelle pour son courage et d'avoir ainsi causé sa défaillance.

Ah, notre atmosphère protestante, bonne et pure! — écrit-il à Rohde —. Je n'ai jamais senti si fort combien je suis plein de l'esprit de Luther. Et le malheureux tourne le dos à tant de génies libérateurs! Je me demande s'il est dans son bon sens et s'il ne faudrait pas le traiter par l'eau froide et les douches : tant il m'est incompréhensible qu'un tel spectre se lève près de moi et s'empare d'un homme depuis huit ans mon camarade. Et pour comble, c'est sur moi que pèse la responsabilité de cette conversion abaissante. Dieu le sait, aucune pensée égoïste ne me pousse à parler ainsi. Mais moi aussi je crois représenter une chose sacrée, et j'aurais profondément honte si je méritais le reproche d'avoir le moindre rapport avec ce catholicisme que je hais à fond.

Il voulut ramener, convaincre son ami; maïs aucune discussion n'était possible. Romundt ne répondait pas et maintenait sa résolution. Il partit à la date fixée. Nietzsche écrivit à Gersdorff et lui raconta ce départ :

Ce fut horriblement triste : Romundt savait, répétait sans cesse que, dès lors, tout le bonheur, le meilleur de sa vie, il l'avait vécu. Il pleurait beaucoup et nous demandait pardon. Il ne pouvait cacher sa tristesse. Au dernier moment,

je fus saisi d'une véritable terreur; les employés fermaient les portières des wagons, et Romundt, pour nous parler encore, voulut baisser la vitre; mais celle-ci résistait; lui redoublait d'efforts, et, tandis qu'il se tourmentait ainsi pour se faire entendre de nous sans succès, le train partit lentement et nous fûmes réduits à nous faire des signes. L'épouvantable symbolisme de toute la scène m'a rudement ébranlé, et Overbeck autant que moi (il me l'a plus tard avoué) : c'était à peine supportable; je suis resté couché le jour suivant, avec un mal de tête qui a duré trente heures et de nombreux vomissements de bile.

Ce jour de maladie fut le premier d'une très longue crise. Nietzsche dut quitter Bâle et se reposer dans la solitude des montagnes et des bois. « J'erre toujours seul, écrit-il, tirant au clair beaucoup de pensées... » Quelles étaient ces pensées? Nous pouvons le pressentir : « Envoie-moi un mot consolant, écrit-il à Rohde; que ton amitié m'aide à mieux supporter cette horrible histoire. C'est dans mon sentiment de l'amitié que je suis blessé. Je hais plus que jamais cette insincère et cafarde manière d'être de beaucoup d'amitiés, et il va falloir que je sois plus circonspect à l'avenir. »

Mademoiselle Nietzsche, qui avait passé le mois de mars à Bayreuth auprès des Wagner, vint retrouver son frère, qui l'effraya. Il semblait obsédé par le souvenir de Romundt. « Entre amis, vivant sous le même toit, disait-il constamment, une telle mésaventure! Cela est épouvantable. » En réalité, il pensait à l'autre ami, Richard Wagner, au maître qu'il perdait. « Quel péril j'ai couru, se disait-il; j'admirais, j'étais heureux, je me livrais, je suivais une illusion; mais toutes les illusions sont liées et complices, le

wagnérisme confine au christianisme... » Sans se lasser jamais, il écoutait les récits de sa sœur, qui disait les merveilles de Bayreuth, l'activité, l'enthousiasme, la joie de tous. Un jour, se promenant avec lui dans un jardin public, elle contait pour la dixième fois ces mêmes choses; elle s'aperçut que son frère l'écoutait avec une émotion étrange. Elle l'interrogea, le pressa de questions, et le secret qu'il gardait depuis un an lui échappa en une longue, éloquente plainte. Il se tut soudain : il avait remarqué qu'un promeneur le suivait et l'épiait. Il entraîna précipitamment sa sœur, terrifié par l'idée que ses paroles seraient répétées à Bayreuth. — Quelques jours plus tard, ayant reconnu ce promeneur trop curieux, il put apprendre son nom : c'était Ivan Tourguénieff.

Juillet 1875, époque fixée pour les répétitions de la Tétralogie, approchait, et ces répétitions étaient l'unique préoccupation des amis de Nietzsche, l'unique sujet de leurs lettres, de leurs entretiens. Il continuait à dissimuler et n'osait pas trancher la question qui devenait pressante : irait-il à ces répétitions, n'irait-il pas? Son énervement croissait chaque jour, déterminant les troubles ordinaires : maux de tête, insomnies, vomissements, crampes d'estomac; enfin sa santé put lui servir d'excuses : « Puisque tu vas à Bayreuth, écrit-il à Gersdorff, préviens qu'on ne me verra pas; Wagner sera très courroucé, je ne le suis pas moins... » — Dès les premiers jours de juillet, tandis que ses amis se hâtaient vers Bayreuth, il alla, l'Université de Bâle fermant ses portes, se retirer dans la petite sta-

tion thérapeutique que son médecin lui avait recommandée, Steinabad, site perdu dans un vallon de la Forêt Noire.

Frédéric Nietzsche avait la faculté de s'élever par instants au-dessus de ses douleurs et de ses joies. Il savait jouir du spectacle de ses crises comme des voix entremêlées d'une symphonie. Il cessait alors de souffrir, et contemplait avec une sorte de ravissement mystique le développement tragique de son existence. Telle fut sa vie pendant les quelques semaines de sa cure de Steinabad. Elle ne lui apportait pourtant aucun motif de bonheur. Son mal résistait aux remèdes, et les médecins lui laissaient deviner, à l'origine de toutes ses crises, une cause identique, insaisissable et mystérieuse. Il n'ignorait pas quel mal avait brisé son père à trente-six ans. Il comprenait à mi-mot et sentait la menace; mais il faisait rentrer cette menace même dans le spectacle de sa vie, et la considérait bravement.

Steinabad est proche de Bayreuth; Nietzsche fut repris par la tentation : irait-il, n'irait-il pas ? Et cette indécision suffit à le briser. Vers la fin de juillet une crise terrible, qui le retint deux jours au lit, termina ses doutes. Le premier août il écrivait à Rohde : « Aujourd'hui, cher ami, si je ne me trompe, vous vous rencontrez tous à Bayreuth, et je vous manque, et manque parmi vous ! En vain j'ai obstinément cru pouvoir tout à coup surgir parmi vous et jouir de mes amis! En vain : aujourd'hui, ma cure étant à demi faite, je le dis avec certitude... »

La crise s'atténua; il put se lever et marcher dans les bois. Il avait apporté un *Don Quichotte* : il lut ce livre « amer entre tous », dérision de tout effort noble. Pourtant il garda son courage. Il se rappela sans douleur trop vive son passé plein de joies; il envisagea sans effroi le menaçant avenir; il pensa à ce grand ouvrage sur l'Hellénisme, rêve ancien qu'il n'abandonnait pas; il pensa à la suite interrompue des *Considérations inactuelles*; et surtout il se plut à concevoir le « beau livre » qu'il écrirait quand il serait sûr de lui. A cette œuvre, pensait-il, je dois tout sacrifier. Depuis quelques années, j'ai beaucoup, j'ai trop écrit; je me suis souvent trompé. Maintenant je dois me taire et consacrer au travail plusieurs années; sept, huit années. Vivrai-je si longtemps? Dans huit ans j'aurai quarante ans. Mon père est mort quatre ans plus tôt. N'importe, je dois accepter le risque et le péril. Le temps du silence est revenu pour moi. J'ai beaucoup diffamé les hommes modernes : pourtant je suis l'un d'eux, je souffre avec eux, comme eux, à cause de l'excès, du désordre, de mes désirs. Puisque je dois être leur maître, je dois d'abord me maîtriser moi-même et réprimer mon trouble. Pour dominer mes instincts, je dois les connaître, les juger; je dois m'astreindre à l'analyse. J'ai critiqué la science, j'ai exalté l'inspiration; mais l'inspiration même, je n'en ai pas analysé les sources; et vers quels abîmes ne l'ai-je pas suivie! Ma jeunesse était mon excuse, j'avais besoin d'ivresse. Maintenant ma jeunesse est finie. Rohde, Gersdorff, Overbeck, sont à Bayreuth : je les envie, mais je les

plains. Ils ont passé l'âge des rêves, ils ne devraient pas être là. Quelle tâche vais-je entreprendre? J'étudierai les sciences naturelles, les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire et l'économie politique; j'accumulerai un appareil immense pour la connaissance de l'homme, je lirai les vieux livres d'histoire, les romans, les correspondances... Le travail sera dur; mais j'aurai constamment près de moi Platon, Aristote, Gœthe et Schopenhauer; grâce à mes génies bien-aimés, ma peine sera moins pénible, ma solitude moins solitaire...

Frédéric Nietzsche était presque chaque jour distrait de ses pensées par une lettre de Bayreuth. Il la recevait et lisait sans amertume. En quelques notes, écrites pour lui seul, il fixa le souvenir des joies qu'il devait à Wagner. Puis, répondant à ses amis : « Je suis avec vous en esprit pendant les trois quarts de mes journées, leur dit-il, je rôde comme une ombre autour de Bayreuth. Ne craignez pas d'exciter mon envie, racontez-moi toutes les nouvelles, chers amis. Pendant mes promenades, je me dirige à moi-même des parties entières de musique, que je sais par cœur, et puis je grogne et maugrée. Saluez Wagner en mon nom, saluez-le bien profondément! Adieu, mes amis bien-aimés, ceci est pour vous tous. Je vous aime de tout mon cœur. »

Frédéric Nietzsche revint à Bâle un peu fortifié par sa cure. Sa sœur l'y rejoignit et voulut rester avec lui. Il continua de mener l'existence toute méditative,

presque heureuse de Steinabad, entre ses papiers, ses livres et son piano.

Je rêve, — écrivit-il (il souligne ces mots) — *je rêve une association d'hommes absolus, qui ne connaissent aucun ménagement et veulent être appelés « les destructeurs » : ils appliquent à tout la mesure de leur critique et se sacrifient à la vérité. Tout ce qui est suspect et faux doit être mis en lumière! Nous ne voulons pas construire prématurément, nous ne savons pas si nous pourrons construire et s'il ne vaut pas mieux ne rien construire. Il est des pessimistes lâches, résignés; de ceux-là nous ne voulons pas être.*

Il commença les longues études qu'il s'était assignées. Il examina d'abord le livre de Dühring « *La Valeur de la vie* ». Dühring est un positiviste qui mène le combat contre les disciples de Schopenhauer et de Wagner : « Tout idéalisme déçoit, leur dit-il, toute vie qui veut s'évader hors la vie se voue aux chimères ». Frédéric Nietzsche n'objecte rien à ces prémisses. « La vie saine porte en soi sa valeur, dit Dühring. L'ascétisme est maladif, et la suite d'une erreur... — Non! répond Nietzsche. L'ascétisme est un instinct que les plus nobles, les plus forts d'entre les hommes ont senti; c'est un fait, il faut en tenir compte si on veut apprécier la valeur de la vie. Et quand même une prodigieuse erreur travaillerait ici, alors la possibilité d'une telle erreur doit être mise parmi les sombres traits de l'être... — Le tragique de la vie n'est pas irréductible, dit Dühring; la souveraineté de l'égoïsme n'est qu'apparente; les instincts altruistes travaillent dans l'âme humaine... — L'égoïsme une apparence! s'écrie Nietzsche. Dühring tombe ici dans l'enfan-

tillage. *Ich wollte, er machte mir hier nichts vor!* Plût à Dieu que cela fût vrai! Cela n'a pas de sens : s'il croit sérieusement ce qu'il dit, il est mûr pour tous les socialismes. » Nietzsche maintient enfin contre Dühring la philosophie tragique qu'Héraclite et Schopenhauer lui apprirent. Il n'y a pas d'évasion possible, toute évasion est leurre et lâcheté, Dühring le dit et dit vrai; mais il atténue la tâche en présentant une image adoucie de cette vie où nous sommes fixés. C'est sottise ou mensonge : la vie est dure.

Frédéric Nietzsche était gai ou paraissait l'être. Le soir (il ne travaillait pas pour ménager ses yeux) sa sœur lui lisait des romans de Walter Scott. Il en aimait la narration simple, « l'art serein, l'andante » écrit-il; il en aimait aussi les aventures héroïques, naïves et compliquées : « Quels gaillards! quels estomacs! » s'écriait-il au récit des interminables festins; et mademoiselle Nietzsche, qui le voyait si dispos, s'étonnait en l'entendant, l'instant d'après, jouer et développer longuement son *Hymne à la solitude*.

Elle ne s'étonnait pas sans cause : la gaieté de son frère était factice, sa tritesse véritable; il dissimulait avec elle et sans doute avec lui-même. Il avait commencé l'étude du livre de B. Stewart sur la conservation de l'énergie : il s'arrêta aux premières pages. Il lui était odieux de travailler ainsi, sans la consolation d'un art ni la joie réelle d'une espérance. Il crut s'intéresser davantage à la sagesse indienne, et prit la traduction anglaise du *Sutta Nipàta*; il n'en comprit que trop bien le nihilisme radical : « Quand je suis malade et au

lit, écrit-il en décembre à Gersdorff, je me laisse oppresser par la persuasion que la vie est sans valeur et toutes nos fins illusoires... » Ses crises étaient fréquentes : tous les quinze jours il était repris et brisé par son mal, migraines, crampes d'estomac, élancements oculaires.

« *J'erre çà et là, seul comme un rhinocéros!* » Nietzsche avait retenu, et s'appliquait avec un humour triste, cette phrase finale d'un chapitre du *Sutta Nipàta*. Ses meilleurs amis se fiançaient alors. Nietzsche médisait volontiers du mariage et des femmes : on est rarement sincère quand on parle ainsi et nous savons qu'il ne l'était pas. « J'ai des amis plus nombreux et meilleurs que je ne mérite, écrivait-il en octobre 1874 à mademoiselle de Meysenbug; ce que maintenant je me souhaite à moi-même, je vous le dis en confidence, c'est au plus tôt une bonne femme. Alors la vie m'aura donné tout ce que j'aurai désiré d'elle — le reste est mon affaire. » Frédéric Nietzsche félicita les fiancés, Gersdorff, Rohde, Overbeck, et se réjouit avec eux, mais ne laissa pas de sentir la différence de sa destinée. « Sois heureux, écrit-il à Gersdorff, toi qui n'iras plus, errant çà et là, seul comme le rhinocéros. »

* * *

L'année 1876 allait commencer, les représentations de la Tétralogie étaient annoncées pour l'été. Frédéric Nietzsche savait que son irrésolution devrait cesser alors : « J'étais excédé, a-t-il écrit plus tard, par

la tristesse d'un inexorable pressentiment — du pressentiment qu'après cette désillusion j'allais être condamné à me méfier plus profondément, à mépriser plus profondément, à vivre plus profondément seul qu'auparavant! » — L'impression des fêtes de la Noël et de la Saint-Sylvestre, toujours forte sur lui, aggrava sa mélancolie. Il tomba malade en décembre pour ne se relever qu'en mars, et languissant encore.

J'écris avec effort, je serai court, — écrit-il à Gersdorff le 18 janvier 1876 —. Je n'ai jamais traversé un Noël si triste, si douloureux, de si redoutable présage! J'ai dû cesser de douter : la maladie dont je suis atteint est cérébrale; l'estomac, les yeux ne me font tant souffrir qu'à cause d'un autre mal, dont le centre est ailleurs. Mon père est mort à trente-six ans d'une inflammation du cerveau. Il est possible que pour moi les choses aillent plus vite encore..... Je suis patient, mais plein de doutes sur ce qui m'attend. Je vis presque uniquement de lait. Cela me réussit; je dors bien. Le lait et le sommeil sont à présent mes meilleurs biens.

Aux approches du printemps, il désira s'éloigner de Bâle : Gersdorff s'offrit à l'accompagner, et les deux amis s'installèrent ensemble sur les bords du lac de Genève, à Chillon. Ils y passèrent quinze mauvais jours. Nietzsche, dont les nerfs s'irritaient à la moindre variation de l'air plus ou moins humide, plus ou moins chargé d'électricité, souffrit du *föhne*, vent doux qui fond les neiges en mars. Il se laissa déprimer par cette tiédeur molle et ne sut retenir la déchirante expression de ses doutes, de ses angoisses. Gersdorff, obligé de rentrer en Allemagne, partit inquiet de l'état où il laissait son ami.

Mais Nietzsche se trouva mieux dès qu'il fut seul. Peut-être un temps meilleur le favorisa; peut-être il sentit moins sa détresse quand il n'eut plus auprès de lui ce compatissant Gersdorff, toujours prêt à l'entendre. Ses dispositions devinrent moins amères et le hasard lui procura un secours décisif, une heure libératrice.

Mademoiselle de Meysenbug venait de publier ses *Mémoires d'une Idéaliste*. Nietzsche avait placé ces deux volumes dans sa valise. Il aimait beaucoup, chaque année il aimait davantage, cette femme de cinquante ans, toujours souffrante et courageuse, fine et bonne. Il ne l'admirait pas à l'égal de Cosima Wagner. La supériorité de son esprit n'était pas éclatante; mais elle était grande par le cœur et Nietzsche estimait infiniment cette femme vraiment fidèle au vrai génie des femmes. Sans doute, il commença la lecture de son livre avec une attente modérée : pourtant il fut saisi par l'œuvre — un des plus beaux témoignages du XIXe siècle. Mademoiselle de Meysenbug l'a traversé tout entier : elle en a connu tous les mondes, tous les héros, toutes les espérances. Elle est née dans la vieille Allemagne aux cours étroites : son père était ministre en l'une d'elles; enfant, elle a écouté les amis de Humboldt et de Gœthe; jeune fille, la prédication humanitaire l'a touchée : détachée du christianisme, elle en cesse les observances. Voici 1848 et ses rêves, les socialistes et leurs essais de vie plus noble et fraternelle : elle les admire et veut travailler avec eux. Blâmée par les siens, elle les quitte, et part seule,

sans demander aide ni conseil. Idéaliste agissante et non rêveuse, elle se joint aux communistes de Hambourg; elle institue avec eux une sorte de phalanstère, une école rationaliste où les maîtres vivent ensemble; et cette école, dirigée par elle, prospère; menacée par la police, elle doit s'enfuir : voici Londres et ses proscrits de toutes races, morne refuge et tombeau des vaincus. Mademoiselle de Meysenbug, gagne sa vie en donnant des leçons; elle connait Mazzini, Louis Blanc, Herzen; elle est l'amie et la consolatrice de ces hommes malheureux. Voici le second empire, Napoléon III, Bismarck et le silence des peuples, voici Paris et sa brillante culture. Mademoiselle de Meysenbug rencontre Richard Wagner; elle admirait depuis longtemps sa musique; elle admire l'homme, l'écoute, subit son ascendant et, renonçant au culte de l'humanité, porte sa ferveur au culte de l'art. Mais elle exerce et prodigue toujours son active bonté : Herzen meurt, il laisse deux enfants; mademoiselle de Meysenbug les adopte et prend sur elle le souci d'une double maternité. Frédéric Nietzsche avait connu ces jeunes filles et souvent admiré la tendresse de leur amie, son abnégation libre et jamais démentie : il n'avait pas su de quelle vie tout entière dévouée ce dévouement était la fleur.

Il est ranimé par cette lecture : mademoiselle de Meysenbug le réconcilie avec la vie. Il retrouve confiance et santé. « Ma santé, écrit-il à Gersdorff, elle est liée à mes espérances : je me porte bien quand j'espère. » Il quitte sa pension et va passer quelques jours à Genève. Il y retrouve un ami, le musicien Senger; il y

connaît quelques Français, communards proscrits, et se plaît à causer avec eux. Il estime ces fanatiques aux cerveaux carrés, prompts au sacrifice. Il fleurte, semble-t-il, avec deux Russes « exquises », puis rentre à Bâle, et sa première lettre, il l'envoie à mademoiselle de Meysenbug.

Bâle, Vendredi Saint, 14 avril 1876.

Chère Mademoiselle,

Voici quatre jours, ou à peu près, me trouvant seul au bord du lac de Genève, j'ai passé tout un dimanche tout près de vous, depuis la première heure jusqu'à la nuit baignée de lune. Je vous ai lue de bout en bout, avec une attention ravivée à chaque page, et je ne cessais de me répéter que je n'avais jamais passé un dimanche plus béni. Vous avez fait entrer en moi une impression de pureté et d'amour qui ne me quitte plus; et la nature, au jour où je vous lus, semblait un reflet de cette impression. Vous étiez devant moi comme une forme supérieure de mon être, une forme très supérieure; et qui pourtant, sans m'humilier, m'encourageait; ainsi vous traversiez mes pensées, et mesurant, ma vie à la vôtre, je sentais mieux ce qui me manque — tant et tant! Je vous remercie beaucoup plus que je ne ferais pour un livre.

J'étais malade, je doutais de mes forces et de mes buts; j'ai cru qu'il me faudrait renoncer à tout, et ma plus grande crainte, c'était la longueur d'une vie dont il ne reste qu'un poids affreux si on doit renoncer aux buts les plus élevés. Je suis maintenant plus sain et plus libre, et je considère sans me torturer les devoirs que je dois remplir. Que de fois je vous ai désirée près de moi, pour vous poser telle question à laquelle un être moral plus élevé que moi-même, seul, pourrait répondre! Votre livre me donne des réponses à telles de ces questions précises, qui me touchent. Je ne crois pas que je puisse être jamais satisfait de ma conduite, si je n'ai d'abord

votre approbation. Mais il est possible que votre livre me soit un juge plus sévère que vous ne le seriez vous-même. Que doit faire un homme si, comparant sa vie à la vôtre, il veut n'être point taxé d'invirilité? Je me le demande souvent. Il doit faire tout ce que vous avez fait, et rien de plus! Mais sans doute il ne le pourra pas; il lui manque ce guide sûr, l'instinct d'amour constamment prêt à se donner. — Un des thèmes moraux les plus élevés (einer der höchsten Motive) que j'aie découvert grâce à vous, est l'amour maternel sans lien physique entre la mère et l'enfant. C'est l'une des plus magnifiques manifestations de la *caritas*. Accordez-moi un peu de cet amour, chère madame et amie, et voyez en moi l'un de ceux qui ont besoin d'être les fils d'une telle mère, ah si grand besoin!

Nous aurons bien des choses à nous dire à Bayreuth. Je retrouve à présent l'espoir d'y pouvoir aller, tandis que, ces deux derniers mois, j'en écartais même la pensée. Que je voudrais être maintenant *le plus sain* de nous deux, et me trouver capable de vous rendre un service! Pourquoi ne puis-je vivre auprès de vous!

Adieu! Je suis et reste en toute vérité votre

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Mademoiselle de Meysenbug répondit aussitôt : mon livre ne m'aurait valu que cette joie, votre lettre, je serais heureuse de l'avoir écrit. Si je puis vous servir, je veux le faire. L'hiver prochain, quittez Bâle, il le faut; cherchez un climat plus doux, plus lumineux; que je sens, comme vous, l'ennui de notre séparation! J'ai recueilli, cet hiver, votre jeune élève de Bâle, Alfred Brenner, toujours malade; vous me le ramènerez; je saurai trouver, pour vous deux, un asile salutaire. Venez, promettez-le-moi... — Nietzsche

écrivit aussitôt : « Aujourd'hui je ne vous répondrai qu'un mot : merci; j'irai. »

Dès lors assuré d'un refuge, Frédéric Nietzsche reprend confiance et courage.

J'ai retrouvé ma bonne conscience, — écrit-il à Gersdorff peu de jours après son retour. — Je sais que j'ai fait jusqu'à présent de mon mieux pour m'affranchir et que, travaillant ainsi, je n'ai pas travaillé pour moi seul. Sur cette route je veux repartir, et rien ne m'arrêtera plus, ni souvenirs, ni pressentiments désespérés... Voici ce que j'ai découvert : la seule chose que les hommes respectent et devant laquelle ils s'inclinent, c'est une action noble. Jamais, jamais de transaction! Le succès profond ne se peut obtenir qu'en restant fidèle à soi-même. Je sais déjà par expérience quelle influence j'exerce, et que si je devenais plus faible ou plus sceptique, j'amoindrirais, en même temps que moi, beaucoup d'hommes qui se développent avec moi.

*
* *

Il avait besoin d'un tel orgueil pour affronter la crise imminente. Les disciples du maître lui offrirent un banquet, et Nietzsche, qui ne voulut pas y paraître, dut s'excuser. Il écrivit une lettre passionnée dont Wagner entendit peut-être les significations cachées :

Il y a sept ans, je vous fis à Triebschen ma première visite. Et chaque année, en ce mois de mai, en ce même jour où nous fêtons l'anniversaire de votre naissance, je fête moi-même l'anniversaire de ma naissance spirituelle. Car depuis lors, vous vivez sans cesse et travaillez en moi, comme une goutte de sang nouveau qui serait entrée dans mes veines. Cet élément qui me vient de vous, me pousse, m'humilie, m'encourage, m'aiguillonne, ne permet

jamais que je repose, à tel point que je vous en voudrais peut-être de cette inquiétude éternelle, si je ne savais qu'elle me pousse sans cesse vers un état plus libre et meilleur.

Wagner lui répondit aussitôt quelques lignes exubérantes. Il contait les toasts portés à sa gloire et ses plaisantes réponses, avec tant de calembours, de coq-à-l'âne et d'allusions impénétrables, qu'il faut renoncer à traduire.

Nietzsche fut ému par cette lettre. Au moment où il la reçut, il se sentait très maître de lui, très sûr de son avenir. L'histoire de ses dernières années lui parut soudain une belle aventure à jamais close. Il la considéra d'un regard indulgent et, mesurant les joies qu'il devait à Wagner, désira exprimer sa reconnaissance. L'autre été, à Steinabad, son esprit étant disposé d'une manière semblable, il avait couvert quelques pages de notes. Il les reprit, malgré une fatigue nerveuse de la vue qui l'empêchait de travailler sans aide, et entreprit de tirer d'elles la substance d'un volume. Tentative singulière : désillusionné, il écrivit un livre enthousiaste, le plus beau de la littérature wagnérienne. Mais un lecteur averti reconnaît, presque de page en page, l'idée que Nietzsche exprime en la masquant. Il écrit l'éloge d'un poète; du philosophe il ne parle pas; il nie, pour qui le sait entendre, la portée éducatrice de l'œuvre :

Pour nous, — écrit-il, — Bayreuth signifie la consécration au moment du combat..... Le regard mystérieux que la tragédie tourne vers nous n'est point un charme énervant et paralysant, mais son influence impose le

repos. Car la beauté ne nous est pas donnée pour le moment même du combat; mais pour ces instants de calme qui le précèdent et l'interrompent, pour ces instants fugitifs où, ranimant le passé, pressentant l'avenir, nous pénétrons tous les symboles; pour ces instants où, avec l'impression d'une légère fatigue, un rêve rafraîchissant s'abaisse sur nous. Le jour et la lutte vont commencer, les ombres sacrées s'évanouissent, et l'art est de nouveau loin de nous; mais sa consolation est restée répandue sur l'homme comme une rosée du matin.....

Il existe une opposition radicale entre ces pensées et celles qui inspirèrent *L'Origine de la Tragédie*. L'art n'est plus une raison de vivre, mais une préparation à la vie, un repos nécessaire. Trois lignes menaçantes terminent le petit livre de Nietzsche : « Wagner n'est pas le prophète d'un avenir comme nous pourrions être tentés de le croire, mais l'interprète et le glorificateur d'un passé ». Nietzsche n'avait pu retenir ces aveux. Rares, voilés, il avait espéré qu'on ne les entendrait pas, et son espoir, semble-t-il, fut justifié. Wagner, sitôt la brochure parue, lui répondit :

Ami!

Votre livre est prodigieux!

Où avez-vous appris à me connaître ainsi?

Venez bien vite, et restez ici depuis les répétitions jusqu'aux représentations.

Votre

R. W.

12 juillet.

*
* *

Les répétitions commencèrent à la mi-juillet, et Nietzsche, qui n'en voulait manquer aucune, partit, malgré l'état précaire de sa santé, avec une impatience qui étonna sa sœur. Le surlendemain elle reçut une lettre : « Je regrette presque d'être venu ; jusqu'à présent tout est misérable..... Lundi, j'assistais à la répétition ; cela m'a déplu, j'ai dû sortir. » Que se passait-il? Mademoiselle Nietzsche attendait avec une vive inquiétude. Elle fut un peu rassurée par une deuxième lettre : « Ma chère bonne sœur, maintenant cela va mieux..... » Mais la dernière phrase était étrange : « Il faut que je vive très à part, et que je décline toute invitation, même celles de Wagner. Il trouve que je me fais rare.... » Presque aussitôt vint la dernière lettre : « J'aspire à partir ; il est trop insensé de rester ici. J'attends avec effroi chacune de ces longues soirées de musique, et pourtant je reste. Je n'en peux plus. Même pour la première, je ne serai pas ici ; j'irai n'importe où, — mais je veux partir ; ici tout m'est insupportable. »

Que s'était il passé? La simple vue du monde l'avait-elle si vite chassé? Nietzsche menait depuis deux ans une dure existence « d'ami des énigmes et des problèmes ». Il avait oublié les hommes : il souffrait en les retrouvant. Un titan, Wagner, les tenait captivés, protégés contre toute énigme, tout « problème » trop inquiétant ; et dans cette ombre ils semblaient satis-

faits. Ils ne réfléchissaient à rien, mais répétaient passionnément les formules qu'on leur avait données. Quelques hégéliens étaient venus : Wagner s'offrait à eux comme une deuxième incarnation de leur maître. Tous les schopenhauériens étaient là : on leur avait dit que Wagner avait traduit en musique le système de Schopenhauer. Quelques jeunes gens se disaient « idéalistes, purs allemands » : « Mon art, leur déclarait Wagner, signale la victoire de l'idéalisme germain sur le sensualisme gaulois. » Tous, hégéliens, schopenhauériens, purs allemands, s'accordaient dans l'orgueil du triomphe : ils avaient *réussi*. Réussir! Nietzsche écoutait en silence ce mot extraordinaire. Quel homme, songeait-il, quelle race réussirent jamais? Point même la Grecque, brisée dans son plus bel élan. Quel effort n'a été vain? Alors, détournant ses regards de la comédie, Nietzsche examinait Wagner : ce dispensateur de joies restait-il du moins assez grand pour s'inquiéter dans la victoire? Non, Wagner était heureux, car il avait *réussi*; et la satisfaction d'un tel homme était plus choquante et plus triste encore que celle de la foule.

Mais le bonheur, si bas soit-il, est enfin du bonheur. Une ivresse exquise avait saisi la petite ville de Bayreuth. Nietzsche avait éprouvé, partagé cette ivresse; il en gardait le remords et l'envie. Il écouta une répétition : l'entrée dans le théâtre sacré, l'émotion du public, Wagner présent, l'obscurité, les sons merveilleux, le touchèrent. Comme il était resté sensible à la contagion wagnérienne! Il se leva en hâte et

sortit; c'est l'explication de sa lettre : *Hier soir, j'ai assisté à une répétition; cela m'a déplu; j'ai dû sortir.*

Son trouble fut accru par un élément nouveau : il fut renseigné d'une manière précise sur la signification de l'œuvre prochaine, *Parsifal*. Richard Wagner allait se déclarer chrétien. Ainsi, en dix-huit mois, Nietzsche observait deux conversions : Romundt était un faible, et peut-être la victime d'un hasard; mais Nietzsche savait qu'en Wagner tout était grave et répondait aux nécessités du siècle. Le néo-christianisme n'existait pas encore : Nietzsche le pressentit à travers *Parsifal*. Il aperçut le danger couru par l'homme moderne, si incertain de soi-même, et tenté par cette foi chrétienne, si ferme, qui appelle, qui promet et peut donner la paix. S'il ne redouble d'efforts pour découvrir en lui une nouvelle « possibilité de vie », il est fatal qu'il retombe vers un christianisme lâche comme son inspiration. Alors Nietzsche vit ces hommes, dont il avait d'instinct méprisé le bonheur, menacés d'une déchéance définitive, et menés doucement, et comme par la main, vers cette déchéance, par le maître, par l'imposteur qui les avait subjugués. Aucun d'eux ne savait où cette main puissante les mènerait bientôt, presque aucun d'eux n'était chrétien, mais ils étaient tous à la veille de l'être. Qu'il était loin, ce jour de mai 1872 où Richard Wagner dirigeait, en ce même Bayreuth, l'ode de Schiller et de Beethoven à la liberté et à la joie!

Frédéric Nietzsche fut clairvoyant pour tous : le spectacle de ces vies inconscientes le désespéra, comme

la vue du monde désespérait au moyen âge ces mystiques qui avaient toujours présente aux yeux l'image accusatrice et sanglante du Christ. Il eût voulu tirer ces gens de leur torpeur, les avertir par un mot, d'un cri les prévenir. « Je le dois, pensait-il, car je suis seul à comprendre ce qui se passe ici... » Mais qui l'eût écouté? Il se tut, il dissimula ses impressions affreuses, et voulut observer, sans faiblesse ni désertion, les solennités tragiques. Mais il ne put; bientôt il faiblit et dut fuir : « *Il est trop insensé de rester ici. J'attends avec effroi chacune de ces longues soirées de musique, et pourtant je reste. Je n'en peux plus..... j'irai n'importe où, mais je veux partir : ici tout m'est supplice....* »

Les hauteurs qui séparent la Bohême de la Franconie s'élèvent à quelques lieues de Bayreuth; le village de Klingenbrunn où Nietzsche se retira est situé dans les forêts qui les recouvrent. La crise fut brève et moins dure qu'il ne l'avait redoutée. Il avait aperçu plus clairement les dangers de l'art wagnérien; il vit plus clairement le remède : « La religiosité, écrivit-il, quand elle n'est pas soutenue par une pensée claire, soulève le dégoût ». Il renouvela ses méditations de Steinabad et raffermit les résolutions qu'il avait prises alors : faire table rase du passé; résister aux séductions métaphysiques; se priver d'art; en tout, se réserver; comme Descartes, douter d'abord. Puis, si quelque sécurité peut être retrouvée, édifier la grandeur nouvelle sur des fondements immuables.

Il parcourut longuement les forêts silencieuses;

leur paix sévère lui fut un enseignement : « Si nous ne donnons à nos âmes des horizons fermes et sereins comme ceux des montagnes et des bois, écrivit-il, alors notre vie intérieure perdra toute sérénité. Elle sera dispersée, insatiable comme celle de l'homme des villes : il ne connaît pas le bonheur et ne peut pas le donner. » Puis, jetant tout à coup le cri de son âme malade : « Je rendrai aux hommes, dit-il, la sérénité, qui est la condition de toute culture. Aussi la simplicité. *Sérénité, simplicité, grandeur!* »

Nietzsche, redevenu maître de lui, retourna aussitôt vers Bayreuth : il voulait achever son expérience. Il trouva une foule plus agitée encore qu'au jour de son départ. Le vieil empereur Guillaume était venu et faisait à Wagner, sur la route des grandes manœuvres, la politesse de deux soirées. De toute la Bavière et la Franconie, citadins, paysans, étaient accourus pour saluer leur empereur; il y avait presque famine dans la petite ville envahie.

Les représentations commencèrent : Nietzsche les entendit toutes. Il écoutait en silence les propos des fidèles et mesurait l'abîme qu'il avait longtemps côtoyé. Il continuait de fréquenter ses amis : mademoiselle de Meysenbug, miss Zimmern, Gabriel Monod, Édouard Schuré, Alfred Brenner, qui ne laissaient pas d'observer en lui une réserve et des silences parfois singuliers. Il s'isolait souvent, pendant les entr'actes, les après-midi, avec une spectatrice aimable et charmante, madame O...., un peu parisienne, un peu russe. Il

aimait la conversation fine et imprévue des femmes; il excusait celle-ci d'être wagnérienne.

M. Schuré, qui rencontra Nietzsche à ces fêtes, nous en donne un portrait qui mérite qu'on le rapporte. « En causant avec lui, écrit-il, je fus frappé de la supériorité de son esprit et de l'étrangeté de sa physionomie. Front large; cheveux courts, repoussés en brosse, pommettes saillantes du slave. La forte moustache pendante, la coupe hardie du visage lui auraient donné l'air d'un officier de cavalerie sans un je ne sais quoi de timide et hautain à la fois dans l'abord. La voix musicale, le parler lent, dénotaient son organisation d'artiste; la démarche prudente et méditative était d'un philosophe. Rien de plus trompeur que le calme apparent de son expression. L'œil fixe trahissait le travail douloureux de sa pensée. C'était à la fois l'œil d'un fanatique, d'un observateur aigu et d'un visionnaire. Ce double caractère lui donnait quelque chose d'inquiet et d'inquiétant, d'autant plus qu'il semblait toujours rivé sur un point unique. Dans les moments d'effusions, ce regard s'humectait d'une douceur de rêve, mais bientôt il redevenait hostile... Pendant les répétitions générales et les trois premières représentations de la Tétralogie, Nietzsche parut triste et affaissé... »

Chaque soirée s'achevait en triomphe, et Nietzsche, à chacune d'elles, sentait sa détresse accrue. *L'Or du Rhin*, *la Walkyrie* : ces œuvres anciennes lui rappelèrent son adolescence, ses enthousiasmes pour Wagner qu'il ne connaissait pas, qu'il n'osait espérer connaître.

Siegfried : souvenirs de Triebschen ; Wagner achevait cette partition quand Nietzsche entra dans son intimité. Siegfried était le préféré de Nietzsche parmi les héros wagnériens. Il se retrouvait en ce jeune homme aventureux qui n'avait jamais connu la peur. « Nous sommes les chevaliers de l'esprit, écrivait-il alors dans ses notes, nous comprenons le chant des oiseaux et les suivons... » Sans doute il fut presque heureux en écoutant *Siegfried* : c'était le seul drame wagnérien qu'il put entendre sans remords. Enfin, *Le Crépuscule des Dieux* : Siegfried s'est mêlé à la foule des hommes, ils le trompent; un soir, il leur conte naïvement sa vie; un traître le frappe par derrière et le tue. Les géants sont anéantis, les nains vaincus, les héros impuissants; les dieux abdiquent ; l'or est rendu aux profondeurs du Rhin dont les eaux soulevées recouvrent le monde, et les hommes contemplent, en attendant la mort, le désastre universel.

C'était la fin. Le rideau tomba lentement, la symphonie s'éteignit dans la nuit, et les spectateurs, soudain levés, poussèrent vers la scène une acclamation. Alors le rideau remonta et Richard Wagner parut, seul, vêtu d'une redingote, d'un pantalon de toile, redressant sa petite taille. D'un signe il réclama silence, tout murmure cessa.

— Nous vous avons montré ce que nous voulons, s'écria-t-il, et ce que nous pouvons quand toutes les volontés sont tendues vers un même but; si de votre côté vous nous soutenez, alors vous aurez un art!

Il se retira, puis revint, et plusieurs fois encore se

laissa ramener. Nietzsche regardait son maître debout dans la lumière de la scène, et seul dans la salle n'applaudissait pas.

— Le voilà, songeait-il, *mon allié*..., l'Homère que fécondait Platon.... »

Le rideau tomba pour la dernière fois, et Nietzsche, silencieux et perdu dans la foule, suivit son flot comme une épave.

V

CRISE ET CONVALESCENCE.

Frédéric Nietzsche retourna vers Bâle. Sa vue étant faible et souffrante, il dut accepter l'aide que deux amis s'offraient à lui prêter : l'un était un jeune étudiant nommé Köselitz, qu'il avait appelé par jeu *Peter Gast, Pierre l'hôte*, — le surnom lui resta —; l'autre était ce Paul Rée, juif à l'esprit aigu, qu'il connaissait depuis deux ans. Il put, grâce à leur dévouement, relire les notes écrites à Klingenbrunn; il espérait y trouver la matière d'une deuxième « Inactuelle ». Paul Rée publiait alors ses *Observations psychologiques*, réflexions inspirées par les maîtres anglais et français, Stuart Mill et La Rochefoucauld. Frédéric Nietzsche écouta la lecture de ce petit ouvrage et l'apprécia. Il admira cette manière prudente de conduire la pensée; il en jouit comme d'un repos au lendemain des cérémonies emphatiques de Bayreuth et résolut de se mettre à l'école de Rée et de ses maîtres. Pourtant il sentait toujours le vide immense que laissait en lui son renoncement à Richard Wagner.



En ce moment, — écrivait-il le 20 septembre 1876 — j'ai tout loisir de songer au passé, le plus lointain et le plus proche, car mon oculiste m'oblige à rester longtemps assis dans une chambre obscure. L'automne, après un tel été, est pour moi, et non pas pour moi seul sans doute, plus *automne* que nul autre. Après le grand événement vient un accès de mélancolie plus noire, et pour s'en tirer on ne saurait fuir trop vite vers l'Italie ou vers le travail, ou vers tous les deux.

Il avait obtenu le congé qu'il avait demandé, et le seul bonheur qu'il y eut dans sa vie était cette certitude d'être affranchi pour quelques mois de toute besogne professionnelle.

Il quitta la Suisse à la fin d'octobre. Alfred Brenner, Paul Rée l'accompagnaient. Les trois Allemands descendirent vers Gênes, puis un vapeur les conduisit à Naples où mademoiselle de Meysenbug attendait.

Je trouvai Nietzsche — écrit-elle — assez déçu, parce que la traversée et l'arrivée à Naples au milieu de ce peuple bruyant, criant, importun, lui avaient été très désagréables. Vers le soir, cependant, j'invitai ces messieurs à faire une promenade en voiture au Pausilippe. C'était une de ces soirées comme on n'en voit que là-bas : le ciel, la terre et la mer flottaient dans une gloire de couleurs qu'on ne peut décrire, mais qui remplissent l'âme comme d'une musique enchanteresse, d'une harmonie dans laquelle toute note discordante disparaît. J'observai comme la physionomie de Nietzsche s'éclairait d'un étonnement joyeux, presque enfantin; comme il était dominé par une émotion profonde; enfin il éclata en exclamations enthousiastes que je saluai comme d'un heureux augure pour l'efficacité de son séjour.

Mademoiselle de Meysenbug avait loué une villa — c'était une ancienne pension — sur cette pente

rapide qui glisse vers la mer, portant jusqu'aux vagues ses oliviers, ses citronniers, ses cyprès et ses vignes. « Au premier étage, écrit-elle, il y avait des chambres avec des terrasses pour les messieurs ; au second, des chambres pour moi et ma femme de chambre, avec un grand salon pour l'usage commun... »

Elle installa ses hôtes dans cette retraite qu'elle leur avait choisie ; mais ils ne purent jouir immédiatement de la vie retirée qu'ils étaient venus chercher. Un trop illustre voisin séjournait auprès d'eux : Richard Wagner, accompagné de tous les siens, se reposait à Sorrente après l'effort et le triomphe immenses de Bayreuth.

Nulle fatigue n'apparaissait en lui. Ses journées se passaient en promenades, ses soirées en conversations. Mademoiselle de Meysenbug et ses amis lui composaient une sorte de cour.

Frédéric Nietzsche s'attendait-il à retrouver ainsi son maître devant lui ? Nous ne savons. Il ne put se dispenser de prendre part aux promenades, aux soirées ; mais il témoignait une légère réserve. Tandis que Richard Wagner parlait de ses projets d'avenir, de son œuvre prochaine et des idées religieuses qu'il voulait exprimer, Nietzsche s'isolait volontiers avec Paul Rée : les deux récents amis causaient de Chamfort et de Stendhal. Richard Wagner observait ces entretiens ; il n'aimait pas les juifs et Rée lui déplaisait. « Méfiez-vous, dit-il à Nietzsche, cet homme-là ne vous vaut rien.... » Nietzsche ne modifia pas son attitude. Il parlait peu, ou, s'il se mêlait à la conversation,

témoignait une animation forcée, une gaieté qui n'étaient pas entièrement naturelles. Mademoiselle de Meysenbug en fut plus d'une fois surprise :

Mais le soupçon ne me vint pas — écrit-elle — qu'un changement pût s'être produit dans ses sentiments, et je m'abandonnai de tout mon cœur à ces jouissances qui venaient compléter celles de Bayreuth. La joie que j'éprouvais à vivre dans une semblable intimité me fit citer, un soir que nous étions réunis à table, une pensée de Gœthe que j'aimais beaucoup : « Heureux celui qui, sans haine, se retire du monde, serre un ami sur sa poitrine et jouit avec lui de ce que les hommes ne savent ni ne soupçonnent, ce qui traverse dans la nuit le labyrinthe du cœur. » Les Wagner ne connaissaient pas cette citation et en furent si enchantés que je dus la répéter. Hélas! je ne soupçonnais pas que les démons qui, eux aussi, traversent dans la nuit le labyrinthe du cœur et contemplent avec inimitié le divin mystère de la sympathie entre les nobles esprits, s'étaient déjà mis à l'œuvre pour semer la discorde et la division.

Vers la fin de novembre, Richard Wagner ayant quitté Sorrente, mademoiselle de Meysenbug et ses amis purent régler studieusement leurs vies. Ils distribuèrent l'emploi des heures : jusqu'à midi, travail et solitude; à midi, déjeuner; puis, un temps de promenade et de conversation; à la tombée du jour, travail et solitude; dîner; enfin, dans la soirée, lecture. Paul Rée, seul valide dans cette société d'intellectuels souffrants, lisait à haute voix. Nietzsche et mademoiselle de Meysenbug avaient de mauvaises vues; Brenner, les poumons atteints. Quels étaient leurs auteurs? Jacob Burckhardt, dont ils étudiaient le cours, alors inédit,

sur la culture hellénique (un étudiant de Bâle avait prêté ses notes); Michelet, quelque peu; Hérodote; Thucydide. Une question posée, l'expression d'un doute interrompaient parfois la lecture de Paul Rée; et c'était presque toujours Frédéric Nietzsche qui concluait le court débat.

De quelle douceur, de quelle bienveillance Nietzsche taité alors animé! — écrit mademoiselle de Meysenbug en son charmant récit. — Comme sa nature aimable et bonne équilibrait bien son intelligence destructrice! Comme il savait être gai et rire de bon cœur aux plaisanteries qui venaient souvent rompre le sérieux de notre petit cercle! Quand nous étions assis ensemble, le soir, Nietzsche, confortablement installé dans un fauteuil, à l'abri d'un abat-jour; le Dr Rée, notre obligeant lecteur, assis à la table sur laquelle était posée la lampe; le jeune Brenner, près de la cheminée en face de moi, m'aidant à peler des oranges pour le dîner; je disais souvent en riant : « Nous représentons vraiment une famille idéale; nous voici quatre personnes, qui nous connaissions à peine auparavant, qui ne sommes unis par aucun lien de parenté, qui n'avons aucun souvenir commun, et nous menons maintenant une vie commune dans une entente absolue, dans la plus complète liberté personnelle et dans un parfait contentement d'esprit et de cœur. » Aussi bientôt des plans furent ébauchés pour renouveler et élargir cette heureuse expérience...

Serait-il impossible de revenir chaque année sur cette côte italienne, d'y appeler des amis et de fonder ainsi un refuge spirituel, libre de toute école, de toute église? Au lendemain de 1848, mademoiselle de Meysenbug avait dirigé à Hambourg une sorte de phalanstère socialiste : c'est le sujet d'un des plus beaux chapitres de son livre; c'était l'un des plus grands sou-

venirs de sa vie. Frédéric Nietzsche n'abandonnait nullement son ancien rêve d'un cloître laïque. Ainsi les souvenirs de la vieille demoiselle s'accordaient avec les espérances de son jeune compagnon. Paul Rée, Alfred Brenner ne refusaient pas leur concours et les quatre amis examinaient leur projet avec un grand sérieux.

Déjà nous nous mettions en quête d'un local approprié, — écrit mademoiselle de Meysenbug, — car c'était à Sorrente, au sein de cette délicieuse nature, et non dans l'air enfermé d'une ville, que notre projet devait prendre corps. Nous avions trouvé près du rivage plusieurs grottes spacieuses agrandies par la main de l'homme, de véritables salles de rochers dans lesquelles se trouvait même une sorte de tribune qui semblait placée exprès pour un conférencier. C'est là que, pendant les chaudes journées d'été, nous pensions donner nos leçons. Nous avions d'ailleurs conçu le plan de l'école plus sur le modèle des Grecs que d'après les idées modernes, et l'instruction devait être plutôt un enseignement mutuel à la manière péripatéticienne...

Nietzsche écrit à sa sœur : « Mon idée, *l'école des éducateurs*, — ou, si tu veux, *cloître moderne*, *colonie idéale*, *université libre*, flotte toujours dans l'air. Qu'en adviendra-t-il, sait-on? Déjà nous t'avons nommée en imagination intendante et administratrice de notre établissement pour quarante personnes. »

Aux premiers jours du printemps, Brenner et Rée quittèrent Sorrente. Mademoiselle de Meysenbug et Nietzsche, demeurés seuls, se firent la lecture l'un à l'autre, fort peu, leurs vues étant fort éprouvées. Ils causèrent. Nietzsche n'était jamais las d'écouter les

récits de sa compagne. Elle lui racontait les jours exaltés de 1848; il aimait cela, il aimait surtout qu'elle lui parlât de Mazzini.

Il n'oubliait pas ce hasard qui lui avait donné le héros italien comme voisin de diligence, en avril 1871, au passage des Alpes. *Point de transaction; dans l'intégrité, la plénitude, la beauté, vivre résolument...* Mazzini lui avait communiqué cette maxime de Gœthe, et Nietzsche l'associait à son souvenir. Mademoiselle de Meysenbug l'avait connu à Londres. Elle avait admiré son autorité dans le commandement, son exactitude dans l'obéissance, sa promptitude à servir tout serviteur de sa cause, qu'il se nommât Cavour ou Garibaldi. Il avait porté la peine de cette humilité : oublié à l'heure de la victoire, la loi d'exil avait été maintenue contre lui seul. Néanmoins il avait voulu terminer ses jours dans sa Ligurie bien-aimée et il y était venu mourir, cachant son nom, dissimulant sa race. Le médecin qui le soignait, s'étonnait, le croyant Anglais, de l'entendre parler un italien si pur. « Voyez-vous, répondit le mourant, personne n'a jamais aimé l'Italie autant que moi... » Frédéric Nietzsche écoutait ces histoires :

— L'homme que je vénère le plus, disait-il à madeselle de Meysenbug, c'est Mazzini.

Mademoiselle de Meysenbug pouvait-elle deviner que son compagnon, ce jeune Allemand enthousiaste et tendre, venait de déclarer en lui-même la guerre à ces instincts de tendresse et d'enthousiasme qui gênaient

la clarté de ses vues? que Nietzsche, le continuateur de Schopenhauer, l'ami de Wagner, choisissait maintenant pour maîtres La Rochefoucauld, Chamfort, Stendhal? pouvait-elle deviner que cet ami qui rêvait avec elle d'instituer un cloître laïque, s'exerçait, dans ses longues promenades, à affronter les tristesses d'une vie de révolte et de solitude? Il se formulait les règles d'une telle vie :

Tu ne dois aimer ni haïr le peuple.
Tu dois ne point t'occuper de politique.
Tu dois n'être ni riche ni indigent.
Tu dois éviter le chemin de ceux qui sont illustres et puissants.
Tu dois prendre femme en dehors de ton peuple.
Tu dois laisser à tes amis le soin d'élever tes enfants.
Tu dois n'accepter aucune des cérémonies de l'Église.

Mademoiselle de Meysenbug le sut enfin. Nietzsche lui remit un jour une liasse de feuilles : « Lisez, lui dit-il; ce sont des impressions qui me sont venues ici même, là-bas, sous cet arbre; je ne me suis jamais assis dans son ombre sans y cueillir une pensée. » Mademoiselle de Meysenbug lut, et découvrit un Nietzsche insoupçonné, critique et négateur. « Ne publiez pas cela, lui dit-elle, attendez, réfléchissez.... » Nietzsche, pour toute réponse, sourit. Elle insista; la conversation devint vive; ils firent la paix en lisant Thucydide.

Au début de mai, Nietzsche, incommodé par la chaleur, voulut partir. Mademoiselle de Meysenbug désirait qu'il différât un peu, qu'il surmontât ces premières fatigues avant de commencer un voyage éprouvant. Il ne l'écouta pas.

Nietzsche s'en va décidément demain, — écrit-elle à Rée — vous savez que quand il s'est ainsi proposé quelque chose, il l'exécute, dût le ciel lui envoyer les plus sérieux avertissements pour l'en détourner. En cela il n'est plus Grec, puisqu'il n'est pas attentif aux oracles. De même que par le plus affreux temps il part pour une excursion, de même il s'en va, mortellement fatigué, en dépit du vent qui fait rage, qui soulève la mer et le rendra certainement malade, car il s'obstine à faire en bateau le trajet de Naples à Gênes.

Oui, il est parti — écrit-elle en une autre lettre. — Le charme de Sorrente en fleurs ne pouvant le retenir, il fallait qu'il partît. Mais il m'est affreusement pénible de le laisser ainsi voyager seul; il est si peu pratique et sait si peu se tirer d'affaire! Par bonheur la mer est un peu plus calme aujourd'hui... Hélas! il est tant à plaindre! Il y a huit jours, nous avions ébauché des plans pour son avenir proche et lointain. Sa brusque résolution lui a-t-elle été dictée par la hâte fiévreuse de fuir son mal qui lui a soudain semblé lié à la température printanière, un peu anormale, il est vrai, qui règne ici? mais comment se serait-il trouvé ailleurs, par ce vilain printemps? Je crois qu'au dernier moment la pensée lui est venue que son départ était tout de même précipité. — Mais il était trop tard. — Tout cela, ces départs tristes et multipliés, m'ont fort ébranlée...

*
* *

Frédéric Nietzsche alla faire une cure aux eaux de Rosenlaui. Il en sentit peu le bienfait, et son avenir prochain le préoccupa. Il devait reprendre en septembre son travail professoral. C'était son gagne-pain, sa discipline quotidienne dont il craignait d'être affranchi. Mais c'était aussi une besogne dont il savait l'affreux ennui. On lui laissait espérer que les autorités bâloises

consentiraient à lui accorder, en considération de ses services et de sa maladie, un congé définitif avec une pension suffisante. Mademoiselle de Meysenbug lui conseillait de se retirer; sa sœur lui conseillait au contraire de garder sa fonction, et Nietzsche préférait l'écouter. Mais plus était proche la date de son retour, et plus vive sa révolte.

C'est une chose que je sais, que je sens, — écrit-il alors à une femme qui l'aidait dans son travail, la mère d'un de ses élèves, madame Marie Baumgarten, — il existe pour moi une destinée plus élevée. Je peux me servir de la philologie; mais je suis plus qu'un philologue. « Je suis altéré de moi-même. » Tel fut le thème persistant de mes dernières dix années. Maintenant, après qu'une année de vie retirée m'a tout rendu si visible et si clair (je ne puis exprimer combien je me sens riche et créateur de joie, *malgré* toute douleur, sitôt qu'on me laisse seul avec moi-même), maintenant, je vous le dis en toute certitude, je ne retourne pas à Bâle pour y *rester*. Comment cela se fera? je ne sais, mais ma liberté (ah! que les conditions matérielles en soient modestes, peu m'importe), cette liberté, je me la conquerrai.

Sa sœur vint le rejoindre à Bâle et vécut avec lui. Au premier instant son plaisir fut vif, mais il reconnut bientôt qu'il ne pouvait causer avec cette jeune fille toute wagnérienne, toute dévotieuse aux idées de Bayreuth. Paul Rée était le seul homme dont il souhaitât la compagnie; mais Paul Rée était retenu dans l'Allemagne du Nord par des ennuis de santé, et ne pouvait, comme l'avait espéré Nietzsche, venir à Bâle.

Puissé-je apprendre bientôt — lui écrit-il — que les mauvais démons de la maladie vous laissent en paix. Tout

ce que je vous souhaite, pour l'année commençante, c'est que vous restiez tel que vous êtes, et que vous restiez pour *moi* ce que vous avez été.... Laissez-moi le dire, l'amitié ne m'a jamais été si douce qu'en cette dernière année, grâce à vous... Quand j'entends parler de vos travaux, l'eau me vient à la bouche tant je désire être avec vous. Nous avons été créés pour nous bien comprendre; nous nous retrouvons toujours, il me semble, comme de bons voisins auxquels vient dans un même instant l'idée de se rendre visite, et qui se rencontrent aux confins de leurs terres... A quand un bon entretien sur les choses humaines, un entretien personnel, non pas épistolaire?

En décembre, il écrit à Rée : « Dix fois par jour je désire être auprès de vous... » — Cependant il achève son livre, ou, pour mieux dire, il ne l'achève pas, et maintient à ses notes la liberté de leur allure. C'est ainsi qu'elles lui vinrent, l'une après l'autre, sans nul lien; il lui plaît qu'elles restent ainsi. Sa déplorable santé l'empêche de leur restituer une trame, de leur imposer un ordre — et à quoi bon? Il se souvient de ces Français dont il aime la loyauté: Pascal, La Rochefoucauld, Vauvenargues, Montaigne. Il veut laisser, comme ils firent, le désordre et l'interruption dans ses pensées. Il veut écrire un livre simple, qui rappelle à la prudence les enthousiastes un peu pressés. Autour de Wagner, à Bayreuth, les « belles âmes » sont innombrables. Frédéric Nietzsche, qui faillit être l'une d'elles, veut leur faire sentir en causant, à la manière du vieux Socrate, le ridicule de leur foi. *Humain, trop humain*, c'est le titre qu'il a choisi. — Tout à la fin de sa vie consciente, il a raconté le dessein de son livre :

Une torche à la main, — écrit-il — et la lumière n'en était pas fumeuse[1], j'ai projeté une vive lumière dans ce monde souterrain de l'Idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans poudre et sans fumée, sans attitudes guerrières, sans pathos, sans membres disloqués — tout cela serait encore de « l'idéalisme ». — Erreur après erreur, je les pris et posai sur la glace, et l'idéal ne fut même pas réfuté — *il gela.* — Ici, par exemple, gèle « le Génie »; en cet autre coin gèle « le Saint »; sous un épais tampon de glace gèle « le Héros »; et c'est enfin « la Foi » qui gèle, la dénommée « Conviction »; et puis voici « la Pitié » qui se refroidit notablement, — presque partout enfin, gèle « la chose en soi »...

Que cette œuvre est paradoxale! Nul n'est si ardent que Frédéric Nietzsche, si croyant à son travail, à sa mission, aux fins sublimes de la vie : il s'astreint à les bafouer. Il renverse toutes les thèses qu'il avait soutenues jusqu'alors : *Pereat veritas, fiat vita!* avait-il écrit, *que la vérité périsse, que la vie soit!* Maintenant il écrit : *Pereat vita, fiat veritas! Que la vie périsse, que la vérité soit!* Au-dessus du lyrisme, il place la science; au-dessus d'Eschyle, ce même Socrate qu'il avait autrefois dénoncé. Sans doute ce n'est que feinte, et il le sait. Les idées qu'il exprime ne sont pas réellement les siennes. Il s'arme d'ironie pour un combat qui sera court : car il n'est pas un ironiste. Il veut trouver et trouvera, il en a la conviction, un lyrisme inconnu qui inspirera ses grandes œuvres. *Humain, trop humain* est le signe d'un temps de crise et de passage — mais quelle surprenante crise, quel

1. Littéralement : torcheuse.

difficile passage! « Le livre est là, écrit Nietzsche, au grand étonnement du malade gisant... »

Le 3 janvier 1897, il reçoit le poème du *Parsifal*, que lui envoie Richard Wagner. Il lit et mesure mieux la distance toujours accrue qui le sépare de son ancien maître. Il écrit au baron de Seydlitz :

Impression de première lecture : du Liszt, plus que du Wagner; l'esprit de la contre-réformation; pour moi, trop accoutumé à l'atmosphère Grecque, humaine, tout cela est d'un christianisme trop limité; la psychologie est fantastique; il n'y a pas de chair, et beaucoup trop de sang (notamment la Sainte Cène est beaucoup trop sanglante pour moi); je n'aime pas les femmes de chambre hystériques... Le style semble la traduction d'une langue étrangère. Mais les situations, leur développement — n'est-ce pas de la plus grande poésie? Jamais musicien ne proposa tâche plus haute à sa musique.

Frédéric Nietzsche, dans cette lettre, ne dit pas toute sa pensée. Quelques traits (*pas de chair et trop de sang*) laissent deviner, déjà active et véhémente en lui, cette répugnance qu'il exprimera dix ans plus tard. Il aime cependant le maître incomparable et pour la première fois il est obligé de poser nettement le problème de la rupture. Il a reçu ce poème du *Parsifal* : répondra-t-il, et en quels termes? plus simplement et plus franchement, ne répondra-t-il pas?

Il subit un surcroît de doutes et d'ennuis. Comment vit-il alors? Nous le savons mal. Il ne se confie guère à sa sœur. Les lettres à Paul Rée, qui nous instruiraient sans doute, ne sont pas imprimées.

Depuis la Noël 1877, Frédéric Nietzsche avait plus

de loisir, son travail professoral ayant été réduit de quelques heures. Il en profita pour quitter Bâle chaque semaine et errer seul dans les régions avoisinantes. Il n'allait pas vers les hautes montagnes; il avait peu de goût pour ces « monstres », et préférait le Jura, la Forêt Noire dont les hauteurs boisées lui rappelaient les sites de son enfance.

Quelles étaient ses pensées? On peut le conjecturer : il n'était occupé que de Wagner et de son livre. Un mois, deux mois avaient passé sans qu'il eût répondu à l'envoi du *Parsifal*. *Humain, trop humain*, était imprimé, l'éditeur attendait. Mais comment prévenir le maître, comment le préparer à cette surprenante lecture? Ses disciples l'avaient accoutumé aux plus obséquieux hommages, à la déférence intellectuelle la plus basse. Nietzsche savait que son œuvre indépendante scandaliserait les dévots de Bayreuth. A l'instant de se déclarer il avait peur. Le public l'inquiétait autant que Wagner même. Il avait honte de la philosophie qu'il donnait comme sienne. Il avait écrit ces pages, il ne regrettait rien; il avait suivi, comme il devait le faire, la logique vitale qui régissait son esprit. Mais il savait aussi que cette même logique le reconduirait un jour vers un nouveau lyrisme, et il lui eût convenu de dissimuler un peu l'intermède de ses années de crise. Il conçut alors une idée singulière : il ne signerait pas son livre; il le publierait d'une manière énigmatique, sans nom d'auteur; Richard Wagner seul connaîtrait le mystère et saurait qu'*Humain, trop humain* est l'œuvre de son ami, de son disciple, tou-

jours fidèle au fond de l'âme. Il écrivit un long projet de lettre, qui nous est conservé :

Je vous envoie ce livre : *Humain, trop humain*; et en même temps je vous dis, à vous et à votre noble compagne, en toute confiance, mon secret; il me convient qu'il soit aussi le vôtre. Le livre est de moi...

Je me trouve dans l'état d'esprit d'un officier qui a emporté une redoute. Blessé, pourtant il est au faîte et agite son étendard. Plus de joie, beaucoup plus de joie que de douleur, si terrible que soit le spectacle alentour.

Je vous l'ai dit, je ne connais personne qui soit actuellement en accord de pensée avec moi. Et pourtant j'imagine que j'ai pensé, non comme individu, mais comme représentant d'un groupe; le plus singulier sentiment de solitude et de société...

... Le plus rapide héraut, qui ne sait pas exactement si la cavalerie vient derrière lui, ou si même elle existe.

Frédéric Nietzsche dut renoncer à cette idée que l'éditeur n'accepta pas. Il se résolut enfin ; l'Europe allait célébrer, en mai 1878, le centième anniversaire de la mort de Voltaire. Frédéric Nietzsche décida qu'il publierait alors son livre, et le dédierait à la mémoire du pamphlétaire.

*
* *

« On appelle en Norvège *temps d'obscurité* les époques où le soleil demeure toute la journée au-dessous de l'horizon, écrivait-il en 1879; pendant ce temps la température s'abaisse lentement et sans cesse. — Quel merveilleux symbole pour tous les penseurs devant lesquels le soleil de l'avenir humain s'est

obscurci pour un temps! » Frédéric Nietzsche connut son *temps d'obscurité*. Erwin Rohde désapprouva son livre, Richard Wagner ne répondit pas; mais Nietzsche sut comme on le jugeait autour du maître. « Le caricaturiste de Bayreuth, disait-on, est un ingrat ou un fou. » Un inconnu (n'est-ce pas Gersdorff? on le soupçonne) envoya de Paris une caisse d'où Frédéric et Lisbeth Nietzsche tirèrent un buste de Voltaire avec un court billet : *L'âme de M. de Voltaire présente ses compliments à M. Frédéric Nietzsche*. Lisbeth Nietzsche ne put tolérer l'idée que son frère, germain au cœur pur, se rangeât sous la bannière d'un français, et quel français! Elle pleura.

Sans doute quelques amis jugeaient différemment : « Votre livre, disait Jacob Burckhardt, accroît l'indépendance de l'esprit... » — « Un seul livre, écrivait Paul Rée, m'a suggéré autant de pensées que le vôtre : ce sont les entretiens de Gœthe et d'Eckermann. » Peter Gast restait fidèle, Overbeck et sa femme restaient des amis sûrs. Nietzsche n'en sentait pas moins sa défaite. *Humain, trop humain* n'avait aucun succès. Richard Wagner, disait-on, s'amusait de la mévente Il plaisantait l'éditeur : « Ah, ah, vous le voyez, on lit Frédéric Nietzsche quand il défend notre cause autrement, non. »

En août 1878, *Humain, trop humain* fut jugé et condamné dans le journal de Bayreuth. « Tout professeur allemand, écrivait l'auteur anonyme en qui Nietzsche reconnut, ou crut reconnaître, Richard Wagner, doit écrire une fois dans sa vie un livre qui

consacre sa célébrité. Mais comme il n'est pas donné à tout le monde de trouver une vérité, on se contente, pour obtenir l'effet cherché, de prouver le radical non-sens des vues d'un prédécesseur, et l'effet est d'autant plus grand que le prédécesseur maintenant honni fut plus considérable. »

Cette manière basse de juger désola Frédéric Nietzsche. Il se proposait alors d'exposer, sur un ton de sérénité et de respect, son attitude vis-à-vis de ses anciens maîtres, Schopenhauer et Wagner, mais il lui parut que le temps des politesses était passé, et, reprenant ses notes de Sorrente, il entreprit d'écrire une suite aux pensées d'*Humain, trop humain.*

Sa sœur l'a quitté; en septembre il mène une vie souffrante et misérable dont nous saisissons quelques traits. On l'évite, on craint son agitation. Souvent, au sortir de l'Université, il aborde Jacob Burckhardt. Le sage historien manœuvre habilement et s'esquive; il estime son collègue, mais le redoute. — Nietzsche cherche en vain à rassembler de nouveaux disciples. « Je fais la chasse aux hommes, écrit-il, comme un véritable corsaire, non pour les vendre en esclavage, mais pour les emporter avec moi, dans la liberté... » Cette liberté sauvage qu'il leur propose ne séduit pas les jeunes gens. Un étudiant, M. Scheffler, raconte ses souvenirs : « Je suivais le cours de Nietzsche, dit-il, je le connaissais fort peu. Un jour, le hasard nous ayant rapprochés, je l'accompagnais à la sortie du cours et nous marchions côte à côte. Des nuages clairs passaient au ciel. — Les beaux nuages, me dit-il, comme ils sont

rapides! — Ils ressemblent à des nuages de Paul Véronèse », répondis-je. Sa main saisit soudain mon bras. — Écoutez, me dit-il, voici les vacances, je pars bientôt, venez avec moi, allons ensemble voir les nuages à Venise... — Je fus surpris, je balbutiai quelques mots hésitants; alors je vis Nietzsche se détourner de moi, le visage glacial, fermé et comme mort. Il s'éloigna sans mot dire, me laissant seul. »

La douleur de quitter Wagner était sa peine grande et constante. « Un tel adieu, écrivait-il, où l'on se quitte parce que l'accord est impossible entre les façons de sentir et de juger, nous remet en contact avec cette autre personne, et nous nous heurtons de toutes nos forces contre ce mur, qu'entre elle et nous la nature dressa. » En février 1879, Lisbeth Nietzsche écrivit à Cosima Wagner : son frère lui avait-il conseillé cette démarche? la connut-il, l'approuva-t-il? Nous ne savons. Cosima répondit avec une impériale et douce fermeté. « Ne me parle pas d'*Humain, trop humain*, dit-elle. La seule chose dont je veuille me souvenir en t'écrivant, c'est que ton frère, en d'autres temps, écrivit pour moi quelques-unes des plus belles pages que je sache... Je ne lui en veux pas : la souffrance l'a brisé. Il a perdu la maîtrise de lui-même, cela explique sa félonie... » Elle ajoute, avec plus d'esprit que de sens : « Quant à dire : ses écrits présents ne sont pas définitifs, ce sont les étapes d'un esprit qui se cherche — cela me semble curieux. A peu près comme si Beethoven eût dit : — Me voici dans ma troisième manière. D'ailleurs, on le reconnaît à la lecture, l'auteur n'est pas

persuadé par son œuvre; ce n'est que sophisme sans éclat, et cela fait pitié... »

Les *Opinions et sentences mêlées*, formant suite à *Humain, trop humain*, parurent en 1879. Mais le scandale de ce deuxième volume fut bien vite atténué, et comme détourné, par la pitié que Nietzsche inspira à ceux qui l'avaient autrefois connu. Son état de santé s'aggrava. Sa tête, son estomac, ses yeux, le tourmentèrent sans relâche. Les médecins commençaient à s'inquiéter d'une maladie pour eux inatteignable, d'un malade par eux inguérissable. Sa vue leur semblait menacée, peut-être sa raison. Il devinait leurs craintes. Il dut renoncer au voyage de Venise où l'appelait et l'attendait Peter Gast; il dut s'enfermer dans sa chambre de Bâle, derrière ses volets clos et ses rideaux tirés.

Que va-t-il devenir? Rohde, Gersdorff, touchés par le naufrage de cet homme dont ils avaient tant espéré, écrivent à Overbeck : « On nous dit que Nietzsche est perdu, renseignez-nous... » — « Hélas! répond Overbeck, son état est désespéré. » Richard Wagner lui-même se souvient et s'émeut. « Puis-je l'oublier, écrit-il à Overbeck, cet ami qui s'est écarté de moi avec tant de violence? Je vois bien qu'il n'eût pas été juste de demander des égards conventionnels à une âme déchirée par de telles passions. Il faut se taire et compatir. Mais je suis absolument ignorant de sa vie, de ses souffrances; cela m'afflige. Serais-je indiscret si je vous demandais de m'écrire les nouvelles de notre ami? »

Nietzsche connut-il cette lettre? il ne le semble pas. Peu de mois auparavant, il écrivait parmi d'autres notes : « La reconnaissance est une vertu bourgeoise; elle ne peut s'appliquer à un homme tel que Wagner. » Son bonheur eût été grand s'il eût pu lire, écrite par son maître, cette pensée identique à la sienne : « Il n'eût pas été juste de demander à un Nietzsche des égards conventionnels... »

Overbeck et sa femme assistent le malade. Ils écrivent à sa sœur : elle doit venir. Elle vient aussitôt, et reconnait à peine l'homme voûté, dévasté, en une année de dix années vieilli, qui d'un geste de main la remercie de sa venue.

***

Frédéric Nietzsche renonce à son métier de professeur : il donne sa démission, qu'on agrée. En récompense de ses services il recevra une pension de trois mille francs.

Lisbeth l'emmène. Il se croit perdu, et dit ses dernières volontés : « Fais-moi une promesse, Lisbeth : Que mes amis seuls accompagnent mon corps; pas d'indifférents, pas de curieux. Je ne pourrai plus me défendre; tu devras le faire. Qu'aucun prêtre, que personne ne vienne dire sur mon cercueil des paroles non sincères. Fais en sorte qu'on m'ensevelisse comme un loyal païen, sans mensonge. »

Il désire les lieux les plus déserts, les plus silencieux, la plus entière solitude; elle le conduit aux

vallées de la haute Engadine. Alors on y montait peu. Nietzsche découvre cette Suisse lointaine et ressent un bien-être inespéré. La légèreté, la qualité pure de l'air, l'apaise, la lumière atténuée par les prés est douce à ses yeux épuisés. Il aime ces lacs disséminés qui font songer à quelque Finlande, et ces villages aux noms chantants, ces paysans de race fine, qui annoncent l'Italie si proche par delà les glaciers. « Cette nature m'est familière, écrit-il à Rée. Elle ne m'étonne pas, une confiance est entre nous. » Surpris comme un convalescent, il se reprend à vivre. Il n'écrit guère de lettres, il écrit pour lui-même, et c'est dans son œuvre qu'il nous faut chercher les renseignements que nous donnaient autrefois sa correspondance. Voici comme il raconte sa montée vers l'Engadine :

Et in Arcadia ego. — Par-dessus les collines qui forment comme des vagues, à travers les pins austères et les vieux sapins, j'ai tourné mes regards vers un petit lac dont l'eau verte est laiteuse. J'avais autour de moi des rochers de toutes formes, un sol bariolé d'herbes et de fleurs. Devant moi, un troupeau se mouvait, se développait et se ramassait ; quelques vaches, groupées au loin, sous une forêt de pins, se détachaient dans la lumière du soir; d'autres, plus près, plus sombres; et tout cela tranquille dans la paix du crépuscule prochain. Ma montre marquait cinq heures et demie. Le taureau du troupeau marchait dans le ruisseau blanc d'écume; il avançait lentement, parfois refoulant cette eau violente et parfois lui cédant : sans doute il trouvait là quelque satisfaction farouche. Deux êtres humains à la peau brunie, d'origine Bergamasque, étaient les bergers de ce troupeau : la jeune fille presque vêtue comme un garçon. A droite, au-dessus d'une large ceinture de forêts, des pans de rocs, des champs de neige;

à gauche deux énormes dents de glace, bien au-dessus de moi, dans un voile de brume claire. Tout cela grand, calme, lumineux. Cette beauté, soudain et d'un coup aperçue, touchait jusqu'au frisson, jusqu'à faire entrer dans l'âme une adoration muette pour cet instant révélateur. Involontairement, comme si c'eût été la chose la plus naturelle, dans ce monde de lumière pure aux contours aigus (exempt d'inquiétude et de désir, d'attente et de regret), on était tenté d'introduire des héros grecs. Il fallait sentir comme Poussin et ses élèves : d'une manière tout ensemble héroïque et idyllique. Et c'est ainsi que certains hommes ont vécu, c'est ainsi qu'ils ont senti la vie, durablement, en eux-mêmes et hors d'eux-mêmes; et je reconnais parmi eux l'un des plus grands hommes qui furent jamais, l'inventeur d'une façon de philosopher héroïque et idyllique : Épicure.

Frédéric Nietzsche reste jusqu'en septembre en Engadine, logé pauvrement, nourri sobrement; satisfait, quoique privé d'amis, de musique, de livres. Ses souffrances n'étaient pas intolérables : il pouvait travailler, et notait au crayon, en six cahiers bientôt remplis, ses pensées toujours sceptiques mais nullement amères et comme tempérées par la douceur inattendue, ses pensées soudain rassérénées. Il ne s'illusionnait pas sur ce répit qu'il avait rencontré. C'était un répit, rien de plus, et il n'espérait pas. Il se réjouissait néanmoins de pouvoir dire, avant d'être brisé, le bonheur que lui avait procuré la simple contemplation des choses, de la nature humaine, des montagnes, du ciel; il se hâtait de recueillir cette dernière félicité. Aux premiers jours de septembre 1879, il envoie son œuvre achevée à Peter Gast.

Cher, cher ami, — lui écrit-il — quand vous recevrez ces lignes, mon manuscrit sera entre vos mains. — Peut-être connaîtrez-vous un peu de ce plaisir que j'ai moi-même en pensant à mon œuvre maintenant achevée. Je suis à la fin de ma trente-cinquième année, « le milieu de la vie » disait-on il y a quelque mille ans : c'est l'âge où Dante eut sa vision, il nous dit cela aux premiers vers de son poème. Maintenant je suis en ce milieu de la vie, de toutes parts si pressé par la mort, que d'heure en heure elle me peut prendre ; ma vie est telle que je dois prévoir une mort *rapide*, dans des spasmes... Ainsi je me sens pareil à un homme très vieux ; et d'autant plus que j'*ai fait* l'œuvre de ma vie. J'ai versé une bonne goutte d'*huile*, je le sais, cela me sera compté. Au fond, j'ai éprouvé ma manière de vivre ; beaucoup l'éprouveront après moi. Mes continuelles, mes dures souffrances, jusqu'à présent n'ont pas altéré mon humeur. Au contraire, il me semble que je me sens plus gai, plus bienveillant que je ne fus jamais : d'où vient cette influence qui me fortifie, qui m'améliore ? Pas des hommes, qui sauf un bien petit nombre se sont « tous irrités contre moi »[1] et ne se sont pas gênés pour me le faire savoir. Lisez, cher ami, de bout en bout ce dernier manuscrit, et voyez si vous y décelez quelque trace de souffrance ou de dépression ; *je crois que non*, et cette croyance même m'assure qu'il doit y avoir quelque force cachée en mes pensées ; et non point cette impuissance, cette lassitude, que ceux qui ne m'approuvent pas voudront y chercher.

A cet instant de sa vie, Nietzsche se prépare à mourir. De quelle mort ? On peut, sans beaucoup se hasarder, le deviner. Cette « fin rapide dans des spasmes », son père, qui mourut fou, la subit

1. « Ceci est une réminiscence évangélique, croit Peter Gast. Les rappels des Saintes Écritures sont fréquents dans la langue et la pensée de Nietzsche.

autrefois. Nietzsche l'attend, et un sentiment pieux le ramène vers le foyer domestique. Délié des obligations qui le fixaient à Bâle, libre de choisir sa retraite, il résiste à Peter Gast qui l'appelle à Venise. Il n'est plus temps pour lui de connaître et d'aimer une beauté nouvelle. « Non, dit-il, malgré Overbeck, malgré ma sœur, qui me pressent de vous rejoindre — je n'irai pas. Il est telles circonstances, me semble-t-il, où il convient de se rapprocher de sa mère, de son foyer, de ses souvenirs d'enfance... » — C'est à Naumburg qu'il se retire.

Il veut y mener une vie toute paisible et se distraire de ses pensées par un travail matériel. Il loue, dans une tour des anciens remparts, une chambre très vaste. Au bas du vieux mur s'étend un terrain non bâti qu'il prend à bail pour jardiner. « J'ai dix arbres fruitiers, écrit-il, et des rosiers, des lilas, des œillets, des fraisiers, des groseillers et des groseillers à macquereau. Au commencement de l'an prochain, j'aurai dix plants de légumes en train. »

Mais ces projets de malade sont vite déçus. L'hiver est rigoureux. Frédéric Nietzsche ne peut supporter ni l'éclat de la neige qui offusque ses yeux, ni l'air humide qui déprime et ébranle ses nerfs. Il perd en quelques semaines le bienfait de l'Engadine.

Le Voyageur et son ombre, dont Peter Gast a corrigé les épreuves, paraît alors et semble mieux compris que ne l'ont été les précédents recueils. Rohde écrit à Nietzsche une lettre qui lui fait plaisir. Sans doute il ne formule pas une admiration entière : « Cette vue

claire, mais jamais émue, de l'humanité, dit-il, fait peine à qui t'aime et en chaque mot entend l'ami. » Mais enfin il admire :

Ce que tu donnes à tes lecteurs, — écrit-il, — tu peux à peine t'en douter, car tu habites dans ton propre esprit. Mais une voix telle que la tienne, c'est ce que nous n'entendons jamais, ni dans la vie, ni dans les livres. Et je continue d'éprouver, en te lisant, ce que j'éprouvais près de toi au temps de notre camaraderie : je me sens élevé dans un ordre supérieur et spirituellement annobli... La conclusion de ton livre pénètre l'âme. Tu peux, tu dois, après ces harmonies discordantes, nous donner des accords plus doux encore, plus sacrés... Adieu, mon cher ami; tu es toujours celui qui donne, moi, toujours celui qui reçoit...

Nietzsche est heureux : « Merci, cher ami! écrit-il le 28 décembre 1879; ta vieille affection de nouveau scellée — voilà le plus précieux don que m'apportent ces jours d'étrennes. » Mais sa réponse est brève et deux lignes finales expliquent cette brièveté : « Mon état est redevenu terrible, mes tortures sont atroces; *sustineo*, *abstineo*, et je m'en étonne moi-même. »

Ces mots si forts ne sont pas exagérés. Sa mère, sa sœur, qui le virent souffrir, témoignent des jours affreux qu'il traverse. Il accepte la souffrance comme une épreuve, comme un exercice spirituel. Il compare sa destinée à celle des hommes qui furent grands dans la douleur. Voici Leopardi : mais Leopardi n'a pas été brave, car il a diffamé la vie, étant malade, et — Nietzsche découvre cette vérité sévère — un malade n'a pas le droit d'être pessimiste. Voici le Christ : mais le Christ même a faibli sur la croix. « Mon père,

a-t-il dit, pourquoi m'as-tu abandonné? » Frédéric Nietzsche n'a point de Dieu, point de père, point de croyance, point d'amis. Il s'est retiré tout appui et pourtant il ne fléchit pas. Une plainte, si rapide fût-elle, serait un aveu de défaite. Il refuse cet aveu. La souffrance ne l'ébranle pas, elle l'instruit au contraire, elle anime sa pensée.

L'esprit tendu pour s'opposer à la douleur — écrit-il — aperçoit les choses dans une lumière nouvelle; et l'indicible charme dont s'accompagne toute lumière nouvelle suffit parfois à vaincre la séduction du suicide, à rendre la vie désirable. Celui qui souffre songe avec mépris au monde vague, tiède et confortable, où se complaît l'homme bien portant; il songe avec mépris aux illusions les plus nobles et les plus chéries où il se laissait prendre; ce mépris est sa jouissance, elle est le contre-poids qui l'aide à tenir tête à la souffrance physique, contre-poids dont il sent maintenant la nécessité!... Sa fierté se révolte comme jamais elle n'a fait : avec joie elle défend la vie contre un tyran tel que la souffrance, contre toutes les insinuations de ce tyran qui voudrait nous pousser à témoigner contre la vie. Représenter la vie en face de ce tyran, c'est une tâche d'une incomparable séduction[1].

Frédéric Nietzsche croyait sa fin très proche. Le 14 janvier 1880, voulant adresser à quelque ami un dernier signe de sa pensée, il écrivit à mademoiselle de Meysenbug — au prix de quel effort? — une lettre qui est un adieu et un testament spirituel :

Bien qu'écrire soit un des fruits qui me soient le plus défendus, je veux pourtant que vous ayez encore une lettre

1. *Aurore*, ch. 114. Ce livre, publié en juin 1881, donne des indications autobiographiques très sûres pour l'époque que nous étudions ici.

de moi, vous que j'aime et vénère comme une sœur aimée — ce sera la dernière! car le terrible et presque incessant martyre de ma vie me donne soif de mourir, et, d'après quelques signes, je suis maintenant assez près de l'accès de fièvre qui me sauvera pour qu'il me soit permis d'espérer. J'ai tant souffert, j'ai renoncé à tant de choses qu'il n'est point d'ascète, de quelque temps que ce soit, à la vie duquel je n'aie le droit de comparer ma vie en cette dernière année. J'ai beaucoup acquis cependant. Mon âme a gagné en pureté, en douceur, et je n'ai plus besoin pour cela de la religion ni de l'art. (Vous le remarquerez, j'en ai quelque orgueil; c'est dans mon état d'entier abandon que j'ai pu découvrir enfin mes sources intimes de consolation). Je crois avoir fait l'œuvre de ma vie, comme le peut un homme auquel aucun temps n'est laissé. Mais je sais que pour beaucoup d'hommes j'ai versé une goutte de bonne huile, que beaucoup d'hommes sont par moi orientés vers une vie plus élevée, plus sereine et lucide. Je vous donne ce renseignement supplémentaire : quand mon *humanité* aura cessé d'être, on le dira. Aucune douleur n'a pu et ne pourra jamais m'induire à donner un faux témoignage sur la vie, *telle que je la connais.*

A qui dirai-je tout cela si ce n'est à vous? Je crois — mais c'est immodeste à dire? — que nos caractères se ressemblent. Par exemple : Tous deux nous sommes braves et ni la détresse ni le mépris ne nous peuvent détourner de la voie que nous avons reconnue être bonne. Et tous deux nous avons connu, en nous, autour de nous, mainte chose dont peu de nos contemporains ont vu l'éclat éblouissant — nous *espérons* pour l'humanité et, sans bruit, nous nous offrons en sacrifice, n'est-il pas vrai?

Avez-vous des bonnes nouvelles des Wagner? Voici trois années que je ne sais rien d'eux. Ceux-là aussi m'ont abandonné. Je le savais depuis longtemps, que Wagner s'écarterait de moi dès qu'il aurait reconnu la différence de nos efforts. On m'a rapporté qu'il écrit contre moi. Qu'il le fasse donc : il faut que, de toute façon, la vérité soit mise en lumière! Je pense à lui avec une recon-

naissance durable ; car je lui dois quelques-unes des plus fortes excitations à la liberté spirituelle. Madame Wagner, vous le savez, est la femme la plus sympathique que j'aie rencontrée. Mais nos rapports sont terminés et assurément je ne suis pas homme à renouer. Il est trop tard.

Recevez, chère amie, qui m'êtes une sœur, le salut d'un jeune vieux à qui la vie n'a pas été cruelle, quoiqu'il en soit venu à désirer mourir.

*
* *

Il vécut pourtant. Paul Rée vint le voir et sut le distraire par quelques lectures. Les froids qui l'éprouvaient s'atténuèrent, la neige qui éblouissait sa vue fondit. Peter Gast, installé, comme l'année précédente, à Venise, lui écrivait et l'appelait toujours. A la mi-février, il sentit avec surprise un réveil de ses forces ; il retrouva ses désirs, ses curiosités, et partit aussitôt.

Il séjourna un mois sur les bords du lac de Garde, à Riva, d'où ses lettres meilleures donnèrent espoir aux siens. Le 13 mars il fut à Venise : il faut dater de ce jour la fin de sa crise et sa convalescence.

Il n'avait pas encore aimé l'Italie. Quelles régions en connaissait-il ? — Les lacs ; leur tiédeur un peu lourde lui convenait mal, et il ne goûtait pas leurs harmonies trop douces. — Naples et son golfe : il éprouvait de la répulsion pour la foule napolitaine ; la splendeur du spectacle l'avait conquis, sans doute, mais peu charmé : Nul commerce intime ne s'était établi entre cette nature éclatante et ses passions spirituelles. Mais, Venise le séduit dès la première minute. Il trouve en elle, d'un seul regard, sans effort, ce que lui donnaient autrefois ses

maîtres grecs, Homère, Théognis, Thucydide : la sensation d'une race lucide qui vit sans rêves ni scrupules. Contre les rêves, les scrupules, les prestiges d'un art romantique, il lutte depuis quatre années. La beauté de Venise le délivre. Il se souvient de ses angoisses et sourit de lui-même. Ne s'est-il pas flatté d'être le plus malheureux des hommes? quel homme souffrant n'a eu cette pensée, ce puéril orgueil?

Quand survient une première aurore d'adoucissement, de guérison, — écrit-il, — nous humilions sans reconnaissance la fierté qui nous fit jadis supporter la douleur, nous nous traitons de niais et de naïf — comme s'il nous était arrivé quelque chose d'unique! Nous regardons à nouveau les hommes et la nature, avec désir : *les lumières tempérées* de la vie nous réconfortent, la santé recommence en nous son jeu magique. — Nous contemplons ce spectacle comme si nous étions transformés, bienveillants et fatigués encore. Dans cet état on ne peut pas entendre de musique sans pleurer.

Peter Gast l'assistait avec une bonté touchante. Il l'accompagnait dans ses promenades, lui faisait la lecture, lui jouait ses musiques préférées. Frédéric Nietzsche alors aimait surtout Chopin; il découvrait en ses rapsodies une hardiesse, une franchise de passion, que l'art allemand ne donne guère. Sans doute il faut penser à Chopin en lisant ces derniers mots : « Dans cet état on ne peut pas entendre de musique sans pleurer ».

Peter Gast fait aussi métier de secrétaire, car Nietzsche a retrouvé son ardeur au travail et dicte chaque jour ses pensées. Il choisit, dès le premier

instant, le titre d'un nouveau recueil (bientôt il y renoncera) : *L'Ombra di Venezia.* Et n'est-ce pas, en effet, la présence de Venise qui communique à son esprit cette richesse, cette force, cette subtilité? Il essaie de nouvelles recherches. Est-il vrai, comme il l'a écrit, qu'un froid calcul d'intérêt détermine les actions des hommes? qu'un mesquin désir de conservation, de repos, de bien-être, ait créé cet excès de beauté dont témoigne une Venise? Venise est unique; pourtant elle existe et il faut l'expliquer. Un prodige intérieur doit être cause de ce prodige visible. Quels sont donc les ressorts cachés qui déterminent nos actes? La vie, disait Schopenhauer, est une pure *volonté de vivre*; tout être aspire à persévérer dans l'être. C'est trop peu dire, pense Frédéric Nietzsche. La vie aspire toujours à s'étendre, à grandir. Elle veut, non se conserver elle-même, mais s'accroître; un principe de conquête et d'exaltation doit être lié à son essence. Comment formuler ce principe? Nietzsche ne le sait pas encore, mais l'idée est présente en lui et l'agite. Il sait qu'il est à la veille d'une découverte, au seuil d'un monde inconnu; et il écrit, ou dicte à son ami :

Les actions ne sont jamais ce qu'elles paraissent être. Nous avons eu tant de peine à apprendre que les choses extérieures ne sont pas telles qu'elles nous apparaissent. Eh bien, il en est de même du monde intérieur! Les actes sont en réalité « quelque chose d'autre » — nous ne pouvons pas en dire davantage et tous les actes sont essentiellement inconnus.

En juillet, il essaie les eaux de Marienbad. Il habite

une petite auberge située contre les bois où il se promène tout le long des jours.

Je m'enfonce, je fouille avec zèle, dans mes mines morales, — écrit-il à Peter Gast, — et il me semble que je deviens un être tout à fait souterrain — il me semble, en ce moment, que j'ai trouvé un passage, une sortie; il m'arrivera cent fois d'être ainsi persuadé, puis déçu...

En septembre il est à Naumburg; il paraît d'humeur joyeuse et causante, sa sœur Lisbeth reconnaît sur son visage cette expression de douceur heureuse qui dénonce le bon travail intérieur, la plénitude et l'afflux des pensées. Le 8 octobre, craignant les brumes, il redescend vers l'Italie. Il s'arrête à Stresa, au bord du lac Majeur. Mais le climat disconvient à ses nerfs et trouble ses méditations. Il ressent avec effroi cette tyrannie des influences extérieures qui le tiennent à merci. Il s'effraye : pourra-t-il, s'il vit toujours souffrant, exprimer ces idées innombrables, philosophiques et lyriques, qui le pressent? Il doit acquérir la santé, pense-t-il; c'est son premier devoir. Il quitte Stresa, et se dirige vers Sorrente.

Gênes est sur son passage. Il s'y arrête, il s'y plaît aussitôt. Le peuple est vigoureux, frugal et gai; la température, en novembre, presque estivale; Gênes réunit en soi la double énergie de la montagne et de la mer. Nietzsche aime ces palais robustes posés en travers des ruelles, monuments élevés à leur propre gloire par des marchands corsaires dont nul scrupule n'entrave les instincts. Son esprit visionnaire les évoque; il a besoin de ces Italiens d'autrefois, lucides,

avides, très peu chrétiens, menteurs aux autres, mais francs avec eux-mêmes, et jamais frelatés; il a besoin d'eux pour comprimer cette rêverie romantique inextinguible en lui. — Il veut, comme voulut Rousseau, un retour vers la nature. Mais Rousseau connaissait une Europe qui offensait les sentiments pieux, la sympathie humaine, la bonté. Nietzsche connaît une Europe différente, une lourde Europe dominée par les foules, et qui offense d'autres sentiments; autre est la nature opprimée qu'il exalte, où il cherche la cure et le raffraîchissement de son âme.

Il veut s'installer à Gênes. Il cherche et trouve, après quelques essais, un parfait domicile : une mansarde, avec un lit très bon, au sommet d'un escalier de cent quatre marches, dans une maison qui donne sur une voie si montante et si raide que nul n'y passe, et qu'entre les pavés l'herbe pousse — salita delle Battistine, 8.

Il se compose une vie aussi simple que son domicile; c'était l'un de ses nombreux rêves. Il disait souvent à sa mère : « Comment vivent les gens du peuple? Je voudrais vivre comme eux. » Sa mère riait. « Ils mangent des pommes de terre, de la viande grasse, ils boivent du mauvais café, de l'alcool… » Nietzsche soupirait : « Ah, ces Allemands! » Dans sa maison génoise, habitée par de petites gens, les usages sont autres. Ses voisins vivent sobrement. Il les imite et s'alimente peu : sa pensée est plus allante et plus vive. Il achète une lampe à esprit de vin, et, instruit par la logeuse, prépare lui-même son risotto, fait frire ses artichauts.

Il est populaire dans la grande maison. Souvent les migraines le reprennent et l'accablent. On entre chez lui, on a souci de ses souffrances. « Je n'ai besoin de rien, » répond il simplement : « *Sono contento* ». Le soir, pour épargner sa vue, il reste étendu sur son lit, sans lumière. « C'est pauvreté », opinent les voisins. « Le professeur allemand n'est pas assez riche pour brûler des bougies. » On lui en offre : il sourit, explique et remercie. On l'appelle *il santo*, *il piccolo santo*. Il le sait et s'en amuse. « Je crois, écrit il, que beaucoup d'entre nous, avec leurs mœurs abstinentes, réglées, avec leur douceur, leur sens droit, s'ils étaient transportés dans la demi-barbarie, entre le VIe et le Xe siècle, seraient vénérés comme des saints. » Il conçoit et rédige rapidement une règle de vie :

Une indépendance qui n'offusque personne; un orgueil doux, voilé, un orgueil qui ne gêne pas les autres, parce qu'il n'envie pas leurs honneurs, leurs satisfactions, et s'abstient de moquerie... Un sommeil léger, une allure libre et paisible, pas d'alcool, pas d'amitiés illustres ni princières, pas de femmes ni de journaux, pas d'honneurs, pas de société — si ce n'est avec les esprits supérieurs; à leur défaut, le menu peuple (on ne peut se passer de lui non plus que de contempler une végétation puissante et saine); les plats les plus aisément prêts, autant que possible les préparer soi-même, ou qu'ils aient à peine besoin de préparation.

La santé était pour Frédéric Nietzsche un bien fragile, incessamment conquis, perdu et reconquis, et précieux d'autant plus. Chaque journée favorable lui faisait éprouver cette surprise que procure aux convalescents leur bonheur. Au saut du lit, il s'équipait,

mettait dans sa sacoche un cahier de notes, quelque livre, quelques fruits et du pain ; puis il partait sur les routes. « Sitôt le soleil levé, écrit-il, je vais sur un rocher solitaire, près des vagues, et m'étends là sous mon ombrelle, immobile comme un lézard, n'ayant rien devant moi que la mer et le ciel pur. » — Il restait ainsi fort longtemps, jusqu'aux heures extrêmes du crépuscule, heures clémentes à ses yeux malades, si souvent privés de lumière, si souvent aveuglés par elle, à ces yeux menacés dont il savoure les moindres joies.

Voici la mer, — écrit-il ; — ici nous pouvons oublier la ville. Ses cloches, il est vrai, sonnent encore l'*Ave Maria*, ce sont elles qui font ce bruit funèbre et insensé, mais doux, au carrefour du jour et de la nuit — un instant encore, tout se tait ! La mer s'étale, blême et brillante : elle ne peut pas parler. Le ciel joue avec ses nuances infinies son éternel jeu muet du soir : il ne peut pas parler. Les petites falaises et les récifs qui courent dans la mer comme pour y découvrir le plus solitaire endroit, tous ils ne peuvent pas parler. Cet énorme mutisme qui nous surprend soudain, il est beau et cruel, l'âme en est dilatée...

Que de fois il a célébré cette heure, où, dit-il, « le plus pauvre pêcheur rame avec des rames d'or... » Il recueille alors les fruits de sa journée, il écrit les pen sées qui lui vinrent avec la forme et le chant de leurs mots. Il continue les recherches commencées à Venise : Qu'est-ce que l'énergie humaine ? quel est le sens de ses désirs ? comment s'explique le désordre de son histoire, le *bourbier de ses mœurs* ? Il le sait maintenant ; la même force ambitieuse et cruelle pousse l'homme contre l'homme, l'ascète contre lui-même.

Nietzsche doit analyser, définir cette force pour la régir enfin, c'est le problème qu'il se propose, et il a confiance de le résoudre un jour. Il se comparait volontiers aux grands navigateurs, à ce capitaine Cook qui navigua, sonde en main, pendant trois mois, sur des récifs de corail. En cette année 1881, son héros était le génois Christophe Colomb, qui, nulle terre n'apparaissant encore, reconnut, sur les vagues, des herbes de prairie, portées jusqu'en pleine mer par l'eau laiteuse et restée douce d'un fleuve inconnu.

Où voulons-nous aller? — écrit-il. — Voulons-nous franchir la mer? Où nous entraîne cette passion puissante, qui prime pour nous toute passion? Pourquoi ce vol éperdu dans cette direction, vers le point où jusqu'à présent tous les soleils *déclinèrent* et *s'éteignirent*? De nous aussi peut-être on dira quelque jour que, gouvernant toujours vers l'ouest, nous espérions atteindre une Inde inconnue, mais que c'était notre destinée d'échouer devant l'infini? Où bien, mes frères, où bien?

Nietzsche aime cette page lyrique, il la place au terme de son livre, comme un hymne final. « Quel autre livre, écrit-il, conclut sur un *où bien*? »

A la fin de janvier, il achève son travail. Mais il est incapable de recopier le manuscrit; sa main est trop nerveuse, sa vue trop lasse. Il l'expédie à Peter Gast. Le 13 mars, la copie est prête et Nietzsche l'annonce à l'éditeur :

Cher monsieur, voici le manuscrit, qu'il m'est pénible de m'en séparer!... Maintenant, hâte, hâte, hâte! Je quitterai Gênes sitôt le livre paru et jusque-là vivrai sur des charbons. Pressez-vous, pressez l'imprimeur! Ne peut-il

vous donner promesse écrite que fin avril, au plus tard, j'aurai mon livre en main, prêt, achevé... Cher monsieur Schmeitzner, que chacun de nous, cette fois, fasse de son mieux. Le contenu de mon livre est si important! C'est pour nous une affaire d'honneur qu'il ne soit fautif en rien, qu'il vienne au monde digne et sans tache. Je vous en conjure, faites cela pour moi : point de réclame. Je pourrais vous en dire bien davantage, mais vous comprendrez tout par vous-même, quand vous aurez lu mon livre...

L'éditeur lut et comprit mal : il ne marqua aucun enthousiasme. En avril, Nietzsche, toujours à Gênes, attendait encore ses épreuves. Il avait espéré surprendre ses amis par l'envoi d'une œuvre inattendue et n'avait rien dit à personne, Peter Gast excepté. Il renonce enfin au plaisir du secret. « Bonne nouvelle, écrit-il à sa sœur, un nouveau livre, un gros livre!... Un livre décisif, je ne peux y penser sans une émotion vive... » En mai, il va rejoindre Peter Gast dans un village de Vénétie, Recoaro, au pied des Alpes. Son impatience croît chaque jour. Les retards de son éditeur l'empêchent d'éclaircir les nouvelles pensées qui le pressent déjà.

Aurore — c'est le titre qu'il choisit enfin — parut à l'instant le plus défavorable, en juillet.

VI

LE TRAVAIL DU ZARATHOUSTRA

I

La conception du Retour éternel.

Frédéric Nietzsche considérait *Aurore* comme l'exercice d'un convalescent qui s'amuse avec les désirs, les idées, et trouve en chacune son plaisir de malice ou d'amour. Ç'avait été un jeu qui devait prendre fin. Je dois maintenant choisir parmi ces idées entrevues, pensait-il; je dois en saisir une, l'exprimer dans sa force, et clore mes années de retraite et d'attente. « En temps de paix, a-t-il écrit, l'homme aux instincts guerriers se tourne contre lui-même. » A peine sorti de ses combats, Nietzsche cherche une occasion nouvelle de combats.

Il était resté, jusqu'à la mi-juillet, en Vénétie, sur les premières pentes des Alpes italiennes. Il dut chercher un refuge moins brûlant. Il n'avait pas oublié ces hautes vallées alpestres qui lui avaient donné, deux ans auparavant, un répit de santé et un rapide bon-

heur. Il monta vers elles et s'installa d'une façon rustique dans l'Engadine, à Sils-Maria. Il eut, pour un franc par jour, une chambre dans une maison paysanne; une auberge voisine lui fournit ses repas. Les passants étaient rares, et Nietzsche, lorsqu'il se trouvait d'humeur causante, allait rendre visite à l'instituteur ou au curé, braves gens qui gardèrent le souvenir de ce professeur allemand si singulier, si instruit, modeste et bon.

Il réfléchissait alors sur les problèmes de la philosophie naturaliste. Le système de Spencer était en vogue et nouveauté : Frédéric Nietzsche méprisait cette cosmogonie qui prétend supplanter le christianisme et lui reste soumise. Spencer ignore la providence, mais croit au progrès. Il enseigne la réalité d'un concert entre les mouvements des choses et les aspirations de l'humanité. Il conserve dans un univers sans Dieu les harmonies chrétiennes. Frédéric Nietzsche a suivi des écoles plus viriles : il écoute Empédocle, Héraclite, Spinoza, Gœthe, penseurs au regard calme qui savent étudier la nature sans chercher en elle quelque assentiment à leurs désirs. Il reste obéissant à ces maîtres et il sent croître, mûrir en lui, une idée grande et neuve.

Nous devinons à travers ses lettres l'émotion dont il est saisi. Il a besoin d'être seul et défend avec énergie sa solitude. Paul Rée, qui admire *Aurore*, veut aller le lui dire. Frédéric Nietzsche l'apprend et se désespère :

Ma bonne Lisbeth, — écrit-il à sa sœur, — je ne puis me résoudre à télégraphier à Rée qu'il ne vienne point. Pourtant je dois considérer comme un ennemi *quiconque* vient interrompre mon travail d'été, mon travail d'Engadine, c'est-à-dire mon devoir même, ma « seule chose nécessaire ». Un homme ici, au milieu de ces pensées qui jaillissent de tous côtés en moi, — ce serait une terrible chose ; et si je ne puis mieux défendre ma solitude, je quitte l'Europe pour beaucoup d'années, je le jure ! Je n'ai plus de temps à perdre.

Mademoiselle Nietzsche prévint Paul Rée, qui renonça à son projet.

Il la trouve enfin, cette idée dont le pressentiment l'agite avec tant de violence. — Un jour qu'il allait à travers bois de Sils-Maria jusqu'à Silvaplana, il s'assit non loin de Surlée au pied d'un rocher pyramidal ; à cette minute et à cette place il conçut le Retour éternel. Il pensa : Le temps, dont la durée est infinie, doit ramener, de période en période, une disposition identique des choses. Cela est nécessaire ; donc il est nécessaire que toutes choses reviennent. Dans tel nombre de jours, imprévisible, immense, mais limité, un homme, en tout semblable à moi, moi-même enfin, assis à l'ombre de ce roc, retrouvera ici-même cette même idée. Et cette même idée sera par cet homme retrouvée non pas seulement une fois mais un nombre de fois infini, car ce mouvement qui ramène les choses est infini. Donc nous devons écarter toute espérance et penser fermement : nul monde céleste ne recevra les hommes, nul avenir meilleur ne les consolera. Nous sommes les ombres d'une nature aveugle et monotone,

les prisonniers de chaque instant. Mais prenons garde, cette redoutable idée qui nous interdit l'espérance ennoblit et exalte chaque minute de nos vies : l'instant n'est plus une chose passagère, s'il revient éternellement; le moindre est un monument éternel doué de valeur infinie, et, si le mot divin a quelque sens, divine. « *Que tout revienne sans cesse*, écrit-il, *c'est l'extrême rapprochement d'un monde du devenir avec un monde de l'être : sommet de la méditation*[1]. »

L'émotion de la découverte fut si vive qu'il pleura, et resta longtemps abîmé dans les larmes. Son effort n'avait donc pas été vain. Sans faiblir devant la réalité, sans s'écarter du pessimisme; au contraire, en menant à ses dernières conséquences l'idée pessimiste de la réalité, Nietzsche avait découvert cette doctrine du Retour, qui, conférant aux plus fugitives choses l'éternité, restaure en chacune d'elles la puissance lyrique, la valeur religieuse nécessaire à l'âme. — En quelques lignes, il formule l'idée, et date : « Commencement d'août 1881, à Sils-Maria, à 6 500 pieds au-dessus de la mer et beaucoup plus au-dessus de toutes choses humaines! »

Il vécut durant quelques semaines dans un état de ravissement et d'angoisse : sans doute les mystiques connaissent des émotions semblables, et leur vocabulaire convient ici. Il éprouvait un orgueil divin; mais dans le même instant il avait peur et s'épouvantait, comme ces prophètes d'Israël qui tremblent devant

1. Cette formule est donnée dans *Der Wille zur Macht*, paragraphe 286.

Dieu en recevant de lui l'ordre de leur mission. Le malheureux homme, si blessé par la vie, envisageait avec un indicible effroi la perpétuité des Retours. Ce lui était une attente insupportable, un supplice; mais il aimait ce supplice, et s'imposait l'idée du Retour éternel comme un ascète s'impose le martyre. *Lux mea crux*, écrivit-il en ses notes, *crux mea lux! Lumière ma croix, croix ma lumière!* Son agitation, que le temps n'apaisait point, devenait extrême. Il s'effraya, car il n'ignorait pas la menace qui pesait sur sa vie.

A mon horizon s'élèvent des pensées, quelles pensées! — écrit-il à Peter Gast, le 14 août —. Je ne soupçonnais rien de tel. Je n'en dis pas davantage, je veux maintenir en moi un calme inébranlable. Hélas, ami, des pressentiments me traversent parfois l'esprit. Il me semble que je mène une vie très dangereuse, car ma machine est de celles qui peuvent *sauter*! L'intensité de mes sentiments me fait frémir et rire — deux fois déjà j'ai dû rester à la chambre, et pour une raison ridicule : j'avais les yeux irrités, pourquoi? Parce qu'en me promenant j'avais trop pleuré; non pas des larmes sentimentales, mais des larmes de joie; et je chantais et disais des folies, plein d'une nouvelle idée que je dois proposer aux hommes...

Dès lors il conçoit une tâche nouvelle. Tout ce qu'il a fait jusqu'alors ne fut qu'essai maladroit ou recherche, le temps est venu d'édifier l'œuvre. Quelle? Il hésite : ses dons d'artiste, de critique, de philosophe, le séduisent en divers sens. Mettra-t il sa doctrine en forme de système? non pas, c'est un symbole, il faut l'entourer de lyrisme et de rythme. — Ne pourrait-il rénover cette forme oubliée que créèrent les penseurs

de la plus ancienne Grèce et dont Lucrèce nous transmet un modèle? Frédéric Nietzsche accueille cette idée : il lui plairait de traduire sa conception de la nature en un langage poétique, en quelque prose musicale et scandée. Il cherche encore, et son désir d'un langage rythmé, d'une forme vivante et comme palpable, lui suggère une pensée nouvelle : ne pourrait-il introduire au centre de son œuvre une figure humaine et prophétique, un héros? Un nom lui vient à l'esprit : Zarathoustra, l'apôtre persan, mystagogue du feu. Un titre, un sous-titre, quatre lignes rapidement écrites, annoncent le poème :

MIDI ET ÉTERNITÉ.

Signe d'une vie nouvelle.

Zarathoustra, né aux bords du lac Urmi, quitte à trente ans sa patrie, se dirige vers la province Aria et en dix années de solitude compose le Zend-Avesta.

Dès lors ses promenades, ses méditations ne sont plus solitaires. Frédéric Nietzsche écoute et recueille sans cesse les paroles de Zarathoustra. En trois distiques d'une allure douce, presque tendre, il a dit comme était entré dans sa vie ce compagnon :

SILS-MARIA

J'étais assis là dans l'attente — dans l'attente de rien;
Je jouissais, par delà le bien et le mal, tantôt

De la lumière, tantôt de l'ombre, abandonné
Au jour, au lac, au midi, au temps sans but.

Alors, ami, soudain un est devenu deux —
Et Zarathoustra passa auprès de moi...

En septembre, la saison devint tout à coup froide et neigeuse. Frédéric Nietzsche dut quitter l'Engadine.

*
* *

Il fut éprouvé par les intempéries, son exaltation tomba et une longue période de dépression commença. Il pensait constamment au Retour éternel, mais ayant perdu courage il n'en sentait plus que l'horreur. « J'ai revécu les jours de Bâle, écrivit-il à Peter Gast. Pardessus mon épaule la mort me regarde... » Il est bref en ses plaintes, un mot doit nous suffire à deviner des abîmes. Trois fois, durant ces semaines de septembre et d'octobre, il fut tenté par le suicide. D'où lui venait cette tentation? voulait-il éviter la souffrance? Non, car il était brave. Voulait-il prévenir la destruction de son esprit? Cette deuxième hypothèse est peut-être la vraie.

Il descendit à Gênes et continua d'être éprouvé par les vents humides, les cieux bas, d'un automne capricieux. Il supportait impatiemment l'absence de lumière. Une tristesse différente compliquait son ennui : *Aurore* n'avait aucunement réussi. Les critiques avaient ignoré l'œuvre, les amis l'avaient lue à peine; Jacob Burckhardt avait exprimé un jugement poli, mais prudent. « Certaines parties de votre livre, écrit-il, je les lis comme un vieil homme, avec un sentiment de vertige. » Erwin Rohde, le plus cher, le plus estimé, n'avait pas répondu à l'envoi du livre. Frédéric Nietzsche lui écrivit de Gênes, le 21 octobre :

Cher, vieil ami,

Sans doute quelque embarras t'arrête. Je t'en prie, en toute sincérité : ne m'écris pas! Cela ne changera rien entre nous; mais il m'est insupportable de penser qu'en envoyant un livre à un ami, j'exerce sur lui une sorte de *pression*. Qu'importe un livre! Ce qui me reste à faire importe davantage — ou je ne saurais pourquoi vivre. L'instant est dur pour moi, je souffre *beaucoup*.

Amicalement, ton F. N.

Erwin Rohde ne répond pas à cette lettre même. — Comment expliquer l'insuccès d'*Aurore*? Sans doute, c'est la très vieille histoire, constante, universelle, l'irrémédiable mésaventure du génie méconnu parce qu'il est génie, nouveauté, surprise et scandale. Pourtant nous saisirons peut-être quelques raisons particulières : Nietzsche, depuis qu'il s'est détaché des cercles wagnériens, n'a plus d'amis; et un groupe d'amis est l'intermédiaire le plus indispensable entre un grand esprit qui s'essaie et la masse du public. Il est seul devant des lecteurs inconnus que ses variations incessantes déconcertent. Il compte sur la forme vive de son œuvre pour les entraîner et conquérir. Mais cette forme même est défavorable. Aucun livre n'est d'un abord si malaisé qu'un recueil d'aphorismes et de pensées brèves. Il faut que le lecteur donne à chaque page toute son attention et déchiffre une petite énigme; la lassitude vient vite. Il est d'ailleurs probable qu'un public allemand, peu sensible à l'art de la prose, inhabile à saisir les traits, accoutumé aux efforts lents et soutenus, était mal préparé à comprendre cette œuvre imprévue.

Novembre est beau : Frédéric Nietzsche se ranime. « Je me relève de mes désastres, » écrit-il. Il parcourt la montagne, la côte génoise, il retourne sur les rochers où lui étaient venues les proses d'*Aurore*. Telle est la douceur du temps qu'il peut se baigner dans la mer. « Je me sens si riche, si fier, écrit-il à Peter Gast, tout à fait *principe Doria*. Vous seul me manquez, cher ami, vous et votre musique! »

Depuis les représentations des *Nibelungen* à Bayreuth — depuis plus de cinq ans — Frédéric Nietzsche s'était privé de musique. *Cave musicam!* écrivait-il. Il craignait, s'il s'abandonnait à la jouissance des sons, d'être repris par la magie de l'art wagnérien. Mais il était enfin délivré de ces craintes. Son ami Peter Gast lui avait joué, en juin, à Rocoaro, des chants et des chœurs qu'il s'était diverti à composer sur des épigrammes de Gœthe. Paul Rée avait dit un jour : « Aucun musicien moderne ne serait capable de mettre en musique des vers si légers. » Peter Gast avait relevé le défi, et gagné la partie, estima Nietzsche, ravi par la vivacité des rythmes. « Persévérez, conseilla-t-il à son ami; travaillez contre Wagner musicien comme je travaille contre Wagner philosophe. Efforçons-nous, Rée, vous et moi, d'affranchir l'Allemagne. Si vous réussissez à trouver une musique assortie à l'univers de Gœthe (elle n'existe pas), vous aurez fait une grande chose... » Cette pensée reparaît en chacune de ses lettres. Son ami est à Venise, il est à Gênes, et il espère qu'en ce même hiver l'Italie va leur inspirer à tous

deux, Allemands déracinés, une métaphysique et une musique nouvelles.

Il profite de sa santé meilleure pour aller au théâtre. Il entend la *Sémiramis* de Rossini, et quatre fois la *Juliette* de Bellini. Un soir, il fut curieux d'entendre une œuvre française dont l'auteur lui était inconnu :

> Hurrah! ami! — écrit-il à Peter Gast, — encore une trouvaille heureuse : un opéra de Georges Bizet (qui est-ce donc?) : *Carmen*. Cela s'écoute comme une nouvelle de Mérimée, spirituelle, forte, par instants émouvante. Un vrai talent français, que Wagner n'a pas désorienté, un franc disciple de Berlioz... Je ne suis pas loin de penser que *Carmen* est le meilleur opéra qui existe. Si longtemps que nous vivions, il restera à tous les répertoires d'Europe.

La découverte de *Carmen* est l'événement de son hiver. Maintes fois il en parle, maintes fois il y retourne : quand il a écouté cette musique franche et passionnée, il se sent mieux armé contre les séductions romantiques toujours puissantes sur son âme : « *Carmen* me délivre », écrira-t-il.



Frédéric Nietzsche retrouve le bonheur dont il avait joui l'année précédente; semblable, mais soutenu par une émotion plus grave : le plein midi de sa pensée se lève après l'aurore. Vers la fin de décembre il traverse et surmonte une crise. Une sorte de poème en prose commémore cette crise. Nous le traduirons ici. C'est la suite de ces méditations, de ces examens de con-

science qu'il écrivait, jeune homme, à chaque Saint-Sylvestre :

Pour la nouvelle année. — Je vis encore, je pense encore : il faut encore que je vive, car il faut encore que je pense. *Sum, ergo cogito : cogito, ergo sum.* C'est aujourd'hui le jour où chacun est libre d'exprimer son désir et sa pensée la plus chère : moi aussi, j'exprimerai donc le souhait que je forme en moi-même aujourd'hui, et je dirai quelle pensée, cette année, je prends à cœur avant toute autre — quelle pensée j'ai choisie comme raison, garantie, douceur de ma vie à venir ! Je veux m'exercer chaque jour à voir en toute chose, comme une beauté, le nécessaire — ainsi je serai l'un de ceux qui rendent belles les choses. *Amor fati* : que cela soit dorénavant mon amour ! Je ne veux pas entrer en guerre contre la laideur. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. *Détourner mon regard,* que cela soit ma seule négation. D'un mot : je veux, en toute circonstance, être toujours un affirmateur !

Les trente jours de janvier passent sans qu'un nuage paraisse au ciel. Il dédiera à ce beau mois, en signe de gratitude, le quatrième livre de la *Gaya Scienza*, qu'il intitule *Sanctus Januarius* ; livre admirable, riche de pensée critique, de finesses intimes, et de la première à la dernière ligne dominé par une émotion sacrée — *Amor fati.*

En février, Paul Rée, traversant Gênes, resta quelques jours avec son ami, qui lui montra ses promenades préférées et le mena vers ces anses rocheuses « où dans quelque six cents ans, quelque mille ans, écrit-il gaiement à Peter Gast, on élèvera une statue à l'auteur d'*Aurore* ». Puis Paul Rée descendit à Rome,

où l'attendait mademoiselle de Meysenbug. Il était curieux de pénétrer là-bas dans le monde wagnérien que l'attente du *Parsifal* agitait fort : c'était en juillet, à Bayreuth, que devait être donné le mystère chrétien. Frédéric Nietzsche ne voulut pas accompagner Paul Rée. Il préservait sa solitude, et la représentation imminente du *Parsifal* rendait plus vive son ardeur au travail. N'avait-il pas, lui aussi, une grande œuvre à mûrir? ne devait-il pas écrire son mystère antichrétien, son poème du Retour éternel? C'était sa constante pensée. Elle lui procurait un bonheur grâce auquel il pouvait se rappeler avec un regret moins déchirant le maître des anciens jours. Richard Wagner lui paraissait très loin, très près de lui; très loin par les idées; mais que valent, pour un poète, les idées? Très près par les sentiments, les désirs, l'émotion lyrique; et n'est-ce pas l'essentiel? Tout désaccord entre lyriques ne porte que sur des nuances, car ils habitent un même univers, ils travaillent d'un même cœur à donner une signification et une valeur suprêmes aux mouvements de l'âme humaine. — Lisons cette page que Nietzsche écrivit alors, et nous comprendrons mieux l'état de son âme :

L'Amitié stellaire. — Nous étions amis, et nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre. Mais cela est bien ainsi, et nous ne voulons rien nous cacher, rien nous dissimuler : nous n'avons à rougir de rien. Nous sommes deux navires, dont chacun a son but et sa voie. Nous nous sommes, par hasard, croisés; nous avons ensemble célébré une grande fête — et alors nos deux courageux navires ont si tranquillement reposé dans le même port et sous le même

soleil, qu'ils semblaient avoir tous deux atteint le but qui leur était commun. Mais la force toute puissante de notre devoir nous a de nouveau chassés vers des mers, des soleils divers — et peut-être nous ne nous reverrons plus jamais — et peut-être aussi nous nous reverrons, et nous ne nous reconnaîtrons plus : les mers et les soleils divers nous auront transformés! Nous devions nous devenir étrangers, c'était écrit en nos destins : raison de plus pour nous respecter mutuellement! raison de plus pour sanctifier l'Idée de notre amitié finie! Sans doute, il existe un astre lointain, invisible et prodigieux, qui donne une loi commune à nos petites évolutions : élevons-nous jusqu'à cette pensée! Mais notre vie est trop courte, notre vue trop faible : nous ne pourrons pas être réellement amis; nous devrons nous contenter de cette possibilité sublime. — Et s'il nous faut être ennemis sur terre, malgré tout, nous croirons à notre amitié stellaire.

Quelle forme prenait alors en son esprit l'exposition lyrique du Retour éternel? Nous l'ignorons. Nietzsche n'aimait pas à parler de son travail : il voulait achever avant d'annoncer. Pourtant il désirait que ses amis connussent le mouvement nouveau où il engageait sa pensée. Il adressa à mademoiselle de Meysenbug une lettre où Wagner était traité sans déférence, puis il ajouta une promesse assez mystérieuse : « Si je ne m'illusionne sur mon avenir, c'est par mon œuvre que sera continué ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre de Wagner — et voilà peut-être le comique de l'aventure... »

*
* *

Au début du printemps, Frédéric Nietzsche, séduit par un caprice, fit marché avec le patron d'un voilier

italien en partance pour Messine et traversa la Méditerranée. Le passage fut terrible; il fut malade à mourir. Mais son séjour fut d'abord heureux : il écrivit des vers, plaisir que depuis plusieurs années il avait cessé de connaître. Ce sont des impromptus, des épigrammes, peut-être inspirés de ces saillies gœthéennes que Peter Gast avait mises en musique. Nietzsche cherchait alors un coin de nature et d'humanité favorable à la production de sa grande œuvre : la Sicile, « margelle du monde où le bonheur habite », enseigne le vieil Homère, lui parut un refuge idéal; et, oubliant soudain qu'il ne supportait pas les chaleurs, il décida de s'installer à Messine pour tout l'été. Quelques jours de siroco, vers la fin d'avril, l'accablèrent, et il prépara son départ.

Sur ces entrefaites, il reçut un mot de mademoiselle de Meysenbug qui le pressait très instamment de s'arrêter à Rome. Rome était l'une de ses étapes naturelles : il accepta. Pourquoi cette insistance de mademoiselle de Meysenbug? Nous le savons. Cette femme excellente ne s'était jamais résignée au malheur de l'ami dont elle avait en vain cherché à rendre la destinée plus douce. Elle savait la délicatesse, la tendresse de son cœur, et souhaitait souvent lui trouver une compagne; ne lui avait-il pas écrit : « Je vous le dis en confidence, ce qu'il me faut, c'est une bonne femme... » Au printemps de cette année 1882, elle crut avoir trouvé[1]. C'était la raison de sa lettre. Mademoi-

1. Cette histoire intime n'a jamais été sue que par peu de personnes, aujourd'hui pour la plupart disparues. Deux femmes

selle de Meysenbug avait le goût et l'habitude de la bonté; peut-être elle ne prenait pas assez garde que la bonté est un art difficile où les défaites sont cruelles.

La jeune fille que mademoiselle de Meysenbug avait rencontrée s'appelait Lou Salomé. Elle avait vingt ans à peine; elle était Russe, admirable d'intelligence et d'ardeur intellectuelle; d'une beauté non pas parfaite, mais d'autant plus exquise, et séduisante à l'extrême. Il arrive qu'on voie surgir ainsi, à Paris, Florence ou Rome, quelque demoiselle excitée, native de Philadelphie, de Bucarest ou de Kief, qui vient avec une impatience barbare s'initier à la culture et conquérir un foyer dans nos vieilles capitales. Celle-ci, assurément, était de qualité rare; sa mère la suivait à travers l'Europe, portant les manteaux et les châles.

Mademoiselle de Meysenbug la prit en affection. Elle lui donna les œuvres de Nietzsche : Lou Salomé les lut et parut les comprendre. Elle lui parla longuement de cet homme extraordinaire qui avait sacrifié l'amitié

survivent : l'une, madame Förster-Nietzsche, a imprimé des récits qu'on voudrait plus sereins et plus clairs; l'autre, mademoiselle Salomé, a écrit sur Frédéric Nietzsche un livre où quelques faits sont indiqués, quelques lettres citées; elle s'est refusée aux polémiques sur un sujet qu'elle estime la concerner seule. — Les traditions orales sont nombreuses et contradictoires. Les unes, répandues dans la société romaine où l'aventure s'engagea, sont moins favorables à mademoiselle Salomé : elle paraît une sorte de Marie Baschkirscheff, une aventurière intellectuelle un peu trop entreprenante. Les autres, répandues en Allemagne parmi les amis de mademoiselle Salomé, sont très différentes. Nous avons écouté toutes ces traditions. Les premières ont influencé le récit que nous avons donné dans les *Cahiers de la quinzaine*, douzième cahier de la dixième série, pages 24 et suivantes. Les secondes, que nous avons connues ensuite, nous semblent préférables. Mais il faut ajourner tout espoir de certitude.

de Wagner au maintien de sa liberté : « C'est un philosophe très rude, dit-elle, mais c'est l'ami le plus sensible, le plus affectueux, et, pour tous ceux qui le connaissent, la pensée de sa vie solitaire est une source de tristesse... » Mademoiselle Salomé manifesta beaucoup d'enthousiasme et de désir ; elle déclara qu'elle se sentait vouée au partage spirituel d'une telle existence, et voulut connaître Frédéric Nietzsche. D'accord avec Paul Rée, qui la connaissait de plus longue date, semble-t-il, et l'appréciait aussi, mademoiselle de Meysenbug écrivit à Frédéric Nietzsche.

Il arriva, il entendit l'éloge de mademoiselle Lou : elle est fine, inspirée, vaillante ; intransigeante dans la recherche et l'affirmation ; par tous les traits de son enfance une héroïne : c'est la promesse d'une grande vie. Il consentit à la voir. Un matin, à l'église Saint-Pierre, elle lui fut présentée, et le conquit aussitôt. Il avait désappris, durant ses longs mois de méditation, le plaisir de causer et d'être écouté. « La jeune Russe » (c'est ainsi qu'il l'appelle en ses lettres) écoutait délicieusement. Elle parlait peu ; mais son calme regard, ses mouvements assurés et doux, ses moindres mots, ne laissaient pas un doute sur la promptitude de son esprit, sur la présence de son âme. Très vite, dès le premier instant peut-être Nietzsche l'aima. « *Da ist eine Seele*, dit-il à mademoiselle de Meysenbug, *welche sich mit einem Hauch ein Körperchen geschaffen hat* [1]. » Mademoiselle Salomé ne se laissa pas séduire ainsi.

1. « Voilà une âme qui s'est fait un petit corps avec un souffle. »

Pourtant elle sentit la qualité singulière de l'homme qui lui parlait ; elle eut avec lui de longs entretiens et la violence de sa pensée la troubla jusqu'en son sommeil. L'aventure — enfin ce fut un drame — commença aussitôt.

Peu de jours après cette première entrevue, madame et mademoiselle Salomé quittèrent Rome. Les deux philosophes, Nietzsche et Rée, partirent avec elle, tous deux enthousiastes de la jeune fille. Nietzsche disait à Rée : « C'est une femme admirable, épousez-la... — Non, répondait Rée, je suis pessimiste, l'idée de propager la vie humaine m'est odieuse. Vous-même, épousez-la ; c'est la compagne qu'il vous faut... » Nietzsche écartait cette idée. Peut-être disait-il à son ami comme à sa sœur : « Me marier ! jamais, il faudrait que je m'établisse menteur quelque part. » Madame Salomé examinait ces deux hommes empressés autour de son enfant : Frédéric Nietzsche l'inquiétait ; elle préférait Paul Rée.

Les deux femmes et les deux philosophes s'arrêtèrent à Lucerne. Frédéric Nietzsche voulut montrer à sa nouvelle amie cette maison de Triebschen où il avait connu Richard Wagner. Qui ne pensait alors au maître ? Il la mena jusqu'aux peupliers dont les hauts feuillages enclosent les jardins. Il lui raconta les jours inoubliables, les gaietés, les colères magnifiques du grand homme. Assis aux bords du lac, il parlait d'une voix basse, contenue, et détournait un peu son visage bouleversé par le rappel des joies dont il s'était privé. Soudain il se tut, et la jeune fille, l'observant, vit qu'il pleurait.

Il lui confessa toute sa vie : son enfance, la maison pastorale, la grandeur mystérieuse du père si vite enlevé; les années pieuses, les premiers doutes et l'horreur de ce monde sans Dieu où il faut se résoudre à vivre; la découverte de Schopenhauer et de Wagner, la religion qu'il avait sentie pour eux, et qui l'avait consolé de la perte de sa foi.

— Oui, dit-il (mademoiselle Salomé rapporte ces paroles), c'est ainsi qu'ont commencé mes aventures. Elles ne sont pas terminées. Où me mèneront-elles? où m'aventurerai-je encore? ne devrai-je pas revenir enfin à la foi? à quelque nouvelle croyance?

Il ajouta avec gravité :

— En tout cas un retour au passé est plus vraisemblable que l'immobilité.

Frédéric Nietzsche n'avait pas encore avoué son amour; pourtant il en sentait la force et ne résistait plus. Mais le courage de se déclarer lui manqua. Il pria Paul Rée de parler en son nom, et s'éloigna.

Le 8 mai, fixé pour quelques jours à Bâle, il vit les Overbeck et se confia à eux avec une exaltation étrange : Une femme est entrée dans sa vie; c'est un bonheur pour lui, un bienfait pour sa pensée; elle sera dorénavant plus vive, plus nuancée, plus riche, plus émouvante. Assurément il préférerait ne pas épouser mademoiselle Salomé, il dédaigne tout lien de chair; mais peut-être il devra lui donner son nom pour la préserver des bavardages, et de son union spirituelle naîtra un fils spirituel : le prophète Zarathoustra. Il

est pauvre, c'est un ennui, c'est un obstacle. Mais ne pourrait-t-il vendre en bloc à quelque éditeur, pour une somme considérable, toute son œuvre future? Il y songe... — Ces épanchements ne laissèrent pas d'inquiéter les Overbeck, qui augurèrent mal d'une liaison si bizarre et d'un enthousiasme si prompt.

Frédéric Nietzsche eut enfin la réponse de Lou Salomé : elle ne voulait pas se marier. Une tristesse de cœur, qui venait de traverser sa vie, la laissait, disait-elle, sans force pour concevoir et nourrir un nouvel amour. Elle se refusait donc aux désirs de Nietzsche. De ce refus même elle sut adoucir les termes : la seule chose dont elle put disposer, son amitié, son affection spirituelle, elle l'offrit.

Frédéric Nietzsche retourna aussitôt vers Lucerne. Il vit Lou Salomé et la pressa de donner une réponse meilleure; mais la jeune fille répéta son refus, et son offre. Elle devait assister en juillet aux fêtes de Bayreuth, dont Nietzsche voulait s'exclure. Elle promit de le rejoindre ensuite et de rester quelques semaines auprès de lui. Elle écouterait alors son enseignement, elle confronterait la dernière pensée du maître et celle du disciple affranchi. Nietzsche dut enfin accepter ces conditions, ces limites que la jeune fille mettait à son amitié. Il lui conseilla la lecture d'un de ses livres, *Schopenhauer comme éducateur*. Il avouait toujours cette œuvre de jeunesse, hymne à la bravoure d'un penseur, à la solitude volontaire.

— Lisez cela, lui dit-il, et vous serez prête à m'entendre.

Frédéric Nietzsche quitta Bâle et rentra en Allemagne : il désirait alors se rapprocher de son pays. Il était, nous le savons, coutumier de tels désirs, absorbants et subits. Un Suisse, rencontré à Messine, lui avait vanté la beauté de Grunewald, près de Berlin ; il voulut s'y fixer et l'écrivit à Peter Gast auquel, six semaines auparavant, il indiquait, comme résidence estivale, Messine.

Il alla visiter ce Grunewald, qui lui plut assez ; mais il vit par la même occasion Berlin et quelques Berlinois, qui lui déplurent extrêmement. Il s'aperçut que ses derniers livres n'avaient pas été lus, qu'on ignorait sa pensée. On savait seulement qu'il était l'ami de Paul Rée, sans doute son disciple. Il n'aima point cela, partit sans retard et passa quelques semaines à Naumburg où il dicta le manuscrit de son prochain livre, *La Gaya Scienza*[1]. Aux siens, semble-t-il, à sa mère et à sa sœur, il parla discrètement de la nouvelle amie. Sa gaieté les émerveilla : elles n'en discernèrent pas la cause, et ne surent pas que leur étrange Frédéric avait au cœur un sentiment, une espérance de bonheur, que Lou Salomé avait bien mal découragée.

La représentation du *Parsifal* était fixée au 27 juillet. Frédéric Nietzsche alla séjourner dans un village des forêts thuringiennes, Tautenburg, peu distant de Bayreuth où tous ses amis allaient se retrouver : les Overbeck, les Seydlitz, Gersdorff, mademoiselle de Meysenbug, Lou Salomé, Lisbeth Nietzsche. Il man-

1. L'*y* dans le mot *Gaya* ne semble pas italien. Nous suivons l'orthographe de Nietzsche.

quait seul au rendez-vous. A cet instant, peut-être, un mot du maître aurait suffi à le ramener; peut-être il attendit, il espéra ce mot. Mademoiselle de Meysenbug voulut faire un essai de conciliation : devant Wagner elle osa nommer Nietzsche. Wagner lui imposa silence et sortit en claquant la porte.

Frédéric Nietzsche, qui ne connut sans doute jamais cette démarche, resta donc dans ces forêts où il avait passé des journées si dures en 1876. Qu'il était misérable alors et maintenant qu'il était riche! Il avait réprimé ses doutes; une grande pensée animait son esprit, un grand amour son cœur. Lou Salomé venait de lui dédier, en signe de sympathie spirituelle, un beau poème :

A LA DOULEUR.

Wer kann dich fliehn, den du ergriffen hast,
Wenn du die ernsten Blicke auf ihn richtest?
Ich will nicht flüchten, wenn du mich erfasst,
Ich glaube nimmer, dass du nur vernichtest!

Ich weiss, durch jedes Erden-Dasein muss du gehn,
Und nichts bleibt unberührt von dir auf Erden :
Das Leben ohne dich — es wäre schön,
Und doch — auch du bist werth, gelebt zu werden!

Qui donc, saisi par toi, peut fuir,
S'il a senti ton grave regard tourné vers lui?
Je ne me sauverai pas, si tu me prends,
Je ne croirai jamais que tu ne fasses que détruire!

Je le sais, tu dois visiter tout ce qui vit sur terre,
Rien sur terre ne se peut soustraire à tes prises :
La vie sans toi, — ce serait beau,
Pourtant — tu vaux aussi, que l'on te vive!

Peter Gast, ayant lu ces vers, les crut de Nietzsche, qui se réjouit de son erreur.

Non, — lui écrit-il, — cette poésie n'est pas de moi. Elle est l'une de ces choses qui exercent sur moi un pouvoir tyrannique, je n'ai jamais pu la lire sans pleurer; elle a l'accent d'une voix que j'aurais attendu, attendu depuis mon enfance. Mon amie Lou, dont vous n'avez pas encore entendu parler, l'a écrite. Lou est la fille d'un général russe, elle a vingt ans; son esprit est perçant comme la vue d'un aigle, elle a le courage d'un lion, et pourtant c'est une très féminine enfant, qui peut-être ne vivra guère...

Il relut une dernière fois son manuscrit et l'envoya à l'impression. Il hésitait un peu au moment de publier ce nouveau recueil d'aphorismes. Ses amis, il le savait, blâmaient ces volumes trop nombreux, ces essais trop courts, ces esquisses à peine formées. Il les écoutait, il leur répondait, avec une apparente bonne volonté d'être modeste. Sans doute elle était feinte : il ne pouvait se résoudre à croire que ses essais, si courts fussent-ils; ses esquisses, si peu formées, ne valussent la peine d'être lues.

Il pensait beaucoup aux fêtes de Bayreuth, mais il dissimulait ou n'avouait qu'à demi ses regrets. « Je suis bien content de n'y pouvoir aller, écrit-il à Lou Salomé. Et pourtant si je pouvais être à côté de vous, en bonne humeur de causerie; si je pouvais vous dire à l'oreille ceci, cela, eh bien, je pourrais supporter la musique du *Parsifal* (autrement, je ne saurais). »

Parsifal triompha. Nietzsche accueillit moqueusement cette nouvelle. « Vive Cagliostro! écrit-il à Peter Gast. Le vieil enchanteur a retrouvé un prodigieux succès; les vieux messieurs sanglotaient... »

La « jeune Russe » le vint rejoindre sitôt les fêtes terminées; Lisbeth Nietzsche l'accompagnait. Les deux jeunes filles s'installèrent ensemble dans l'hôtel où les attendait Frédéric Nietzsche : alors il entreprit d'initier son amie.

Elle avait entendu à Bayreuth le mystère chrétien, l'histoire de la douleur humaine traversée comme une épreuve et consolée enfin par la béatitude. Frédéric Nietzsche lui enseigna un mystère plus tragique : la douleur est notre vie et notre destin même; n'espérons pas la traverser; acceptons-la plus entièrement que les chrétiens ne firent jamais! Arrêtons-nous en elle, épousons-la; aimons-la d'un amour actif; soyons, comme elle, ardents, impitoyables; durs à autrui comme pour nous-mêmes; cruelle, acceptons-la; brutale, acceptons-la; l'atténuer, c'est être lâche; et méditons, pour exercer notre courage, le symbole du Retour éternel. « Inoubliables sont pour moi ces heures où il me révéla ses pensées, écrit mademoiselle Lou Salomé. Il me les confiait, comme si elles eussent été un mystère indiciblement pénible à dire : il n'en parlait qu'à voix basse, avec toutes les apparences de la plus profonde horreur. Et véritablement la vie était pour lui une si vive souffrance qu'il souffrait du Retour éternel comme d'une certitude atroce. » Mademoiselle Lou Salomé écoutait ces confessions avec une intelligence et une émotion dont les pages qu'elle écrivit ensuite ne permettent pas de douter.

Elle conçut un hymne bref qu'elle dédia à Frédéric Nietzsche :

Comme l'ami aime l'ami,
Ainsi je t'aime, vie surprenante!
Que je jubile ou pleure en toi,
Que tu me donnes souffrance ou joie,
Je t'aime avec ton bonheur et ta peine :
Et si tu dois m'anéantir,
En te quittant je souffrirai.
Comme l'ami qui s'arrache aux bras de l'ami,
Je t'étreins avec toute ma force :
Si tu n'as plus aucun bonheur pour moi,
Soit! Il me reste — ta souffrance.

Nietzsche, ravi par l'offrande, voulut y répondre par une autre offrande. Depuis huit années il s'était interdit l'invention musicale, qui l'énervait et l'épuisait. Il entreprit de composer sur les vers de mademoiselle Salomé un dithyrambe douloureux. Ce trop émouvant travail lui causa de grandes peines : névralgies, crises de doute, de sécheresse et de satiété. Il dut s'aliter. De sa chambre même il adressait à Lou Salomé de courts billets : « Au lit. Terrible accès. *Je méprise la vie.* »

Mais ces semaines de Tautenburg ont leur histoire secrète que nous connaissons mal. Lou Salomé, écrit mademoiselle Nietzsche, ne fut jamais l'amie sincère de son frère : elle était curieuse de l'entendre, mais sa passion, son enthousiasme, n'étaient que feintes, et elle était souvent lassée par son agitation terrible. Elle l'écrivit à Paul Rée, dont mademoiselle Nietzsche reçut avec surprise un mot très singulier : Votre frère, disait-il, fatigue notre amie; abrégez, s'il est possible, la rencontre...

Nous inclinons à croire que mademoiselle Nietzsche était jalouse de cette initiation qu'elle n'avait pas reçue, jalouse aussi de cette jeune slave aux séductions

un peu mystérieuses, et qu'il faut l'écouter prudemment.

Sans doute, Nietzsche effraya Lou Salomé par la violence de ses passions, par la hauteur de ses exigences. Elle n'avait pas prévu, en offrant d'être son amie, les crises d'une amitié plus rude qu'un orageux amour. Il réclamait un assentiment absolu à chacune de ses pensées. La jeune fille s'y refusait : l'intelligence peut-elle, comme le cœur, se donner? Nietzsche n'admettait pas sa réserve orgueilleuse, et lui reprochait comme une faute cette indépendance qu'elle voulait conserver. Une lettre à Peter Gast laisse deviner ces disputes.

Lou reste encore une semaine avec moi, — écrit-il le 20 août de Tautenburg, — elle est *la plus intelligente de toutes les femmes*. Tous les cinq jours une petite scène tragique s'élève entre nous. Tout ce que je vous ai écrit sur elle est absurde, et non moins absurde, sans doute, ce que je vous écris présentement.

Cette phrase un peu méfiante et réticente n'indique pas un cœur moins épris. Lou Salomé quitte Tautenburg; Frédéric Nietzsche continue de lui écrire des lettres dont plusieurs nous sont connues. Il confie ses travaux, ses projets, à Lou Salomé : il veut aller à Paris ou à Vienne étudier les sciences physiques pour approfondir la théorie du Retour éternel; car ce n'est pas assez qu'elle soit saisissante et belle, Nietzsche désire qu'elle soit vraie. — Tel nous le vîmes et le verrons toujours, gêné par son esprit critique quand il suit une inspiration lyrique; gêné par son génie

lyrique, quand il suit ses analyses critiques. — Il lui raconte l'heureux succès de l'*Hymne à la vie* que lui ont inspiré ses vers, et qu'il soumet aux jugements d'amis musiciens. Un chef d'orchestre lui laisse espérer une audition : prompt à l'espoir, il communique la nouvelle. « Par cette petite voie, écrit-il, nous pourrons arriver *ensemble* à la postérité — toute autre voie restant ouverte. » Le 16 septembre, il écrit de Leipzig à Peter Gast : « Dernières nouvelles : le 2 octobre Lou vient ici; deux mois après nous partons — pour Paris; et nous y resterons, peut-être des années. Tels sont mes projets. »

Sa mère et sa sœur le blâment; il le sait, et leur hostilité ne lui déplaît pas : « Toutes les vertus de Naumburg sont contre moi, écrit-il, c'est bien ainsi... »

Deux mois après, l'amitié est rompue. Qu'est-il arrivé? Nous le discernons peut-être : Lou Salomé vint retrouver Nietzsche à Leipzig, comme elle avait promis; mais Paul Rée l'accompagnait. Sans doute elle voulait que Nietzsche comprît enfin de quelle sorte était son amitié toujours offerte : libre, non pas asservie; une sympathie, non pas un dévouement intellectuel. Avait-elle bien pesé les difficultés d'une telle entreprise, les dangers d'un tel essai? Ces deux hommes étaient épris d'elle. Quelle fut entre eux son attitude? est-il sûr qu'elle ne cédât pas, en cherchant à les retenir tous les deux auprès d'elle, à quelque instinct, peut-être inconscient, de curiosité intellectuelle,

de conquête et de domination féminine? qui le dira, qui le saura jamais?

Frédéric Nietzsche devint triste et soupçonneux. Certain jour, croit-il, ses compagnons, causant à voix basse, ont ri de lui. Un racontar lui parvient et l'agite : puérile histoire qu'il faut pourtant écrire. Rée, Nietzsche et Lou Salomé s'étaient fait photographier ensemble. Lou Salomé et Rée avaient dit à Nietzsche : « Montez dans cette charrette d'enfant; nous tiendrons les brancards; ce sera un symbole de notre union... » Nietzsche avait répondu : « Je m'y refuse; mademoiselle Lou sera dans la charrette; nous tiendrons les brancards, Paul Rée et moi... » Ainsi fit-on. Et mademoiselle Lou (c'est ce qu'on répétait) expédia la photographie à de nombreux amis, comme un symbole de sa suprématie.

Une idée plus cruelle tortura bientôt Frédéric Nietzsche : Lou et Rée sont d'accord contre moi, pensa-t-il; leur accord les accuse, ils s'aiment et me trompent... — Ainsi tout devenait pauvre et vil autour de lui. Un débat misérable terminait l'aventure spirituelle qu'il avait rêvée. Il perdait son étrange et séduisant disciple; il perdait le meilleur, le plus intelligent ami de ses huit dernières années. Enfin, lui-même atteint, diminué, par ces conditions abaissantes, manquant lui-même à l'amitié, il dénonça Rée à Lou : « C'est un esprit merveilleux, dit-il, mais faible et sans but. Son éducation en est cause : tout homme doit avoir été élevé pour être, en quelque manière, un soldat. Et la femme, en quelque manière, la femme d'un soldat. »

Nietzsche n'avait ni l'expérience ni la résolution

nécessaires pour trancher une situation infiniment pénible. Sa sœur, qui détestait mademoiselle Salomé, entretenait ses soupçons, ses rancunes. Elle intervint d'une façon brutale et, sans y être autorisée, semble-t-il, écrivit à la jeune fille une lettre qui détermina la rupture. Mademoiselle Salomé se fâcha. Nous connaissons le brouillon de la dernière lettre que lui adressa Frédéric Nietzsche; il éclaire peu le détail de ces difficultés.

Mais, Lou, quelles lettres sont les vôtres! Les petites pensionnaires irritées écrivent ainsi. Qu'ai-je à faire avec ces misères! Comprenez-moi : je veux que vous vous éleviez devant moi; je ne veux pas que vous vous diminuiez encore.

Je ne vous reproche que ceci : vous auriez dû plus tôt vous rendre compte de ce que j'attendais de vous. Je vous ai donné à Lucerne mon écrit sur Schopenhauer — je vous ai dit que mes vues essentielles étaient là, et que je croyais qu'elles seraient aussi les vôtres. Alors vous auriez dû lire et dire : Non (en telles matières je hais toute *superficialité*). Vous m'auriez beaucoup épargné! Votre poésie, « Douleur », écrite par vous, est une profonde contre-vérité.

Je crois que personne ne pense plus de bien de vous que je ne fais, ni plus de mal. Ne vous défendez pas : je vous ai déjà défendue, devant moi et devant les autres, mieux que vous ne pourriez faire. Des créatures de votre sorte ne sont supportables aux autres que lorsqu'elles ont un *but élevé*.

Que vous êtes pauvre en vénération, en reconnaissance, en piété, en courtoisie, en admiration, en délicatesse — je ne parle pas de choses plus hautes. Que répondriez-vous, si je vous disais : Êtes-vous brave? êtes-vous incapable de trahison?

Ne sentez-vous donc point que lorsqu'un homme tel que moi s'approche de vous, il a besoin de beaucoup se contraindre?... Vous avez eu affaire à l'un des hommes les plus

longanimes, les plus bienfaisants qui soient : mais contre les petits égoïsmes et les petites faiblesses, mon argument, sachez-le bien, c'est le *dégoût*. Personne n'est si vite que moi vaincu par le dégoût.

Je ne me suis encore illusionné sur qui que ce soit : j'ai vu en vous cet égoïsme sacré qui nous force à servir ce qu'il y a de plus haut en nous. Je ne sais quel maléfice aidant, vous l'avez échangé contre son contraire, l'égoïsme du chat, qui ne veut que la vie...

Adieu, chère Lou, je ne vous reverrai plus. Gardez votre âme de semblables actions et réussissez mieux avec d'autres ce qui avec moi ne se peut réparer.

Je n'ai pas lu votre lettre jusqu'au bout, mais j'en ai trop lu.

Votre F. N.

Frédéric Nietzsche quitta Leipzig[1].

II

Ainsi parla Zarathoustra.

Son départ est prompt comme une fuite. Il passe à Bâle et s'arrête chez ses amis Overbeck qui écoutent sa plainte. Il est désabusé de son dernier rêve; tous l'ont trahi : Lou, Rée, faibles et perfides; Lisbeth, sa sœur, qui a grossièrement agi. De quelle trahison se plaint-il, et de quel acte? Il n'en dit rien et continue sa plainte amère. Les Overbeck voudraient le retenir quelques jours auprès d'eux. Il leur échappe, il veut travailler et surmonter seul la tristesse d'avoir été trompé,

1. Il faut dater de cet automne 1882, la photographie reproduite en tête de ce livre.

l'humiliation de s'être trompé. Peut-être aussi veut-il mettre à profit l'état de paroxysme et le *sursum* lyrique où son désespoir l'a porté. Il part. « Aujourd'hui, dit-il à ses amis, j'entre dans une entière solitude. »

Il part et s'arrête d'abord à Gênes. « Froid, malade. Je souffre », écrit-il brièvement à Peter Gast. Il quitte cette ville où l'importunent peut-être les souvenirs d'un temps plus heureux, et s'éloigne en suivant la côte. Au temps dont nous parlons, Nervi, Santa Margherita, Rapallo, Zoagli, étaient des sites inconnus des touristes, de pauvres bourgs habités par des pêcheurs qui chaque soir retiraient leurs barques au fond des anses et raccommodaient en chantant leurs filets. Frédéric Nietzsche découvrit ces endroits magnifiques, et choisit, pour y humilier sa misère, le plus magnifique, Rapallo. — Il raconte, dans une page fort simple, les circonstances de son séjour :

J'ai passé mon hiver 1882-1883 dans la gracieuse baie de Rapallo, qui échancre la Riviera, non loin de Gênes, entre le promontoire de Portofino et Chiavari. Ma santé n'était pas des meilleures; l'hiver était froid, pluvieux; une petite auberge [1], située au bord même de la mer, si près d'elle que le bruit des vagues empêchait de dormir, m'offrait un abri à tous points de vue très peu satisfaisant. Malgré cela — et c'est un exemple de ma maxime que ce qui est décisif vient « *malgré* » — c'est durant cet hiver et dans cet inconfort que mon Zarathoustra naquit. Le matin, je grimpais vers le sud sur la magnifique route montante, vers Zoagli, parmi les pins et dominant la mer immense; l'après-midi (dans la mesure où le permettait ma santé) j'allais, contournant la baie de Santa Margherita, jusqu'à Portofino. Sur ces

1. Albergo la Posta (renseignement donné par M. Lanzki).

deux routes m'est venue toute la première partie du Zarathoustra (fiel mir ein); plus encore, Zarathoustra lui-même, comme type; plus exactement il est tombé sur moi (überfiel mich)...

En dix semaines, il conçoit, il termine son poème. C'est une œuvre nouvelle et, si l'on prétend suivre la genèse des pensées, surprenante. Sans doute, il méditait une œuvre lyrique, un livre sacré. Mais la doctrine essentielle de cette œuvre devait être donnée par l'idée du Retour éternel. Or, dans la première partie du Zarathoustra, l'idée du Retour éternel ne paraît pas. Nietzsche suit une idée différente et contraire, l'idée du Surhomme, symbole d'un progrès réel qui modifie les choses, promesse d'une évasion possible hors du hasard et de la fatalité.

Zarathoustra annonce le Surhomme : c'est le prophète d'une bonne nouvelle. Il a découvert dans sa solitude une promesse de bonheur, il apporte cette promesse; sa force est douce et bienfaisante, il prédit un grand avenir en récompense d'un grand travail. Frédéric Nietzsche, en d'autres temps, lui fera tenir des langages plus âpres. Qu'on lise cette première partie, et se garde de la confondre avec celles qui viendront ensuite : on sentira la sainteté, la fréquente suavité de l'accent.

D'où vient l'abandon du Retour éternel? Nietzsche n'écrit pas un mot qui éclaircisse ce mystère. Mademoiselle Lou Salomé nous apprend qu'à Leipzig, durant ses courtes études, il avait compris l'impossibilité de fonder en raison son hypothèse. Mais cela n'en dimi-

nuait pas la valeur lyrique dont il saura, un an plus tard, tirer parti; et cela ne saurait expliquer, en tout cas, l'apparition d'une idée contraire. Que penser? Peut-être son stoïcisme fut vaincu par la trahison de ses deux amis. « *Malgré tout*, écrit-il le 3 décembre à Peter Gast, je ne voudrais pas revivre ces derniers mois. » Nous savons qu'il ne cessait d'éprouver en lui-même l'efficacité de ses pensées. Incapable de supporter le cruel symbole, il ne crut pouvoir sans mentir le proposer aux hommes, et inventa un symbole nouveau, l'*Ubermensch*, le *Surhomme*. « Je ne veux pas le recommencement, écrit-il en ses notes (ich will das Leben nicht *wieder*). Comment ai-je pu supporter cela? En créant, en fixant ma vue sur le Surhomme, qui dit *oui* à la vie. J'ai *moi-même* essayé de dire *oui* — hélas! »

Au cri de sa jeunesse : *Ist Veredlung möglich? L'ennoblissement est-il possible?* Frédéric Nietzsche veut répondre, et répondre *oui*. Il veut croire, il réussit à croire au Surhomme. Il peut saisir cette espérance; elle convient au dessein de son œuvre. Que se propose-t-il? Parmi tant de velléités qui le pressent, celle-ci est forte : répondre au *Parsifal*, opposer œuvre à œuvre. Richard Wagner a voulu montrer l'humanité tirée de sa langueur par le mystère eucharistique, le sang trouble des hommes, rénové par le sang toujours versé du Christ. Frédéric Nietzsche veut montrer l'humanité tirée de sa langueur par la glorification de sa propre essence, par les vertus d'une élite volontaire qui purifie et rénove son sang. Est-ce là tout son désir? Certes non. *Ainsi parla Zarathoustra* est plus qu'une

réponse au *Parsifal*. Les pensées de Nietzsche ont des origines toujours graves et lointaines. Quelle est sa volonté dernière? Il veut orienter, diriger l'activité des hommes ; il veut créer des mœurs, assigner aux humbles leurs tâches, aux forts leurs devoirs et leurs commandements, et tous les élever vers un destin sublime. Enfant, adolescent, jeune homme, il eut cette aspiration: à trente-huit ans, à cet instant de crise et de décision, il la retrouve et veut agir. Le Retour éternel ne le satisfait plus : il n'accepte pas de vivre emprisonné dans une nature aveugle. L'idée du Surhomme le captive au contraire : c'est un principe d'action, un espoir de salut.

Quel est le sens de cette idée? est-ce une réalité ou un symbole? une illusion ou une espérance? C'est impossible à dire. L'esprit de Nietzsche est rapide et toujours oscillant. La véhémence de l'inspiration qui le porte ne lui laisse ni le loisir ni la force de définir. Il réussit mal à comprendre les idées qui l'agitent, et lui-même les interprète en divers sens. Parfois, le Surhomme lui paraît une réalité fort sérieuse. Mais le plus souvent, semble-t-il, il néglige ou dédaigne toute croyance littérale, et son idée n'est plus qu'une fantaisie lyrique dont il joue pour animer la basse humanité. C'est une illusion, une illusion utile et bienfaisante, dirait-il s'il était encore wagnérien, s'il osait reprendre le vocabulaire de sa trentième année. Il aimait à répéter alors la maxime de Schiller : *Ose rêver et mentir*... Le Surhomme est surtout, croyons-nous, le rêve et le mensonge d'un poète lyrique. Chaque

espèce a ses bornes qu'elle ne peut transgresser, Nietzsche le sait et l'écrit.

Ce fut un pénible labeur. Frédéric Nietzsche, mal disposé à concevoir une espérance, avait de fréquentes révoltes contre la tâche qu'il s'imposait. Chaque matin, au sortir d'un sommeil que le chloral rendait doux, il retrouvait la vie avec une amertume affreuse. Vaincu par la tristesse et la rancune, il écrivait des pages qu'il devait ensuite relire attentivement, corriger ou biffer. Il redoutait ces heures mauvaises où la colère, le saisissant comme un vertige, obscurcissait en lui ses meilleures pensées. Alors il évoquait son héros, Zarathoustra, toujours noble, toujours serein, et cherchait auprès de lui quelque encouragement. Maint passage de son poème est l'expression de cette angoisse. Zarathoustra lui parle :

Oui, je connais ton danger. Mais par mon amour et mon espoir je te conjure : ne rejette pas ton amour et ton espoir!

L'homme noble est toujours en danger de devenir un insolent, un railleur et un destructeur.

Hélas! J'ai connu des hommes nobles qui perdirent leur plus haut espoir. Et dès lors ils calomnièrent tous les plus hauts espoirs.

... Par mon amour et mon espoir, je t'en conjure : ne rejette pas le héros qui est dans ton âme! crois à la sainteté de ton plus haut espoir!

Le combat est toujours sensible; néanmoins Frédéric Nietzsche avance son travail. Il doit réapprendre chaque jour la sagesse, modérer, briser ou tromper ses désirs. Il s'entend à ce rude exercice, et réussit à ramener son âme dans un état de calme et de fécondité.

Il achève un poème qui n'est que le début d'un poème plus vaste. Zarathoustra, retournant vers ses montagnes, quitte les hommes. Deux fois encore il devra descendre vers eux avant de dicter les tables de sa Loi. Mais ce qu'il dit suffit à laisser entrevoir les formes essentielles d'une humanité obéissante à ses élites. Trois castes la partagent : au plus bas, la caste populaire, laissée à ses humbles croyances ; au-dessus d'elle, la caste des chefs, organisateurs et guerriers; au-dessus des chefs même, la caste sacrée, les poètes qui créent les illusions et dictent les valeurs. — Souvenons-nous de l'écrit de Richard Wagner sur l'art, la religion et la politique, jadis tant admiré par Nietzsche : une hiérarchie semblable y était proposée.

Dans son ensemble, l'œuvre est sereine. C'est la plus belle victoire de Frédéric Nietzsche. Il a réprimé ses tristesses ; il exalte la force, non la brutalité; l'expansion, non l'agression. Aux derniers jours de février 1882, il écrit ces pages terminales qui sont peut-être les plus belles, les plus religieuses, qu'ait jamais inspirées la pensée naturaliste :

Mes frères, restez fidèles à la terre, de toute la force de votre amour! Que votre amour prodigue et votre connaissance aillent dans le sens de la terre. Je vous en prie et vous en conjure.

Ne laissez pas votre vertu s'envoler loin des choses terrestres et battre des ailes contre des murs éternels! Hélas, il y eut toujours tant de vertu égarée!

Comme moi, ramenez vers la Terre la vertu qui s'égare — oui, vers la chair et vers la vie; afin qu'elle donne son sens à la terre, un sens humain!

. . . .

Tandis qu'il achevait de composer cet hymne sur la côte de Gênes, Richard Wagner mourait à Venise. Nietzsche l'apprit avec une émotion grave, et reconnut une sorte d'accord providentiel dans la coïncidence des événements. Le poète de *Siegfried* était mort; soit! l'humanité ne serait pas un instant sevrée de lyrisme, puisque Zarathoustra avait déjà parlé.

Depuis plus de six ans il n'avait donné signe de vie à Cosima Wagner; il tint à lui dire alors qu'il n'avait rien oublié des jours passés et qu'il partageait sa douleur. « Vous m'en approuverez, je suis sûr », écrit-il à mademoiselle de Meysenbug[1].



Le 14 février, il écrit à l'éditeur Schmeitzner :

Aujourd'hui, j'ai quelque chose à vous dire : je viens de faire un pas décisif — je veux dire, pour vous-même profitable. Il s'agit d'un petit ouvrage, cent pages à peine, intitulé : *Ainsi parla Zarathoustra, un livre pour tous et pour personne*. C'est une poésie ou c'est un cinquième évangile; ou quelque autre chose, qui n'a point de nom; de beaucoup la plus sérieuse, la plus heureuse aussi, de mes productions, et accessible à tous...

Il écrit à Peter Gast, à mademoiselle de Meysenbug : Cette année, dit-il, point de société. J'irai tout droit de Gênes à Sils! — Ainsi fit Zarathoustra qui laissa la grande ville et retourna vers la montagne. Mais Frédéric Nietzsche n'est pas Zarathoustra; il est faible,

1. Lettre inédite, communiquée par M. Romain Rolland.

la solitude l'exalte et l'effraye. Quelques semaines passent. L'éditeur Schmeitzner est lent : Nietzsche s'impatiente et modifie ses projets d'été; il désire entendre une parole humaine. Sa sœur, qui est à Rome auprès de mademoiselle de Meysenbug, le devinant accessible et las, saisit l'instant pour essayer de le rapprocher d'elle. Il ne se défend pas et promet sa venue.

Le voici à Rome. Sa vieille amie l'introduit aussitôt dans une société brillante. Lenbach est là, et aussi cette comtesse Dönhoff, aujourd'hui princesse de Bulow, femme aimable et grande musicienne. Frédéric Nietzsche sent avec ennui combien il est différent de ces causeurs heureux, combien il est d'un autre monde et par eux méconnu. C'est un curieux, un singulier homme, pense-t-on; fort excentrique. Un grand esprit? Personne ne hasarde ce jugement hardi. Et Frédéric Nietzsche, si fier quand il est seul, s'étonne, se trouble et s'humilie. Il semble ne pas avoir la force de mépriser ces gens qui ne l'entendent pas; il s'inquiète et commence à craindre pour son fils bien-aimé, Zarathoustra.

On parcourra mon livre, — écrit-il à Gast, — ce sera un sujet de conversation. Cela m'inspire du dégoût. Qui est assez sérieux pour m'entendre? Si j'avais l'autorité du vieux Wagner, mes affaires seraient en meilleur point. Mais à présent *personne* ne peut m'éviter d'être livré aux « gens de lettres ». Au diable!

D'autres ennuis l'atteignent : il avait pris l'habitude du chloral, pendant l'hiver, pour combattre ses insomnies. Il s'en prive et ne retrouve pas sans difficulté un sommeil normal. — L'éditeur Schmeitzner

imprime sans hâte *Ainsi parla Zarathoustra*; pourquoi ce retard? Nietzsche s'informe, on le renseigne : il faut d'abord tirer à cinq cent mille exemplaires un recueil d'hymnes pour les écoles du dimanche. Nietzsche attend quelques semaines, ne reçoit rien, s'informe encore; autre histoire : le recueil d'hymnes est publié, mais il faut tirer et lancer un fort lot de brochures antisémites. Voici juin : le *Zarathoustra* n'a pas encore paru. Frédéric Nietzsche s'irrite et souffre pour son héros qu'entravent ces deux platitudes, le piétisme et l'antisémitisme.

Il se décourage d'écrire, et laisse ses malles en consigne à la gare avec les livres et les manuscrits qu'il avait apportés : cent quatre kilos de papier. Tout l'excède dans Rome : le vilain peuple, plèbe de bâtards, de fils de prêtres; les prêtres, plus laids que leurs bâtards; les églises, « cavernes aux odeurs fades ». Sa haine du catholicisme est instinctive et vient de loin; chaque fois qu'il s'en approche, il frémit. Ce n'est pas le philosophe qui juge et réprouve; c'est le fils de pasteur, demeuré luthérien, qui ne supporte pas l'autre Église, pleine d'encens et d'idoles.

Le désir lui vient de quitter cette ville. Il entend vanter la beauté d'Aquila. Frédéric de Hohenstaufen, l'empereur des Arabes et des Juifs, l'ennemi des papes, y résida; Frédéric Nietzsche voudrait y résider aussi. Pourtant la chambre qu'il occupe est belle et bien située, piazza Barberini, au plus haut d'une maison. On peut y oublier la ville : le ruissellement de l'eau qu'un triton laisse fuir distrait de la rumeur humaine

et couvre sa tristesse. — C'est là qu'un soir il improvisera la plus poignante expression de son désespoir et de sa solitude :

Je suis lumière; hélas, si j'étais nuit! mais ceci est ma solitude, d'être entouré de lumière.

Hélas, que ne suis-je ombre et ténèbres! comme je boirais aux mamelles de la lumière!

... Mais je vis dans ma propre lumière, je bois les flammes qui s'échappent de moi!



Ainsi parla Zarathoustra, un livre pour tous et pour personne, parut enfin aux premiers jours de juin.

« Je suis fort en mouvement, écrit Nietzsche. Je suis en agréable société, mais sitôt seul je me sens ému comme je ne l'ai jamais été. » Il connaît bientôt le destin de son livre. Ses amis lui en parlent peu; les journaux, les revues, ne le mentionnent pas; personne ne s'intéresse à ce Zarathoustra, prophète étrange qui sur un ton biblique enseigne l'incroyance. « Comme c'est âpre! » disent Lisbeth Nietzsche et mademoiselle de Meysenbug; ces deux femmes, chrétiennes de cœur, sont froissées. « Et moi, écrit Nietzsche à Peter Gast, moi qui trouve mon livre si doux! »

La chaleur dispersa cette société romaine. Frédéric Nietzsche ne sut où aller. Il avait espéré des jours si différents! Il avait été persuadé qu'il émouvrait l'Europe lettrée, qu'il s'attirerait enfin des lecteurs, ou (plus exactement peut-être) qu'il attirerait, non vers lui si faible, mais vers Zarathoustra si fort, des disciples et presque des fidèles. « Pour cet été, écrivait-il en mai à Peter Gast, j'ai un projet : choisir, dans quelques

forêt, quelque château jadis aménagé par des bénédictins pour leurs méditations, et le remplir de compagnons, d'hommes choisis... Il faut que je me mette en quête de nouveaux amis. » — Vers le 20 juin, atterré par la perte de ses espoirs, il monta vers sa retraite préférée, l'Engadine.

Lisbeth Nietzsche, qui retournait en Allemagne, l'accompagna. Jamais elle ne le vit plus brillant ni plus gai, dit-elle, que durant ces quelques heures de voyage. Il improvisait des épigrammes, des bouts-rimés dont sa sœur lui proposait les termes; il riait comme un enfant, et, craignant les fâcheux qui eussent troublé sa joie, il appelait et soudoyait, à chaque station, le conducteur du train.



Frédéric Nietzsche n'avait pas revu l'Engadine depuis cet été 1881 où il avait conçu le Retour éternel et les paroles de Zarathoustra. Saisi par les souvenirs, par la soudaine solitude, emporté par un prodigieux mouvement d'inspiration, il écrivit en dix jours la deuxième partie de son œuvre.

Elle est amère. Frédéric Nietzsche ne sait plus réprimer les rancunes dont il a senti l'autre hiver la menace; il ne sait plus unir la force à la douceur. « Je ne suis pas un chasseur de mouches, » disait jadis Zarathoustra, et il dédaignait ses adversaires. Il parlait en bienfaiteur, on ne l'avait pas écouté. Nietzsche lui prête un autre langage : « Zarathoustra justicier,

écrit-il en ses courtes notes ; une manifestation de la justice sous sa forme la plus *grandiose* ; de la justice qui façonne, qui édifie, et qui, par suite, doit anéantir. »

Zarathoustra justicier n'a qu'insultes et lamentations aux lèvres. Il chante ce chant nocturne que Nietzsche, à Rome, un soir, avait improvisé pour lui seul.

Je suis lumière, hélas! si j'étais nuit! Mais ceci est ma solitude d'être entouré de lumière...

Ce n'est plus ce héros que Frédéric Nietzsche avait créé si supérieur à toute humanité ; c'est un homme désespéré, c'est Nietzsche enfin, trop faible pour exprimer autre chose que son irritation et ses plaintes :

En vérité, mes amis, je marche parmi les hommes comme parmi des fragments et des membres d'homme!

Ceci est pour mon œil la chose la plus épouvantable que de voir les hommes brisés et dispersés comme s'ils étaient couchés sur un champ de carnage.

Et lorsque mon œil fuit du présent au passé, il trouve toujours la même chose : des fragments, des membres et des hasards épouvantables — mais point d'hommes!

Le présent et le passé sur la terre — hélas! mes amis, voilà pour *moi* les choses les plus insupportables ; et je ne saurais point vivre si je n'étais visionnaire de ce qui doit fatalement venir.

Un visionnaire, un créateur, avenir lui-même et pont vers l'avenir — hélas! en quelque sorte aussi un infirme, debout sur ce pont : Zarathoustra est tout cela.

. . . .

Je marche parmi les hommes, fragments de l'avenir : de cet avenir que je contemple en mes visions.

Frédéric Nietzsche diffame les commandements moraux qui ont soutenu l'ancienne humanité : il veut

les abolir pour instituer les siens. La connaîtrons-nous enfin, cette Loi nouvelle? Il tarde à nous la dire. « Les qualités du Surhomme deviennent de plus en plus visibles, » écrit-il en ses notes. Il voudrait qu'il en fût ainsi; mais peut-il, envahi par le mécontentement et l'amertume, énoncer, définir une forme de vertu, un nouveau bien, un nouveau mal, comme il avait promis? Il essaie. Une humeur âpre et violente l'entraîne, et la vertu qu'il exalte, c'est la force nue, non fardée par les hommes, c'est l'ardeur sauvage que les prescriptions morales ont constamment voulu atténuer, nuancer ou vaincre. Il cède à l'attrait qu'elle exerce sur lui :

> Je vois avec ravissement les miracles que fait éclore l'ardent soleil — dit Zarathoustra. — Ce sont des tigres, des palmiers, des serpents à sonnettes... En vérité, il y a un avenir même pour le mal, et le midi le plus ardent n'est pas encore découvert pour l'homme... Un jour viendront au monde de plus grands dragons... Votre âme est si loin de ce qui est grand que le Surhomme vous serait *épouvantable* dans sa bonté!

Il y a de l'emphase en cette page. Les mots sont plus bruyants que forts. Peut-être Nietzsche dissimule ainsi quelque gêne de sa pensée : il n'insiste pas sur cet évangile du mal, et préfère ajourner l'instant difficile où le prophète annoncera sa loi. — Zarathoustra doit achever d'abord sa besogne de justicier, d'anéantisseur des faibles. Il doit frapper : avec quelle arme? Nietzsche reprend ici l'idée du Retour éternel qu'il avait écartée de sa première partie. Il en modifie le

sens et l'application. Ce n'est plus un exercice de vie spirituelle, un procédé d'édification intérieure; c'est un marteau, dit-il, un instrument de terrorisme moral, un symbole qui disperse les rêves.

Zarathoustra assemble ses disciples et veut leur communiquer la doctrine; mais sa voix défaille, il se tait. Soudain ému de pitié, le prophète lui-même souffre en évoquant l'idée épouvantable; il hésite à l'instant de détruire ces illusions d'avenir meilleur, ces attentes de vie future, de béatitudes spirituelles, dont les nuées cachent aux hommes la misère de leur état. Il se trouble. Un bossu, qui le devine, l'interpelle en ricanant : « Pourquoi Zarathoustra parle-t-il autrement avec ses disciples qu'avec lui-même? » — Zarathoustra sent sa faute et cherche une nouvelle solitude. La deuxième partie est ainsi terminée.

Le 24 juin de cette année 1882, Nietzsche s'était installé à Sils; avant le 10 juillet il écrit à sa sœur :

Prière, prière instante, vois Schmeitzner, obtiens de lui, oralement ou par écrit, comme tu croiras le mieux qu'il donne à l'impression la deuxième partie du Zarathoustra, aussitôt le manuscrit livré... Cette deuxième partie, aujourd'hui, existe : la véhémence d'une telle création, tâche de l'imaginer, tu ne pourras guère te l'exagérer. Là est le danger. Au nom du ciel, arrange les choses avec Schmeitzner; je suis moi-même trop irritable.

Schmeitzner s'engage et tient parole; en août les épreuves arrivent. Nietzsche, sans force pour cette besogne, laisse à Peter Gast et à sa sœur le soin de les corriger. Les choses terribles qu'il a dites, celles plus terribles encore qui lui restent à dire, le brisent.

*
* *

D'autres ennuis s'ajoutent aux tristesses de sa pensée. Quelque démarche maladroite de sa sœur a ranimé les dissentiments de l'été précédent. Au printemps, en se rapprochant d'elle, il lui avait dit, la sachant querelleuse : Promets-moi de ne jamais revenir sur les histoires de Lou Salomé et de Paul Rée. Pendant trois mois elle s'était contenue; puis elle se dédit et parla. Que dit-elle? Nous ne savons, nous sommes repris ici par les obscurités de cette obscure histoire. « Lisbeth, écrit-il à madame Overbeck, veut absolument se venger sur la jeune Russe... » Sans doute elle lui rapporta quelque fait, quelque propos qu'il ignorait. Une irritation maladive le saisit. Il écrivit à Paul Rée, et voici cette lettre, dont un brouillon a été retrouvé (fut-elle expédiée telle que nous la lisons? cela n'est pas sûr) :

Trop tard, presque un an trop tard, j'appr nds quelle part vous avez prise à ce qui s'est passé, l'autre été : et mon âme n'a jamais été si comblée de dégoût qu'elle ne l'est présentement, à la pensée qu'un individu de votre sorte, insidieux, menteur et fourbe, a pu se dire, pendant des années, mon ami. C'est un crime à mon sens, et non seulement contre moi, mais tout d'abord et surtout contre l'amitié, contre ce mot très creux, d'amitié.

Fi, monsieur! Donc, c'est vous, le calomniateur de mon caractère; et mademoiselle Salomé n'a été que le porte-parole, le très malpropre porte-parole, des jugements que vous portiez sur moi? donc, c'est vous, qui, moi absent, cela va de soi, parliez de moi comme d'un vulgaire et bas

égoïste, toujours prêt à piller les autres? donc, c'est vous qui m'avez accusé d'avoir, auprès de mademoiselle Salomé, poursuivi les plus sales desseins sous un masque d'idéalité? donc, c'est vous qui avez osé dire de moi, que j'étais fou et ne savais ce que je voulais? Maintenant, assurément, je comprends mieux toute cette affaire qui m'a rendu étrangers les hommes les plus vénérables et que j'estimais les plus proches de moi... Et je vous ai cru mon ami; et rien, peut-être, depuis sept ans, n'a contrarié mon succès davantage que la peine que je me suis donnée pour vous défendre.

Il paraît donc que je ne suis pas fort avancé dans l'art de connaître les hommes. Cela vous fournit sans doute une matière à moqueries. Que vous avez dû me tourner en dérision! Bravo! Les hommes de votre sorte, *plutôt que de les comprendre*, je préfère qu'ils se moquent de moi.

... J'aurais grand plaisir à vous donner une leçon de morale pratique avec une paire de pistolets; je réussirais peut-être, dans le cas le plus favorable, à interrompre une fois pour toutes vos travaux sur la morale — : il y faut des mains propres, monsieur le docteur Paul Rée, et non des doigts souillés!

Cette lettre ne peut suffire à condamner Paul Rée. Frédéric Nietzsche l'écrivit dans un mouvement de colère, d'après des renseignements donnés par sa sœur, souvent plus passionnée que véridique. C'est un précieux témoignage sur son impression; sur les données mal connues de la cause, c'est un témoignage médiocre. Quelle fut la conduite de Paul Rée? quels furent ses torts, son droit? En avril 1883, six mois après les difficultés de Leipzig, il avait offert à Nietzsche de lui dédier un ouvrage sur les origines de la conscience morale, ouvrage tout inspiré des idées nietzschéennes. Nietzsche avait refusé cet hommage public : « Je ne veux plus, écrivait-il à Peter Gast, qu'on me confonde

avec personne ». — Une lettre écrite par Georges Brandès, en 1888, nous montre Paul Rée vivant à Berlin avec mademoiselle Salomé « fraternellement, à ce qu'ils disent tous deux ». Il n'est pas douteux qu'il aida mademoiselle Salomé, vers 1893, à écrire son livre sur Frédéric Nietzsche : un très intelligent et très noble livre. — Nous inclinons à croire qu'il n'y eut entre ces deux hommes qu'un malheur, le commun amour qu'une même femme leur inspira.

Frédéric Nietzsche écrit de longues lettres fébriles. Il se plaint d'être seul, à quarante ans passés, trahi par ses amis. Franz Overbeck, inquiet, monte à Sils pour le distraire de cette solitude où il se blesse et se consume. Sa sœur, prudente personne et bourgeoise par ses goûts, lui donne des conseils en réponse à ses plaintes : « Tu es seul, lui dit-elle, sans doute; n'as-tu pas cherché la solitude? Prends du service en quelque Université; quand tu auras un titre et des élèves, on te connaîtra, on cessera d'ignorer tes livres... » Nietzsche l'écoute avec humeur, mais enfin l'écoute, et s'adresse au Recteur de Leipzig qui, sans retard, lui déconseille toute démarche, aucune Université allemande ne pouvant accepter parmi ses maîtres un athée, un anti-chrétien déclaré. « Cette réponse m'a rendu courage! » écrit Nietzsche à Peter Gast; à sa sœur il envoie une lettre rude et dont elle sent les pointes.

Il est nécessaire que je sois méconnu, — lui dit-il; — mieux encore, je dois aller au-devant de la calomnie et du mépris. Mes « proches » seront les premiers contre moi :

l'été dernier j'ai compris cela et j'avais magnifiquement conscience que j'étais enfin sur *mon* chemin. Quand il m'arrive de penser : « Je ne peux plus endurer la solitude », alors j'éprouve une indicible *humiliation devant moi-même* — je me sens en révolte contre ce qu'il y a de plus haut en moi...

En septembre, il se dirigea vers Naumburg où il avait dessein de séjourner quelques semaines. Sa mère, sa sœur, lui inspiraient un sentiment mêlé, qui déçoit l'analyse. Il aimait les siens parce qu'ils étaient siens, et parce qu'il était tendre, fidèle, infiniment sensible aux souvenirs. Mais chacune de ses idées, chacun de ses désirs, l'éloignait d'eux, et son esprit les méprisait. Pourtant la vieille maison de Naumburg était le seul endroit au monde où subsistât pour lui, à condition d'y rester peu, quelque douceur de vie.

Il trouva la mère et la fille en dispute. Lisbeth aimait un certain Förster, agitateur, idéologue germaniste et antisémite, qui organisait une entreprise de colonisation au Paraguay. Elle voulait l'épouser et le suivre, sa mère désespérée voulait la retenir. Madame Nietzsche accueillit son fils comme un sauveur et lui raconta les projets insensés que formait Lisbeth. Il fut bouleversé ; il connaissait le personnage et ses idées, il méprisait les passions lourdes et basses que suscitait sa propagande, et le soupçonnait d'avoir tenu des propos malsonnants sur son œuvre. Que Lisbeth, sa compagne d'enfance, suivît cet homme, c'était plus qu'il ne pouvait accepter. Il l'appela, lui parla violemment. Elle répondit sans faiblesse. C'était une fille médiocrement fine et délicate, mais énergique. Frédéric Nietzsche,

au fond de l'âme si faible, estimait en elle cette qualité qui lui manquait. Il eut beau sermonner, gronder; il n'obtint rien.

*
* *

L'automne s'avançait et Naumburg se couvrait de brumes. Nietzsche partit, l'âme diminuée par les disputes, et descendit vers Gênes.

Cela va mal pour moi, fort mal, — écrivit-il en octobre à mademoiselle de Meysenbug; — mon voyage en Allemagne en est cause. Je ne puis vivre qu'au bord de la mer. Tout autre climat me déprime, m'abîme les nerfs, les yeux, me fait tomber en mélancolie, en humeur noire — ivraie affreuse; j'ai dû la combattre en ma vie plus que les hydres et autres monstres célèbres. Dans le petit ennui se cache le plus dangereux ennemi, la grande infortune grandit...

Vers la mi-novembre, il quitte Gênes, et, longeant la côte occidentale, se met en quête d'un gîte pour l'hiver. Il dépasse San-Remo, Menton, Monaco, et s'arrête à Nice, qui l'enchante. Il y trouve cet air vif et cette plénitude de lumière, ce nombre de jours purs dont il a besoin : « Lumière, lumière, lumière, écrit-il, me voici remis en équilibre! »

La cité cosmopolite lui déplaît, et d'abord il loue une chambre dans une maison de la vieille ville italienne, non point Nice, mais Nizza comme il écrit toujours. Il a pour voisins de petites gens, ouvriers, maçons, employés, qui parlent tous l'italien. C'est en des conditions semblables qu'à Gênes, en 1881, il goûta un certain bonheur.

Il chasse les vaines pensées et fait un effort énergique pour terminer le *Zarathoustra.* Mais voici la plus grande de ses infortunes : la difficulté de son travail est extrême, peut-être insurmontable. Terminer le *Zarathoustra*, qu'est-ce à dire? L'œuvre est immense : ce doit être un poème qui fasse oublier les poèmes de Wagner; un évangile qui fasse oublier l'Évangile. De 1875 à 1881, six années durant, Frédéric Nietzsche a examiné toutes les morales et montré l'illusion qui les fonde; il a défini son idée de l'univers : c'est un mécanisme aveugle, une roue qui tourne éternellement et sans but. Pourtant il veut être un prophète, énonciateur de vertus et de fins : « Je suis celui qui dicte les valeurs pour mille années... » dit-il en ces notes où son orgueil éclate. « Empreindre sa main en des siècles, comme en de la cire molle, — écrire sur la volonté des millénaires comme sur de l'airain, plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain, voilà, dira Zarathoustra, la béatitude du créateur. »

Quelles lois, quelles tables, Nietzsche voudra-t-il dicter? quelles valeurs choisira-t-il d'honorer ou déprécier? et quel est son droit à choisir, à édifier un ordre de beauté, de vertu, dans la nature où règne un ordre mécanique? C'est le droit du poète, sans doute, dont le génie, créateur d'illusions, impose à l'imagination des hommes tel amour ou telle haine, tel Bien ou tel Mal. Frédéric Nietzsche nous répondrait ainsi, mais il ne laisse pas de connaître la difficulté. Aux dernières pages de la deuxième partie de son poème, il l'avoue : « Ceci est mon danger, dit Zarathoustra, que mon

regard s'élance vers le sommet, tandis que ma main voudrait s'accrocher et se soutenir — dans le vide! »

Il veut aboutir. Il a senti, cet été même, proche et pressante, la tragique menace pendante sur sa vie. Il a hâte d'achever une œuvre qu'il puisse enfin donner comme l'expression de ses derniers désirs, comme sa dernière pensée. Il avait eu l'intention d'achever son poème en trois parties; deux sont écrites et presque rien n'est dit. Le drame n'est pas ébauché. Il faut montrer Zarathoustra aux prises avec les hommes, annonçant le Retour éternel, humiliant les faibles, fortifiant les forts, détruisant l'ancienne humanité; Zarathoustra législateur, dictant ses Tables, mourant enfin de pitié et de joie en contemplant son œuvre. Suivons ses notes :

Zarathoustra atteint dans un même instant la plus extrême détresse et son plus grand bonheur. Au plus terrible instant du contraste, il est brisé.

La plus tragique histoire avec un dénouement divin.

Zarathoustra devient graduellement plus grand. Sa doctrine se développe à mesure qu'il grandit.

Le « Retour éternel » luit comme un soleil couchant sur la dernière catastrophe.

Dans la dernière partie, grande synthèse de celui qui crée, qui aime, qui détruit.

Au mois d'août, Nietzsche avait indiqué un dénouement. Ses dispositions intimes étaient alors bien mauvaises, et son travail s'en était ressenti. Il reprend cette ébauche, il essaie d'en tirer parti.

C'est un drame qu'il ambitionne d'écrire. Il place son action dans un cadre antique, dans une cité dévastée

par la peste. Les habitants veulent commencer une ère nouvelle. Ils cherchent un législateur, ils appellent Zarathoustra, qui descend parmi eux suivi de ses disciples.

— Allez, leur dit-il, annoncez le Retour éternel...

Les disciples ont peur et l'avouent :

— Nous pouvons supporter ta doctrine, disent-ils; mais cette multitude, le pourra-t-elle ?

— *Nous devons faire un essai avec la vérité!* répond Zarathoustra. Et si la vérité doit détruire l'humanité, eh bien, soit!

Les disciples hésitent encore. Il ordonne :

— Je vous ai mis en main le marteau qui doit frapper les hommes; frappez!

Mais ils craignent le peuple et abandonnent leur maître. Alors Zarathoustra parle seul. La foule s'épouvante, s'irrite, s'affole, en l'écoutant :

Un homme se tue; un autre devient fou. Un divin orgueil de poète l'anime : tout *doit* être mis en lumière. Et à l'instant où il annonce ensemble le Retour éternel et le Surhomme, il cède à la pitié.

Tous le renient. « Il faut, dit-on, étouffer cette doctrine et tuer Zarathoustra. »

— Il n'est plus âme au monde qui m'aime, murmure-t-il; comment pourrais-je aimer la vie?

Il meurt de tristesse en découvrant la souffrance qui est son œuvre.

— *Par amour j'ai causé la plus grande douleur* : maintenant je cède à la douleur que j'ai causée.

Il partent tous, et Zarathoustra, demeuré seul, touche de la main son serpent : « Que me conseille ma sagesse? » — Le serpent le pique. L'aigle déchire le serpent, le lion

se précipite sur l'aigle. A l'instant où Zarathoustra voit le combat de ses animaux, il meurt.

Cinquième acte : les louanges.

La ligue des fidèles qui se sacrifient sur la tombe de Zarathoustra. Ils s'étaient enfuis : maintenant, le voyant mort, ils deviennent les héritiers de son âme et s'élèvent à sa *hauteur*.

Cérémonie funèbre : « C'est nous qui l'avons tué ». — Les louanges.

« Le grand midi. » Midi et Éternité.

Frédéric Nietzsche abandonne ce plan qui pourtant laisse entrevoir de grandes beautés. Lui déplaisait-il de montrer l'humiliation de son héros? Il est probable, et nous le verrons chercher un dénouement triomphal. Mais surtout il se heurte à une difficulté de fond qu'il ne conçoit peut-être pas très nettement : les deux symboles sur lesquels il fait porter son poème, le Retour éternel et le Surhomme, forment ensemble un désaccord qui rend impossible l'achèvement de l'œuvre. Le Retour éternel est une âpre vérité qui supprime toute espérance. Le Surhomme est une espérance — une illusion. De l'un à l'autre il n'y a nul passage, la contradiction est entière. Si Zarathoustra enseigne le Retour éternel, il ne pourra pas susciter dans les âmes une croyance passionnée en la surhumanité. Et s'il enseigne le Surhomme, il ne pourra pas propager le terrorisme moral du Retour éternel. Frédéric Nietzsche lui assigne pourtant ces deux tâches ; le désordre et la hâte de ses pensées l'acculent à cette absurdité.

Aperçoit-il clairement le problème? Nous ne savons.

Ces difficultés réelles où il se heurte, il ne les avoue jamais. Mais s'il les aperçoit mal, du moins il sent la gêne et cherche d'instinct quelque échappatoire.

Il écrit un deuxième plan qui ne laisse pas d'être habile : même décor, même cité accablée par la peste, consumée par les flammes; même supplique à Zarathoustra, qui vient parmi ce peuple décimé. — Mais il vient en bienfaiteur et se garde d'annoncer la terrible doctrine. D'abord il donne ses lois et les fait accepter. Ensuite, seulement ensuite, il annoncera le Retour éternel. Quelles sont ces lois qu'il a données? Frédéric Nietzsche les indique. Voici l'une des pages, bien rares, où nous discernons l'ordre qu'il a rêvé :

a) Le jour divisé à nouveau : exercices physiques pour tous les âges de la vie. La concurrence comme principe.

. . . .

b) La nouvelle noblesse et son éducation. Unité. Obtenue par sélection. Pour la fondation de chaque famille, une fête.

c) *Les essais.* (Avec les *méchants*, des *châtiments.*) La charité renouvelée par le souci des générations à venir. — Les méchants respectables en tant que destructeurs, car la destruction est nécessaire. Et aussi comme source de force.

Se laisser instruire par les méchants, ne pas leur interdire la concurrence. Utiliser les dégénérés. — Le châtiment est justifié, quand le criminel est utilisé, comme objet d'expérience (pour une alimentation nouvelle). Le châtiment est ainsi consacré...

d) Sauver la femme en la maintenant femme.

e) Les *esclaves* (ruche). Les petits et leurs vertus. Apprendre à supporter le repos. Multiplication des machines. Transformation des machines en beauté.

« Pour vous croyance et servitude! »

f) Les temps de *solitude. Division* du temps et des jours.

La nourriture. Simplicité. Un trait d'union entre les pauvres et les riches.

La solitude de temps en temps nécessaire, pour que l'être se pénètre de soi-même et se concentre.

. . . .

L'ordonnance des fêtes, fondée sur un système de l'univers : fêtes des relations cosmiques, fête de la terre, fête de l'amitié, grand midi.

Zarathoustra explique ses lois, les fait aimer par tous ; il répète neuf fois ses prédications, et annonce enfin le Retour éternel. Il parle au peuple ; ses paroles ont un accent de prière.

La grande question :

Les lois ont été données d'abord. Tout est disposé pour la production du Surhomme — grandiose et terrible instant ! Zarathoustra révèle la doctrine du Retour éternel — qui maintenant peut être supportée ; lui-même, pour la première fois, la supporte.

Moment décisif : Zarathoustra interroge toute cette multitude assemblée pour la fête :

— Voulez-vous, dit-il, le recommencement de tout cela?

Tous répondent :

— Oui !

Il meurt de joie.

Zarathoustra mourant tient la terre *embrassée*. Et quoique personne n'eût dit mot, ils surent tous que Zarathoustra était mort.

C'est un beau dénouement : Nietzsche ne tarde pas à le trouver trop facile et trop beau. Cette aristocratie platonicienne, un peu vite instituée, le laisse en doute. Elle correspond exactement à ses désirs ; correspond-elle à ses pensées? Nietzsche, habile à ruiner toutes les morales antérieures, ne se trouve pas en droit d'en

proposer si vite une autre. L'acclamation finale l'inquiète aussi. *Tous répondent* : *Oui!* Est-ce concevable? Les sociétés humaines traîneront toujours après elles une masse imparfaite qu'il faudra contraindre par la force ou les lois. Frédéric Nietzsche ne l'ignore pas : « Je suis un voyant, écrit-il en ses notes; mais ma conscience éclaire inexorablement ma vision, et j'en suis moi-même le douteur. » Il renonce à ce dernier plan. Il ne racontera jamais la vie active et la mort de Zarathoustra.

Aucun document ne nous permet d'entrer dans le secret de sa tristesse. Aucune lettre, aucun mot ne nous en donne l'expression. Retenons ce silence même comme un aveu de sa détresse et de son humiliation. Ne sont-elles pas certaines? Frédéric Nietzsche avait toujours voulu écrire une œuvre classique, livre d'histoire, système ou poème, digne des vieux Hellènes qu'il avait choisis pour ses maîtres. Jamais il n'avait pu donner forme à cette ambition. A la fin de cette année 1883, il venait de faire une tentative presque désespérée; l'abondance, l'importance de ses notes nous laisse mesurer la grandeur d'un travail qui fut entièrement vain. Il ne peut ni fonder son idéal moral, ni composer son poème tragique; au même instant il manque ses deux œuvres et voit s'évanouir son rêve. Qu'est-il? Un malheureux, capable de courts efforts, de chants lyriques et de cris.

Il commençait tristement l'année 1884. Le hasard de quelques belles journées, en janvier, le ranime. Il

improvise soudain : point de cité, point de peuple, point de lois; un désordre de plaintes, d'appels et de fragments moraux qui semblent être des débris subsistants à la ruine de la plus grande œuvre. C'est la troisième partie du Zarathoustra. Le prophète, comme Frédéric Nietzsche, vit seul et retiré dans la montagne. Il se parle à soi-même; il s'illusionne, il oublie qu'il est seul; il menace, il exhorte une humanité qui ne le craint ni ne l'écoute. Il lui prêche le mépris des vertus coutumières, le culte du courage, l'amour de la force et des générations naissantes. Mais il ne descend pas vers elle et nul n'entend sa prédication. Il est triste, il désire mourir. Alors, la Vie, qui surprend son désir, vient jusqu'à lui et relève son courage :

— O Zarathoustra, dit la déesse, ne claque pas ton fouet, c'est insupportable. Tu le sais bien, le bruit assassine les pensées... et voici que me viennent de si tendres pensées. Écoute-moi : tu ne m'es pas assez fidèle, tu ne m'aimes pas autant que tu le dis, il s'en faut ; car, je le sais, tu songes à me quitter...

Zarathoustra écoute le reproche, sourit et tarde à répondre.

— Je l'avoue, dit-il enfin; mais tu le sais comme moi...

Il se penche vers la déesse et murmure à son oreille. Nous devinons la parole secrète : Qu'importe si je meurs, dit-il; rien ne sépare, rien ne rapproche, car chaque instant a son retour, chaque instant est éternel.

— Quoi, répond la déesse, tu sais cela, Zarathoustra? Mais personne ne sait cela...

Leurs yeux se croisent. Ils se regardent, ils regardent ensemble la prairie qui ondule dans la fraîcheur du soir; ils pleurent, puis, silencieux, ils écoutent, ils comprennent les onze paroles du vieux bourdon qui sonne minuit dans la montagne.

Un!
O homme, prends garde!
Deux!
Que dit minuit profond?
Trois!
J'ai dormi, j'ai dormi, —
Quatre!
D'un rêve profond je me suis éveillé : —
Cinq!
Le monde est profond,
Six!
Et plus profond que ne pensait le jour.
Sept!
Profonde est sa douleur —
Huit!
La joie — plus profonde que l'affliction.
Neuf!
La douleur dit : Passe et finis!
Dix!
Mais toute joie veut l'éternité —
Onze!
Veut la profonde éternité!
Douze!

. . . .

Alors Zarathoustra se lève : il a recouvré la sécurité la douceur et la force. Il ressaisit son bâton de route et descend en chantant vers les hommes. Un même verset achève les sept strophes de son hymne :

Jamais encore je n'ai trouvé celle de qui je voudrais avoir des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Éternité!

Au début du poème, Zarathoustra entrait dans la grande ville, « la vache multicolore » (il la surnomme ainsi), et commençait son apostolat. A la fin de la troisième partie, Zarathoustra descend vers la grande ville pour y recommencer son apostolat. Frédéric Nietzsche, lutteur vaincu, en deux années de peine, a reculé. — En 1872, il envoyait à mademoiselle de Meysenbug la série interrompue de ses conférences sur l'avenir des Universités : « Cela donne une soif terrible, lui disait-il, et, enfin, rien à boire ». Ces mêmes mots s'appliquent à son poème.

III

La Visite de Heinrich von Stein.

Au mois d'avril 1884, Frédéric Nietzsche publie simultanément ses deuxième et troisième parties. Il semble heureux alors.

Tout vient en son temps; — écrit-il à Peter Gast, le 5 mars — j'ai quarante ans et je me trouve exactement au point où je me proposais, à vingt ans, d'être à cet âge. Une belle, une longue, une formidable traversée !

Avec toi, — écrit-il à Rohde, — qui es un *homo litteratus*, je ne veux pas retenir cet aveu : j'ai idée qu'avec ce *Zarathoustra*, j'ai porté la langue allemande à son point de perfection. Après Luther et Gœthe, un troisième pas restait à

faire; — vois, vieux et cher camarade, si la force, la souplesse et la beauté du son, furent jamais si bien liées dans notre langue... Mon style est une danse; je joue avec des symétries de toute sorte, et je me joue de ces symétries même jusque dans mon choix des voyelles.

Cette joie dure peu. Frédéric Nietzsche ne sait quel nouveau travail entreprendre et son ardeur sans but se convertit en ennui. Rédigera-t-il son système, quelque « philosophie de l'avenir »? Il y songe; mais non, las de pensée et d'écriture, il voudrait se reposer au son d'une belle musique. Quelle musique? hélas! celle qu'il pourrait aimer n'existe pas. L'italienne est molle; l'allemande est sermonneuse; nulle n'est à son gré lyrique et vive, grave et fine, rythmée, moqueuse et passionnée. *Carmen* lui plaît assez; pourtant il préfère à *Carmen* les compositions de son disciple Peter Gast. « Votre musique, lui écrit-il, j'ai besoin de votre musique... »

Peter Gast habitait Venise; Frédéric Nietzsche désire le rejoindre. Mais Venise est humide, et il n'ose, avant la mi-avril, quitter Nice. C'est une exigence de malade, chaque année plus pressante : un jour sans lumière l'attriste, huit jours sans lumière l'accablent.

Le 21 avril il arrive à Venise. Peter Gast l'installe non loin du Rialto. La fenêtre de sa chambre ouvre sur le Grand Canal et il jouit de la chère cité retrouvée. Depuis quatre années il n'y était venu, il éprouve un plaisir d'enfant. Il erre dans ce dédale vénitien qu'animent les surprises du soleil et de l'eau, la grâce d'un peuple discret et gai, les jardins imprévus, les mousses

et les fleurs germées entre les pierres. « Cent profondes solitudes, note-t-il, composent ensemble Venise — d'où sa magie. Un symbole pour les hommes de l'avenir. » Il marche dans les petites rues comme il marchait dans la montagne, quatre ou cinq heures par jour. Tantôt il se mêle à la foule italienne, tantôt il s'isole, et sans cesse il réfléchit aux difficultés de son travail.

Il s'interroge : qu'écrirai-je? Il avait pensé commenter en une série de brochures quelques versets de son poème. Mais personne n'a daigné lire les paroles de Zarathoustra. Ses amis les ont reçues, il attend leurs lettres et n'en reçoit aucune, triste silence qui l'étonne toujours. Un jeune écrivain, Heinrich von Stein, lui adresse presque seul un mot chaleureux. Nietzsche renonce à son dessein, sentant le ridicule de commenter une Bible ignorée du public.

Il quitte Venise vers la mi-juin; des projets différents l'occupent. Il pense très sérieusement à sa « philosophie de l'avenir ». Il veut abandonner, tout au moins différer, son poème; il veut s'astreindre à de longues études — « cinq, six années de méditation et de silence peut-être » — et formuler son système d'une manière précise et définitive. Il se dirige vers la Suisse afin de lire des livres de science historique et naturelle dans les bibliothèques de Bâle. Mais c'est un séjour bref. La chaleur lourde l'oppresse, les amis bâlois ne le satisfont pas. Ils n'ont pas lu *Ainsi parla Zarathoustra*, ou lu fort mal. « Je me trouvais parmi eux comme parmi des vaches, » écrit-il à Peter Gast, et monte vers l'Engadine.

*
* *

Il y reçut, le 20 août, un mot de Heinrich von Stein annonçant sa venue.

Qui était ce visiteur? Un homme fort jeune : Stein avait vingt-six ans à peine; mais il n'y avait pas en Allemagne un écrivain dont on attendît davantage. Il avait publié en 1878 un petit volume intitulé *Die Ideale des Materialismus, Lyrische Philosophie*. Frédéric Nietzsche, ayant reconnu en cet essai une recherche analogue à la sienne, s'était lié avec l'auteur. Il avait cru trouver un esprit de sa lignée, un camarade de travail; son espérance fut déçue. Mademoiselle de Meysenbug, plus bienfaisante que perspicace (c'était son défaut), pensa ne pouvoir mieux faire que de mener Heinrich von Stein vers Richard Wagner. Elle lui ouvrit cette maison, et il y fut admis comme Nietzsche dix années auparavant l'avait été. Il y vécut. Nietzsche le prévenait en vain : « Vous admirez Wagner, c'est parfait, à condition que cela ne dure pas longtemps... » Heinrich von Stein ne sut ni résister ni s'affranchir. Wagner parle, il écoute. Sa recherche intellectuelle, jusqu'alors inquiète et féconde, s'arrête; il ferme ses cahiers de notes : un homme trop grand l'a conquis, et comme aspiré et tari. Les œuvres qu'il a publiées (Stein mourut à trente ans) sont pénétrantes, sobres; pourtant une qualité leur manque, et c'est la qualité même qui donnait tant de prix à ses premiers essais — l'audace et la témérité, le charme des pensées naissantes, maladroites et pressées.

Frédéric Nietzsche avait continué de s'intéresser à Stein. Il surveillait ses travaux, ses amitiés. « Heinrich von Stein, écrivait-il en juillet 1883 à madame Overbeck, est présentement l'adorateur de mademoiselle Salomé. — Mon successeur en cet emploi comme en mainte autre chose. » Le péril de ce jeune homme lui causait une grande peine. Heinrich von Stein, cependant, lisait et appréciait ses livres. Nietzsche le savait et s'en réjouissait. Il fut étrangement ému quand il reçut sa lettre.

Pourquoi cette visite? Stein avait semblé comprendre *Ainsi parla Zarathoustra*; avait-il senti quelque désir de liberté? Frédéric Nietzsche allait-il gagner à sa cause, contre tant d'amis perdus, celui-ci qui les valait tous à lui seul? allait-il conquérir ce disciple de Wagner, ce philosophe de Bayreuth? pouvait-il espérer cette revanche? — Il répondit sans retard un mot de bienvenue et signa : *Le solitaire de Sils-Maria.*

Peut-être pourrons-nous assigner à sa venue une raison secrète, non soupçonnée par Nietzsche. Si Heinrich von Stein, intime et fidèle ami de Cosima Wagner, monta vers lui, ce ne fut pas sans l'aveu et les conseils de cette femme très avisée. Frédéric Nietzsche, à ce moment de sa vie, n'avait pas attaqué Wagner; il s'était seulement écarté de lui. En juillet 1882, il avait paru consentir à l'idée d'une réconciliation. La tentative de mademoiselle de Meysenbug, qu'il l'eût autorisée ou non, le donnait à penser. En février 1883, Wagner étant mort, il avait écrit à Cosima Wagner. Il avait su éviter les mots irréparables et sa toute der-

nière œuvre, la fin même du Zarathoustra, d'un lyrisme très imprécis, n'interdisait pas l'espoir d'une entente. Heinrich von Stein avait cette impression. En mai 1884, il écrivait à Nietzsche :

Combien je désire que vous veniez cet été écouter *Parsifal* à Bayreuth... Quand je pense à cette œuvre, j'imagine une forme de pure beauté, une aventure spirituelle purement humaine, le développement d'un adolescent qui devient homme. Il n'y a pour moi, dans *Parsifal*, aucune sorte de pseudo-christianisme et moins de tendances qu'en toute autre œuvre de Wagner. Si je vous écris mon désir — avec hardiesse et timidité tout à la fois — ce n'est pas parce que je suis wagnérien, c'est parce que je désire au *Parsifal* un auditeur tel que vous, et à un auditeur tel que vous, je désire le *Parsifal*.

Cosima Wagner, qui n'errait pas en ses jugements, connaissait la valeur de Nietzsche : elle portait alors un lourd héritage; elle devait soutenir une gloire, continuer une tradition. Elle put avoir la pensée qu'en ramenant vers elle ce rare et singulier homme qui se perdait en efforts solitaires, elle l'aiderait en s'aidant elle-même. Écrirons-nous qu'elle choisit Heinrich von Stein comme émissaire et conciliateur? — Disons, pour mettre les choses en termes moins formels, qu'elle connut et ne désapprouva pas la tentative du jeune homme.

S'il était un wagnérien capable de l'entreprise, assurément c'était lui. Heinrich von Stein était le plus libre des disciples. Il n'acceptait pas comme religion dernière le mysticisme de douteux aloi qu'avait propagé le *Parsifal*. Il comprenait en une seule tradition

Schiller, Gœthe et Wagner, créateurs de mythes, éducateurs de leur siècle et de leur race. Le théâtre de Bayreuth était pour lui, non l'apothéose d'une œuvre, mais la promesse et l'instrument d'œuvres nouvelles, le signe d'une tradition lyrique.

Quel fut l'entretien? on l'imaginera peut-être. Stein voulut s'acquitter de sa délicate mission, mais il ne parla guère. L'homme auquel il s'adressait parla lui-même et se fit écouter. Que dit-il? ceci peut-être :

— Vous admirez Wagner? qui ne l'admire? Autant que vous, plus que vous, je l'ai connu, vénéré, écouté. J'ai appris de lui, non le style de son art, mais le style de sa vie : le courage d'entreprendre. On m'a taxé d'ingratitude, je le sais. C'est un mot que je comprends mal. J'ai continué mon travail. Je suis, au meilleur sens du mot, son disciple. Vous fréquentez Bayreuth; c'est fort agréable, c'est trop agréable. Wagner vous offre en jouissance toutes les légendes, toutes les croyances du passé, germaniques, celtiques, païennes et chrétiennes. Cette jouissance est néfaste pour un esprit qui cherche. Voilà pourquoi je suis parti. Voilà pourquoi vous devez partir. Entendez-moi, je ne médis ni de l'art ni de la religion. Le temps de l'un et de l'autre reviendra, je le crois. Aucune des valeurs anciennes ne sera délaissée. Elles reparaîtront, transfigurées sans doute, plus puissantes, plus intenses, dans un monde éclairé jusqu'au tréfonds par la science. Tout ce que nous avons aimé, enfants, adolescents; tout ce qui a soutenu, exalté, nos pères — nous le retrouverons. Un lyrisme, une bonté, les vertus les plus

sublimes, les plus humbles aussi, nous les retrouverons toutes, chacune dans sa gloire et dans sa dignité. Mais d'abord il faut consentir à la nuit, il faut renoncer et chercher... Les promesses sont inouïes, mais je suis faible d'être seul. Aidez-moi, restez ou revenez ici — à six mille pieds au-dessus de Bayreuth [1] !

Stein écoutait Nietzsche. Son journal laisse entrevoir la vivacité croissante de ses impressions : « 24 VIII. 84. Sils-Maria. Soirée avec Nietzsche. Spectacle désolant. — 27. Sa liberté d'esprit, sa parole imagée; grande impression. Neige et vent d'hiver. Maux de tête. — Le soir, je le vois souffrir. — 28. Il n'a pas dormi, mais il est ardent comme un jeune homme. Jour ensoleillé, magnifique! »

Le trop jeune émissaire partit après trois jours, fort ému des heures qu'il venait de passer. Il promit à Nietzsche de l'aller rejoindre à Nice. Nietzsche du moins l'entendit ainsi et eut le sentiment d'une grande victoire par lui remportée. « Une rencontre telle que la nôtre ne peut rester sans longues conséquences, écrit-il à Stein peu de jours après son départ. Ceci est sûr, croyez-m'en : dès maintenant vous êtes du petit nombre de ceux dont le sort, dans les choses bonnes comme dans les choses mauvaises, est lié à mon sort. » Stein répondit : « Les jours de Sils sont pour moi un grand souvenir, un grave et solennel instant de ma vie... » Pourtant il n'écrit pas : « Oui, je suis vôtre... » Il parle, non sans prudence, de ses travaux et de sa profession, qui l'obligent.

1. Cette dernière phrase est donnée par un passage d'*Ecce Homo*.

Frédéric Nietzsche eut-il l'esprit assez libre pour percevoir cette réserve? Cela n'est point sûr. Il faisait de merveilleux projets et rêvait à nouveau d'un « cloître idéal ». Il écrivait à mademoiselle de Meysenbug et proposait avec simplicité qu'elle vînt passer l'hiver à Nice, auprès de lui.

***

Il descend vers Bâle en septembre; un hasard nous laisse découvrir les abîmes de son âme.

Overbeck va lui rendre visite à son hôtel. Nietzsche est au lit, souffrant d'une migraine, fort déprimé. Pourtant il cause et inquiète son ami par le trouble de ses discours. Il veut l'initier au mystère du Retour éternel : « Un jour nous nous retrouverons ici-même, moi de nouveau malade comme je suis, vous de nouveau surpris par mes discours comme vous êtes... » Son visage est bouleversé, sa voix basse et tremblante : tel nous l'a montré Lou Salomé. Overbeck écoute doucement, élude toute discussion et se retire avec un mauvais pressentiment. — Il ne devait plus rencontrer son ami avant la tragique rencontre de Turin, en janvier 1889.

Frédéric Nietzsche ne fit que traverser Bâle; sa sœur, qu'il n'avait pas revue depuis les disputes de l'autre automne, lui fixa un rendez-vous à Zurich. Elle voulait lui annoncer son mariage, depuis quelques mois accompli en secret.

Elle l'annonce en effet : elle n'est plus mademoiselle

Nietzsche, elle est madame Förster, et s'apprête à partir pour le Paraguay avec les colons que son mari dirige. Frédéric Nietzsche ne discute pas, ne s'attarde pas à récriminer sur un fait accompli, et s'efforce d'être une dernière fois aimable avec sa sœur perdue pour lui. « Je trouvai mon frère en très favorable état, écrit-elle, charmant et gai ; nous vécûmes ensemble huit jours, causant, riant de tout... »

Elle raconte ces jours qu'elle croit — ou feint de croire — heureux. Frédéric Nietzsche aperçoit à la devanture d'une librairie les œuvres d'un poète médiocre et populaire, Freiligrath ; et sur la couverture du volume ces mots : *trente-huitième édition*. « Celui-là, s'écrie-t-il avec une solennité comique, celui-là est donc un vrai poète allemand, les Allemands achètent ses vers ! » Et, bon Allemand lui-même ce jour-là, il achète le volume. Il le lit, se divertit, sa gaieté n'a point de cesse. Il déclame les pompeux hémistiches :

Wüstenkönig ist der Löwe ;
Will er sein Gebiet durchstreifen...

Le lion est le roi des déserts ;
Veut-il parcourir son domaine...

Il s'amuse à improviser sur tout sujet des vers à la Freiligrath, et l'hôtel zurichois retentit de ses rires enfantins.

— Ah çà, dit un vieux général au frère et à la sœur, de quoi riez-vous ? Vous entendre fait envie : on veut rire avec vous.

Sans doute Frédéric Nietzsche n'avait pas grand sujet à rire. Pouvait-il penser sans amertume aux

trente-huit éditions de Freiligrath? A Zurich, durant ces mêmes jours, il allait à la bibliothèque et parcourait, en y cherchant son nom, les collections de journaux et de revues. Que n'eût-il pas donné pour entendre juger son œuvre par un bon juge, pour apercevoir sa pensée réfléchie en une autre pensée! Il désirait en vain : aucune voix ne répondait jamais à son travail.

Le ciel est beau, digne de Nice, et cela dure depuis des jours — écrit-il à Peter Gast le 30 septembre. — Ma sœur est avec moi; il est bien agréable de se faire du bien l'un à l'autre quand depuis longtemps on s'est fait du mal... J'ai la tête pleine des plus extravagants poèmes qui aient jamais hanté le crâne d'un lyrique. J'ai reçu une lettre de Stein. Cette année m'a donné beaucoup de bonnes choses; l'un de ces précieux dons, c'est Stein : un nouvel, un sincère ami.

Bref, soyons pleins d'espoir; ou, pour nous mieux exprimer, disons avec le vieux Keller :

Trinkt, o Augen, was die Wimper hält,
Von dem goldnen Ueberfluss der Welt!

Buvez, ô mes yeux, ce que vos cils enclosent
De l'excès doré du monde!

Le frère et la sœur quittent Zurich, l'un allant vers Naumburg, l'autre vers Nice. Nietzsche, chemin faisant, s'arrête à Menton. « L'endroit est magnifique, écrit-il à peine installé. J'ai déjà découvert huit promenades. Que personne ne me vienne rejoindre. J'ai besoin de cette absolue tranquillité. »

Que fait-il? se souvient-il du projet qu'il avait formé au commencement de l'été : *six ans de méditation et de*

silence? Non, la méditation longue et silencieuse suppose une force de volonté qu'il n'a pas. Ému par l'espérance d'un ami, par la perte d'une sœur, il ne peut contenir son impatience lyrique. Il cède à son instinct, il improvise des chants : lieds, stances brèves, épigrammes. Presque tous les poèmes que l'on rencontre dans ses dernières œuvres — vers légers, distiques mordants, insérés dans la deuxième édition de la *Gaya Scienza*, grandioses *Chants Dionysiaques* — furent achevés ou conçus durant ces quelques semaines. Et derechef il pense à l'œuvre toujours inachevée, *Ainsi parla Zarathoustra* : « Une quatrième, une cinquième, une sixième partie, sont inévitables, écrit-il. En tout état de cause, je mènerai mon fils Zarathoustra jusqu'à sa belle mort. Il ne me laisse aucun repos. »

Octobre passe; Nietzsche quitte Menton où il se trouve gêné par la vue des trop nombreux malades, et se dirige vers Nice.

*
* *

Un compagnon imprévu l'y rejoignit bientôt; il se nommait M. Paul Lanzky. C'était un intellectuel qui menait la vie errante, Allemand par naissance et Florentin par goût. Un hasard lui avait mis en main les œuvres de Nietzsche : il les avait comprises. Il s'était adressé à l'éditeur Schmeitzner afin de connaître l'adresse de l'auteur. « M. Frédéric Nietzsche, lui avait-on répondu, vit très solitairement en Italie. Écrivez-lui à Gênes, poste restante. » Il avait ainsi fait, et le phi-

losophe, sans doute moins sauvage et solitaire qu'on ne disait, avait répondu avec promptitude et grâce : « Venez à Nice cet hiver ! nous causerons... » Ces lettres avaient été échangées durant l'automne 1883. Lanzky, n'étant point libre, s'excusa; mais en octobre 1884, il vint au rendez-vous. — Entre temps il avait pu connaître les deux dernières parties du Zarathoustra, et publier dans un *Magazine* de Leipzig et dans la *Rivista Europea* de Florence, des comptes rendus fort intelligents.

Au matin même de son arrivée il entendit frapper à la porte de sa chambre; un homme souriant et doux, l'ayant ouverte, vint vers lui.

— *Also Sie sind gekommen*, dit Frédéric Nietzsche; vous voici donc!

Il le prit par le bras, curieux d'examiner ce lecteur de ses livres.

— Voyons un peu comme vous êtes fait.

Et il fixa sur lui ces yeux qui avaient été beaux, qui par instants l'étaient encore, mais que voilaient un peu les trop longues souffrances. Lanzky, venu rendre hommage à un redoutable prophète, s'étonna de rencontrer le plus affable, le plus simple, et, semblait-il, le plus modeste des professeurs allemands.

Les deux hommes sortirent ensemble. Lanzky avoua sa surprise.

— Maître... dit-il.

— Vous êtes le premier qui m'appeliez ainsi, fit Nietzsche en souriant.

Mais il savait qu'il était un maître, et laissa dire.

— Maître, continua Lanzky, comme on vous devine mal à travers vos livres ; expliquez-moi...

— Non, non, pas aujourd'hui. Vous ne connaissez pas Nice. Je veux vous faire les honneurs de cette mer, de ces montagnes, de ces promenades... Un autre jour, si vous voulez, nous causerons.

Ils ne rentrèrent pas avant six heures du soir, et Lanzky sut du moins quel marcheur infatigable était son prophète.

Ils organisèrent leur vie commune : Frédéric Nietzsche prenait seul, le matin, vers six heures et demie, une tasse de thé qu'il préparait lui-même; vers huit heures, Lanzky frappait à sa porte, lui demandait les nouvelles de sa nuit (souvent il dormait mal) et l'emploi de sa matinée : Nietzsche commençait presque toutes ses journées en parcourant les journaux dans une salle de lecture publique; il allait ensuite vers le bord de la mer ; Lanzky le rejoignait alors, ou respectait sa promenade solitaire. Tous deux déjeunaient dans leur pension. L'après-midi, ils marchaient ensemble. Le soir, à la lumière, Nietzsche écrivait, ou Lanzky lui lisait à haute voix quelque livre, souvent quelque livre français, les lettres de l'abbé Galiani, le *Rouge et le Noir*, la *Chartreuse*, l'*Armance*, de Stendhal.

Lanzky fut plus d'une fois interloqué par Frédéric Nietzsche. Ce solitaire de table d'hôte s'était composé des manières dissimulées, presque rusées, tout un art de vivre avec politesse sans manifester le secret de sa vie. Certain dimanche, une jeune fille lui ayant demandé s'il avait été au Temple :

— Aujourd'hui, répondit-il avec courtoisie, je n'y ai pas été.

Lanzky admira cette parole prudente. Frédéric Nietzsche l'expliqua : Toute vérité n'est pas bonne pour tous, dit-il; si j'avais troublé cette jeune fille, je serais désolé... — Il s'amusait parfois à annoncer sa gloire future.

— Dans quarante ans je serai illustre en Europe! affirmait-il à ses voisins de table.

— Prêtez-nous vos livres, lui disait-on.

Il s'y refusait absolument et répétait à Lanzky son explication :

— Mes livres ne doivent pas être lus par les premiers venus.

— Maître, disait Lanzky, pourquoi les faites-vous imprimer?

A cette question raisonnable il semble qu'aucune réponse satisfaisante ne fut donnée.

Mais Frédéric Nietzsche dissimulait avec Lanzky même. Il aimait à lui répéter, à développer devant lui, son vieux rêve : la constitution d'une société d'amis, d'un phalanstère idéaliste pareil à celui où vécut Emerson. Il l'emmenait souvent vers la presqu'île Saint-Jean :

— *Ici*, disait-il, reprenant une parole biblique, *ici nous dresserons nos huttes.*

Il avait même choisi un groupe de petites villas qui lui paraissaient convenir à son dessein. Quels hôtes y assembleraient-ils? ceci demeurait vague; et Heinrich

von Stein, le seul ami, le seul disciple qu'il désirât avec ardeur, jamais il n'en prononça le nom devant Lanzky.

Heinrich von Stein n'annonçait pas sa venue, ne donnait pas signe de vie. Quelles étaient ses dispositions? Il était monté à Sils-Maria pour concilier, s'il se pouvait, deux maîtres. L'un de ces maîtres lui avait dit : entre nous deux il faut choisir. Un instant peut-être il avait été ébranlé. Mais il était retourné dans son Allemagne; il avait revu Cosima Wagner; et puisque Nietzsche exigeait qu'il choisît, il restait fidèle à Wagner.

Frédéric Nietzsche pressentit un nouvel abandon. Il eut peur, et, cédant à une humble et triste impulsion, il écrivit, en forme de poème, un douloureux appel qu'il adressa au jeune homme :

Oh Lebens Mittag! Feierliche Zeit!
Oh Sommergarten!
Unruhig Glück im Stehn und Spähn und Warten!
Der Freunde harr' ich, Tag und Nacht bereit;
Wo bleibt ihr, Freunde? Kommt! s'ist Zeit! s'ist Zeit!

O midi de la vie! Temps solennel!
O jardin d'été!
Bonheur inquiet : je suis là, j'épie, j'attends!
Nuit et jour, je vis en espérant l'ami;
Où êtes-vous, amis? Venez! Il est temps, il est temps!

Heinrich von Stein dut répondre; il écrivit :

Cher Monsieur,

A un appel tel que le vôtre une seule réponse conviendrait : venir, me donner tout entier; vouer, comme à la plus noble des tâches, tout mon temps à l'intelligence des

choses nouvelles que vous avez à dire. Cela m'est interdit. Mais une idée m'est venue : chaque mois, je réunis auprès de moi deux amis, je lis avec eux quelque article du Wagner-Lexicon, je le prends comme texte, et, là-dessus, je cause avec eux. Ces entretiens deviennent de plus en plus élevés et libres. Dernièrement, nous avons trouvé cette définition de l'émotion esthétique : un passage à l'impersonnel par la plénitude même de la personnalité. Je crois que vous auriez plaisir à ces entretiens. Et cette idée m'est venue : ne serait-il pas excellent que Nietzsche nous envoie, de temps à autre, un texte pour nos entretiens? voudriez-vous ainsi communiquer avec nous? une telle correspondance, ne voudriez-vous pas y voir une introduction, un acheminement, à votre cloître idéal?...

C'est la lettre d'un bon élève. Heinrich von Stein nommait Wagner, non sans intention sans doute; il indiquait le texte de ses méditations : cette encyclopédie wagnérienne, somme d'une théologie ridicule et puérile. Frédéric Nietzsche fut exaspéré. Il retrouvait devant lui, contre lui, ce même adversaire, simulateur de pensée, séducteur des jeunes hommes. Förster, qui lui prenait sa sœur, était un wagnérien ; et Heinrich von Stein, à cause de Wagner, lui refusait son dévouement. Seul, au prix d'un combat dont il restait blessé, il avait su conquérir une cruelle liberté. Il écrivit à sa sœur :

Quelle sotte lettre Stein m'a écrite! en réponse à quelle poésie!... Je suis bien péniblement affecté. Me voici de nouveau malade. Je recours au vieux moyen [1], — et tous les hommes que j'ai jamais connus, je les hais indiciblement, y compris moi-même. Je dors bien; mais j'éprouve, au

1. Le chloral.

réveil, de la misanthropie, des rancunes. Pourtant il existe peu d'hommes mieux disposés, plus bienveillants que moi!

Lanzky remarqua, sans en deviner la cause, le trouble de Frédéric Nietzsche. La crise fut très dure. Il ne se laissa pourtant pas accabler et travailla avec énergie. Il se promena seul plus souvent qu'aux premiers jours. Lanzky le voyait aller d'un pas dansant sur la promenade des Anglais ou sur les routes de montagne; il bondissait, il gambadait parfois, puis soudain interrompait ses entrechats pour crayonner quelques mots. Quel travail avait-il entrepris? Lanzky l'ignorait.

Un matin de mars, comme il entrait, suivant son habitude, dans la petite chambre qu'occupait le philosophe, il le trouva couché malgré l'heure avancée.

— Je suis malade, lui dit Nietzsche. Je viens d'accoucher.

— Qu'est-ce que vous dites? murmura Lanzky fort inquiet.

— La quatrième partie du Zarathoustra est écrite.



Que nous apprend cette quatrième partie? saisissons-nous enfin un progrès de l'œuvre, une précision de pensée? Non; nous lisons un singulier fragment. Nietzsche le dit, c'est un « intermède », un épisode dans la vie du héros; épisode étrange qui a déconcerté maint lecteur. Peut-être nous le comprendrons plus

aisément si nous pensons à la déception qui vient de traverser la vie de Nietzsche.

Les « hommes supérieurs » montent vers Zarathoustra et le surprennent dans sa solitude montagnarde : un vieux pape, un vieil historien, un vieux roi, malheureux êtres qui souffrent de leur abaissement et viennent demander secours au sage dont ils sentent la force. — Pensons à Stein, ce distingué jeune homme que Bayreuth étiole : n'est-il pas ainsi monté vers Nietzsche?

Zarathoustra admet auprès de lui ces « hommes supérieurs »; il réprime pour eux son humeur sauvage; il les fait asseoir dans sa grotte, prend en pitié leur inquiétude, les écoute et leur parle. — Pensons à Nietzsche : n'a-t-il pas ainsi reçu Heinrich von Stein?

Zarathoustra, dont l'âme est au fond moins dure qu'il ne faudrait, se laisse séduire par le charme morbide, par la finesse, des « hommes supérieurs »; il a pitié d'eux, il oublie que leur misère est sans remède et cède au plaisir d'espérer. Ces « hommes supérieurs » sont-ils enfin ces amis qu'il attend? — Pensons à Nietzsche : n'a-t-il pas espéré de Stein quelque secours?

Zarathoustra laisse un instant ses hôtes et va seul dans la montagne. Il revient vers la grotte; que voit-il? Les « hommes supérieurs », tous agenouillés autour d'un âne qu'ils adorent, et le vieux pape disant la messe devant la nouvelle idole. — Pensons à Stein ; n'est-ce pas en telle posture que Nietzsche l'a surpris, interprétant avec deux amis une Bible wagnérienne?

Zarathoustra chasse ses hôtes : il veut des ouvriers

nouveaux pour un monde nouveau. Les trouvera-t-il jamais? Il les appelle :

Mes enfants, ma race au sang pur, ma belle nouvelle race ; qu'est-ce qui retient mes enfants sur leurs îles?

N'est-il pas temps, grand temps — je le murmure à ton oreille, bon esprit des tempêtes, — qu'ils reviennent enfin vers leur père? ne savent-ils pas que ma chevelure grisonne et blanchit dans l'attente?

Va, va, esprit des tempêtes, indomptable et bon! Quitte les gorges de tes montagnes, précipite-toi sur les mers et, dès avant ce soir, bénis mes enfants.

Porte-leur la bénédiction de mon bonheur, la bénédiction de cette couronne de roses heureuses! Laisse tomber ces roses sur leurs îles, et qu'elles restent posées là, comme un signe, qui interroge : « D'où peut venir un tel bonheur? »

Enfin, ils demanderont : « Vit-il encore, notre père Zarathoustra? quoi, est-il vrai, notre père Zarathoustra vit encore? notre vieux père Zarathoustra aime encore ses enfants?

. . . .

Le vent souffle, le vent souffle, la lune resplendit — oh mes lointains, lointains enfants, que n'êtes-vous ici, auprès de votre père? Le vent souffle; aucun nuage ne passe au ciel, le monde dort. — O bonheur! O bonheur!

Frédéric Nietzsche ne maintint pas cette page dans son œuvre : peut-être il eut honte d'un aveu si triste et si clair.

La quatrième partie du Zarathoustra ne trouva pas éditeur. Schmeitzner, qui peu de mois auparavant avait signifié à Nietzsche que « le public ne voulait pas lire ses aphorismes », lui écrivit, sans se gêner davantage, que le public voulait ignorer son Zarathoustra.

Frédéric Nietzsche essaya d'abord quelques démarches qui l'humilièrent et n'aboutirent pas; puis, choisissant un parti plus fier, il paya de son argent l'impression du manuscrit dont il restreignit le tirage à quarante exemplaires. A vrai dire, ses amis n'étaient pas si nombreux. Il trouva sept destinataires — dont aucun n'était vraiment digne. Quels furent-ils? Présumons, s'il se peut : sa sœur (il ne cessait de se plaindre d'elle); mademoiselle de Meysenbug (elle ne comprenait rien à ses livres); Overbeck (ami exact, lecteur intelligent, mais réservé); Burckhardt, l'historien bâlois (celui-ci répondait toujours aux envois de Nietzsche, mais il était si poli qu'on le pénétrait mal); Peter Gast (le disciple fidèle, que Nietzsche trouvait sans doute trop obéissant et fidèle); Lanzky (bon compagnon de cet hiver); Rohde (qui dissimulait à peine l'ennui de ces lectures imposées).

Tels furent, présumons-nous, ceux qui reçurent, mais ne prirent pas tous le soin de lire, cette quatrième et dernière partie, cet « intermède » qui termine, mais n'achève pas, *Ainsi parla Zarathoustra.*

VII

LA DERNIÈRE SOLITUDE

I

Au-delà du bien et du mal.

L'œuvre lyrique est abandonnée. Frédéric Nietzsche la regrettera par instants et voudra la reprendre; ce seront des velléités brèves : « Désormais, écrit-il (cette fois l'assurance est exacte), je parlerai, non plus Zarathoustra ».

L'œuvre est restée dans un état d'inachèvement. Nietzsche le sait, et la masse des pensées qu'il n'a pas exprimées l'attriste comme un remords. Il veut tenter une autre épreuve. C'est sans joie qu'il retourne à la philosophie et cherche à exprimer en termes abstraits ce que, poète, il n'a su dire. Il ouvre de nouveaux cahiers, il essaie des titres : *La Volonté de puissance, interprétation nouvelle de la nature... La Volonté de puissance, essai d'une interprétation nouvelle de l'univers...* Ces formules, les premières trouvées, resteront. Frédéric Nietzsche reprend et développe ici la donnée

schopenhauerienne. Le fond des choses, pense-t-il, n'est pas une aveugle *volonté de vivre*; vivre, c'est se répandre, c'est croître et conquérir; le fond des choses, mieux défini, c'est une aveugle *volonté de puissance*, et tous les phénomènes qui s'élèvent dans l'âme humaine doivent être interprétés en fonction de cette volonté.

C'est un immense travail de réflexion prudente : Nietzsche l'envisage avec crainte. Comment discerner dans l'âme des hommes ce qui est puissance et ce qui, sans doute, est faiblesse? La colère d'Alexandre est faiblesse, et l'exaltation du mystique est puissance, peut-être. Nietzsche avait espéré que des disciples philosophes ou physiologues feraient pour lui ces analyses : l'aide d'Heinrich von Stein eût été précieuse. Mais il doit assumer toutes les tâches, étant seul. Il s'attriste. Dénuée de lyrisme, la pensée est pour lui sans attrait. Qu'aime-t-il? La force instinctive, la finesse, la grâce, les sons ordonnés et rythmés — il aime Venise, et rêve aux beaux jours qui lui permettront de fuir cette pension niçoise où la nourriture et la compagnie sont mauvaises. Le 30 mars 1885, il écrit à Peter Gast :

Cher ami, il ne m'arrive guère d'envisager un déplacement avec plaisir. Mais cette fois : — quand je pense que je serai bientôt à Venise, et près de vous, cela m'anime, me ravit, c'est comme un espoir de guérison après une longue et épouvantable maladie. J'ai fait cette découverte : Venise est jusqu'aujourd'hui le seul endroit qui m'ait été constamment doux et bienfaisant... Sils-Maria comme passage me convient extrêmement; mais pas comme résidence. Ah, si je pouvais m'y ménager une

digne existence de solitaire et d'ermite! Mais — Sils-Maria devient à la mode!

Mon cher ami et maestro, Venise et vous êtes liés pour moi. Rien ne me fait davantage plaisir que votre goût persistant pour cette ville. Combien j'ai pensé à vous ces temps-ci! Je lisais les mémoires du vieux de Brosses (1739-40) sur Venise et sur le maestro qu'on y admirait alors, Hässe (il detto Sassonne). Ne vous fâchez pas, je ne songe pas le moins du monde à établir entre vous deux des comparaisons irrespectueuses.

Je viens d'écrire à Malwida : grâce à Peter Gast, messieurs les cabotins, les prétendus génies de la musique, d'ici fort peu de temps, cesseront de corrompre le goût. « D'ici fort peu de temps » — c'est peut-être une grosse exagération. Dans un temps *démocratique*, peu d'hommes discernent la beauté : *pulchrum paucorum est hominum.* Je me réjouis d'être pour vous, l'un de ce « peu ». Les hommes profonds et joyeux qui me plaisent, avec des *âmes mélancoliques et folles* [1] comme mes défunts amis Stendhal et l'abbé Galiani, n'auraient pu tenir sur terre s'ils n'avaient aimé quelque musicien du bonheur (Galiani sans Puccini, Stendhal sans Cimarosa et Mozart).

Ah, si vous saviez, combien je suis seul au monde à présent! et comme il me faut jouer la comédie pour ne pas, de temps en temps, par satiété, cracher au visage de quelqu'un! Heureusement, quelque chose des courtoises manières de mon fils Zarathoustra existe aussi chez son père un peu toqué.

Mais quand je serai avec vous, et à Venise, alors, pour un temps, c'en sera fini de la « courtoisie », et de la « comédie », et de la « satiété », et de toute la malédiction niçoise, pas vrai, mon bon ami?

Ne pas oublier : nous mangerons des baïcoli!

Cordialement

F. N.

1. En français dans le texte.

En avril et mai, Nietzsche séjourne à Venise, et trouve la joie qu'il avait espérée. Il parcourt les petites rues ombreuses et bruissantes, il contemple la belle cité. Il écoute la musique de son ami. Les galeries de la place Saint-Marc abritent ses promenades : il les compare à ces portiques d'Éphèse où Héraclite allait oublier l'agitation des Grecs et les sombres menaces de l'Empire persan. « Comme on est bien ici, songe-t-il, pour oublier le sombre Empire — le nôtre ; ne diffamons pas notre Europe; elle offre encore de beaux refuges ! C'est mon plus beau cabinet de travail, cette piazza San Marco... » Ce court bonheur réveille ses dispositions poétiques. Il veut chanter le triomphe et la mort de Zarathoustra, pour quelques heures tiré d'oubli. Il écrit une esquisse, bientôt abandonnée ; c'est la dernière.

Juin le ramène vers l'Engadine. Le hasard de la vie d'hôtel lui procure un secrétaire : une certaine madame Röder, inconnue par ailleurs, s'offre à l'aider. Il dicte et tâche de serrer davantage son problème. Quel est son but? Critiquer cette multitude de jugements moraux, de préjugés et de routines, qui entravent les Européens modernes; évaluer leur valeur vitale, c'est-à-dire la quantité d'énergie qu'elles expriment, et fixer ainsi un ordre des vertus. Il veut réaliser enfin l'*Umwerthung aller Werthe* (il trouve cette formule), « la transvaluation de toutes les valeurs ». Toutes, écrit-il; son orgueil n'est pas content à moins. — Il reconnaît alors, et réussit à définir, certains modes de vertu que les moralistes professionnels ne savent pas observer : la maîtrise sur soi-même, la dissimula-

tion des sentiments intimes, la politesse, la gaieté, l'exactitude dans l'obéissance et le commandement, la déférence, l'exigence du respect, le goût des responsabilités et des périls : tels étaient les usages, les tendances, aujourd'hui dépréciées, de l'ancienne vie aristocratique, les sources d'une moralité plus virile et plus productive que la nôtre.

Il est probable qu'il fit alors des lectures assez sérieuses. Il étudia les « Problèmes biologiques » de Rolph, où il put trouver l'analyse de cette croissance vitale qui est le fondement de sa métaphysique. Peut-être il relut alors quelque livre de Gobineau (il admirait l'œuvre et l'homme); on peut hasarder cette conjecture. Mais qu'importent les lectures, que pèsent les influences? Nietzsche a quarante-deux ans. Il a passé l'âge d'apprendre, ses idées sont toutes en lui. Les lectures favorisent, alimentent ses méditations, mais ne les dirigent jamais.

La peine de son travail est grande, l'insomnie l'accable. Pourtant il persévère et se refuse la triste joie d'embrasser une dernière fois sa sœur Lisbeth qui va suivre son mari en Amérique. « Vous vivrez donc là-bas, lui écrit-il, et moi, ici, dans une solitude plus inatteignable que tous les Paraguay. Ma mère devra vivre seule et tous nous devrons être courageux... Je vous aime et je pleure. — *Frédéric.* »

Huit jours passent : autres projets. Il négocie avec son éditeur pour racheter ses premiers livres et les publier à nouveau. C'est un prétexte qu'il saisit pour aller en Allemagne. « Un souci d'affaire, qui rend

ma présence utile, vient en aide à mon désir, » écrit-il, et sans tarder se dirige vers Naumburg.

La rencontre est grave : le frère et la sœur causent avec tendresse à la veille d'une séparation qu'ils savent définitive. Nietzsche ne fait point secret des difficultés de sa vie. « J'affronte seul un problème immense, dit-il ; c'est une forêt où je me perds, une forêt vierge — *Wald und Urwald.* J'ai besoin d'aide. Il me faut des disciples, il me faut un maître. Il me serait si doux d'obéir! Si j'étais perdu dans une montagne, j'obéirais à un homme qui connaîtrait cette montagne; malade, j'obéirais à un médecin; et si je rencontrais un homme capable de m'éclairer sur la valeur de nos idées morales, je l'écouterais, je le suivrais; mais je ne trouve personne, point de disciples; de maîtres, moins encore... je suis seul. » La sœur répète le conseil qu'elle a constamment donné : que Frédéric retourne en quelque Université; les jeunes gens l'ont toujours écouté; ils l'écouteront, ils le comprendront. — Les jeunes gens sont si bêtes! répond Nietzsche ; et les professeurs, plus bêtes encore! D'ailleurs toutes les Universités d'Allemagne me repoussent; où pourrais-je enseigner? — A Zurich! suggère la sœur. — Je ne peux tolérer qu'une ville, et c'est Venise.

Il va négocier à Leipzig avec son éditeur qui le reçoit sans égards; ses livres ne se vendent pas. Il retourne à Naumburg, dit un adieu définitif, et part.

Quel sera son gîte d'hiver? Il a souffert, l'autre année, de la cohue niçoise. Où ira-t-il? Peut-être à Vallombrosa. Lanzky lui a recommandé cette

belle forêt de l'Apennin toscan, et l'attend à Florence.

Avant de quitter l'Allemagne, Nietzsche, traversant Munich, visite un ami d'autrefois, le baron de Seydlitz, qui lui présente sa femme et lui montre sa collection de japonneries. La femme est jeune et charmante, les japoneries plaisent à Nietzsche : il découvre cet art, il aime ces estampes, ces menus objets impudiques et gais, si peu conformes au triste goût moderne, au triste goût des Allemands moins qu'à tout autre. Seydlitz s'entend aux belles choses, et à bien vivre; Nietzsche l'envie un peu. « Peut-être il serait temps, chère Lisbeth, écrit-il à sa sœur, que tu me cherches une femme. Signalement : gaie, jolie, jeune encore; pour tout dire, un courageux petit être à la[1] Irène de Seydlitz (nous nous tutoyons presque). »

Le voici en Toscane. Lanzky le reçoit, l'accompagne, et le mène à l'observatoire d'Arcetri, sur les hauteurs de San Miniato, où habite un homme d'une espèce rare — un lecteur de ses livres. Leberecht Tempel, astronome, gardait, près de sa table et de ses instruments bizarres, les œuvres de M. Frédéric Nietzsche, dont il savait par cœur et récitait volontiers maint passage. Leberecht Tempel était un caractère singulièrement noble, véridique et désintéressé. Les deux hommes causèrent pendant une demi-heure, et, semble-t-il, se comprirent. Nietzsche se retira fort ému.

1. *à la* en français dans le texte.

— Je voudrais que cet homme n'ait pas connu mes livres, dit-il à Lanzky. Il est trop sensible, trop bon. Je lui ferai du mal.

Car il savait les conséquences terribles de ses pensées et craignait pour ceux qui les lisaient des souffrances pareilles aux siennes.

Il ne resta pas en Toscane : l'air dur et froid qui descend des montagnes sur Florence l'incommoda. Il fut repris par les souvenirs de Nice, la ville aux deux cent vingt jours de grand soleil — c'est de Nice qu'il écrit à sa sœur, le 15 novembre 1885 :

Ne t'étonne pas trop, chère sœur, si ton frère, qui a du sang de taupe et d'Hamlet dans les veines, te fait signe, non de Vallombrosa, mais de Nice. Il m'a été fort précieux d'expérimenter presque simultanément l'air de Leipzig, de Munich, de Florence, de Gênes et de Nice. Vous ne sauriez croire combien Nice a triomphé dans ce concours. Je suis descendu comme l'an passé *Pension de Genève*, petite rue Sainte-Étienne. Je la retrouve retapée, remeublée, repeinte, devenue fort avenante. Mon voisin de table est un évêque, un *monsignore*, qui parle allemand. Je pense beaucoup à vous, votre

PRINZ EICHHORN.

« Me voici revenu à Nice, écrit-il en une autre lettre, c'est-à-dire à la raison ! » Son plaisir est tel qu'il observe avec indulgence la cité cosmopolite, et s'en amuse.

Ma fenêtre donne sur le square des Phocéens, — écrit-il à Peter Gast. — Quel prodigieux cosmopolitisme en cette alliance de mots ! Ne riez-vous pas ? Et c'est vrai, des Phocéens ont habité ici. J'entends sonner dans l'air quelque chose de vainqueur et de sureuropéen, une voix qui me

donne confiance et me dit : *ici tu es à ta place*... Qu'on y est loin de l'Allemagne — « *ausserdeutsch!* » je ne saurais le dire avec assez de force...

*
* *

Il reprend ses habitudes de marche au soleil sur les routes blanches qui dominent les flots. Sept années de souvenirs lient sa pensée à cette mer, à ces rivages, à ces montagnes; sa fantaisie s'éveille, il l'écoute et la suit. Nulle heure ne passe en vain; chacune est heureuse, et laisse, souvenir et témoignage du bonheur qu'elle apporta, une épigramme, un poème en prose, une maxime, quelque lied ou chanson.

Il diffame les modernes; c'est son plaisir, et, pense-t-il, son devoir de philosophe, qui, parlant pour les temps qui viennent, doit contredire son temps. Au XVIe siècle, un philosophe avait raison s'il louait l'obéissance et la douceur. Au XIXe siècle, dans notre Europe diminuée par les décadents parisiens et les wagnériens allemands, cette faible Europe qui cherche constamment le concours des masses et l'unanimité, le moindre effort et la moindre douleur, un philosophe doit louer d'autres vertus. Il doit affirmer : « Celui-là est grand qui sait être le plus solitaire, le plus caché, le plus distant; qui sait vivre par delà le bien et le mal, maître de ses vertus, puissant dans son vouloir. La grandeur, c'est cela. Et il doit demander instamment : La grandeur est-elle possible aujourd'hui? » — *Ist Veredlung möglich?* Nous ne cessons d'entendre cette question posée à vingt-six ans.

Il diffame les Allemands ; c'est son autre plaisir, plus intime et plus vif. L'Europe germanisée a désappris la franchise. Elle dissimule ses malices, ses impudeurs et ses ruses. Il faut qu'elle retrouve l'esprit du vieux monde, de ces Français des anciens temps qui vivaient avec une liberté, une clairvoyance, une force, si belles. « Il faut méditerraniser la musique, dit-il, et notre goût, nos manières aussi... » A travers ces pages de Nietzsche, il est aisé d'entendre les conseils de ses « défunts amis », Stendhal et l'abbé Galiani.

« Les hommes de tristesse profonde, écrit-il, se trahissent lorsqu'ils sont heureux : ils saisissent leur bonheur comme s'ils voulaient l'étreindre et l'étouffer par jalousie... Hélas, ils savent trop bien que le bonheur fuit devant eux ! » Décembre finissant, à l'approche des fêtes dont les souvenirs émeuvent son cœur fidèle, Nietzsche a vu son bonheur en fuite devant lui. Le plaisir des pensées vives, des belles images, ne le satisfait pas entièrement. D'autres besoins protestent et se vengent enfin ; la « tristesse profonde » reprend ses droits et sa puissance. Il n'est plus amusé par la foule niçoise, le square des Phocéens ne le divertit plus. Que lui importe le *Gai Saber* et ses préceptes ? la lumière, le vent, les chansons provençales ? Il est Allemand, fils de pasteur, et voit approcher avec un cœur serré les jours vénérés de la Noël et de la Saint-Sylvestre.

Il prend en dégoût la pension médiocre où il loge, ses meubles touchés par trop de mains, sa chambre avilie par la communauté. Voici venir les jours froids.

Il ne peut se chauffer, étant pauvre; il gèle et regrette amèrement les poêles d'Allemagne. Lieux misérables où il ne peut même être seul! A droite, un enfant « bousille des gammes »; au-dessous, deux amateurs s'exercent sur la trompette et le violon. Frédéric Nietzsche, cédant à l'amertume, écrit à sa sœur qui passe à Naumburg un dernier Noël.

Comme c'est bête que je n'aie personne ici qui puisse rire avec moi! Si je me portais mieux, et si j'étais plus riche, pour connaître un peu de gaieté, je voudrais m'établir au Japon. A Venise je suis heureux parce qu'on peut sans trop de peine y vivre à la japonaise. Tout le reste de l'Europe est pessimiste et triste, l'horrible perversion de la musique par Wagner est un cas particulier de la perversion, du trouble universel.

De nouveau, voici Noël, et c'est pitié de penser que je doive continuer à vivre, comme je fais depuis sept années, comme un proscrit ou comme un cynique contempteur des hommes. Personne n'a plus souci de mon existence, le Lama « a mieux à faire », et en tout cas assez à *faire*... N'est-elle pas belle, ma lettre de Noël? Vive le Lama!

Ton F.

Pourquoi n'allez-vous pas au Japon? c'est la vie la plus sensée, et si gaie?

Huit jours après il écrit une lettre meilleure; peut-être il s'est reproché son aveu :

Chérie, le temps est aujourd'hui magnifique et il faut que votre Fritz vous fasse à nouveau bon visage, quoiqu'il ait eu ces temps derniers des jours et des nuits fort mélancoliques. Mon Noël par chance fut un vrai jour de fête. A midi je reçois vos aimables cadeaux, bien vite je passe à mon cou votre chaîne de montre, et glisse dans la poche de mon gilet votre joli petit calendrier. Quant à

« l'argent », s'il y avait de l'argent dans la lettre (notre mère me l'écrit), il m'est échappé des doigts. Excusez votre animal aveugle, qui a défait son paquet dans la rue : quelque chose en sera tombé, tandis que j'ouvrais très impatiemment vos lettres. Souhaitons qu'une pauvre vieille femme, passant par là, ait trouvé sur le pavé son « petit enfant Jésus ». — Sur ce, je gagne à pied ma presqu'île Saint-Jean, je fais un grand détour au long de la côte et je m'installe enfin non loin de jeunes soldats qui jouent aux quilles. Roses fraîches écloses, géraniums dans les haies, tout est vert, tout est chaud : rien du nord! Là, votre Fritz a bu trois verres bien emplis d'un doux vin du pays et s'est peut-être un rien grisé; du moins il s'est mis à parler aux vagues, et, quand elles écumaient en se brisant trop fort, il leur disait comme on dit aux poules : « Butsch! Butsch! Butsch! » Enfin je rentre à Nice et, le soir, dîne à ma pension, princièrement; un grand arbre de Noël scintillait. Le croiriez-vous, j'ai trouvé un *boulanger de luxe* qui sait ce que sont des « Quackkuchen » : il m'a conté que le roi de Wurtemberg s'en était commandés, pareils à ceux que j'aime, pour son jour de naissance. Ceci m'est revenu, tandis que j'écrivais le mot « *princièrement* ». — .... In alter liebe, votre, F.

N. B. — J'ai rappris à dormir (sans narcotique).

Janvier, février, mars 1886 : sa tristesse paraît moins vive. Il donne forme à son œuvre, à ces notes que lui a dictées sa fantaisie. Depuis quatre années il a cessé de publier ses aphorismes, ses courts essais. La matière que lui livrent ses cahiers est immense. Il se propose d'en extraire un volume, et toute sa peine est d'ordonner et de choisir.

A-t-il oublié l'œuvre systématique à laquelle il pensait l'autre hiver? Non, il en sent toujours la nécessité pesante et le reproche. Il veut s'excuser à lui-même son

retard : il a besoin d'un peu de plaisir, de s'amuser avec un livre vif avant de commencer l'immense travail. Il trouve un titre, *Au-delà du bien et du mal*; un sous-titre, *prélude d'une philosophie de l'avenir*. Il annonce ainsi l'œuvre plus importante et toujours différée. Il se trompe lui-même en liant par un lien factice son divertissement à son devoir.



Souvenons-nous avec quelle joyeuse et confiante expansion il déclarait autrefois l'achèvement d'un livre. Confiance et joie n'existent plus. Il sait qu'il ne sera pas lu. Mais son malheur excède toujours son attente, et Nietzsche, cette fois encore, n'a pas prévu l'épreuve qu'il doit subir : *Au-delà du bien et du mal* ne trouve pas éditeur. Nietzsche négocie avec une maison de Leipzig qui décline ses offres. Il écrit à Berlin sans meilleur succès. Son livre est partout refusé. Qu'en fera-t-il? Il songe à le découper en brochures qui atteindront peut-être plus aisément le public. Il écrit un essai de préface.

Ces brochures — dira-t-il — forment suite aux « Considérations inactuelles » que je publiai, voici quelque dix ans, pour attirer vers moi « mes semblables ». J'étais alors assez jeune pour aller ainsi à la pêche avec un impatient espoir. Aujourd'hui — après cent années, je mesure le temps à mon mètre! — *je ne suis pas encore assez vieux* pour avoir perdu tout espoir, toute confiance.

Mais il abandonne bientôt cette idée même : « Il ne

me reste plus, écrit-il à sa sœur, qu'à ficeler mon manuscrit et le mettre au tiroir... »

Au printemps, suivant son habitude, il séjourne à Venise, mais n'y rencontre pas son ami qui parcourt les villes d'Allemagne et cherche en vain à placer sa musique. Peter Gast a composé un opéra, *Le lion de Venise*, qu'on lui refuse de théâtre en théâtre. Nietzsche lui écrit, le réconforte et l'encourage. L'un et l'autre Allemands par naissance, méditerranéens par goûts; l'un établi à Nice, l'autre à Venise, ils ont même ambition, même malheureux destin.

Revenez, — lui dit-il, — revenez dans la solitude, où nous savons vivre tous deux, où nous seuls savons vivre !... C'est la wagnerie qui vous barre le chemin, et c'est aussi cette grossièreté, cette épaisseur allemande, qui, depuis « l'Empire », va croissant, croissant. Il faudra que nous avisions et que nous nous mettions en arme pour empêcher qu'on ne nous fasse mourir de silence, vous et moi...

Frédéric Nietzsche sent sa solitude diminuée par cette camaraderie dans la vie difficile. La détresse de Peter Gast est pareille à la sienne; il lui parle comme à un frère. Peter Gast est pauvre : « Que ma bourse nous soit commune, lui dit Nietzsche; le peu que j'ai, partageons-le... » Peter Gast se décourage et doute de lui-même : Nietzsche connaît cette angoisse; il sait combien la confiance est nécessaire à l'homme qui travaille, combien le dédain public l'ébranle vite. « Courage, écrit-il, ne vous laissez pas déprimer; moi du moins, soyez-en sûr, je crois en vous; j'ai besoin de votre musique, sans elle je ne pourrais vivre... »

N'en doutons pas, Nietzsche est sincère lorsqu'il s'exprime ainsi. Sa puissance d'amour et d'admiration, qui sont immenses, il les reporte tout entières sur ce dernier compagnon qui lui reste, et son amitié transfigure la musique de Peter Gast.

Il est malheureux à Venise même, la lumière blesse les nerfs délicats de ses yeux. Comme autrefois à Bâle, il doit s'enfermer, volets clos, et se refuser le plaisir des beaux jours italiens. Quel refuge trouver? Il se rappelle ces forêts allemandes qui sont si vastes, ombreuses, bienfaisantes à la vue, et il se prend à regretter sa patrie. Quoiqu'il s'irrite, quoiqu'il se révolte contre elle, il l'aime; comment ne l'aimerait-il pas? Sans sa divine musique, qui a réglé l'élan de ses premiers désirs, son âme serait autre; sans sa langue, difficile et splendide instrument, sa pensée serait autre. Schopenhauer et Wagner, deux Allemands, furent ses véritables maîtres, et le restent (il l'avoue en secret); ses véritables disciples, s'ils existent jamais, c'est en Allemagne qu'ils naîtront, dans cette cruelle patrie qu'il ne peut renier.

Il en reçoit des nouvelles qui l'émeuvent : Rohde est nommé professeur à l'Université de Leipzig. Nietzsche est heureux pour son ami, et le félicite en termes exquis. Pourtant il ne peut se défendre d'un triste retour sur lui-même. « A présent, écrit-il à Peter Gast, la faculté de philosophie est composée, pour moitié, de mes « bons amis » (Zarncke, Heinze, Leskien, Windisch, Rohde, etc., etc.). » — Soudain il veut partir; il veut revoir sa mère, que ses deux enfants

ont laissée; il veut entendre le cours de son vieux camarade; enfin il veut affronter ces éditeurs fameux qui impriment vingt mille volumes par an, et refusent les siens. Il quitte Venise, il va droit à Leipzig.

Il monte chez Erwin Rohde; l'heure était mal choisie. Il trouve un homme occupé, préoccupé, qui reçoit avec ennui et gêne ce visiteur inattendu, ce personnage trop singulier qui a manqué sa vie. « Je vis Nietzsche, a-t-il écrit plus tard en quelques lignes où il explique son accueil froid. Toute sa personne était empreinte d'une indescriptible étrangeté, et m'inquiétait. Il y avait en lui quelque chose que je n'avais jamais connu, et le Nietzsche que j'avais connu, maints traits s'en étaient effacés. Il semblait qu'il sortît d'un pays où personne n'habite. » Nietzsche lui dit : « Je voudrais t'entendre parler. » Rohde l'emmène, et le fait asseoir parmi ces jeunes gens qui ignorent son œuvre et son nom même. Nietzsche écoute, puis se retire : « J'ai entendu Rohde à l'Université, écrit-il brièvement à sa sœur. Je ne peux plus communiquer avec personne. Leipzig n'est pas un lieu de refuge ou de repos pour moi — c'est clair. »

Il fuirait Leipzig comme il a fui Nice ou Venise; de pénibles démarches l'obligent à rester. Il sollicite, et sollicite en vain, plusieurs éditeurs. Sa dignité se révolte enfin. Il veut que son livre paraisse, et, si lourde soit la charge, il se résoud à payer de sa poche les frais de l'impression.

Sa mère l'attend à Naumburg où depuis le départ de Lisbeth elle vit seule. Nietzsche sent pour elle une

pitié très vive; il la sait désolée par l'abandon des siens, désespérée par les impiétés qu'il publie en ses livres. « Ne les lis pas, ignore-les, lui dit-il sans cesse; ce n'est pas pour toi que j'écris. » Pourtant elle ne peut réprimer sa curiosité, et son mécontentement ne s'apaise jamais. Nietzsche, qui ne veut pas repartir sans lui procurer une courte joie, va passer une semaine avec elle; mais il n'a pas la force de retenir la confidence de ses déboires : il se lamente, s'exalte; il attriste la pauvre femme, et la laisse enfin plus malheureuse qu'il ne l'avait trouvée.

En traversant Munich, il cherche à rencontrer le baron et la baronne de Seydlitz. Il voudrait se reposer auprès de ces hôtes aimables; mais Seydlitz est absent et sa maison est close.

Nietzsche, laissant cette Allemagne qu'il ne reverra plus, continue sa route vers la Haute-Engadine dont il attend toujours quelque bienfait. Il y trouve en juillet des brumes glaciales, et commence une longue crise de névralgies et de mélancolie.

II

La Volonté de puissance.

Dirons-nous qu'il y rencontre des amis? un tel mot convient-il à ces figures incertaines, à ces femmes Russes, Anglaises, Suisses, Juives, qui, voyant revenir à chaque saison cet homme charmant, toujours souffrant et seul, ne lui refusent pas une sympathie rapide? Imprimons leurs noms : mesdames Röder et Marousoff;

mesdemoiselles Zimmern et von Salis-Marschlins (celle-ci, amie de mademoiselle de Meysenbug); d'autres se laissent deviner, dont les noms restent inconnus.

Comment le jugeaient-elles? Il évitait avec soin les paroles qui les eussent surprises ou peinées. Il contenait ses pensées dangereuses. Il voulait être, il savait être auprès d'elles un compagnon aimable, instruit, raffiné, réservé. L'une, Anglaise, de santé délicate, qu'il allait souvent visiter et distraire, lui dit un jour :

— Je sais que vous écrivez, monsieur Nietzsche. Je veux connaître vos livres.

Il la savait catholique très fervente.

— Non, lui répondit-il, je ne veux pas que vous les connaissiez. S'il fallait en croire ce que j'imprime, une pauvre créature, souffrante comme vous êtes, n'aurait aucun droit à vivre.

Quelque autre lui ayant dit un jour :

— Je sais maintenant, monsieur Nietzsche, pourquoi vous nous refusez vos livres. Vous avez écrit en l'un d'eux : *Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet!*

— Chère madame, chère amie, répondit Nietzsche d'une voix désolée, et prenant dans ses mains les mains de celle qui lui faisait reproche; détrompez-vous, ce n'est pas ainsi qu'il faut m'entendre...

L'admiraient-elles? Il faut un jugement bien sûr pour oser admirer un auteur méconnu; sans doute elles n'eurent pas tant de hardiesse. Elles estimaient, elles aimaient leur compagnon d'hôtel, et reconnais-

saient son singulier génie de conversation; elles recherchaient à table d'hôte la place voisine de la sienne : c'est peu si on pense à sa gloire actuelle; alors c'était beaucoup pour lui. Il retrouvait, grâce à elles, en Engadine, un peu de cette confiance, nécessaire à son âme, et qu'il perdait en Allemagne. Durant l'été 1886, de bons musiciens passèrent à Sils. Ils découvrirent en Nietzsche un auditeur très rare et voulurent être écoutés par lui. Cette gentillesse le toucha : « Je remarque, écrit-il à Peter Gast, que nos artistes ne chantent et ne jouent que pour moi. Je serais bien gâté si cela continuait. »

Certain conte oriental narre les aventures d'un souverain qui se promène masqué dans ses provinces; il n'est pas reconnu, mais deviné; un instinct respectueux s'éveille à son approche. Frédéric Nietzsche n'apparaît-il pas, dans cet hôtel de montagne, comme un souverain masqué, à demi deviné?

Ce n'était pourtant qu'un faible réconfort. Ces femmes pouvaient-elles alléger une détresse qu'elles ne mesuraient pas? Nietzsche traversait ce grave instant où tout homme, si résistant soit-il à se laisser instruire, doit enfin savoir ce que sa destinée lui donne et lui refuse avec une constance inexorable; il devait arracher de son cœur ses dernières espérances. « Ces temps-ci, écrit-il à Peter Gast, j'ai été indiciblement triste, et les soucis m'ont ôté le sommeil. » Le renseignement est bref. A sa sœur il avoue davantage : il lui adresse des pages et des pages, terribles dans leur puissance et leur monotonie.

Où sont-ils, ces vieux amis, avec lesquels je me suis autrefois senti si étroitement lié? Nous habitons des mondes différents, nous ne parlons plus la même langue! Comme un étranger, un proscrit, j'erre parmi eux : plus un mot, plus un regard ne m'atteint. Je me tais — car personne ne comprend mes paroles — ah, je peux le dire, ils ne m'ont *jamais* compris! — ... C'est effroyable, d'être condamné au silence, quand on a tant de choses à dire... Suis-je créé pour la solitude, pour ne jamais trouver personne de qui me faire entendre? — L'incommunicabilité, en vérité, c'est la plus effroyable de toutes les solitudes; être *différent*, c'est porter un masque d'airain plus dur que tout masque d'airain — l'amitié parfaite n'est possible qu'*inter pares. Inter pares!* un mot qui enivre : quelle confiance, quelle espérance, quel parfum, quelle béatitude il promet à un homme qui nécessairement et constamment vit seul; à un homme qui est *différent*; — qui n'a jamais rencontré personne qui soit de sa race. Et pourtant il est bon chercheur, il a beaucoup cherché... Ah, rapide folie de ces heures où le solitaire croit trouver un ami, et l'étreint et le serre en ses bras : c'est un présent des cieux, un don inestimable. Une heure après il le rejette avec dégoût, il se rejette avec dégoût soi-même, comme souillé, diminué, malade de sa propre société. Un homme *profond* a besoin d'amis, à moins qu'il n'ait un Dieu : — Et je n'ai ni Dieu ni ami! Ah, ma sœur, ceux que tu appelles ainsi, autrefois ce furent des amis — mais maintenant?

Excuse cet éclat de passion; mon dernier voyage en est cause...

Ma santé n'est ni bonne ni mauvaise : c'est seulement la pauvre âme qui est blessée, avide. Donne-moi un petit cercle d'hommes qui veuillent bien m'écouter et comprendre — et je suis en bonne santé!

Ici tout va son train : les deux Anglaises et la vieille Russe musicienne sont revenues, celle-ci fort souffrante...

*
* *

Nietzsche reprit alors les travaux de la *Wille zur Macht*. Son malheureux passage en Allemagne avait modifié ses dispositions. Il pensait : A quoi bon écrire des œuvres de combat? Sans alliés, sans lecteurs, je ne peux rien contre l'abaissement de l'Europe; qu'il s'accomplisse donc. Un jour il trouvera son terme — jour lointain que je ne verrai pas. Alors on découvrira mes livres, alors j'aurai mes lecteurs. Pour eux je dois écrire, pour eux je dois déterminer mes idées fondamentales. Aujourd'hui, je ne peux lutter, car je n'ai même pas d'ennemi... — Dès juillet, au sortir de cette Allemagne qui l'a si fort éprouvé, il a rédigé un plan détaillé. Il écrit en septembre :

J'annonce, pour les quatre années qui viennent, l'achèvement de mon ouvrage en quatre volumes. Le titre seul est à faire peur : *La Volonté de puissance, essai d'une transvaluation de toutes les valeurs*. J'ai besoin de toutes mes forces — santé, solitude, bonne humeur — peut-être aussi d'une femme.

Où se retirera-t-il pour composer cette nouvelle œuvre? Gênes lui a inspiré ses deux livres de convalescent, *Aurore* et *Gaya Scienza*; Rapallo, Nice, lui ont inspiré le *Zarathoustra*. Il songe maintenant à la Corse. Il est depuis longtemps curieux de cette île sauvage, et, dans cette île même, d'une ville, Corte.

C'est là que Napoléon fut conçu, — écrit-il, — et n'est-ce pas un lieu très indiqué pour entreprendre la transva-

luation de toutes les valeurs?... Pour moi aussi, c'est d'une *conception* qu'il s'agit.

Hélas! cette œuvre napoléonienne, dont le titre seul doit effrayer, effraye d'abord son auteur. Nietzsche n'ignore pas où le mène cette « *via mala des conséquences* » qu'il suit depuis longtemps. Puisqu'une force avide, conquérante, est au cœur de la nature, tout acte qui ne correspond pas exactement à cette force est inexact et faible. Il le dit, il l'écrit, telle est bien sa pensée : l'homme n'est jamais si grand que lorsqu'il allie la promptitude, le raffinement de l'esprit, à une certaine rudesse et cruauté natives des instincts. Ainsi fut comprise par les Grecs la *vertu*, par les Italiens la *virtù*. Les politiques français du XVII[e] siècle, Frédéric II, Napoléon et Bismarck après eux, agirent suivant ces maximes. Troublé par ses doutes, perdu dans son problème, Nietzsche s'attache fermement à cette vérité fragmentaire, mais certaine : il faut avoir *le courage de la nudité psychologique*, écrira-t-il. Il s'y exerce, mais il reste dissatisfait. Son esprit est invinciblement clair, son âme invinciblement rêveuse, et cette définition des hommes les plus forts est courte et glaciale pour ses rêves. N'admire-t-il plus Schiller et Mazzini, qu'il choisissait en d'autre temps pour maîtres? N'en doutons pas, jamais âme ne fut si constante que la sienne. Mais il craint de satisfaire quelque faiblesse en les suivant, et les maîtres qu'il veut maintenant préférer se nomment Napoléon et César Borgia.

Cette fois encore il se détourne de sa tâche, il esquive les affirmations rudes. L'éditeur Fritsch consent,

moyennant aide pécuniaire, à publier une seconde édition de *L'Origine de la tragédie*, d'*Aurore* et de *Gaya Scienza*. C'était depuis longtemps un désir de Frédéric Nietzsche : il voulait adjoindre des préfaces à ces œuvres anciennes, les remanier, peut-être les accroître. Il entreprend ce nouveau travail et s'y absorbe.

Il n'ira pas en Corse; il retourne sur la côte de Gênes, à Ruta, non loin de Rapallo, au-dessus de Portofino dont la crête boisée s'allonge dans la mer. Il retrouve ses promenades et les sites familiers où Zarathoustra lui parla. Qu'il était triste alors! Il venait de perdre ses deux derniers amis, Lou Salomé, Paul Rée. Pourtant il continuait sa tâche et créait à l'instant de son plus grand malheur son œuvre la plus brave. Frédéric Nietzsche se laisse émouvoir par son passé, par ses souvenirs.

Il reçut alors une lettre qui est le premier signe de sa gloire prochaine. En août 1886, désespérant d'être entendu par ses compatriotes, il avait envoyé son livre, *Au-delà du bien et du mal*, à deux lecteurs étrangers, au Danois Georges Brandès, au Français Hippolyte Taine. Georges Brandès ne répondit pas. Hippolyte Taine écrivit, le 17 octobre 1886, une lettre dont Nietzsche eut un peu de joie.

Monsieur,

Au retour d'un voyage, j'ai trouvé le livre que vous aviez bien voulu m'adresser; comme vous le dites, il est plein de « pensées de derrière »; la forme si vive, si littéraire, le style passionné, le tour souvent paradoxal ouvriront les yeux du lecteur qui voudra comprendre; je recomman-

derais particulièrement aux philosophes votre premier morceau sur les philosophes et la philosophie (p. 14, 17, 20, 25); mais les historiens et les critiques feront aussi leur butin de quantité d'idées neuves (par exemple 41, 75, 76, 149, 150, etc.). Ce que vous dites des caractères et des génies nationaux dans votre huitième essai est infiniment *suggestif*, et je relirai ce morceau, quoiqu'il s'y trouve un mot beaucoup trop flatteur sur mon compte. Vous me faites un grand honneur dans votre lettre en me mettant à côté de M. Burckhardt de Bâle que j'admire infiniment; je crois avoir été le premier en France à signaler dans la presse son grand ouvrage sur la *Culture de la Renaissance en Italie*...

Veuillez agréer, avec mes vifs remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus distingués.

H. TAINE.

Paul Lanzky rejoignit Frédéric Nietzsche à Ruta. Il fut frappé, ne l'ayant pas vu depuis dix-huit mois, du changement qu'il observa en lui. Le corps était affaissé, les traits altérés. Mais l'homme demeurait le même : si amère fût devenue sa vie, il restait affectueux et naïf, prompt au rire comme un enfant. Il entraînait Lanzky dans la montagne qui donne à tout instant des vues si grandioses sur les Alpes neigeuses et sur la mer. Tous deux se reposaient aux endroits les plus beaux; puis, recueillant quelques sarments d'automne, quelques bois morts, ils allumaient des feux dont Nietzsche saluait les flammes et la fumée montante avec des cris de joie.

C'est alors, c'est dans cette auberge de Ruta, que Nietzsche rédigea ces préfaces d'*Aurore* et de *Gaya Scienza* où il raconte avec une si étrange vivacité son

odyssée spirituelle : Triebschen et l'amitié de Wagner; Metz et la découverte de la guerre; Bayreuth, l'espérance et la déconvenue; la rupture avec Richard Wagner, la meurtrissure de son amour; les cruelles années qu'il traversa privé de lyrisme et d'art; enfin l'Italie qui lui rend l'un et l'autre; Venise et Gênes, les deux villes qui l'ont sauvé, et la côte de Ligurie, berceau de son Zarathoustra.

Quand Nietzsche écrivait ainsi, luttant contre la dépression, ne prenait-il pas des drogues pour s'exciter au travail? Certains témoignages le donnent à penser. Mais nous ne serons jamais exactement renseignés. Nous savons qu'il absorbait du chloral et un extrait de chanvre indien qui produisait en lui, à faible dose, du calme; à forte dose, de l'excitation. Peut-être maniait-il en secret une pharmacie plus compliquée; c'est l'habitude des nerveux.

Frédéric Nietzsche aimait cette côte. « Imaginez, écrivait-il à Peter Gast, un îlot de l'archipel grec, poussé jusqu'ici par les vents. C'est un rivage de pirates, rapide, dissimulé, dangereux... » Il se proposait d'y passer l'hiver. Mais bientôt il modifia ses projets, et voulut retourner à Nice. Lanzky chercha en vain à le retenir.

— Vous vous plaignez d'être abandonné, lui dit-il. A qui la faute? Vous avez des disciples, et vous les découragez. Vous m'appelez ici, vous appelez Peter Gast; et vous partez.

— Il me faut la lumière, l'air de Nice, répondait Nietzsche; il me faut la baie des Anges...

*
* *

Il partit seul. — Pendant cet hiver, il acheva d'écrire ses préfaces, il relut et retoucha ses livres. Il vécut, semble-t-il, dans un état singulier de détente, d'indécision et de mélancolie. Il envoya ses manuscrits à Peter Gast, comme il faisait toujours; mais ses demandes de conseil ont un accent inaccoutumé d'inquiétude et d'humilité. « Lisez-moi, écrit-il en février 1887, avec plus de méfiance que vous ne faites d'ordinaire, dites-moi simplement : cela va, cela ne va pas, cela me plaît, pourquoi pas plutôt ceci, etc., etc. »

Il lit, et ses lectures semblent dirigées avec une curiosité plus libre, moins réglées par la rigueur des parti-pris. Il se familiarise avec les œuvres des décadents français. Il apprécie les écrits de Baudelaire sur Richard Wagner, les *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget. Il lit les contes de Maupassant, et admire « ce grand Latin ». Il parcourt quelques volumes de Zola, et ne se laisse pas séduire par cette pensée toute populaire, par cet art tout décoratif. Il achète, et commente au crayon sur les marges, l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.* Guyau avait eu, comme Nietzsche et au même instant, l'idée de fonder une morale sur les modalités expansives de la vie. Mais il les interprétait en un autre sens, et comprenait comme force d'amour ce qui pour Nietzsche est force conquérante. Pourtant l'accord initial est certain. Nietzsche estime l'œuvre intelligente et pure du philosophe français. — La vogue des

romanciers russes commençait alors. Nietzsche s'intéresse à ces poètes d'une race jeune, violente et fine, dont il subit toujours le charme. « Connaissez-vous Dostoievsky? écrit-il à Peter Gast. Personne, Stendhal excepté, ne m'a tant satisfait, ravi. Voilà un psychologue avec lequel je m'entends. » Il signale le nouvel auteur à tous ses correspondants. La ferveur religieuse de ces Slaves l'intéresse et le trouve indulgent. Ce n'est pas un symptôme de faiblesse, pense-t-il; c'est le retournement d'une énergie qui ne peut accepter les froides contraintes de la société moderne et dont l'insoumission prend la forme d'un christianisme révolutionnaire. Ces barbares, gênés dans leurs instincts, se troublent et s'accusent; ils commencent une crise qui n'est pas achevée, et Nietzsche écrit : « Cette mauvaise conscience est une maladie, mais une maladie du genre de la grossesse... » Car il espère toujours. Il défend obstinément ses pensées contre ses dégoûts. Il veut qu'elles restent libres, bienveillantes, confiantes, et quand il sent monter en lui, monter vers elles, la haine de l'Europe et de ses peuples abaissés; quand il craint de céder à son humeur amère, aussitôt il se gourmande : Non, se répète-t-il, l'Europe n'a jamais été si riche en hommes, en idées, en aspirations, si préparée aux grandes tâches, qu'elle ne l'est présentement, et il faut, contre toute apparence, tout espérer de ces multitudes dont la laide ordonnance semble interdire l'espérance.

Durant ces premiers mois de 1887, Frédéric Nietzsche se lia avec une certaine madame V. P. Ils allèrent

ensemble vers San Remo, vers Monte-Carlo. Nous ne savons pas le nom de cette femme; nous ne connaissons aucune lettre, ni écrite par elle, ni à elle adressée. Il y a là quelque mystère et peut-être de l'amour. Il est permis de le supposer [1].

Nietzsche accompagnait sans doute madame V. P., lorsqu'il entendit aux concerts de l'établissement de jeux, à Monte-Carlo, le prélude du *Parsifal*. Il écouta sans haine, avec l'indulgence soudaine d'un lutteur fatigué. « J'ai aimé Wagner, écrivait-il en septembre à Peter Gast; je l'aime encore... » Assurément il l'aime encore, pour parler comme il fait de cette symphonie qu'il vient d'écouter.

Je ne cherche pas à savoir si cet art peut ou doit servir à quelque fin, — écrit-il à Peter Gast, — je me demande : Wagner a-t-il jamais mieux fait? Et je trouve ceci : la plus extrême conscience et précision psychologiques dans la manière de dire, d'exprimer, de communiquer l'émotion; la forme la plus courte et la plus directe; chaque nuance sentimentale définie avec une brièveté presque épigrammatique; une clarté descriptive telle qu'en écoutant cette musique on pense à quelque bouclier d'un merveilleux travail; enfin, un sentiment, une expérience musicale de l'âme extraordinaire et sublime; une « hauteur », au sens formidable du mot...; une sympathie, une pénétration, qui entrent comme un couteau dans l'âme — et une pitié pour ce qu'il a découvert, jugé, dans le fond de cette âme. De

1. Les mœurs sont libres dans les pensions méditerranéennes, et sans doute nous ne connaissons pas tous les épisodes de la vie de Frédéric Nietzsche. Mais ceci doit être réservé. D'après un témoignage que nous avons pu recueillir, ses manières d'être, en Engadine, ne donnèrent jamais sujet au moindre bavardage. Il semblait au contraire, nous dit-on, qu'il évitât les jeunes femmes.

telles beautés, on les trouve chez Dante, pas ailleurs. Quel peintre a jamais peint un si mélancolique regard d'amour que Wagner avec les derniers accents de son prélude?

Comme il lui serait aisé d'être un grand critique, égal par la finesse, supérieur par la largesse des vues, à ce Sainte-Beuve qu'il estime si fort! Il le sait. Le « dillettantisme de l'analyse » — l'expression est sienne — a des séductions auxquelles il résiste mal. Ses meilleurs lecteurs l'ont souvent remarqué. « Que vous êtes historien! » lui disait autrefois Burckhardt; Hippolyte Taine le lui répète : Nietzsche n'en est pas satisfait. Il méprise l'état de l'historien et du critique. Un jeune Allemand, rencontré à Nice, lui apprend que les professeurs de Tubingue le considèrent comme un esprit dissolvant, comme un négateur radical; il s'en attriste. Il ne s'est pas arraché au romantisme de la pitié et de l'amour pour s'enlizer enfin dans le romantisme inverse de la violence et de l'énergie. Il admire Stendhal ; mais il entend ne pas être un Stendhalien. Les croyances chrétiennes ont nourri son enfance, les disciplines de Pforta l'ont mûrie, Pythagore, Platon, Wagner ont accru, élevé ses désirs. Il veut être poète et moraliste, inventeur de vertus, de vénérations et de sérénités : aucun de ses lecteurs, aucun de ses amis n'a compris cette intention. Il relit, en corrigeant les épreuves d'*Aurore*, cette page ancienne et dont la vérité subsiste :

On adore la *force* à genoux — selon la vieille habitude des esclaves — et pourtant, lorsqu'il faut déterminer le degré de *vénérabilité*, c'est le degré de *raison dans la force*

qui importe : il faut évaluer en quelle mesure la force a été surmontée, à quelles fins elle obéit comme instrument et comme moyen! Mais pour de pareilles évaluations il y a encore trop peu d'yeux; on va même jusqu'à considérer comme un blasphème l'évaluation du génie. Ainsi, le spectacle le plus beau est peut-être voué à l'obscurité, et, à peine surgi, disparaît dans la nuit éternelle — je veux dire le spectacle de cette force qu'un génie emploie, non à des œuvres, mais au développement de *soi-même*, en tant qu'œuvre, c'est-à-dire à la domination de soi, à l'ordonnance et au choix dans les inspirations et dans les tâches qui surviennent. Le grand homme reste invisible, comme une étoile lointaine, dans ce qu'il a de plus admirable : sa *victoire sur la force* demeure sans témoins, elle n'est ni glorifiée ni chantée... [1].

Hélas, il faut posséder, pour vaincre la force, quelque appui qui lui soit extérieur, la raison ou la foi. Nietzsche, déniant à l'une et l'autre tous leurs droits, s'est désarmé pour son combat.



Au commencement de mars, un fort tremblement de terre épouvanta les flâneurs cosmopolites de Nice. Frédéric Nietzsche admirait ces mouvements de la nature qui rappellent l'homme à son néant. Deux années auparavant, la catastrophe de Krakatoa, qui fit périr à Java deux cent mille êtres, l'avait enthousiasmé. « Que c'est beau, disait-il à Lanzky auquel il demandait lecture des dépêches; deux cent mille êtres anéantis d'un coup! C'est magnifique. Voilà comme

1. *Aurore*, p. 548.

l'humanité devrait finir, comme un jour elle finira! » Et il souhaitait qu'un raz de marée énergique supprimât au moins Nice et son peuple. « Mais, observait Lanzky, nous serions supprimés nous-mêmes. — Qu'importe! » répondait Nietzsche.

Son vœu presque réalisé l'amusa. Il n'avança pas son départ d'un seul jour.

Jusqu'ici, — écrit-il le 7 mars, — parmi ces milliers d'êtres en état de folie, j'ai vécu avec un sentiment d'ironie et de curiosité froide. Mais on ne peut répondre de soi; peut-être serai-je demain aussi déraisonnable que le premier venu. Il y a là un *imprévu* [1] qui a son charme...

A la mi-mars, il eut terminé le travail des préfaces; et, comme il dit en l'une d'elles : « Que nous importe M. Nietzsche, ses maladies, ses guérisons? Parlons net, allons au problème. » Oui, sans doute : allons au problème; déterminons, parmi tant de fins que se proposèrent les hommes, celles-là qui les élèvent vraiment, qui les ennoblissent; sachons enfin remporter notre *victoire sur la force*. Le 17 mars, il écrit un plan :

Livre premier : *Le Nihilisme Européen.*
Livre deuxième : *Critique des valeurs supérieures.*
Livre troisième : *Principe d'une nouvelle évaluation.*
Livre quatrième : *Discipline et sélection.*

C'est à peu près la même disposition qu'il avait indiquée en juillet 1886 : deux livres d'analyses et de critiques; deux livres de doctrine et d'affirmation; en tout quatre livres, quatre tomes.

1. En français dans le texte.

Le printemps le remettait chaque année dans un état d'incertitude et de malaise : entre Nice et l'Engadine il ne savait où trouver un air assez vif, point trop chaud; une lumière assez belle, point trop blessante. En cette année 1887, il se laissa tenter par les lacs d'Italie, et, quittant Nice, se dirigea vers le lac Majeur. Cette Méditerranée réduite, close dans les montagnes, lui plut d'abord infiniment. « Cet endroit me paraît plus beau que tous les sites de la Riviera, écrit-il, plus émouvant, — comment se fait-il que j'aie mis tant d'années à le découvrir? La mer, comme toutes les choses énormes, a quelque chose de stupide et d'indécent qui ne se trouve pas ici. » Il corrige les épreuves de la *Gaya Scienza*; il relit *Humain, trop humain*, et de nouveau s'attarde à considérer avec attendrissement son œuvre méconnue.

Mais il se ressaisit : l'œuvre prochaine importe seule. Il s'oblige à recommencer ses méditations, et s'énerve et s'épuise aussitôt. Il avait projeté une visite à Venise, soudain il y renonce. « Ma santé s'y oppose, écrit-il à Peter Gast. Je suis indigne de voir de si belles choses. »

Par surcroît d'ennui, une querelle épistolaire s'élève entre Erwin Rohde et lui. Il avait eu l'occasion d'écrire un mot au plus intime ami des jours passés, et n'avait pas résisté au plaisir d'adjoindre une malice à sa lettre. « Je ne m'entends qu'avec les vieilles gens, écrit-il, Taine, Burckhardt; et toi-même n'es pas assez vieux pour moi... » Erwin Rohde n'aime pas ce trait. Professeur, tandis que Nietzsche n'est rien; réputé dans l'Europe savante, tandis que Nietzsche reste ignoré

malgré ses livres excentriques, il n'admet pas l'irrévérence et défend sa dignité. — Sa lettre était sans doute assez dure, car il se la fit restituer plus tard, et la détruisit.

Cette mésaventure éprouva Nietzsche. Sa santé étant à tous égards délabrée, il résolut de suivre un traitement par les eaux, les massages, les bains, dans un établissement spécial, en Suisse, à Coire. Il s'y rendit et se livra aux médecins.

Il travailla pourtant et fit un effort énergique pour découvrir et définir ces valeurs morales qu'il voulait proposer. Mais en vain; quoi qu'il fit le problème de son troisième livre — *Principe d'une évaluation nouvelle* — restait posé devant lui. Transcrivons ici la définition plus précise que nous fournit un autre plan :

Troisième livre : hypothèse du législateur. Lier à nouveau les forces déréglées, de sorte qu'elles ne se détruisent plus en se heurtant; être attentif à l'*accroissement réel* de la force!

Qu'est-ce à dire? quel accroissement réel, quelle direction réelle des choses nous est par ces mots désignée? est-ce un accroissement d'intensité? Alors toute nuance d'énergie, pourvu qu'elle soit intense, sera bonne. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut l'entendre : Nietzsche choisit, préfère, exclut. Cet accroissement est donc le signe d'un ordre, d'une hiérarchie naturelle. Mais il faut, en toute hiérarchie, un critérium qui serve à distribuer les rangs; quel sera ce critérium? Nietzsche en d'autres temps eût dit : ce sera mon affirmation

lyrique, la croyance que j'aurai donnée. Le pense-t-il encore? Sans doute; ses pensées ne varient guère. Mais son audace est diminuée par les tristesses, son esprit critique est rendu plus exigeant par les longues indécisions. Il désire, il cherche, il semble demander à la science, au « médecin-philosophe », un fondement réel que toutes ses habitudes de pensée lui refusent.

Une triste nouvelle achève de ruiner son courage : Heinrich von Stein meurt, avant la trentième année, d'un arrêt du cœur.

Cela m'a mis hors de moi, — écrit Nietzsche à Peter Gast; — je l'ai vraiment aimé. Il me semblait toujours qu'il m'était réservé pour un jour à venir. Il était de ce petit nombre d'hommes dont l'*existence* me réjouit; et lui aussi avait grande confiance en moi... Ici-même, comme nous avons *ri!* ... Sa visite de deux jours, à Sils, faite sans nul souci de nature ou de Suisse — il arrivait tout droit de Bayreuth; il est reparti tout droit vers Halle, chez son père; — c'est un des plus rares et délicats hommages que j'aie reçus. Cela fit impression, ici. Il avait dit à l'hôtel : « Si je viens, ce n'est pas pour l'Engadine ».

Trois semaines passent : il se plaint des dispositions amères, des susceptibilités qui abaissent son âme. Il annonce pourtant un nouveau travail; qu'est-ce donc?

*
* *

Ce n'est pas *La Volonté de puissance*. Son impatience, que la fatigue accroît, se plie malaisément aux lenteurs de la méditation. Son génie d'improvisateur et de polémiste survit seul à ses anciens dons. M. Wid-

mann, critique suisse, vient d'écrire une étude sur *Au-delà du bien et du mal*, et n'a vu dans cette œuvre qu'un manuel d'anarchisme : « Ceci est de la dynamite », a-t-il dit. Frédéric Nietzsche veut répliquer, et rédige aussitôt, d'un seul mouvement, en quinze jours, un, deux, trois courts essais, dont il intitule l'ensemble : *Zur Genealogie der Moral — Pour la Généalogie de la morale*. Cette œuvre, imprime-t-il sur la page de garde, est « destinée à compléter et éclaircir la dernière parue, *Au-delà du bien et du mal* ».

J'ai dit, écrit-il en substance, que je me place au-delà du bien et du mal — *Gut und Böse*. Est-ce à dire que je veuille m'affranchir de toute catégorie morale? Non pas. Je récuse l'exaltation de la douceur qu'on dénomme le *bien*; la diffamation de l'énergie qu'on dénomme le *mal*; mais l'histoire de la conscience humaine — les moralistes savent-ils qu'une telle histoire existe? — nous découvre une multitude d'autres valeurs morales, d'autres manières d'être bon, d'autres manières d'être mauvais, des nuances nombreuses d'honneur et de déshonneur. Ici même, la réalité est mouvante, les initiatives sont libres; il faut chercher, il faut inventer.

Mais Nietzsche développe davantage sa pensée: « J'ai voulu, écrit-il quelques mois plus tard à propos de ce petit livre, j'ai voulu tirer un coup de canon avec une poudre plus sonore ». Il expose la distinction des deux morales, l'une dictée par les maîtres, l'autre par les esclaves; il prétend reconnaître dans les racines verbales le sens ancien du bien et du mal. *Bonus*,

buonus, dit-il, vient de *duonus*, qui signifie *guerrier*; *malus* veut de μέλας, noir : les aryens blonds, ancêtres des Hellènes, désignaient par ce mot les manières d'agir habituelles à leurs esclaves et sujets, les méditerranéens croisés de sang nègre et sémitique. Ces notions primitives de ce qui est noble et de ce qui est vil, Frédéric Nietzsche ne les récuse pas.

Le 18 juillet, écrivant de Sils-Maria, il annonce à Peter Gast l'œuvre nouvelle.

Ces derniers jours, qui furent meilleurs, — écrit-il, — je les ai énergiquement employés à rédiger un petit écrit qui, à ce que je crois, met *en pleine lumière* le problème de mon dernier livre. Tout le monde s'est plaint qu'on « ne me comprenait pas »; et les cent exemplaires vendus ne me permettent pas de douter qu'en effet, on ne me comprend pas. Vous le savez : depuis trois ans j'ai dépensé environ cinq cents thalers en frais d'impression; aucun honoraire, cela va de soi, et j'ai quarante-trois ans, et j'ai écrit quinze livres! Plus encore : après examen, et mainte démarche plus pénible que je ne puis dire, je dois constater, c'est un *fait*, qu'aucun éditeur allemand ne veut de moi (même si je fais abandon de mes droits d'auteur). — Peut-être ce petit écrit que j'achève aujourd'hui fera-t-il acheter quelques exemplaires de mon précédent livre (cela me peine toujours, quand je pense à ce pauvre Fritzsch, sur qui pèse tout le poids de mon œuvre). Peut-être mes éditeurs en bénéficieront un jour. Pour moi, je ne le sais que trop, quand on commencera à me comprendre, *je n'en aurai nul bénéfice.*

Le 20 juillet, il expédie le manuscrit à l'éditeur. Le 24 juillet, il le réclame par télégramme afin d'y ajouter quelques traits, quelques pages. Tout son été se passe entre les malaises, les tristesses, et la correction de

son livre qu'il ne cesse de remanier, d'accroître, de rendre plus violent et plus vif. Vers la fin d'août, apercevant un espace vide à la dernière page de la première partie, Nietzsche ajoute cette curieuse note où il indique les problèmes inétudiés qu'il n'aura ni la force, ni le temps d'aborder :

Remarque. — Je saisis l'occasion que m'offre cette première dissertation pour exprimer publiquement et formellement un vœu dont jusqu'à présent je n'ai fait part qu'à quelques savants, au hasard des conversations. Il serait désirable qu'une faculté de philosophie, par une série de concours académiques, se rendît utile à la propagation des études d'*histoire de la morale*; peut-être ce livre servira-t-il à donner une impulsion vigoureuse dans cette direction. Je proposerais la question suivante :

Quelles indications nous sont fournies par la linguistique, et tout particulièrement par les recherches étymologiques, pour l'histoire de l'évolution des concepts moraux?

D'autre part, il ne serait pas moins nécessaire d'intéresser à l'étude de ces problèmes des physiologistes et des médecins. En effet, il faudrait, avant tout, que toutes les tables des valeurs, tous les impératifs, dont parlent l'histoire et les études ethnologiques, fussent éclairés et expliqués par leur côté *physiologique* avant qu'on essaie de les interpréter par la psychologie.... La question : Que *vaut* telle ou telle table des valeurs, telle ou telle morale, demande à être posée sous les perspectives les plus différentes. C'est surtout dans l'étude du *but* des valeurs qu'on ne saurait mettre assez de discernement et de délicatesse. Une chose qui aurait, par exemple, une valeur évidente en ce qui concerne la plus grande capacité de durée d'une race n'aurait nullement la même valeur lorsqu'il s'agirait de créer un type de force supérieure. Le bien du plus grand nombre et le bien du plus petit nombre sont deux points de vue d'évaluation absolument opposés :

nous laisserons à la naïveté des biologistes anglais la liberté de considérer le premier comme supérieur *en soi*... *Toutes* les sciences devront préparer dorénavant la tâche du philosophe de l'avenir : laquelle consiste à résoudre le *problème des valeurs*, à déterminer *la hiérarchie des valeurs*.

Voici venir septembre. Les épreuves sont corrigées, l'Engadine devient froide. Le philosophe errant doit trouver nouveau gîte et nouveau travail.

A dire vrai, — écrit-il à Peter Gast, — j'hésite entre Venise et Leipzig; j'y devrais aller travailler, il me reste encore beaucoup à apprendre, à interroger et à lire pour le grand pensum de ma vie, dont il faut à présent que je m'acquitte. Ce ne serait pas l'affaire d'un automne, mais d'un *plein hiver* passé en Allemagne. Et, tout bien pesé, ma santé me dissuade très fort d'essayer cette année une telle expérience. Ce sera donc Venise ou Nice; et d'un point de vue tout intérieur, cela vaut mieux peut-être. J'ai davantage besoin de vivre seul et recueilli que de lire et d'enquêter sur cinq mille problèmes.

Peter Gast est à Venise, et Venise, on pouvait le prévoir, l'emporte sur Nice et Leipzig. Nietzsche vit quelques semaines, flâneur et presque heureux, dans la ville aux « cent profondes solitudes ». Il n'écrit guère : ses journées, rapporte Peter Gast, sont oisives ou semblent telles. Ce n'est pas pour s'enfermer dans une chambre à Venise qu'il renonce aux bibliothèques de Leipzig. Il se promène, fréquente les pauvres « trattorie » où s'attable à midi le plus humble, le plus courtois des petits peuples; aux heures de clarté trop vive, il va reposer ses yeux dans l'ombre de la basi-

lique; au premier déclin du jour, il recommence ses marches éternelles. Alors il peut regarder sans souffrance Saint-Marc avec ses vols de pigeons familiers, la lagune avec ses îles et ses temples. Il ne cesse de penser à son œuvre. Il l'imagine logique et libre, simple en son plan, nombreuse en ses détails, lumineuse avec un peu de mystère, un peu d'ombre, à chaque ligne; il voudrait, enfin, qu'elle ressemblât à cette cité qu'il aime, à cette Venise dont la volonté souveraine s'allie à tous les jeux de la fantaisie et de la grâce.

Lisons cette page de notes, écrite en novembre 1887; l'*Ombra di Venezia* n'y est-elle pas sensible?

Le Livre parfait, à considérer :

1. La forme. Le style. *Un monologue idéal.* Tout ce qui a une apparence savante absorbé dans les profondeurs. Tous les accents de la passion profonde, de l'inquiétude et aussi de la faiblesse. Des adoucissements, des taches de soleil, — le bonheur court, la sublime sérénité. — Aller au delà des démonstrations; être absolument personnel, sans employer la première personne... — Une espèce de mémoires; dire les choses les plus abstraites de la façon la plus concrète et la plus sanglante. — L'histoire tout entière, comme si elle était *vécue* et *soufferte personnellement*.... — Autant que possible des choses visibles, précises, des exemples.... — Aucune description; tous les problèmes transposés dans le sentiment, jusqu'à la passion.

2. Termes expressifs. Avantage des termes militaires. Trouver des expressions pour remplacer les termes philosophiques....

Le 22 octobre il est à Nice.

*
* *

Deux événements (sans doute le mot n'est pas trop fort) occupèrent les premières semaines de son séjour. Il perdit son plus ancien ami; il acquit un lecteur.

L'ami perdu fut Erwin Rohde. La brouille commencée l'autre printemps fut alors consommée. Nietzsche écrivit à Rohde, et son intention première n'était pas blessante. « Ne t'éloigne pas de moi trop aisément! disait-il en annonçant l'envoi de son dernier livre, *La Généalogie de la morale*; à mon âge et dans ma solitude, je me résigne avec peine à perdre les quelques hommes auxquels je me confiais autrefois... » Mais il ne put se borner à ces mots. Il avait reçu un deuxième billet, très aimable, d'Hippolyte Taine[1], qu'Erwin Rohde avait jugé sans respect dans sa lettre de mai. Nietzsche voulut défendre son correspondant français, et poursuivit :

N.-B. — Je te prie de juger M. Taine avec plus de raison. Des grossièretés, telles que tu en dis et penses sur lui, m'agacent. Je les pardonne au prince Napoléon pas à l'ami Rohde. Quiconque mésentend cette race d'esprit sévère et de grand cœur, il m'est difficile de croire qu'il puisse rien entendre à ma tâche. D'ailleurs tu ne m'as jamais écrit un mot qui me permette de penser que tu aies soupçon du destin qui pèse sur moi.... J'ai quarante-

1. « Je suis très heureux, écrivait Taine, que mes articles sur Napoléon vous aient parus vrais, et rien ne peut résumer plus exactement mon impression que les deux mots allemands dont vous vous servez : *Unmensch* und *Uebermensch.* » (Lettre du 12 juillet 1887.)

trois années derrière moi et je me trouve aussi seul que si j'étais un enfant.

Toutes relations furent interrompues. — Le nouveau lecteur que s'acquit Frédéric Nietzsche fut Georges Brandès, qui répondit à l'envoi de la *Généalogie* par une lettre merveilleusement intelligente et vive.

Je respire en vos livres un esprit nouveau, original, — écrivit-il. — Je ne comprends pas toujours entièrement ce que je lis, je ne sais pas toujours où vous voulez aller, mais bien des traits s'accordent avec mes pensées et mes sympathies : comme vous, j'estime peu l'idéal ascétique; la médiocrité démocratique m'inspire, comme à vous, une répugnance profonde; j'apprécie votre radicalisme aristocratique. Le mépris où vous tenez la morale de la pitié est une chose qui n'est pas tout à fait claire pour moi....

Sur vous je ne sais rien. Je vois avec étonnement que vous êtes professeur, docteur. En tout cas, je vous fais tous mes compliments de ce que vous soyez, intellectuellement, si peu un professeur... Vous êtes du petit nombre des hommes avec qui je voudrais causer.

Il semble que Nietzsche eût dû sentir très vivement le réconfort d'avoir enfin trouvé deux témoins de son travail, et d'une qualité si rare : Brandès et Taine. N'apprenait-il pas, vers ce même temps, que Brahms lisait avec beaucoup de goût *Au delà du bien et du mal*? Mais l'amertume avait comblé son âme et la faculté de recevoir les impressions heureuses s'était comme éteinte en lui. Il avait perdu cette joie intérieure, cette sérénité résistante aux épreuves, dont il était autrefois si fier, et ses lettres n'annoncent plus que sa tristesse.

C'est un désastre auquel survit seule l'activité de son esprit, qui s'exerce avec une énergie singulière. A peine pouvons-nous dénombrer les objets qui l'occupent. — Peter Gast transcrit son *Hymne à la vie* pour orchestre; Nietzsche surveille, parfois corrige, surtout admire avec naïveté, cette forme nouvelle de son œuvre. — Le *Journal* des Goncourt paraît; il lit cette « très intéressante nouveauté », et s'attable chez Magny avec Flaubert, Sainte-Beuve, Gautier, Taine, Gavarni et Renan. Tant de distractions n'empêchent pas qu'il ne commence résolument son grand ouvrage, l'œuvre décisive où sa sagesse, non sa colère, parlera; l'œuvre calme où la polémique sera sans droit. Il définit en six lignes le dessein qu'il a formé :

Avoir parcouru toute l'étendue de l'âme moderne, avoir mangé dans chacun de ses coins : mon orgueil, ma torture et ma joie.

Surmonter effectivement le pessimisme et, enfin, un regard gœthéen plein d'amour et de bonne volonté.

Frédéric Nietzsche désigne en cette note l'inspirateur de son dernier travail : ce sera Gœthe. Nulle nature n'est si différente de la sienne, et cette différence même détermine son choix. Gœthe n'a humilié aucun mode de l'activité humaine, il n'a exclu aucune idée de son monde intellectuel; il a reçu, administré en maître bienveillant l'immense héritage des cultures humaines. Tel est le dernier idéal, le dernier rêve de Frédéric Nietzsche. Il veut, en cette extrémité de la vie (il connaît sa destinée), répandre, comme un soleil mourant, ses clartés les plus douces; tout pénétrer, tout

justifier, tout éclairer, sans que subsiste une ombre à la surface des choses, une tristesse à l'intérieur des âmes.

Il détermine sans difficulté les idées directrices de ses deux premiers tomes : *Le Nihilisme européen*, *La Critique des valeurs supérieures*. Depuis quatre ans il n'a pas écrit une ligne qui ne soit un trait de cette analyse ou de cette critique. Il écrit rapidement, et s'irrite. « Un peu d'air pur! s'écrie-t-il; cet absurde état de l'Europe ne peut durer plus longtemps!.. » Ce n'est qu'un cri, vite réprimé. Nietzsche écarte de lui, comme une faiblesse, l'impatience; c'est par un chant d'amour qu'il doit répondre aux atteintes de la vie. Il veut revenir, et revient en effet, à des pensées plus calmes; il s'interroge : Est-il vrai que l'état de l'Europe soit absurde? Peut-être une raison des faits existe, et nous échappe. Cette atonie de la volonté, cet abaissement démocratique, peut-être convient-il de reconnaître en eux une certaine utilité, une certaine valeur conservatrice. Elles semblent irréprimables : peut-être elles sont nécessaires. Aujourd'hui et pour nous déplorables, peut-être elles seront enfin bienfaisantes :

Réflexion. — Il est insensé de se figurer que toute cette victoire des valeurs puisse être *antibiologique* : il faut chercher à l'expliquer par un intérêt *vital* pour le maintien du type « homme », dût-il être atteint par la prépondérance des faibles et des déshérités. Peut-être, si les choses allaient d'une autre manière, l'homme n'existerait plus? — Problème.

L'élévation du type est dangereuse pour la conservation de l'espèce. Pourquoi?

Les races fortes sont des races *prodigues*.... Nous nous trouvons ici devant un problème de l'*économie*.

Réprimant tout dégoût, s'interdisant toute malédiction, Nietzsche veut considérer, et il réussit à considérer avec sérénité, ces tendances qu'il réprouve. Il examine : Devons-nous dénier aux masses le droit de chercher leurs vérités, leurs croyances vitales? Les masses sont le fondement de toute humanité, les assises de toute culture. Privés d'elles, que deviendraient les maîtres? Ils ont besoin qu'elles soient heureuses. Soyons patients; souffrons que nos esclaves insurgés, et pour un instant nos maîtres, inventent les illusions qui leur sont favorables. Qu'ils croient à la dignité du travail! S'ils deviennent ainsi plus dociles au travail, leur croyance est salutaire.

Le problème, — écrit-il, — c'est de rendre l'homme aussi utilisable que possible et de le rapprocher, autant que faire se peut, de la machine qui ne se trompe jamais : pour cela, il faut l'armer des vertus de la machine, il faut lui apprendre à supporter l'ennui; à prêter à l'ennui un charme supérieur...; il faut que les sentiments *agréables* soient rejetés à un rang plus bas... La forme machinale de l'existence, considérée comme la plus noble, la plus haute, doit s'adorer elle-même....

Une haute culture ne peut s'édifier que sur un terrain vaste, sur une médiocrité bien portante et fortement consolidée...

Le but unique, pour longtemps encore, doit être l'*amoindrissement* de l'homme : car il faut d'abord créer un large fondement sur lequel pourra s'élever la race des hommes forts...

L'amoindrissement de l'homme européen est le grand processus que l'on ne saurait entraver : il faudrait l'accé-

lérer encore. C'est la force active qui permet d'espérer l'avènement d'une race plus forte, d'une race qui posséderait en excès ces qualités mêmes qui manquent à l'espèce amoindrie (volonté, responsabilité, certitude, faculté de se fixer un but).

A la fin de 1887, Frédéric Nietzsche a donc réussi une première ébauche du travail de synthèse qu'il s'était proposé. Il concède un certain droit, une certaine dignité, à ces motifs autrefois diffamés. Les ébauches finales du Zarathoustra nous avaient déjà donné des indications semblables : « Les disciples de Zarathoustra, écrivait Nietzsche, donnent aux humbles, non à eux-mêmes, l'expectative du bonheur... Ils distribuent les religions et les systèmes, suivant la hiérarchie... » Nietzsche écrit maintenant, et l'intention est pareille : Les tendances humanitaires ne sont pas antivitales, car elles conviennent aux masses, qui vivent avec lenteur, et ainsi conviennent à l'humanité, qui a besoin de la satisfaction des masses. Les tendances chrétiennes sont de même bienfaisantes, et rien n'est si désirable, écrit Nietzsche, que leur permanence; car elles conviennent à tous ceux qui souffrent, à tous les faibles, et il est nécessaire pour la santé des sociétés humaines que la souffrance, que les faiblesses inévitables, soient reçues sans révolte, avec soumission, et, s'il se peut, avec amour. « Quoi qu'il m'arrive de dire sur le christianisme, écrivait Nietzsche en 1881 à Peter Gast, je ne puis oublier que je lui dois les meilleures expériences de ma vie spirituelle; et j'espère n'être jamais ingrat vis-à-vis

de lui au fond du cœur... » Cette pensée, cette espérance, ne l'ont jamais quitté; et il se réjouit d'avoir enfin trouvé un mot de justice pour le culte de son enfance, le seul qui s'offre encore aux âmes.

Le 14 décembre 1887, Nietzsche adresse à un ancien correspondant des jours de Bâle, Carl Fuchs, une lettre dont l'accent est fier :

Presque tout ce que j'ai écrit, il faut le rayer. Pendant ces dernières années la véhémence de mes agitations intérieures a été terrible. Aujourd'hui, à l'instant où je dois m'élever encore, ma première tâche est de me modifier à nouveau, de me *dépersonnaliser* vers des formes plus hautes.

Suis-je vieux? Je ne sais; et je ne sais pas davantage quelle jeunesse m'est encore nécessaire.

En Allemagne, on se plaint fort de mes « excentricités ». Mais comme on ne sait pas où est mon centre, il est malaisé qu'on discerne où et quand il m'arrive d'être excentrique.

Il semble, d'après les dates de ses notes, que Nietzsche aborde un problème différent au mois de janvier 1888. Ces humbles multitudes dont il admet et mesure les droits ne mériteraient pas de vivre si leur activité n'était, en dernière instance, régie par une élite, utilisée pour des fins glorieuses. Quelles seront les vertus de cette élite, quelles fins servira-t-elle? Nietzsche est ainsi ramené au problème qui fait son tourment. Définira-t-il enfin cette grandeur inconnue, peut-être inatteignable, à laquelle depuis un si long temps son âme aspire? Le voici repris par la tristesse. Il se plaint de sa susceptibilité, de son irritabilité,

devenues telles que chaque jour, à l'heure du courrier, il hésite et frissonne avant d'ouvrir ses lettres.

Jamais la vie ne m'a paru si difficile... — écrit-il à Peter Gast le 15 janvier. — Je ne sais plus m'accommoder d'aucune sorte de réalité. Quand je ne réussis pas à les oublier, elles me brisent... Il y a des nuits où je n'en peux plus de détresse. Et tant reste à faire — tout, autant dire! —. Donc il faut tenir bon. A cette sagesse je m'applique, au moins la matinée. La musique, ces temps-ci, me donne des sensations que je n'avais jamais connues. Elle me débarrasse, elle me dégrise de moi-même; il semble que je me considère moi-même de très haut, que je me *sente* de très haut; ainsi elle me rend plus fort, et régulièrement, après une soirée de musique (j'ai entendu quatre fois *Carmen*), il me vient une matinée pleine de vues énergiques et de trouvailles. C'est bien admirable. C'est comme si je m'étais baigné dans un élément *plus naturel*. La vie sans musique est simplement une erreur, une fatigue, un exil.

Essayons de suivre son travail. Il s'astreint à une recherche historique et s'efforce de découvrir la classe sociale, la nation, la race ou le parti qui autorisent l'espoir d'une humanité plus noble. Voici l'Européen moderne :

Comment une race d'hommes forts pourra-t-elle se dégager de lui? une race au goût classique? Le goût classique, c'est la volonté de la simplification, de l'accentuation.... le courage de la nudité psychologique.... Pour s'élever de ce chaos à cette organisation, il faut être contraint par une *nécessité*. Il faut ne pas avoir le *choix* : disparaître ou *s'imposer*. Une race dominatrice ne peut avoir que des origines terribles et violentes. Problème : où sont les *barbares* du XXe siècle? Il est évident qu'ils ne pourront paraître et s'imposer qu'après d'énormes crises socialistes — ce seront les éléments qui seront capables

de la plus grande dureté à l'égard d'eux-mêmes et qui pourront se porter garants de la *volonté la plus persistante.*

Est-il possible de discerner dans l'Europe moderne ces éléments prédestinés à la victoire? Frédéric Nietzsche s'y efforce et note en ses cahiers les résultats de sa recherche :

Les entraves les plus favorables et les remèdes contre la modernité.

Et d'abord :

1° Le *service militaire* obligatoire, avec des guerres véritables qui fassent cesser toute espèce de plaisanterie;

2° L'*étroitesse nationale* qui simplifie et concentre;

D'autres indications corroborent celle-ci.

Le maintien de *l'état militaire* est le dernier moyen qui nous soit laissé, soit pour le maintien des grandes traditions, soit pour l'institution du type supérieur de l'homme, du type *fort.* Et toutes les circonstances qui perpétuent l'inimitié, la distance entre les états, se trouvent ainsi justifiées....

Quelle conclusion imprévue aux polémiques nietzschéennes! Il a déshonoré le nationalisme; et à cette heure grave où il cherche un appui, il trouve le nationalisme. Découverte plus imprévue encore : Nietzsche, continuant ses recherches, prévoit, définit, approuve la constitution d'un parti qui ne peut être qu'une forme ou réforme de la démocratie positiviste. Il discerne les linéaments des deux groupements vigoureux et sains, suffisants à discipliner des hommes :

Un *parti de la paix*, point sentimental, qui interdit la guerre à soi-même et à ses membres, qui leur interdit

aussi le recours aux tribunaux; qui provoque contre soi la lutte, la contradiction, la persécution; un parti des opprimés, au moins pour un temps; bientôt le grand parti, opposé aux sentiments de rancune et de vengeance.

Un *parti de la guerre*, qui, avec la même logique et la même sévérité contre soi-même, procède en un sens opposé.

Devons-nous reconnaître en ces deux partis les forces organisées qui porteront cette *ère tragique de l'Europe*, que Nietzsche annonce? Peut-être; mais prenons garde à ne pas nous exagérer la valeur de ces notes. Elles sont rapides; de même qu'elles surgirent et passèrent en l'esprit de Nietzsche, elles doivent surgir et passer devant nous. Sa vue perce en tous sens : elle ne se fixe pas. Nul puritanisme ouvrier ne peut le satisfaire, car il sait que l'éclat des cultures humaines est lié à la franchise des aristocraties. Nul nationalisme ne peut le satisfaire, car il aime l'Europe et ses traditions innombrables.

Quelle ressource lui est laissée? Il s'est astreint à chercher dans son temps même les points d'appui d'une culture plus haute. Un instant il a cru les trouver; il s'est trompé, et se détourne, car ces appuis imposent des directions étroites que son esprit ne tolère pas. « Il y a ceci d'extraordinaire dans la vie du penseur, écrivait-il en 1875 — l'ancienneté du texte prouve la permanence du conflit, — que deux penchants contraires l'obligent à suivre, dans un même instant, deux directions différentes et le tiennent sous leurs jougs : d'une part il veut savoir et, abandonnant sans se lasser la terre ferme qui porte la vie des

hommes, il se hasarde dans les régions incertaines; d'autre part il veut vivre, et, sans se lasser jamais, il cherche une place où demeurer... » Nietzsche avait abandonné Wagner, erré dans les régions incertaines. Il cherche une dernière sécurité, que trouve-t-il? L'étroit refuge nationaliste. Il s'en écarte : ce peut être un grossier recours, un artifice utile pour maintenir quelque solidité dans les foules, quelque principe de goût et de sévérité; ce ne peut pas, ce ne doit pas être la doctrine de l'élite européenne, élite disséminée, sans doute inexistante, à laquelle s'adressent ses pensées.

Il ne pense donc plus au nationalisme; c'est l'expédient d'un siècle pauvre. Il ne s'astreint plus à la recherche des croyances bienfaisantes aux humbles; que lui importe? Il pense à Napoléon et à Gœthe, tous deux supérieurs à leur temps, aux préjugés de leurs patries. Napoléon dédaigne la Révolution, mais il en capte l'énergie; il méprise la France, mais il la régit : son ambition est la conquête et la réforme de l'Europe. Gœthe mésestime l'Allemagne et s'intéresse peu à ses luttes : il veut posséder et ranimer toutes les idées, tous les rêves des hommes, conserver et enrichir le vaste héritage des richesses morales que l'Europe a créées. Napoléon connaissait la grandeur de Gœthe, et Gœthe observait avec joie la vie du conquérant, *ens realissimum*. Le soldat, le poète, l'un qui maintient les hommes dans la soumission, l'effort et le silence, l'autre qui assiste, contemple et glorifie, tel est le couple idéal que nous voyons réapparaître à tous les

instants décisifs de la vie de Frédéric Nietzsche. Il a admiré la Grèce de Théognis et de Pindare, l'Allemagne de Bismarck et de Wagner; un long détour le ramène vers son rêve, vers cette Europe irréalisée de la force et de la beauté dont Napoléon et Gœthe furent, au lendemain de la Révolution, les représentants solitaires.



Nous savons, par une lettre adressée à Peter Gast, le 13 février 1887, que Nietzsche était à cette date peu satisfait de son travail. « Je ne suis pas sorti des tentatives, des introductions, des promesses de toute sorte... » écrivait-il, et il ajoutait : « Le premier brouillon de mon *Essai d'une transvaluation* est prêt, ç'a été, tout compte fait, une torture, et je n'ai plus le courage d'y penser. Dans dix ans je ferai mieux. » Quelle est la cause de cette dissatisfaction? est-il las de cette tolérance, de cette condescendance aux besoins des faibles et des foules qu'il s'impose depuis trois mois? est-il impatient d'exprimer ses colères?

Les lettres qu'il adresse alors à sa mère et à sa sœur (toutes n'ont pas été publiées) nous le laissent approcher d'une manière très intime. Il écrit à ces deux femmes dont il est séparé avec une tendresse qui rend malaisés la dissimulation et le courage même. Il s'abandonne, comme s'il avait plaisir à se retrouver un enfant auprès d'elles. Il est doux, obéissant avec sa mère; il signe humblement : *ta vieille créature*. Il

cause en camarade avec sa sœur; il semble avoir oublié tous les griefs qu'en d'autres temps il rassemblait contre elle; il sait qu'elle ne reviendra jamais du lointain Paraguay : il la regrette, il l'aime parce qu'elle est perdue. Elle est énergique, cette Lisbeth, et risque vaillamment sa vie. Nietzsche admire en elle ces vertus qu'il estime entre toutes, et qui sont, croit-il, les vertus de sa race, la noble race des comtes Nietzky. « Comme je sens fortement, lui écrit-il, en tout ce que tu dis et fais, qu'un même sang coule dans nos veines... » Il l'écoute, mais elle ne cesse de lui donner ses conseils trop sages : Puisqu'il se plaint d'être seul, qu'il se fasse professeur, qu'il se marie. Nietzsche répond trop aisément : Où trouverais-je une femme? et si d'aventure j'en trouvais une, aurais-je bien le droit de lui offrir ma vie en partage? Il le sait pourtant, une femme lui serait douce, et il le dit. Écoutons-le :

Nizza, 25 janvier 1888.

Il faut que je te raconte une petite aventure : hier, comme je faisais ma promenade accoutumée, j'entendis, non loin, une voix, un rire chaleureux et franc (je croyais entendre ton rire); et quand cette personne vint à passer près de moi — je vis une très charmante jeune fille, avec des yeux bruns, et délicate comme un chevreuil. Cela me fit chaud au cœur, à mon vieux cœur de philosophe solitaire — je pensai à tes conseils matrimoniaux, et je ne pus écarter de moi, durant toute ma promenade, l'image de cette jeune et aimable fille. Assurément, cela me serait un bienfait, d'avoir quelque chose de si gracieux autour de moi — mais pour elle serait-ce un bienfait? cette jeune

fille, ne la rendrais-je pas malheureuse, avec mes idées? et n'aurais-je pas le cœur brisé (nous supposons que je l'aimerais) si je voyais souffrir une si aimable créature? — Non, pas de mariage!

N'est-ce pas alors que se fixe dans sa pensée une singulière et malsaine idée? Il se représente à chaque minute les bonheurs dont il est privé : gloire, amour, amitié; il pense avec rancune à ceux qui les possèdent, et surtout à Richard Wagner, dont le génie fut toujours si bien récompensé. — Qu'elle était belle, lorsqu'il la connut à Triebschen, cette femme incomparable, Cosima Liszt, venue, mariée encore, au scandale du monde, vivre avec Wagner et l'assister dans son travail! Attentive et lucide, active et secourable, elle lui assurait la sécurité qui lui avait manqué jusqu'alors. Sans elle, que fût-il devenu? eût-il pu maitriser son humeur agitée, impatiente, inquiète? eût-il été capable de réaliser ces grandes œuvres qu'il annonçait toujours? Cosima l'apaise, le dirige : grâce à elle, il achève la Tétralogie, il édifie Bayreuth, il écrit le *Parsifal*... Nietzsche se rappelle ces beaux jours de Triebschen. Cosima l'accueillait, écoutait ses idées, ses projets, lisait ses manuscrits; elle était bienveillante et causante avec lui. Nietzsche s'exalte : la souffrance et l'irritation déforment ses souvenirs. Il s'interroge : n'a-t-il pas aimé Cosima? elle-même ne l'aima-t elle pas? Nietzsche veut le croire et le croit en effet. Oui, il y eut de l'amour entre eux, et Cosima l'eut sauvé comme elle sauva Wagner si, par un hasard favorable, elle l'eût connu quelques années plus tôt. Mais tous les

hasards défavorisent Nietzsche. Wagner, ici encore, l'a dérobé. Il a tout pris, gloire, amour, amitiés.

Nous devinons cet étrange roman dans les dernières œuvres de Frédéric Nietzsche. Un mythe grec l'aide à exprimer et voiler sa pensée : c'est le mythe d'Ariane, de Thésée, de Bacchus. Thésée était perdu ; Ariane l'a rencontré et mené au fond du labyrinthe ; mais Thésée est perfide : il abandonne sur un rocher la femme qui l'a sauvée ; Ariane mourrait seule et désespérée si Bacchus ne survenait, Bacchus-Dionysos qui l'aime. L'énigme des trois noms se laisse pénétrer : Ariane, c'est Cosima ; Thésée, Wagner ; Bacchus-Dionysos, Nietzsche.

Le 31 mars il écrit de nouveau ; c'est le langage d'un homme perdu :

Je suis tendu, oppressé, nuit et jour, d'une manière insupportable, par le devoir qui m'est imposé (*mir gestellt ist*) et par les conditions de ma vie, qui sont absolument contraires à l'accomplissement de ce devoir : c'est là sans doute qu'il faut chercher la cause de ma détresse.

... Ma santé, grâce à un hiver extraordinairement beau, à une bonne nourriture, à de longues promenades, est restée suffisamment bonne. Rien n'est malade, que la pauvre âme. D'ailleurs je ne tairai pas que mon hiver a été très riche en acquisitions spirituelles pour ma grande œuvre : donc l'esprit n'est pas malade, rien n'est malade, que la pauvre âme....

Le lendemain, Nietzsche quitte Nice. Il veut, avant de monter en Engadine, essayer le séjour de Turin dont on lui vante l'air sec et les rues spacieuses. Il voyage difficilement ; il égare ses bagages, s'irrite, se

dispute avec les employés, reste deux jours malade à Sampierdarena près de Gênes; à Gênes même, il passe trois jours et se repose, tout occupé par les souvenirs heureux qu'il retrouve. « Je remercie mon destin, écrit-il à Gast, de m'avoir conduit en cette ville où la volonté *s'élève*, où on ne peut pas être lâche. Je n'ai jamais senti plus de reconnaissance que durant ce pèlerinage à Gênes... » Le samedi 6 avril, il arrive à Turin, rompu de fatigue. « Je ne suis plus capable de voyager seul, écrit-il à Gast dans cette même lettre. Cela m'agite trop, tout m'affecte stupidement. »

III

Vers les ténèbres

Suspendons notre récit et prévenons le lecteur : la pensée de Nietzsche, dont nous avons jusqu'ici cherché l'histoire, n'a plus d'histoire; une influence qui ne vient pas de l'esprit, mais du corps, l'altère. Nietzsche était fou depuis longtemps, dit-on parfois. Il se peut, le diagnostic est impossible à préciser. Du moins, la réflexion, la volonté n'étaient pas abolies en lui. Il savait encore se contenir et se corriger. Au printemps de 1888, il perd cette faculté. Son intelligence n'est pas encore obscurcie, il n'écrit pas un mot qui ne pénètre et tranche. Sa lucidité est extrême, mais désastreuse; elle ne s'exerce que pour détruire. Il semble, quand on étudie les derniers mois de cette vie, qu'on assiste au travail d'un engin de guerre que la main humaine ne gouvernerait plus.

Frédéric Nietzsche abandonne ces recherches morales qui soutenaient jusqu'alors, qui enrichissaient et élevaient son œuvre. Rappelons cette lettre adressée à Peter Gast, en février 1888 : « Je suis dans un état d'irritabilité chronique sur lequel je m'accorde, dans les meilleurs instants, une sorte de revanche qui n'est pas des plus belles — cela prend la forme d'un excès de *dureté...* » Ces mots éclairent les trois prochains livres : *Le Cas Wagner* — *Le Crépuscule des idoles* — *L'Antéchrist.*

Nous hâterons le récit de ces mois où Nietzsche cesse d'être tout à fait lui-même.



Vers le 7 avril il reçut à Turin une lettre imprévue : Georges Brandès lui dit son intention de consacrer à sa philosophie une série de conférences. « Cela me fâche, écrit-il, que personne ne vous connaisse ici, et je veux vous faire connaître tout d'un coup... — En vérité, cher monsieur, répond Nietzsche, voilà une surprise! Où avez-vous trouvé ce courage de parler en public d'un *vir obscurissimus...* Vous vous imaginez peut-être que je suis connu dans mon pays? On m'y traite comme quelque chose de singulier et d'absurde qu'il n'est pas du tout nécessaire de *prendre au sérieux...* » « La longue résistance a un peu exaspéré mon orgueil, ajoute-il en terminant. Suis-je un philosophe? — Qu'importe? »

Cette lettre eût dû être pour lui l'occasion d'une

grande joie, et, s'il avait été capable d'être sauvé, l'occasion de son salut, peut-être. Assurément il sentit quelque bonheur, mais nous le percevons à peine. L'heure est tardive, et Nietzsche suit maintenant les voies où l'entraîne sa destinée.

Durant ces jours de fatigue et de tension il fit une des plus importantes lectures de sa vie, et la dernière. Désirant connaître le modèle de ces sociétés hiérarchisées dont il espérait la rénovation, il se procura une traduction des lois de Manou. Il lut, et son attente ne fut pas déçue. Ce code par lequel sont fondées les mœurs et l'ordre de quatre castes; ce langage si beau, si simple, si humain dans la sévérité même; cette constante noblesse; enfin, cette impression de sécurité, de douceur, que dégage l'ensemble du livre, le ravirent. Lisons tels commandements de ces premières pages :

Avant la section du cordon ombilical, une cérémonie est prescrite à la naissance d'un enfant mâle; on doit lui faire goûter du miel et du beurre clarifié dans une cuiller d'or, en récitant des paroles sacrées.

Que le père fasse accomplir la cérémonie de donner un nom le dixième ou douzième jour, ou dans un jour lunaire propice, dans un moment favorable, sous une étoile d'une heureuse influence.

Que le nom d'un Brahmane, par le premier des deux noms dont il se compose, exprime la faveur propice; celui d'un Kchatrya, la puissance; celui d'un Vaisya, la richesse; celui d'un Soudra, l'abjection.

Que celui d'une femme soit facile à prononcer, doux, clair, agréable, propice; qu'il se termine par des voyelles longues, et ressemble à des paroles de bénédiction...

Frédéric Nietzsche admire, il copie maint passage;

il reconnaît dans le vieux texte hindou *ce regard gœthéen plein d'amour et de bonne volonté*, il y entend ce *canto d'amore* que lui-même avait voulu chanter.

Mais il juge en même temps qu'il admire. Cet ordre hindou a pour fondement une mythologie dont les prêtres qui l'interprètent ne sont pas dupes : « Ces sages, écrit Nietzsche, ne croient pas tout cela — ou ils ne l'auraient pas trouvé... » Les lois de Manou sont d'habiles et beaux mensonges. Cela est nécessaire : puisque la nature est un chaos, une dérision de toute pensée et de tout ordre, quiconque aspire à la fondation d'un ordre doit s'écarter d'elle et concevoir un monde illusoire. Ces maîtres constructeurs, les légistes hindous, sont maîtres aussi dans l'art de mentir, et, si Frédéric Nietzsche n'y prend garde, leur génie l'entraînera dans la voie des mensonges.

Voici l'instant d'une crise dont nous ne savons rien que l'origine et le terme. Nietzsche est seul à Turin. Personne n'assiste à son travail, il ne se confie à personne. Que pense-t-il? Sans doute il étudie, il médite sans cesse, ce vieux livre aryen qui lui présente le modèle de ses rêves : c'est le plus beau monument de perfection esthétique et sociale; mais c'est aussi le plus beau monument de fourberie intellectuelle. Il n'est rien que Nietzsche puisse davantage aimer, ni davantage détester. Il considère, s'étonne; il suspend son travail. Une même difficulté, quatre ans plus tôt, l'empêcha d'achever son *Zarathoustra*. Du *Surhomme*, du *Retour éternel*, il n'est plus question. Les formules naïves sont abandonnées, mais les tendances qu'elles recouvraient,

l'une, lyrique, avide de constructions et d'ordre, fussent-ils illusoires; l'autre, critique, avide de destructions et de lucidité, sont invariables et s'exercent ici. Nietzsche hésite : que fera-t-il enfin? ces Brahmanes, ces prêtres, rusés conducteurs d'hommes, les écoutera-t-il? Non; la loyauté est la vertu sur laquelle il ne transige pas. Plus tard, peut-être, beaucoup plus tard, dans quelques siècles, les hommes, mieux instruits sur le sens de leurs vies, sur les origines et les valeurs de leurs instincts, sur les mécanismes des hérédités, pourront essayer des législations nouvelles. Aujourd'hui ils ne le peuvent pas; ils ne sauraient qu'ajouter des mensonges et des hypocrisies aux vieux mensonges, aux vieilles hypocrisies, qui déjà les entravent. Nietzsche se détourne des pensées qu'il suivait depuis six mois avec tant d'énergie et se retrouve soudain tel qu'à sa trentième année, indifférent à ce qui n'est pas le service du vrai.

« *Tout ce qui est suspect et faux doit être mis en lumière!* écrivait-il alors. *Nous ne voulons pas construire prématurément, nous ne savons pas si nous pourrons construire et s'il ne vaut pas mieux ne rien construire. Il y a des pessimistes lâches, résignés — de ceux-là nous ne voulons pas être.* »

Lorsqu'il s'exprimait ainsi, Frédéric Nietzsche possédait assez de force pour envisager avec calme un labeur atténué par l'espérance. Cette force de sa jeunesse, ce calme de ses jours passés, en quinze années il les a perdus, et toute espérance l'a quitté. Son âme malade ne résiste plus à l'irritabilité. — Un fait dénoue

et termine enfin nos conjectures : Nietzsche renonce à composer son grand ouvrage, il le délaisse pour écrire un pamphlet.

Il est passé, le temps de la sérénité. Nietzsche blessé à mort veut rendre coup pour coup. Il s'en prend à Richard Wagner, le faux apôtre du *Parsifal*, l'illusioniste qui a séduit son temps. Il l'a servi jadis : il veut le desservir. Il le veut par passion, il le veut par devoir. « J'ai fait le wagnérisme, pense-t-il, je dois le défaire. » Il veut libérer, par une violente attaque, ses contemporains qui, moins forts que lui, restent soumis au prestige de cet art. Il veut humilier cet homme qu'il a aimé, qu'il aime encore; il veut diffamer ce maître qui fut bienfaisant à ses jeunes années; il veut enfin (nous trompons-nous?) tirer vengeance d'un bonheur perdu. Il insulte Wagner; c'est un décadent, un cabotin, un Cagliostro moderne. Cette indélicatesse — fait inouï dans la vie de Nietzsche — suffirait à prouver la présence du mal.

Il ne sent aucun scrupule. Une excitation heureuse favorise et hâte son travail. Les aliénistes connaissent ces états singuliers qui précèdent les dernières crises de la paralysie générale : Frédéric Nietzsche semble s'abandonner à un afflux de joie. Il en attribue le bienfait au climat de Turin qu'il essaie alors.

Turin, cher ami, — écrit-il à Peter Gast — est une découverte capitale. Je vous en parle avec l'arrière-pensée que vous aussi pourrez peut-être en profiter. Mon humeur est bonne, je travaille du matin au soir — un petit pamphlet sur la musique occupe mes doigts — je digère

comme un demi-dieu, je dors malgré le tapage nocturne des voitures : autant de symptômes d'une éminente adaptation de Nietzsche à Turin.

En juillet, en Engadine, quelques semaines humides et froides lui font grand mal. Il perd le sommeil. L'excitation heureuse disparaît ou se transforme en humeur amère et fébrile. Mademoiselle de Silas-Marschlins, qui a raconté ses souvenirs en une intéressante brochure, le vit alors, après une séparation de dix mois, et remarqua le changement de son état. Elle observait ses promenades; il marchait seul, d'une allure précipitée. Il saluait vite, s'arrêtait à peine ou ne s'arrêtait pas, toujours pressé de rentrer à l'auberge et d'écrire les pensées que ses marches lui inspiraient. Il lui fit quelques visites et ne cacha point ses préoccupations. Il redoutait des embarras pécuniaires : le capital qui avait constitué sa petite fortune était presque épuisé; pourrait-il, avec les trois mille francs de pension que lui consentait l'Université de Bâle, suffire à l'entretien de sa vie et à la publication toujours onéreuse de ses livres? En vain il mesurait ses voyages, en vain il s'astreignait aux logements, aux alimentations les plus simples : ses ressources touchaient à leur fin.

Il achève *Le Cas Wagner*; il ajoute à son texte un avant-propos, un post-scriptum, un deuxième post-scriptum, un épilogue. Il ne peut cesser d'accroître son œuvre et de la faire plus âpre. Pourtant il n'est pas satisfait, et sent, après l'avoir écrite, quelque remords.

Que cette brochure très risquée vous ait plu, — écrit-il à Peter Gast le 11 août 1888, — c'est pour moi un récon-

fort non négligeable. Il y a telles heures, surtout tels soirs, où je ne me sens pas assez de courage pour tant de folies, de duretés; sur certains passages, je doute. Peut-être ai-je été trop loin (pas dans les choses, mais dans la manière d'exprimer les choses). Peut-être pourrait-on supprimer la note où je parle des origines familiales de Wagner...

Vers le même temps il adresse à mademoiselle de Meysenbug une lettre qui donne à penser :

J'ai donné aux hommes le livre le plus profond, — écrit-il, — cela se *paye cher!*... Cela coûte quelquefois la vie, d'être immortel!... Et toujours sur mon chemin ce crétinisme de Bayreuth. Le vieux séducteur Wagner, tout mort qu'il est, continue à me ravir ces quelques hommes que mon action pourrait atteindre. — Mais en *Danemark* — c'est absurde à dire! — on m'a célébré cet hiver!! Le Dr Georges Brandès, qui a tant de vitalité dans l'esprit, a osé parler de moi à l'Université de Copenhague! Et avec un brillant succès! Toujours plus de trois cents auditeurs! Et une ovation finale! — A New-York quelque chose de semblable se prépare. Je suis l'esprit le plus *indépendant* qui soit en Europe et le *seul* écrivain allemand — c'est quelque chose!

Il ajoute en post-scriptum : *Il faut une âme grande pour supporter mes écrits. Aussi ai-je le bonheur d'irriter contre moi tout ce qui est faible et vertueux.* L'indulgente mademoiselle de Meysenbug comprit sans doute qu'il y avait en ces lignes une pointe dirigée contre elle. Elle répondit, doucement, comme elle faisait toujours : « Tout ce qui est faible et vertueux est contre vous, dites-vous? Ne soyez pas si paradoxal. La vertu n'est pas faiblesse, elle est force, les mots le disent assez. Et n'êtes-vous pas vous-même la contra-

diction vivante de ce que vous dites? Car vous êtes vertueux, et l'exemple de votre vie, si les hommes le pouvaient connaître, les persuaderait, j'en suis assuré, mieux que vos livres. » Nietzsche lui répondit : « J'ai lu votre charmante lettre avec une émotion vraie, chère madame et amie; sans doute, vous avez raison — moi aussi... »

Quelle vie précipitée : le jour, il marche, rythmant ses phrases, aiguisant ses pensées; le soir, il travaille et souvent il écrit encore quand, aux premières heures de l'aube, le patron de l'auberge se lève et sort sans bruit pour suivre dans la montagne les pistes des chamois. « Ne suis-je pas moi-même un chasseur de chamois? » pense Nietzsche sans interrompre son travail.

Le Cas Wagner est achevé; Nietzsche commence un nouveau pamphlet dirigé, non contre un homme, mais contre les idées — contre toutes les idées que les hommes ont trouvées pour orienter leurs actes. Il n'y a pas de monde métaphysique, et les rationalistes rêvent; il n'y a pas de monde moral, et les moralistes rêvent. Que reste-t-il? « Le monde des apparences, peut-être? Mais non; *avec le monde de la vérité nous avons aboli le monde des apparences!* » Rien n'existe que l'énergie à tout instant renouvelée : « Incipiet Zarathoustra ». Frédéric Nietzsche cherche un titre à ce nouveau pamphlet; *Loisirs d'un psychologue* est sa première idée. Il imagine ensuite *Le Crépuscule des idoles, ou la philosophie du marteau.* Le 7 septembre, il envoie son manuscrit à l'éditeur. Ce petit livre,

écrit-il, doit frapper, scandaliser, tendre les esprits et les préparer à recevoir son grand ouvrage.

Il y pense toujours, et à peine a-t-il terminé son deuxième pamphlet, il se remet à ce travail. Mais nous ne reconnaissons plus l'œuvre calme et gœthéenne qu'il avait désirée. Il essaie de nouveaux titres : *Nous autres immoralistes. Nous autres hyperboréens* ; il revient et s'arrête au titre ancien : *La Volonté de puissance, essai d'une transvaluation de toutes les valeurs.* Du 3 au 30 septembre, en vingt-sept jours, il rédige une première partie : *L'Antéchrist*; et c'est un troisième pamphlet. Cette fois il parle net, il nous indique son *oui*, son *non*, sa ligne droite, son *but* : il exalte l'énergie la plus brutale. Tous les impératifs moraux, qu'ils aient été dictés par Moïse ou Manou, par le peuple ou les élites, sont mensongers. L'Europe a été près de la grandeur, écrit Nietzsche, quand, aux premières années du XVI[e] siècle, il fût possible d'espérer que César Borgia s'emparerait de la papauté. — Sommes-nous tenus d'accepter ces pensées pour définitives parce qu'elles sont les dernières que Nietzsche ait exprimées?

En même temps qu'il rédige l'*Antéchrist*, il reprend ses *Poèmes Dionysiaques*, ébauchés en 1884, et les achève. Nous y trouvons l'expression certaine des pressentiments qui l'agitaient alors :

Le soleil tombe.
Bientôt tu ne seras plus altéré,
cœur brûlé!
Une fraîcheur est dans l'air,
j'aspire les souffles de bouches inconnues,
le grand froid vient...

> Le soleil est fixe et brûlant sur ma tête à midi.
> Je vous salue, vous qui venez,
> ô vents rapides,
> ô frais esprits d'après-midi!
>
> L'air circule, paisible et pur.
> N'a-t-elle pas décoché vers moi quelque regard oblique
> et séducteur,
> cette nuit?
>
> Reste fort, mon brave cœur!
> Ne demande pas : pourquoi?
>
> Soir de ma vie!
> Le soleil tombe.

Le 21 septembre, il est à Turin. Le 22, *Le Cas Wagner* paraît en librairie. Enfin voici un livre dont les journaux parlent un peu. Mais Nietzsche est exaspéré par leurs commentaires. Sauf un auteur suisse, Carl Spitteler, nul ne l'a compris. Chaque mot lui laisse mesurer l'ignorance où le public est de son œuvre. Depuis dix ans, il cherche, il suit des idées trouvées par lui seul : Les critiques allemands n'en savent rien; ils savent seulement qu'un certain M. Nietzsche, disciple de Wagner, écrivait autrefois; ils lisent *Le Cas Wagner* et impriment que M. Nietzsche vient de rompre avec son maître. Il sent d'ailleurs le blâme de quelques-uns de ses derniers amis. Jacob Burckhardt, toujours si exact, ne répond pas à l'envoi; la bonne Meysenbug écrit une lettre indignée et sévère.

> Ce sont là des choses, — lui répond Nietzsche — sur lesquelles je ne puis ermettre la contradiction. Je suis, sur les questions de *décadence*, l'instance la plus haute qu'il y ait sur la terre : ces hommes d'aujourd'hui, avec leur instinct plaintif et dégénérescent, devraient s'estimer heureux d'avoir auprès d'eux quelqu'un qui leur offre un

vin généreux aux instants *les plus sombres.* Que Wagner ait réussi à faire croire en lui, assurément, cela prouve le *génie;* mais le génie du *mensonge*... Et moi j'ai l'honneur d'être le contraire — un génie de vérité.

Malgré cette agitation, ses lettres expriment un bonheur inouï. Il n'est rien qu'il n'admire. L'automne est splendide; les rues, les galeries, les palais, les cafés de Turin, sont magnifiques; les repas succulents, les prix modestes. Il digère bien, dort à merveille. Il entend des opérettes françaises : rien ne lui semble si parfait que ce genre léger, « paradis de toutes les finesses ». Il écoute un concert : chaque morceau, que Beethoven, Schubert, Rossaro, Goldmarck, Vilbac ou Bizet en soit l'auteur, lui semble également sublime. « J'étais en larmes... écrit-il à Peter Gast. Je crois que Turin, au point de vue du sens musical, comme à tout autre point de vue, est la ville *la plus solide* que je connaisse. »

On pourrait espérer que Nietzsche fut préservé par cette ivresse de connaître sa destinée; il n'en est rien. Quelques mots, rares mais suffisants, indiquent sa clairvoyance. Il sent le trouble qui le gagne. Sa raison lui échappe, il en mesure la fuite. Le 13 novembre 1888, il exprime à Peter Gast son désir de le voir près de lui, son regret qu'il ne puisse venir; c'est sa plainte constante, dont la constance même diminue la portée. Nietzsche, qui le sait, prévient son ami : *Ce que je vous dis*, écrit-il, *prenez-le au tragique.* — Le 18 novembre, il écrit une lettre qui semble tout heureuse. Il parle des opérettes qu'il vient d'entendre, de Judic et de Milly Meyer : « Pour nos corps et pour nos âmes,

cher ami, écrit-il, une légère intoxication parisienne, c'est le salut. » Il ajoute en terminant : *Cette lettre aussi, je vous prie, prenez-la au tragique.*

Ainsi l'état de jubilation physique où la folie imminente le porte, n'empêche ni les pressentiments ni l'angoisse. Il désire rassembler une dernière fois les souvenirs, les impressions que la vie lui a laissés, et compose une œuvre étrange, triomphale et désespérée. Lisons les titres des chapitres : *Pourquoi je suis si prudent. — Pourquoi je suis si sage. — Pourquoi j'ai écrit de si bons livres. — Pourquoi je suis une fatalité. — Gloire et éternité...* Il intitule cette dernière œuvre : *Ecce Homo.* Qu'est-ce à dire? est-il un Antéchrist, un nouveau Christ? Tous deux ensemble. Comme le Christ, il s'est sacrifié. Christ est homme et dieu : il a vaincu les tentations auxquelles il s'est fait accessible. Nietzsche est homme et surhomme : il a connu tous les faibles désirs, toutes les pensées lâches, et les a repoussés. Nul avant lui ne fut si tendre, ni si dur; il ne s'est effrayé d'aucune réalité. Il a pris sur lui, non les péchés des hommes, mais toutes leurs passions dans leur plus grande force. « Jésus en croix, écrit-il, est un anatheme sur la vie; Dionysos mis en pièces est une *promesse* de vie, de vie indestructible à jamais renaissante... » Le solitaire chrétien avait son Dieu : Nietzsche vit seul et sans Dieu. Le sage antique avait ses amis : Nietzsche vit seul et sans amis. Le stoïque avait foi au sens de son effort : Nietzsche vit dans l'effort et sans foi. Il vit pourtant, et réussit à chanter, dans cette extrémité cruelle, ses hymmes

dionysiaques. « Je ne suis pas un saint, écrit-il, mais un satyre... » — « J'ai écrit tant de livres, écrit il encore, et si beaux; comment ne serais-je pas reconnaissant à la vie? »

Ce n'est pas vrai : Nietzsche n'est pas un satyre, c'est un saint, un saint blessé qui aspire à mourir. Il est reconnaissant à la vie, dit-il; c'est faux, son âme est tout amère. Il ment; mais le mensonge est quelquefois une victoire, la seule qui soit laissée à l'homme. Quand Arrie, mourante du coup qu'elle s'est elle-même porté, dit à son époux en lui passant son arme : *Pete, non dolet...*, elle mentit, et ce fut sa gloire. « Son saint mensonge, écrivait Nietzsche en 1879, obscurcit toutes les vérités qui ont jamais été dites par des mourants. » N'est-ce pas ici le lieu de répéter un jugement pareil? Frédéric Nietzsche ne triomphe pas : *Ecce Homo*, il est brisé, mais il ne l'avoue pas. Il est poète, il veut que son cri d'agonie soit un chant; un dernier transport lyrique soulève son âme, et lui rend la force de mentir :

Jour de ma vie!
Tu descends vers le soir!
Déjà brille ton œil
à demi brisé;
Déjà ruissellent les gouttes de ta rosée,
parsemées comme des larmes;
Déjà s'étend, paisible sur la mer laiteuse,
ta pourpre aimée,
ta dernière, tardive sérénité...

Plus rien à l'entour que les vagues et leur jeu.
Ce qui jadis fut difficile
a sombré dans un oubli bleu. —
Inactive, ma barque est là.

Orages, voyages — combien désappris!
Les désirs, les espoirs sont noyés,
l'âme et la mer sont lisses.
Septième solitude!
Jamais je ne sentis
plus proche de moi la douce sécurité,
plus chaud le rayon du soleil.
— La glace de mon sommet ne brille-t-elle pas encore?

Argenté, rapide, un poisson
glisse et fuit au long de ma barque...

Cependant il sent venir à lui cette gloire si longtemps désirée. Georges Brandès, qui va répéter et publier ses conférences, lui procure un nouveau lecteur, le Suédois Auguste Strindberg. Frédéric Nietzsche, tout heureux, l'annonce à Peter Gast. Strindberg m'a écrit, lui dit-il, « pour la première fois je reçois une lettre où je trouve un accent historique et mondial (*Welthistorik*). » A Saint-Pétersbourg, on s'apprête à traduire son *Cas Wagner*. A Paris, Hippolyte Taine lui cherche et lui trouve un correspondant : Jean Bourdeau, rédacteur aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*. « Enfin, écrit Nietzsche, le grand canal de Panama vers la France est ouvert... » Son ancien camarade Deussen lui transmet deux mille francs, offrande d'un inconnu qui veut souscrire à l'édition de ses livres. Mademoiselle de Salis-Marschlins, à même fin, en offre mille. Frédéric Nietzsche serait heureux : il est trop tard.

Comment passèrent ses derniers jours? Nous ne savons. Il vivait dans un appartement meublé, hôte d'une famille de petites gens qui le logeaient et, s'il désirait, le nourrissaient. Il corrigeait les épreuves de

l'*Ecce Homo*, ajoutant au texte primitif un post-scriptum, puis un poème dithyrambrique; il préparait en même temps la publication d'un nouveau pamphlet, *Nietzsche contra Wagner*. « Avant de lancer le premier volume de mon grand ouvrage, écrit-il à son éditeur, il faut préparer le public, il faut créer une véritable tension — ou bien il en sera comme du Zarathoustra... » Le 8 décembre, il écrit à Peter Gast : « J'ai relu *Ecce Homo*, j'ai pesé chaque mot dans une balance d'or : cela coupe, littéralement, l'histoire de l'humanité en deux parties — le plus haut superlatif de la dynamite ». Le 29 décembre, il écrit à son éditeur : « Je suis de votre avis, pour *Ecce Homo*, n'excédons pas mille exemplaires; mille exemplaires en Allemagne, pour un écrit de grand style, ce n'est déjà pas raisonnable. — En France, *je vous le dis en grand sérieux*, je compte sur un tirage de 80 000 — ou 40 000 exemplaires. » Le 2 janvier, un billet encore (les traits de l'écriture sont gros et déformés) : « Renvoyez-moi le poème — en avant avec *Ecce*! »

Suivant une tradition difficile à vérifier, Nietzsche aurait souvent joué à ses hôtes, durant ces derniers jours, des fragments de Wagner. Il leur disait : « Je l'ai connu », et parlait de Triebschen. Que ces souvenirs de son plus grand bonheur l'aient alors visité; qu'il se soit abandonné au plaisir de les raconter à de pauvres gens ignorants de sa vie, cela n'est pas improbable. Ne venait-il pas d'écrire dans *Ecce Homo* :

Puisque je parle ici des heures reposantes que j'ai rencontrées dans ma vie, j'ai besoin d'exprimer d'un mot ma

reconnaissance pour ce qui fut, et de beaucoup, le plus profond, le plus satisfaisant de mes repos. Ce fut, sans aucun doute, ma très intime amitié avec Richard Wagner. Je rends justice au reste de mes relations humaines; mais je ne voudrais à aucun prix effacer de ma vie les jours de Triebschen, jours de confiance, de gaieté, de sublimes hasards — de *profond* regard... Ce que Wagner fut avec d'autres, je ne sais. Sur notre ciel, jamais un nuage n'a passé.

* * *

Le 9 janvier 1889, Franz Overbeck était à sa fenêtre, avec sa femme, dans sa calme maison bâloise. Il vit le vieux Burckhardt qui s'arrêtait et sonnait à sa porte. Il fut surpris : Burckhardt n'était pas de ses intimes, et quelque intuition le prévint que Nietzsche, leur ami commun, était l'occasion de cette visite. Depuis plusieurs semaines, il recevait de Turin des billets inquiétants. Burckhardt confirma ces pressentiments; il apportait une lettre fort longue et trop claire : Nietzsche était fou. « Je suis Ferdinand de Lesseps, écrivait-il. Je suis Prado; je suis Chambige (les deux assassins dont s'occupaient alors les journaux de Paris); j'ai été enseveli deux fois, cet automne... »

Quelques instants après, Overbeck recevait une lettre semblable, et tous les amis de Nietzsche étaient de même instruits. Il avait écrit à chacun d'eux.

Ami Georges! — disait-il à Brandès, — depuis que tu m'as découvert, ce n'est pas merveille, de me trouver : ce qui maintenant est difficile, c'est de me perdre...

LE CRUCIFIÉ.

Peter Gast reçut un mot dont il ne comprit pas la signification tragique :

A mon maestro Pietro.

Chante-moi un nouveau chant. Le monde est clair et tous les cieux se réjouissent.

LE CRUCIFIÉ.

« Ariane, je t'aime, » écrivit-il à Cosima Wagner.

Overbeck partit aussitôt. Il trouva Nietzsche surveillé par ses hôtes, labourant le piano avec son coude, chantant et criant sa gloire dionysiaque. Il put le ramener à Bâle et l'introduire, sans scène trop pénible, dans une maison de santé où sa mère le vint chercher.

Il vécut dix années encore. Les premières furent cruelles, les dernières plus douces; parfois même on espéra. Il se souvenait de son œuvre :

— N'ai-je pas écrit de beaux livres? disait-il.

On lui montrait des portraits de Wagner :

— Celui-là, disait-il, je l'ai beaucoup aimé.

Ces retours de conscience auraient pu être affreux; il semble qu'ils ne le furent pas. Un jour, sa sœur, assise à ses côtés, ne sut retenir ses larmes.

— Lisbeth, lui dit-il, pourquoi pleures-tu? ne sommes-nous pas heureux?

L'intelligence détruite ne put être sauvée, mais l'âme inaltérée demeura douce et charmante, accessible aux impressions pures.

Certain jour (un jeune homme, occupé à l'édition de ses livres, l'accompagnait en ses courtes prome-

nades), Nietzsche aperçut sur le bord de la route une petite fille qui le charma. Il voulut l'approcher, il s'arrêta près d'elle, il releva d'une main les cheveux abaissés sur le front, et, considérant avec un sourire ce candide visage :

— N'est-ce pas l'image de l'innocence? dit-il.

Frédéric Nietzsche mourut à Weimar le 25 août 1900.

TABLE

230-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 19098-2-10.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

	Vol.
RENÉ BAZIN	
Le Mariage de Mademoiselle Gimel.............	1
FRANÇOIS DE BONDY	
Le Moqueur ?.............	1
RENÉ BOYLESVE	
Le Médecin des Dames de Néans....................	1
GUY CHANTEPLEURE	
La Folle Histoire de Fridoline....................	1
PIERRE DE COULEVAIN	
Au Cœur de la Vie.......	1
HENRY DAGUERCHES	
Monde, Vaste Monde !....	1
MAURICE DARIN	
La Ville Tumultueuse....	1
GRAZIA DELEDDA	
La Voie du Mal..........	1
LOUIS DELZONS	
Les Mascran..............	1
HENRY VAN DYKE	
Le Génie de l'Amérique..	1
MARY FLORAN	
Lequel l'aimait ?..........	1
ANATOLE FRANCE	
Les Sept Femmes de la Barbe-Bleue............	1
LÉON FRAPIÉ	
M'ame Préciat............	1
DANIEL HALÉVY	
La Vie de Fréd. Nietzsche	1
JULES LAFFORGUE	
La Revanche de Paris....	1
HUGUES LAPAIRE	
Les Accapareurs..........	1
PIERRE LOTI	
La Mort de Philæ.........	1
FRANCIS DE MIOMANDRE	
Le Vent et la Poussière..	1
HENRI DE NOUSSANNE	
Roman pour ma Fiancée..	1
RICHARD O'MONROY	
L'Irrésistible amour......	1
ÉDOUARD PAILLERON	
Théâtre complet (tome I).	1
CHARLES PETTIT	
Pétale de Rose et quelques Bonzes..................	1
ERNEST REYER	
Quarante ans de Musique.	1
J.-H. ROSNY Jne	
L'Affaire Derive..........	1
CAMILLE SAINT-SAËNS	
Portraits et Souvenirs....	1
MATHILDE SERAO	
Vive la Vie !..............	1
ANDRÉ TARDIEU	
Le Prince de Bülow......	1
MARCELLE TINAYRE	
L'Amour qui pleure.......	1
LÉON DE TINSEAU	
Sur les Deux Rives......	1
JEAN-LOUIS VAUDOYER	
La Bien-Aimée...........	1

